LES

AMOURS DE PHILIPPE

SECONDE PARTIE (1).

III.

Mary Gérald n'était pas une de ces conquêtes dont on se détache par la possession. Elle était trop charmante et trop diverse de sa personne, elle était, par sa profession et son talent, trop enviée et disputée pour ne pas tenir le cœur d'un amant toujours en éveil, toujours ravi, toujours inquiet. Si complétement qu'elle se fût donnée, elle n'en restait pas moins la comédienne chaque soir idolâtrée et fêtée par le public, courtisée chaque jour par la légion de ses adorateurs cosmopolites, qui avaient vite trouvé le chemin du boulevard des Invalides et qui s'y étaient transportés comme une tribu de fourmis qui déménage. Il y avait là pour Philippe des rivalités, des ombrages, des irritations qui alarmaient sa passion, mais qui la ravivaient sans cesse et la laissaient dans toute sa flamme.

Mary Gérald, de son côté, retrempait avec délices son cœur fatigué dans la source fraîche et relativement pure de ce jeune amour. Elle avait pris au sérieux cette aimable idylle; elle y jouait son rôle avec autant de sincérité que Philippe lui-même, et nous les retrouvons tous deux, quinze jours plus tard, rêvant en commun d'éterniser ce poétique épisode de leur vie.

Ils venaient de déjeuner et se promenaient dans leur jardin par

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

une matinée radieuse, car tout leur souriait, même le printemps, qui méritait cette année-là sa vieille réputation, si souvent usurpée. Mary Gérald, tout en arrachant çà et là des pousses vertes qu'elle lacérait sous ses dents fines, communiquait ses plans d'avenir à Philippe sur un ton d'humilité tendre qui de la part de la belle et célèbre artiste était la plus gracieuse des coquetteries.

— Et vous jurez de ne jamais faire de pièces que pour moi?

— Je le jure.

— Même quand vous serez tout à fait un grand homme?

— Même quand je serai un grand homme.

— Et quand je serai vieille, vous n'en ferez plus?

— Jamais, jamais!

— Pour personne?

— Pour personne.

— Et alors nous nous retirerons à la campagne?

— Tout de suite, si vous voulez.

— Non;... mais écoutez un secret à l'oreille, mon amour... Je vous aime!

Comme elle lui gazouillait ces enfantillages, le jeune domestique de Philippe se présenta tout à coup devant eux avec une figure décomposée. — Monsieur, dit-il tout essoufflé, c'est monsieur votre père!

— Mon père, dit Philippe, qui devint extrêmement pâle.

Cet incident, si facile à prévoir et qu'il eût dû d'ailleurs pressentir d'après quelques phrases récentes de la correspondance paternelle, l'atterra cependant comme une catastrophe d'un ordre surnaturel. Mary Gérald au contraire en parut assez agréablement émue, parce que cela lui rappelait l'entrée du père dans *la Dame aux Camélias*, et que cela complétait la situation. Elle eut même aussitôt la pensée que c'était à elle que M. de Boisvilliers désirait parler.

— Non, madame, dit le jeune domestique, c'est à monsieur.

Au même instant, M. de Boisvilliers montra sa taille imposante à l'entrée du salon, s'avança d'un pas sur le perron et jeta un coup d'œil dans le jardin. Mary Gérald s'inclina légèrement; il lui rendit son salut avec une grave courtoisie et rentra sur-le-champ.

Philippe était accouru; il le suivit de près dans le salon et en referma la porte. Il allait embrasser son père quand celui-ci l'arrêta d'un geste : — Pardon, lui dit-il, mais chez qui suis-je, ici?

— Mon père,... vous êtes chez moi.

— Vous avez donc, reprit M. de Boisvilliers, fait un héritage que j'ignore?

— Je vous comprends, mon père; mais je n'ai loué cette maison que pour un an, et je suis certain de pouvoir en acquitter le prix

avec les bénéfices de ma pièce, car ce n'est plus un secret pour vous, je pense : on va jouer bientôt une pièce de moi.

— Et si elle tombe, votre pièce?

— Mon père, tout le monde est persuadé qu'elle réussira.

— Mon fils, contracter une dette qu'on n'est pas assuré de pouvoir payer, c'est manquer à l'honneur, entendez-vous? — Vous faites tache à votre nom. — Assez! — Il est heureux que votre mère soit morte, voilà tout. — Adieu! — Et le rigide vieillard sortit à grands pas du salon, puis de l'hôtel.

Mary Gérald, qui surveillait curieusement son départ à travers la grille de clôture du jardin, le vit monter dans la voiture qui l'avait amené et comprit que la scène avait dû être aussi pénible qu'elle avait été courte. Elle s'empressa d'aller rejoindre Philippe, qu'elle trouva sanglotant, la tête dans ses mains.

— Eh bien! lui dit-elle, qu'est-ce que c'est? Ne soyez donc pas si enfant que cela... Mais je vous croyais du courage?

— Du courage! s'écria-t-il au milieu de ses larmes. Eh! quel courage voulez-vous que j'aie contre ces choses-là? Mon père m'a dit des paroles épouvantables!

— Mais quoi donc, voyons, mon ami?

— Croiriez-vous qu'il me soupçonne de vivre ici à vos dépens?.. Mon père me juger capable d'une infamie pareille,... mon père! — Et il eut une nouvelle convulsion de douleur.

Elle se jeta à ses pieds, prit ses mains qu'elle baisa, lui murmura mille tendresses et l'apaisa peu à peu; elle finit même par le faire sourire en lui disant : — Quoi! enfin... C'est un peu de patience qu'il vous faut,... dans quinze jours, votre pièce sera jouée; elle ira aux nues, — et votre père reviendra de son village tout exprès pour la voir, — et il pleurera de joie,... et il m'embrassera,... vous verrez cela.

— Ah! vous avez raison! dit-il en achevant de secouer sa défaillance, ce sont là des épreuves communes à toutes les vies de poètes et d'artistes. Sans cela, ce serait trop beau!

Ils partirent tous deux pour le théâtre où l'heure de la répétition les appelait. — Ce jour-là, Philippe écouta sa pièce avec plus d'attention et de recueillement que jamais, car il sentait mieux que jamais combien d'intérêts essentiels se trouvaient liés à la destinée de *Frédégonde*. L'estime et l'affection de son père, l'opinion de ses amis et de ses salons familiers, sa bonne réputation, son honneur, — peut-être même son amour, — n'étaient-ils pas, en même temps que son avenir littéraire, les enjeux de cette terrible partie qui allait se jouer dans si peu de jours? — Il n'était plus, quant à lui, capable de porter un jugement sur son œuvre; elle ne rendait plus à ses oreilles blasées que de vagues sonorités sans couleur et sans

relief. Il lui sembla ce jour-là en particulier que ses vers tombaient dans cette grande salle ténébreuse et vide comme des litanies mortuaires. — Quand il fit part de cette sinistre impression à Mary Gérald : — Laissez donc! dit-elle, votre pièce est superbe,... et vous aussi! C'est le public qui manque, voilà tout!

Cela le rassura, mais ce qui le rassura encore davantage, ce fut l'agitation qui se fit de plus en plus, dans le monde parisien, autour de *Frédégonde*, à mesure que le jour de la représentation approchait. Cela lui parut, après tout, un heureux présage. Les journaux allumaient chaque jour sur ce sujet la curiosité publique par des indiscrétions de coulisses, des biographies du jeune auteur, des citations de son œuvre. On décrivait les principaux décors, on détaillait les toilettes de Mary Gérald; on complimentait le directeur Lafosse, qui avait eu le mérite de découvrir « un jeune » et qui lui prodiguait généreusement toutes les ressources d'une fastueuse mise en scène.

Étourdi et un peu enivré par tout ce bruit, absorbé d'ailleurs par les corrections de la dernière heure, par les démarches propitiatoires auprès des journalistes influens, enfin par les demandes de billets dont il était assailli, Philippe n'eut bientôt plus le loisir de la réflexion, et il s'abandonna tout entier à la fièvre et au plaisir de l'aventure.

Mary Gérald était elle-même en proie à cette fébrile animation qui s'empare des artistes dramatiques à la veille de leurs grandes batailles. Elle avait des élans de vaillance et de folle gaîté, puis soudain des abattemens désespérés. — Savez-vous une chose, dit-elle un jour à Philippe, il y a des momens où elle me paraît stupide, votre pièce?

A travers toutes ces émotions préliminaires, on arriva enfin au jour solennel. — Il n'y avait pas eu de répétition générale, Mary Gérald ayant voulu réserver pour la représentation toute la fraîcheur de ses toilettes. — Dans la matinée, Philippe alla chez le restaurateur Brébant composer le menu d'un souper qu'il devait offrir à ses interprètes à l'issue du spectacle. Il alla ensuite rue Castiglione commander des bouquets pour ses actrices, et ayant accompli ainsi à son gré tous ses devoirs de gentilhomme, il passa le reste de la journée à faire quelques lieues de long en large dans son jardin, pendant que Mary Gérald avait avec sa couturière une conférence suprême.

Un peu avant huit heures, il se rendit au théâtre, en habit noir et en cravate blanche, aussi pâle que peut l'être un vivant. Il monta sur la scène, où le gaz flamboyait dans les jardins d'une villa mérovingienne, et où il fut salué par le visage épanoui des garçons de théâtre et des habilleuses. Il entendit derrière la toile encore bais-

sée gronder le flot du public qui s'entassait hâtivement dans la salle, et dont le bourdonnement profond le remua jusqu'aux moelles. — Mary Gérald parut, éblouissante de beauté et d'ardeur, développant sa longue robe royale dont sa femme de chambre soutenait la traîne de pourpre. Elle lui tendit la main en souriant bravement; puis elle fit un signe au régisseur, et il vit qu'on allait commencer.

Le directeur lui avait gardé une baignoire dans laquelle ils devaient prendre place tous deux. Philippe courut se la faire ouvrir : au moment où il venait de s'y asseoir, on frappa sur le théâtre les trois coups réglementaires. Tout à coup un grand silence s'établit, et le rideau se leva lentement.

C'est une minute effrayante. — Dès cet instant, votre œuvre, votre nom, votre personne, ne vous appartiennent plus : ils appartiennent à cette foule indifférente et railleuse qui est là. Il n'y a plus de retraite, plus de fuite possible : vous êtes sous le laminoir, et il faut que vous y passiez tout entier. — Que vous aperceviez dans votre pièce, par une lumière subite, quelque faute énorme, quelque trait ridicule, — vous ne pouvez rien retirer; — que vous regrettiez soudain amèrement la paix et la digne obscurité de la vie de famille, — il est trop tard, et rien au monde ne peut plus vous soustraire au jugement immédiat et bruyant, — à l'enthousiasme ou à la risée de cette foule redoutable, qui est aujourd'hui tout Paris et qui sera demain toute la France.

A l'heure même où le cœur de Philippe se débattait sous l'étreinte de ces violentes sensations, un autre jeune cœur, — à cent lieues de distance, — était agité d'une angoisse presque égale. C'était celui de Jeanne de La Roche-Ermel. Malgré le silence absolu qu'on avait gardé dans sa famille sur le début littéraire et dramatique de son cousin, elle en avait été informée par les indiscrétions plus ou moins involontaires du voisinage; elle avait même trouvé moyen, en se faisant prêter des journaux, d'en connaître exactement le jour et l'heure. Elle savait donc que ce cousin dont elle ne parlait jamais, mais pour lequel elle conservait un culte secret, devait ce soir-là livrer son premier combat. Elle était fort peu au courant des choses de théâtre; mais sa vive intelligence s'était cependant rendu compte très nettement de l'importance et des dangers de cette épreuve. Par un sentiment qui lui faisait grand honneur, elle en désirait ardemment le succès, bien qu'elle comprît que ce premier triomphe ne pourrait qu'affermir Philippe dans les goûts et les ambitions qui l'avaient éloigné d'elle. Cette généreuse fille porta tout le jour, au milieu de ses occupations et sous une apparence de gravité sereine, le fardeau de ses anxiétés. Le soir, elle n'y put tenir : il lui fallut un confident. Suivie d'un vieux domestique de son

père, et sous prétexte d'une course de charité, elle traversa, à la clarté des étoiles, l'avenue paisible qui menait du château au village de La Roche-Ermel. Il y avait à l'entrée du village une petite église entourée de tombes vertes : elle y entra, se prosterna dans l'ombre, et pria longtemps de tout son cœur et de toutes ses larmes, la pauvre enfant, — pour lui, — et contre elle-même.

Revenons à Paris. Le directeur Lafosse avait rejoint Philippe dans sa baignoire, et tous deux, silencieux, recueillaient et surveillaient les moindres impressions de la salle avec cette susceptibilité aiguë que prend le sens de l'ouïe en de telles occasions. Le premier acte de *Frédégonde* fut écouté sans enthousiasme, mais sans défaveur, et quand Philippe interrogea M. Lafosse du regard, après le baisser du rideau, celui-ci répondit : — Le public est un peu froid; mais enfin c'est très satisfaisant pour un premier acte.

Pendant le second acte, un incident fâcheux se produisit : un essai d'applaudissemens officiels, à la suite d'un monologue de Chilpéric, fut réprimé par des chut! énergiques. — Le public est raide, dit le directeur Lafosse; puis il sortit de la baignoire et n'y revint pas.

Dans le cours de l'acte suivant, la salle devint décidément houleuse : le bruit des conversations particulières commença d'accompagner, en basse continue, la voix des acteurs; il y eut dans les intervalles de silence des bâillemens poussés avec force par de mauvais plaisans. Philippe croyait sentir le froid d'un suaire l'envelopper peu à peu. Il résolut de faire un tour sur le théâtre pour y chercher un peu de confiance et de réconfort; mais il n'y trouva que des visages inquiets, abattus et même hostiles. Les acteurs l'évitaient. Les machinistes ricanaient sur son passage. Il n'attendit pas Mary Gérald, qui changeait de costume, et retourna s'ensevelir dans sa baignoire funèbre.

Les deux derniers actes ne furent qu'une déroute. Un drame mérovingien, quand il ne tourne pas au sublime, risque fort de tourner au ridicule. Il arriva un moment où Chilpéric ne pouvait plus ouvrir la bouche sans provoquer des convulsions de gaîté dans l'auditoire. *Frédégonde* n'était pourtant pas une œuvre sans valeur littéraire, mais c'était une pièce mal composée, surchargée de tirades et de morceaux lyriques, dépourvue d'action et d'intérêt. Le rôle de Mary Gérald, traité avec une complaisance excessive, était en particulier d'une longueur insupportable et faisait de la pièce une sorte de monologue en cinq actes. Bref, c'était une pièce ennuyeuse. Elle succombait aussi sous le poids de sa réputation prématurée : on en avait trop parlé, on l'avait trop vantée à l'avance, et la mauvaise humeur du public était proportionnée à sa déception.

Quand on eut jeté son nom à la salle au milieu d'un horrible tumulte mêlé de rires et de sifflets, Philippe de Boisvilliers rentra dans l'intérieur du théâtre; — comme un homme dont la maison brûle et qui court d'abord à ce qu'il a de plus précieux, il gravit à la hâte l'escalier qui menait à la loge de Mary Gérald. De l'extrémité du couloir, qui était encombré de figures de condoléance, il l'entendit crier par sa porte entr'ouverte : — Personne! personne au monde! je ne veux voir personne!

— Pas même moi? dit-il en se présentant sur le seuil.

— Ah, vous! dit-elle. Si vous voulez!.. — Elle se mit devant sa glace et, ôtant fiévreusement ses bijoux, ses bracelets, son diadème, qu'elle lançait coup sur coup sur un divan : — Eh bien! reprit-elle d'une voix âpre et violente, nous nous sommes trompés, voilà!

— Vous ne croyez pas que la pièce puisse se relever? demanda timidement le malheureux garçon.

— Jamais de la vie!

Il y eut une longue pause, après laquelle il lui dit : — Vous savez que nous devons souper?

— Souper!.. Il n'y a pas de quoi!

— Ainsi vous n'allez pas venir?

— Non! certes non! Je n'ai pas faim. — Laissez-moi un peu, mon ami, je vous en prie!

— Eh bien! à revoir.

— A revoir.

Il sortit de la loge, alla remercier tour à tour chacun de ses interprètes, leur rappela qu'il les attendait à souper, malgré sa mauvaise fortune, et se rendit lui-même chez Brébant.

On se figurera aisément que les débuts du souper, après une pareille soirée, furent un peu froids et embarrassés. Cependant cette contrainte, encore augmentée par l'absence de Mary Gérald, céda par degrés à l'excitation de la bonne chère, au piment des écrevisses à la bordelaise, aux fumées du château-yquem, et surtout aux prévenances souriantes et courtoises de Philippe qui, revenu de sa première stupeur, se piquait de bien mourir. Le public s'était montré dur pour la pièce, on se montra dur pour le public. Un petit acteur, qui avait joué le rôle d'un des assassins affidés de Frédégonde, mais qui était un farceur à la ville, proposa et exécuta une série de grognemens en l'honneur de ce public infect où il avait reconnu, disait-il, la plupart de ses créanciers. Les jeunes actrices applaudirent sur leurs verres.

Le grave comédien qui avait rempli le rôle de Chilpéric, et qui était d'ailleurs un fort brave homme, prit alors la parole avec majesté : — Monsieur, dit-il à Philippe, j'ai une certaine expérience. Eh bien! je puis vous dire ceci, et je vous l'aurais même dit depuis

longtemps, si j'avais eu l'honneur de vous connaître davantage... j'ajoute que je regrette profondément...

— Allons! va donc! déblaie, déblaie! cria le petit acteur.

— Eh bien! monsieur, reprit Chilpéric, voici ce que je veux vous dire : il y a trois choses dans votre pièce...

— Il y en a quatre! dit le petit acteur.

— Il y a, dis-je, continua le vieux comédien, dans votre pièce, trois choses...

— Quatre! cinq! dix! vingt! Il y a un monde! hurla le petit acteur. — Il y a même les cinq parties du monde... et la rose des vents!.. — Il se leva alors, au comble de l'exaltation, monta sur sa chaise et, haussant son verre : — Mesdames et messieurs, dit-il, — puis il s'interrompit pour imiter le bruit des sifflets, — phue! — la pièce... phue!.. que nous avons eu... phue!.. l'honneur de représenter devant vous... phue! phue!.. est de monsieur... phue!.. Philippe de Boisvilliers... phue! phue! phue!..

Après quoi il retomba sur sa chaise et s'y tordit de plaisir.

Cette délicieuse facétie, dont Philippe prit le parti de rire, couronna la fête. Il était à peu près trois heures du matin quand il regagna le boulevard des Invalides dans un fiacre attardé. Chemin faisant, au milieu du désordre effroyable de son esprit, une préoccupation dominait tout : allait-il retrouver Mary Gérald chez lui?

Dès qu'il entra, son premier mot fut : — Madame est là?

— Non, monsieur, dit le concierge, madame n'est pas rentrée.

Il ne put croire à un si cruel abandon. Il voulut se persuader que quelque accident l'avait retenue, qu'elle était restée souffrante au théâtre. Dans son naufrage, il s'attachait avec une obstination désespérée à cette main, à ce cœur, à ce charme, qui seuls le soutenaient encore au-dessus de l'abîme. Il marcha longtemps dans sa chambre, s'arrêtant à toute minute, prêtant l'oreille au moindre bruit. — Enfin le jour vint : jusque-là il avait opposé un ferme courage à toutes les déceptions et à toutes les angoisses de cette funeste nuit; mais alors, quand ce jour impitoyable parut, chassant comme de vains fantômes ses dernières illusions, quand il comprit bien que son amour était perdu et submergé avec tout le reste, il défaillit : sa poitrine se souleva par un sanglot déchirant, et il versa à flots les larmes les plus amères de sa vie.

Lorsqu'il put se recueillir, sa pensée lui fut un supplice. Le désastre était si profond, il entraînait avec lui, à part même les désespoirs de l'amoureux, tant de douloureuses mortifications, tant de misères et d'inquiétudes de toute nature que l'idée lui vint d'échapper à sa détresse par une résolution sinistre. Mais le suicide, qui, comme nous le pensons, n'est pas plus un acte de lâcheté que de courage, est au moins un acte de faiblesse : c'est le tempérament

moral qui succombe à une lutte au-dessus de lui, quand les circonstances se trouvent démesurées à ses forces et à son ressort. Si accablé que fût Philippe, il ne l'était pas assez pour se sentir inégal à l'épreuve qu'il subissait, ni pour oublier l'horreur que son éducation et ses principes de famille lui avaient inspirée pour la mort impie.

Il voulut examiner avant tout sa situation budgétaire, car c'était là que l'honneur était en jeu, et dès ce moment il n'avait à attendre de sa pièce aucun bénéfice. Il reconnut que le loyer de son petit hôtel, les frais de ménage qui en avaient été la conséquence, les bouquets, le souper et les accessoires lui constituaient un passif assez considérable. — Il écrivit le jour même à son père en ces termes :

« Mon père, ma pièce a été sifflée, ma maîtresse m'a abandonné, et je dois vingt-cinq mille francs. J'accepte mes chagrins, qui sont grands, en expiation de ceux que je vous ai causés. Je change de logis, je renonce à la littérature, et je vous prie d'être assez bon pour payer ma dette. Je vous embrasse, mon père, avec un tendre respect. »

Il alla jeter lui-même cette lettre à la poste, et il eut en passant devant des affiches de théâtre la curiosité de voir ce que devenait *Frédégonde*. On annonçait que la seconde représentation était retardée par une indispositon de Mary Gérald. — Le lendemain, en parcourant les journaux, où il recueillit encore plus d'une amertume, il apprit que la jeune comédienne avait payé son dédit à son directeur, et qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, où l'appelait un brillant engagement.

Le lendemain, en compensation, il reçut de son père un chèque de vingt-cinq mille francs. La lettre ne contenait d'ailleurs rien de plus. Il comprit que son père, avant de lui rendre sa confiance et son amitié, prétendait attendre qu'il les eût méritées par une sérieuse réforme de sa vie. Il le remercia en quelques mots émus, et lui promit brièvement de le contenter.

Mais, quoique délivré d'un de ses plus graves soucis, il resta longtemps encore meurtri de sa chute et blessé au cœur. Il alla se réfugier à Saint-Germain, où il demeura une partie de l'été, ne pouvant secouer son découragement, et différant de jour en jour la reprise de ses relations et de ses études.

C'était l'année de notre guerre fatale. Aussitôt qu'elle éclata, il eut un cri de résurrection. — Vers la fin de juillet, M. de Boisvilliers était informé des résolutions de son fils par ce billet :

« Mon père, je viens de prendre un engagement pour la durée de la guerre dans le 2e régiment de zouaves. Je suis sûr que vous

m'approuverez. Je rejoins mon corps demain à Châlons. Je vous écrirai autant que je le pourrai. »

A dater de ce jour, cinq mois mortels se passèrent sans que le père et le fils reçussent une seule nouvelle l'un de l'autre.

IV.

La famine a vaincu Paris. La paix est faite. — Dans la chambre basse d'une ferme isolée, à quelques lieues du Mans, un jeune homme est étendu sur une couche de paysan dressée près d'une fenêtre. Il s'agite dans l'insomnie d'une fièvre ardente. Dès qu'il ferme les yeux, des visions étranges l'importunent, des scènes tumultueuses de combat, de violences sanguinaires, auxquelles se mêlent tout à coup des fêtes de théâtre, des lumières, des femmes, des bruits d'applaudissemens et de sifflets. Il passe une main sur son front, — celle qu'il peut soulever, — et regarde au dehors à travers les étroits carreaux de la fenêtre. — Au dehors, c'est la nuit: c'est une immense suite de prairies couvertes de neige, avec quelques ruines noires çà et là, c'est un silence morne que traversent par intervalles de longs aboiemens de chiens affolés; — c'est la terre désolée de la patrie.

Pauvre Philippe! tout est bien sombre! — et son père a-t-il donc péri, lui aussi, dans ce désastre profond? S'il vit, comment l'a-t-il abandonné si longtemps? — Il s'est pourtant bravement conduit, bravement battu, l'enfant! Il en a conscience, il en est sûr! il a bien expié ses premières fautes de jeunesse! Pourquoi donc son père le laisse-t-il là, seul, blessé, mourant? Pourquoi ne vient-il pas? Oh! s'il venait! s'il venait!..

Il vient. Il est tout près. — Il a reçu la dernière lettre de son fils, — hélas! la dernière seulement, à travers le désordre de ces temps affreux. Cette lettre ne lui a pas enlevé cependant toutes ses anxiétés, car elle lui est arrivée quinze jours après qu'elle avait été écrite. Elle l'informait seulement que Philippe vivait, qu'il était dans l'armée de Chanzy au moment où elle commençait sa retraite sur le Mans. — Que de combats depuis! que de morts! — Il est parti aussitôt pour le Mans; il a pu y rencontrer des camarades de son fils; son fils est resté blessé à une dizaine de lieues, dans la campagne, on ne sait où. Il s'est mis alors à remonter la route suivie par les armées, interrogeant jour par jour, nuit par nuit, les ambulances qui en marquent les étapes funèbres. — Dans un village nommé Livry, il vient d'apprendre qu'un jeune officier blessé a été recueilli près de là dans une ferme où il est soigné par le médecin du bourg. Son nom? on l'ignore...

L'aube jette ses premières lueurs sur la neige. Une grande ombre passe subitement devant la fenêtre de la ferme. Les yeux de Philippe se dilatent démesurément. — Je suis fou! murmure-t-il. — La porte s'ouvre; il pousse un cri de joie navrant: — Non! je ne suis pas fou!.. c'est mon père!

— Moi... oui... moi. Mon cher enfant!.. mon cher enfant!.. es-tu bien blessé, dis?

— Non... rien!.. l'épaule!.. rien!.. Ah! je suis guéri, vois-tu.

V.

Dans l'automne de la même année, un soir de septembre, on jouait *Robert* à l'Opéra. La marquise de Talyas, jeune femme blonde d'une rare beauté, occupait sa loge du lundi en compagnie de son mari, de M. et de Mme de Libernay, ses cousins, et de deux autres de ses amis. Vers la fin du troisième entr'acte, M. de Talyas, qui était un homme de très grande allure et fort élégant encore malgré ses quarante-cinq ans, interrompit tout à coup son entretien avec Mme de Libernay, et dirigea sa lorgnette avec un intérêt extraordinaire sur un des couloirs de l'orchestre : — Pardié! s'écria-t-il, c'est mon jeune homme! — En même temps il se leva précipitamment, saisit son chapeau et sortit de la loge.

— Qu'est-ce qui lui prend? dit Mme de Libernay à Mme de Talyas.

La jeune marquise blonde fit de la main et de la tête un geste de suprême indifférence, comme une femme qui a renoncé depuis longtemps à pénétrer les secrets de son mari. Cependant, après une minute de réflexion, elle souleva sa lorgnette, et en fixa l'objectif sur les premières stalles de l'orchestre. Presque aussitôt elle vit M. de Talyas en conversation animée avec un jeune homme qui paraissait manifester une vive surprise. L'entr'acte allait finir, ils échangèrent une poignée de main, et l'instant d'après le marquis de Talyas rentra dans la loge.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il gaîment. C'est bien lui, le cher garçon! Je suis vraiment enchanté de l'avoir retrouvé... Il est toujours charmant... L'avez-vous vu, ma chère?

— Qui? quel cher garçon? dit la marquise.

— Eh! mon jeune homme du clocher!

— Ah! vraiment, dit Mme de Talyas d'un ton fort calme. Mais contez donc l'histoire à ces dames, qui ne comprennent rien à ce qui se passe, et qui vous prennent pour un fou.

Tous les hôtes de la loge insistèrent pour connaître l'histoire du jeune homme et du clocher, et au moment où les nonnes coupables sortaient en cadence de leurs tombeaux, le marquis de Talyas commença son récit en ces termes :

— Vous savez que, pendant cette malheureuse guerre, je commandais les mobiles de mon département. Après les affaires d'Orléans, il y avait bien des vides dans mon bataillon; je les remplis de mon mieux en recueillant les hommes isolés de toute arme qui venaient se jeter dans nos rangs, parce que j'avais d'assez bons cadres et que je passais pour maintenir un assez bon ordre au milieu de tout cela... Il m'arriva entre autres, un matin, un jeune homme qui s'était engagé dans les zouaves au début de la guerre; son régiment était prisonnier en Allemagne; il s'était sauvé par la Belgique, je ne sais comment, et il était venu nous rejoindre à l'armée de la Loire... c'était très gentil. — Il me plut tout de suite par sa bonne mine et par sa vaillance : quand il était un peu échauffé, avec sa moustache en l'air, son képi en arrière et ses yeux de feu, il me faisait penser à ces brillans raffinés de la cour des Valois,... il ne lui manquait qu'une perle à l'oreille. — Il y eut encore une chose qui me le fit aimer : il avait l'habitude, n'importe où, n'importe quand, dans la neige, sous le feu, de s'arranger proprement les ongles tous les matins... Cela me rappelait le mot de Daru à Beyle, — je crois, — pendant la retraite de Russie : — « Vous vous êtes fait la barbe, monsieur, vous êtes un brave! » — Ses camarades l'avaient nommé lieutenant. — Pendant la retraite sur le Mans, mon bataillon se trouva un jour dans une position assez difficile... Sans entrer dans des explications stratégiques qui effaroucheraient ces dames et que je suis d'ailleurs incapable de leur donner, je vous dirai en deux mots que j'étais posté avec mon bataillon dans un village où nous devions tenir le plus longtemps possible. J'avais mis une partie de mes hommes dans les maisons et dans les jardins, et je m'étais retranché avec le reste derrière une forte barricade dans la grande rue du village. En face de nous, à un kilomètre environ, il y avait un petit bois, et pas mal de Prussiens dedans. Ils tiraient sur nous, et nous leur répondions tant bien que mal avec nos fusils à tabatière et notre obusier; mais leur attaque était molle, et comme nous entendions en même temps des feux très nourris à notre droite et à notre gauche dans la campagne, cela inquiétait mes hommes, et moi aussi. La contrée était basse, boisée, et coupée de haies, de sorte que nous ne pouvions voir ce qui se passait sur nos flancs... Je cherchai donc un observatoire d'où je pusse dominer un peu le pays. L'église du village, à laquelle s'appuyait un des côtés de notre barricade, était par hasard en réparation, et on avait laissé une échelle de couvreur dressée contre le mur. Je m'en servis pour monter sur une petite galerie à balustrade qui entourait le clocher à la hauteur des cloches. A peine là, je reconnus que deux villages peu éloignés qui étaient à notre droite et à notre gauche venaient d'être enlevés, nous lais-

sant seuls en vedette : des deux côtés l'ennemi se rabattait sur nous, et en même temps la troupe que nous avions en face sortait du bois et prononçait son mouvement en avant. Nous étions dans un filet. — Il ne restait qu'à s'en aller, si on pouvait. Je fis le signe convenu à un de mes officiers; le clairon sonna, le bataillon s'assembla un peu à la diable, et se mit en retraite au pas gymnastique vers les bois qui étaient derrière nous. Malgré la panique, ils emmenaient bravement leur canon; mais, en le dégageant de la barricade, au milieu de tout ce branle-bas, ils avaient renversé mon échelle, qui était tombée à plat dans la rue. — Je veux espérer qu'ils me croyaient descendu; mais je ne l'étais pas du tout. Je m'étais piqué de demeurer sur ma galerie jusqu'à la dernière minute, pour rassurer mes hommes... et tout à coup, quand je veux descendre, — et il était temps, je vous assure, — plus d'échelle!... J'appelle, je crie; mais la parole était au canon, et mes gaillards allaient bien! Enfin, me voilà abandonné au haut de mon clocher!

— J'aurais voulu vous voir, dit Mme de Talyas.

— Ma foi! continua le marquis, j'étais fort mal là! — J'étais en grand danger, et qui pis est, je me sentais ridicule. J'avais l'air de Guignol sur son estrade... Heureusement les Prussiens ne connaissaient pas ma situation. Ils me voyaient parfaitement, — je m'en apercevais, — mais justement parce qu'ils me voyaient là, ils croyaient le village encore occupé... Sans cela, ils n'auraient plus tiré... Ce n'était vraiment plus la peine... et ils tiraient à tout abattre, tout en avançant vivement... Je pensais à mettre mon mouchoir au bout de mon sabre, et à parlementer... Ça m'ennuyait,... mais enfin, j'y pensais, — quand tout à coup je m'entends appeler d'en bas.

— Mon commandant!

Je regarde, et je reconnais mon jeune seigneur du temps des Valois... Il s'était aperçu de mon absence, et il revenait me chercher... tout seul... c'était assez gentil!

— Mon commandant!

— Qu'est-ce que c'est, mon ami?

— Vous ne pouvez pas rester là!

— Pardié! il faut bien que j'y reste!.. l'échelle est par terre!

Il poussa une exclamation assez peu parlementaire : — Est-ce que vous ne pouvez pas descendre en dedans de l'église, mon commandant?

— Impossible!.. à moins que je ne descende à cheval sur une cloche!.. Allons! merci, mon garçon!.. va... sauve-toi!

— Attendez un peu! cria-t-il.

En même temps, je le vis sauter par-dessus la barricade et se mettre en devoir de relever l'échelle tombée. — Mâter une échelle

de cette taille, c'est pour un homme seul, même en temps ordinaire, un travail fort difficile : mais, quand il faut exécuter la chose au milieu d'une fusillade enragée, c'est un rude exercice, je vous jure, et pour tout dire une héroïque besogne.

Cependant les Prussiens se présentaient déjà à l'entrée de la rue et envoyaient quelques coups de mitraille sur la barricade abandonnée devant laquelle travaillait mon jeune homme. Je n'y tins pas. — Va-t'en, mon brave garçon! lui criai-je. Tu vas te faire tuer! Va-t'en vite! Je serai pris... voilà tout!

— Mais, mon commandant, le feu est à l'église!

C'était vrai. Un de leurs obus avait mis le feu à la charpente, et ça brûlait bien... Ma parole, j'eus peur... Je laissai faire l'enfant... Eh bien, par Jupiter, il dressa l'échelle! — Je ne fus pas longtemps à descendre. — En l'embrassant, je lui fis pousser un cri... il avait une épaule à moitié brisée, pauvre garçon... enfin il était énergique comme un lion, de sorte que nous parvînmes à gagner les bois, l'un soutenant l'autre... Le lendemain, comme il était fort mal, je trouvai moyen de le caser à la hâte chez de braves paysans qui me promirent d'en avoir soin... Eh bien, je ne l'avais pas revu depuis... J'ignorais son nom, soit qu'il ne me l'eût pas dit, soit que je l'eusse oublié... Les gens chez qui je l'avais mis n'en savaient pas plus long... Enfin jugez de la surprise et du plaisir que j'ai éprouvés en le retrouvant là tout à l'heure en plein Opéra! — Voici sa carte!

La marquise prit la carte, et lut à demi-voix : Philippe de Boisvilliers de La Roche-Ermel.

— Mon Dieu! que je voudrais le voir de près, dit Mme de Libernay.

— Ma cousine, dit M. de Talyas, soyez heureuse... le voilà!

Après une telle préface, l'entrée de Philippe de Boisvilliers dans la loge fut naturellement un triomphe. Mme de Talyas elle-même, qui n'était pas démonstrative, se souleva légèrement et lui tendit sa main finement gantée jusqu'au coude : — Bien heureuse de faire votre connaissance, dit-elle avec un vague sourire.

Il s'assit derrière elle, et elle se mit à l'interroger par-dessus l'épaule : — Vous avez été longtemps malade de votre blessure?

— Assez longtemps, madame, oui. Je suis allé avec mon père passer trois mois à Cannes, pour achever de me rétablir.

— Mais vous êtes très bien maintenant?

— Tout à fait bien, madame.

— Nous vous verrons souvent cet hiver, n'est-ce pas?

— Madame!..

— Vous êtes un peu de la famille maintenant... Quand on a été frères dans la bataille... c'est un lien.

— Madame!..

— Mon Dieu! monsieur, dit à son tour Mme de Libernay, qui était une fort jolie femme, brune, aux yeux ardens, moi aussi je suis de la famille; je vous prierai de vous en souvenir... Nous avons demain soir quelques personnes, une sauterie, un rien... Si vous êtes assez bien remis pour danser... ou même sans danser, certainement... vous serez le très bien venu!

— Madame!..

L'entr'acte allait finir: M. de Talyas voulut le reconduire jusqu'à la porte de l'orchestre. Lorsqu'il rentra dans la loge, il en trouva tous les habitans occupés à chanter les louanges de son jeune ami, à l'exception de Mme de Talyas, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas démonstrative.

Philippe de Boisvilliers, après son séjour à Cannes, était revenu s'installer à Paris, où le drame terrible des événemens avait fait oublier sa petite mésaventure littéraire et où il se sentait d'ailleurs réhabilité aux yeux de ses amis par sa belle conduite pendant la guerre. Son père avait hasardé, à la vérité, une timide tentative pour le ramener avec lui à Boisvilliers; mais, Philippe lui ayant demandé en rougissant si sa cousine Jeanne était mariée, M. de Boisvilliers avait été forcé de convenir qu'elle ne l'était pas, sur quoi le jeune homme avait persisté dans son dessein de rentrer à Paris pour s'y préparer aux examens du conseil d'état. — Je vous assure, mon fils, dit en riant M. de Boisvilliers, que votre horreur pour cette pauvre Jeanne est une pure manie, car véritablement elle plaît à tout le monde. — Mais cette insinuation laissa Philippe très incrédule et très froid, son antipathie contre sa cousine se liant à ces profondes impressions d'enfance dont on connaît la longue persistance. Cette petite escarmouche n'altéra du reste en rien sa parfaite réconciliation avec son père, qui dès ce moment ne demeura guère plus de deux ou trois mois sans venir passer quelques jours avec son fils.

C'était la seconde fois depuis son retour que Philippe assistait à une représentation de l'Opéra, quand il y fit la rencontre imprévue de son ancien commandant, et, chose étrange, il y avait été attiré ce soir-là par le désir de revoir Mme de Talyas, dont il ignorait alors le nom, mais dont la beauté singulière l'avait frappé le lundi précédent. Car les blessures qu'il avait reçues, tant en guerre qu'en amour, n'avaient point calmé son sang, et le jeune soldat héroïque conservait dans toute leur ardeur les dispositions romanesques qui avaient si éminemment distingué l'auteur de *Frédégonde* et l'amoureux de Mary Gérald. Malgré son naturel inflammable, on pense bien que son admiration pour une jolie femme qu'il avait entrevue une fois au spectacle ne pouvait avoir pris encore le caractère d'une passion sérieuse. Cependant au milieu des sensations flatteuses qu'il

emporta de la loge de Mme de Talyas, il ne laissait pas d'éprouver un peu d'ennui, comme s'il eût été fâché d'avoir reconnu dans cette attrayante personne la femme de l'homme à qui il avait sauvé la vie et qui lui avait rendu à peu de chose près le même service. Il se consola par la pensée qu'il serait désormais, comme elle le lui avait dit, de la famille, qu'elle serait par conséquent comme une sœur pour lui, et c'était encore quelque chose que d'avoir une sœur si agréable.

Il reçut le lendemain dans la matinée la visite du marquis de Talyas, dont les belles façons loyales et la généreuse cordialité le touchèrent au vif. Quand il retrouva le soir Mme de Talyas chez Mme de Libernay, il essaya en conscience de la regarder à un point de vue exclusivement fraternel. Mais elle n'avait pas l'air d'une sœur. Elle avait l'air d'une nymphe, d'une fée, d'une marquise, d'une maîtresse de roi, d'une Parisienne surtout, — mais pas d'une sœur. — La marquise de Talyas avait alors vingt-huit ans. Ses épaules fines et rosées, son front pur, ses cheveux d'un blond légèrement châtain, ses dents lactées, son sourire presque ingénu, avaient seize ans; mais, par un contraste qui saisissait, ses yeux étaient bien de son âge et même d'un âge plus mûr : le regard était pensif, hardi, dur, avec l'éclat bleuâtre et métallique de l'acier. Elle était faite admirablement; elle le savait, et elle portait toujours, au bal comme dans sa loge, son buste un peu en avant et comme en offrande. Du reste, nonchalante, affaissée et brisée sur son fauteuil; mais dès qu'elle se levait, on voyait que c'était un huit-ressorts. Et, en effet, elle avait la souplesse infatigable des espèces félines comme elle en avait la grâce ondoyante. Elle montait à cheval comme une écuyère de cirque, avec une intrépidité passionnée; elle pouvait suivre une chasse tout le jour et danser ensuite jusqu'à l'aurore du lendemain sans trahir la moindre apparence de lassitude, toujours souriante et les dents au vent, comme une enfant qui s'amuse. — Mais elle ne s'amusait nullement.

Philippe fit quelques tours de valse avec elle, en se demandant ce que pouvait être au dedans une femme de ce modèle; mais il devait se le demander plus d'une fois avant de le savoir. En attendant, il sentait parfaitement que ce n'était plus là une reine de théâtre, comme celle qu'il avait aimée autrefois, mais une reine véritable, avec du sang azuré dans les veines et de la race jusqu'au bout des ongles.

Mme de Talyas parlait peu, brièvement, le plus souvent d'un ton insouciant et en traînant la voix, quelquefois d'un accent impérieux et horriblement sec. Elle avait des insolences cruelles. — Comme Philippe était allé la voir le jour suivant, elle voulut lui présenter son fils, qui avait sept ou huit ans. L'enfant, qui était fort beau,

arriva accompagné de sa gouvernante anglaise. — Jean, lui dit Mme de Talyas, voilà M. de Boisvilliers, qui a sauvé la vie à ton père, embrasse-le!

— Oh! je veux bien! dit Jean, qui s'élança sur Philippe à plein cœur.

— N'est-ce pas qu'il est joli, mon fils? reprit Mme de Talyas en embrassant l'enfant à son tour. — Ah! mais mon Dieu! qu'est-ce qu'on te met donc sur la tête, mon pauvre Jean? comme tu sens mauvais!... mademoiselle Mortimer?

La gouvernante s'approcha toute rougissante.

— Quelle pommade mettez-vous donc à Jean?

— Ma pommade, madame.

— Eh bien, votre pommade infecte, mademoiselle, dit la marquise. — Tenez, voyez donc, monsieur, reprit-elle en s'adressant à Philippe et en étalant sa blanche main étincelante de diamans sur les cheveux de son fils.

Philippe se pencha pour flairer la tête de Jean : — Mais, dit-il, je ne trouve pas,... je trouve même que cela sent assez bon...

— Je crois bien,... vous sentez ma main! dit la marquise.

Philippe, qui n'était plus dans sa première innocence, eut d'abord comme une vague idée que cette belle main constellée lui avait été servie avec un peu de complaisance; mais, en voyant le sourire candide qui avait aussitôt reparu sur les lèvres de la marquise, il se reprocha cette pensée sacrilége.

M. de Talyas le retint à dîner. Dans la soirée, la marquise, afin de lui prouver qu'il était bien réellement de la famille, lui donna à tenir un écheveau de soie qu'elle dévidait pour faire des houppes à un écran turc. Il était pendant ce temps-là assis presque à ses pieds sur un petit tabouret, et elle lui souriait avec son ingénuité ordinaire, tout en lui lançant par éclairs de ces regards aigus et froids qu'elle avait. — Elle se mit ensuite au piano, s'informa s'il était musicien, et lui fit tourner les pages, puis, pour le distraire et le mettre à son aise, elle feuilleta avec lui quelques albums de photographies.

Toutes ces gracieuses familiarités étaient évidemment de la part de Mme de Talyas des politesses insignifiantes qu'elle croyait devoir à l'ami de son mari. — Elle les renouvelait volontiers toutes les fois que Philippe venait chez elle, mais en les accompagnant toujours d'une sorte de condescendance ennuyée et d'une indifférence dédaigneuse qui semblaient les contredire. Pourtant ce mélange même, sans qu'elle s'en doutât bien certainement, avait quelque chose de piquant et de troublant, et le pauvre Philippe s'en apercevait. — Il y a des occasions où l'honneur est de fuir. Il eut ce

difficile courage, il ralentit le cours de ses visites dans la maison, et refusa sous différens prétextes deux ou trois invitations. Cela finit par paraître singulier à M. de Talyas, qui en fit des reproches affectueux à Philippe, et qui en fit aussi à sa femme, l'accusant d'avoir mortifié et éloigné le jeune homme par ses hauteurs et ses glaces.

Ce fut chez Mme de Libernay, où l'on dansait tous les mardis, que les choses s'arrangèrent. Mme de Talyas daigna inviter elle-même Philippe de Boisvilliers à valser avec elle; après la valse, elle l'emmena dans un petit salon écarté, et se jetant sur un divan à l'ombre d'un palmier : — Vous me faites gronder, dit-elle.

— Comment, madame?

— Voyons, mettez-vous là, n'ayez pas peur. — J'ai été maussade avec vous, me dit-on?

— Ah! grand Dieu, madame!

— Cela vous étonne? et moi aussi, car je me figurais avoir été fort aimable.

— Mais... toujours, madame.

— Car enfin vous ne vous attendiez pas que j'allais vous sauter au cou, je suppose?

— Madame, j'ai toujours eu à me louer extrêmement...

— Allons! taisez-vous!.. C'est vrai,... j'ai été très mal pour vous, j'en conviens,... et je l'ai été exprès.

— Madame! murmura Philippe de plus en plus interdit.

— C'est que je ne vous croyais pas aussi sérieux et aussi raisonnable que vous l'êtes. Mon Dieu! je vais être très franche avec vous, monsieur de Boisvilliers,... trop peut-être... Vous comprenez que je ne suis pas arrivée à mon âge sans avoir acquis une certaine expérience,... bien pénible souvent. Eh bien! monsieur, quand vous m'avez été présenté... après toutes ces circonstances,... je me suis dit : Voilà un jeune homme qui, par la force des choses, se trouve jeté dans ma plus étroite intimité... Il va me faire la cour... Eh bien! ce serait très mal... il a en quelque sorte sauvé la vie à mon mari... Ce serait très mal, très indélicat, n'est-ce pas?

— Madame, je vous assure...

— Eh bien! il ne faut pas lui donner la moindre tentation de tomber dans cet égarement-là, pas la moindre... il faut s'observer beaucoup,... voilà ce que je me suis dit, monsieur de Boisvilliers, parce que je vous croyais un jeune homme au cœur bouillant, passionné, aventureux, comme il y en a; mais pas du tout, vous êtes un jeune homme sensé, tranquille, respectueux, honnête enfin... Oh! bien alors!.. nous pouvons nous entendre!

Là-dessus elle déploya lentement son bras dans sa nudité magni-

fique, et tendit la main à Philippe. — Mon expérience, poursuivit-elle alors avec son sourire de vierge, ma malheureuse expérience, monsieur de Boisvilliers, m'a appris à me défier beaucoup de l'amitié des hommes. Mon Dieu! rien n'est plus ennuyeux que de se croire à l'abri sous ce pavillon neutre et de voir tout à coup votre ami prétendu changer de rôle et entrer en campagne... Cela ôte tout agrément à la vie,... et c'est bien dommage, car si on savait s'y tenir, rien ne serait plus doux que ces bonnes amitiés, surtout pour les femmes qui, par naturel comme par devoir, sont incapables de tout autre genre de sentiment. Quant à moi, j'y avais renoncé,... mais enfin je veux bien... voilà une occasion qui se présente et qui semble véritablement propre à réaliser cette chimère, si elle est réalisable... Votre liaison avec mon mari, et avec moi par conséquent, est d'une nature si particulière, — votre caractère personnel paraît d'ailleurs si exceptionnellement... honorable, que c'est peut-être,... qu'en pensez-vous,... une expérience à faire?

Philippe n'aurait jamais osé le lui demander; mais ce qu'elle lui proposait là était précisément ce qu'il désirait le plus au monde dans toute la sincérité de son âme. C'était admirable en effet : établies sur ce pied amical, ses relations avec Mme de Talyas continueraient de le charmer et cesseraient de l'inquiéter. Si par hasard un jour ses sentimens pour elle venaient à dépasser la mesure prescrite, il ne pourrait jamais s'égarer bien loin, soutenu et calmé au besoin par cette main si paisible, si franche et si loyale. — Il remercia Mme de Talyas avec émotion, et ils se séparèrent grands amis. Dès ce moment il crut pouvoir s'abandonner en toute sûreté à l'enchantement de ses relations avec cette personne exquise.

Il était effectivement aussi en sûreté avec elle qu'il eût pu l'être au fond de quelque forêt vierge avec la patte d'une panthère sur la poitrine.

La vraie et pure Parisienne, dans son développement complet, est un être extraordinaire. Dans cette étrange serre-chaude de Paris, l'enfant est déjà une jeune fille, la jeune fille est une femme, et la femme est un monstre, — un monstre charmant et redoutable. C'est un corps chaste souvent, mais un esprit profondément blasé et raffiné. Au milieu de ce grand mouvement parisien, dans les salons, dans les théâtres, dans les expositions de toute nature, tous les pays et tous les siècles ont passé sous ses yeux et traversé son intelligence : elle en connaît les mœurs, les passions, les vertus et les vices, — révélés et poétisés par l'art sous toutes ses formes, et tout cela fermente à la fois jour et nuit dans son cerveau surchauffé. Elle a tout vu, tout deviné, tout imaginé, tout convoité : elle est en même temps lasse de tout et curieuse de tout. Elle se conduit quelquefois bien, quelquefois mal, sans grand goût pour le

bien ni pour le mal, parce qu'elle rêve quelque chose de mieux que le bien et de pire que le mal. Cette innocente n'est souvent séparée de la débauche que par un caprice et du crime que par une occasion.

Telle était la marquise de Talyas. Son mari, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, avait prétendu en faire une sorte de matrone romaine, et il se flattait d'y avoir réussi. Il avait en ces matières des idées profondes qu'il communiquait volontiers à ses amis. — Nous dépravons nous-mêmes nos femmes, disait-il, en éveillant trop vivement leurs passions. Nous ne les respectons pas assez. Voyez les Romains,... mon Dieu! les Romains n'étaient pas des anges plus que nous, mais quand ils avaient des fantaisies d'amours poétiques et dramatiques, ils n'y mêlaient pas leurs femmes, il y avait de belles esclaves grecques élevées pour cela; quant à leurs femmes, ils les traitaient comme des saintes, et il en résultait qu'elles étaient en effet des saintes. — Pour se conformer à ces théories, M. de Talyas avait toujours observé dans son intimité avec sa femme la gravité d'une étiquette espagnole, gardant ses principaux transports pour les esclaves grecques; mais la marquise s'en doutait, et elle ne le trouvait pas bon.

Avait-elle eu des amans? Nous l'ignorons. Il est possible que le raffinement même de son imagination et son mépris du médiocre l'eussent préservée des amours courans. On parlait, il est vrai, de deux malheureux jeunes gens qu'elle avait aimés pendant vingt-quatre heures et qu'elle avait fait reléguer ensuite dans des consulats lointains, ne pouvant les faire jeter à la Seine; mais c'était un propos qui pouvait être attribué à la malveillance, la marquise ayant pour ennemis tous les hommes qui n'avaient pu lui plaire, sans compter toutes ses amies.

Quoi qu'il en soit, dès que le hasard eut introduit près d'elle le jeune homme que les récits de M. de Talyas lui avaient dès longtemps présenté sous un jour particulièrement séduisant, elle eut la tentation perverse de faire tourner la tête à ce personnage chevaleresque. Cela lui parut d'abord simplement original et amusant; mais, rencontrant plus de réserve et de résistance qu'elle ne s'y était attendue, elle ne tarda pas à mettre de la passion dans son jeu, sans cesser pourtant de procéder avec une froide méthode, comme un tacticien qui sait unir la science à l'inspiration.

En vertu du pacte d'amitié qu'ils avaient signé, elle s'imposa dès ce moment le devoir de témoigner à Philippe une absolue confiance, qui consistait à se faire conter tous ses secrets et à ne lui dire aucun des siens. Ce fut ainsi qu'elle connut bientôt toute la vie passée du jeune homme, ses amours avec Mary Gérald, ses relations troublées avec sa famille, et, — ce que nous voudrions taire pour la gloire de

notre héros, — l'histoire même de sa cousine Jeanne. C'était assurément de sa part un tort grave que de divertir cette belle et railleuse Parisienne aux dépens de la pauvre fille, de sa gaucherie provinciale, de sa passion malheureuse pour son ingrat cousin. Non, ce n'était pas bien; mais la marquise était si charmante en écoutant tout cela de son air naïf et curieux; elle avait une façon si adorable de lui arracher ses plus intimes confessions en lui disant, les yeux dans les yeux : — Et puis après?.. et puis après?

Que devenait, à travers toutes ces innocences, la bonne et simple amitié? On s'en doute assez. Philippe était amoureux fou de son amie, et ses sentimens d'honneur s'alarmaient plus que jamais. Il eut alors une idée bien bizarre et qui ne laissa pas de préoccuper sérieusement Mme de Talyas au milieu de l'extrême plaisir que lui causait d'ailleurs une situation si tendue. Il se mit en tête de faire la cour à Mme de Libernay, beauté brune très vivante et qui ne semblait pas mal disposée pour lui. Il n'avait pas, Dieu merci, sauvé la vie à M. de Libernay, et il n'avait de ce côté-là aucun scrupule extraordinaire. Il n'aimait pas à la vérité Mme de Libernay; mais elle avait cependant pour lui cet attrait singulier que nous inspirent les intimes et les familiers de ceux que nous aimons. Elle vivait près de la rose,... elle avait les parfums, l'accent, les tours de phrase de Mme de Talyas. Enfin elle était jolie. Il se persuada qu'avec un peu de courage cette diversion ne serait pas impossible et qu'elle serait salutaire. Il commença donc, dans cet esprit, à se montrer fort assidu auprès de Mme de Libernay. Cela ne parut pas lui déplaire, ni à M. de Libernay non plus. Mais en revanche, et ce qui étonna beaucoup Philippe, cela parut déplaire infiniment à M. de Talyas. Il est vrai que Mme de Libernay était sa cousine; mais enfin Philippe pensa qu'il étendait un peu loin son contrôle et sa surveillance de bon parent, et ne trouva pas juste le refroidissement sensible qu'il remarquait alors dans les procédés du marquis à son égard. Il en fut affligé; mais, fort de sa conscience, il n'en poursuivait pas moins ses desseins, quand un jour la marquise de Talyas lui dit : — Monsieur et ami, vous n'êtes pas sage.

— Pourquoi cela?

— Vous avez commis une belle action dans votre vie et vous êtes en train de la gâter, d'en perdre tout le bénéfice.

— Vraiment, je ne comprends pas.

— Voyons, vous auriez sauvé la vie à un homme, vous ne songeriez pas à lui prendre sa femme, n'est-ce pas? Eh bien!.. ce que vous méditez depuis quelque temps ne vaut pas mieux,... car ça lui serait tout aussi désagréable.

Cette révélation inattendue, surtout dans la bouche qui la faisait, détourna aussitôt Philippe de ses amours artificielles et le replongea

tout entier dans sa passion véritable, avec quelque expérience de plus et quelques scrupules de moins, car, dès cet instant, Mme de Talyas n'était plus seulement pour lui une femme ravissante entre toutes, elle était une femme malheureuse, qu'il serait doux et presque légitime de consoler.

M. de Talyas ne tarda pas à constater que son jeune sauveur avait abandonné toutes prétentions aux bonnes grâces de Mme de Libernay. Il lui en sut gré et redoubla pour lui d'attentions amicales. Il le présenta à son cercle et l'invita à venir passer une quinzaine de jours en famille dans une propriété nommée La Ruette qu'il avait auprès de Rambouillet, à une heure de Paris. La marquise avait la campagne en horreur; mais, par complaisance pour son mari, elle avait coutume de faire chaque année pendant la saison des chasses une installation au château de La Ruette et d'y mourir d'ennui pendant un mois ou six semaines. Elle ne devait pas s'y ennuyer cette année-là.

M. et Mme de Talyas partirent pour La Ruette au commencement de novembre. Peu de jours après, ils y furent rejoints par quelques amis au nombre desquels se trouvait Philippe de Boisvilliers. Dans l'intimité continuelle de la vie de château, la marquise put poursuivre à loisir la partie cruelle qu'elle avait engagée contre le cœur et contre l'honneur de son jeune ami. M. de Talyas et la plus grande partie de ses hôtes passaient leurs journées à la chasse; mais Philippe, que sa récente blessure obligeait encore à quelques ménagemens, ne pouvait prendre qu'une part modérée à leurs fatigantes excursions. Il restait donc souvent avec les dames, parmi lesquelles il s'indignait de voir Mme de Libernay, dont la présence au château lui semblait un outrage odieux pour Mme de Talyas. Celle-ci cependant, supportant cette injure avec une touchante résignation, attisait chaque jour de ses belles mains, sous le voile de sa perfide amitié, les feux dont elle avait enveloppé Philippe et dont elle commençait elle-même à se sentir atteinte. Vingt fois, pendant leurs promenades en tête à tête dans les allées du parc, pendant leurs longues causeries ou leurs longs silences, à la tombée de la nuit, au coin d'un ardent foyer, il fut tenté de se jeter à ses pieds. Ce n'était plus même l'honneur qui l'arrêtait; la passion, quand on a le malheur de la laisser suivre son cours, finit par avoir de terribles compromis, et peu s'en fallait que Philippe ne se crût appelé à venger Mme de Talyas de la trahison de son mari, au moment où il avait lui-même la trahison dans le cœur. Ce qui l'arrêtait, c'était son respect pour celle qu'il aimait, c'était la crainte de l'offenser, c'était la foi profonde qu'il avait dans sa candeur et dans son inaltérable pureté.

Le 20 novembre était le jour anniversaire de la naissance de la

marquise. M. de Talyas, qui, à part ses incartades galantes, était, comme on dit, parfait pour sa femme, avait coutume de célébrer cette journée par une petite fête. On invitait quelques voisins, on faisait danser les gens du village et on tirait même un feu d'artifice. Ce soir-là, comme d'usage, le feu d'artifice avait été dressé sur une pelouse du parc, en face des fenêtres du salon principal. Tous les invités du château avaient, en quittant la table, revêtu leurs paletots et leurs fourrures, et s'étaient répandus dans le parc et sur la pelouse. Les hommes fumaient, les femmes examinaient curieusement les pièces d'artifice. Quand les premières fusées s'élevèrent en sifflant vers le ciel noir, Mme de Talyas eut un peu froid et rentra dans le salon qui s'ouvrait de plain-pied sur le parc, disant qu'elle verrait le feu par les fenêtres. Comme elle passait près de Philippe : — Et vous aussi, dit-elle à haute voix, vous feriez bien de rentrer, à cause de votre épaule. — Il la suivit dans le salon, et ils se postèrent tous deux dans l'embrasure d'une des hautes fenêtres. Mais l'éclat des lampes allumées dans l'intérieur empêchait de voir les feux du dehors. Mme de Talyas pria Philippe de porter les lampes dans la pièce voisine. Il obéit et vint ensuite reprendre sa place derrière la marquise.

Le feu d'artifice continuait avec ses courtes intermittences, et le salon s'éclairait par intervalles d'une lumière fantastique, puis retombait dans les ténèbres. Il y avait en face de la fenêtre, au fond du salon, une large glace où les lueurs se répétaient. — La marquise se tenait debout, immobile et silencieuse; elle était en grande toilette de bal, les épaules nues, les bras croisés sur le sein. A chaque flamboiement, sa forme exquise se dessinait avec une grâce sombre sur un fond d'apothéose. Puis l'instant d'après Philippe la distinguait à peine; il l'entendait seulement respirer avec une sorte de hâte et d'oppression. Quand le bouquet éclata, laissant retomber tout autour d'elle une pluie de diamans, de rubis et d'émeraudes embrasés, elle lui apparut un instant noyée dans une splendeur étrange et comme couronnée d'étoiles, — puis tout s'éteignit. — Après une minute de silence, il sentit qu'elle se tournait vers lui : — Je n'y vois pas, dit-elle tout bas. — Il avança une main pour la guider; elle la prit et, l'attirant doucement, elle lui prit aussi l'autre main : — Eh bien! dit-elle avec un murmure étouffé, pendant que son souffle passait sur le visage du jeune homme,... n'est-ce pas que c'est bon, l'amitié... dites?..

Ce fut la dernière fois que ce mot fut prononcé entre eux.

OCTAVE FEUILLET.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

II.

LE PALATIN.

Les fouilles du Palatin, comme celles qu'on a faites au Forum (1), ont amené de très curieuses découvertes. Cette colline, autrefois occupée par des villas de grands seigneurs et des jardins de monastères où l'on ne pénétrait pas, est devenue l'une des promenades les plus intéressantes de Rome. Je ne crois pas qu'il y ait un lieu où les souvenirs du passé se pressent plus à la mémoire et où l'on vive davantage en pleine antiquité. Il faut pourtant reconnaître que cette antiquité ne nous a été rendue qu'en fort mauvais état : les gens qui se laissent tromper par l'écriteau qu'on a mis au-dessus de l'entrée des jardins Farnèse, et qui croient qu'on a vraiment retrouvé « le palais des césars, » risquent d'être fort surpris en voyant ce qui en reste; on n'en a plus que quelques décombres, et, pour le revoir tel qu'il était, il faut faire un grand effort d'imagination.

Cet effort du reste est presque partout nécessaire à Rome si l'on veut trouver quelque intérêt à la visiter. C'est ce qu'il faut bien dire à tous ceux qui vont y faire un voyage pour leur épargner des mécomptes. Rome ne ressemble pas tout à fait aux autres villes italiennes, à Venise, à Naples, à Florence, qui frappent le visiteur du premier coup; elle ne produit pas si vite tout son effet : pour la comprendre et la goûter pleinement, une sorte d'initiation est indispensable. Il y a bien des raisons qui empêchent que les grands

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

monumens qu'elle renferme répondent d'abord à l'idée qu'on s'en faisait. On s'empresse, dès qu'on y arrive, d'aller voir les ruines antiques dont on a tant entendu parler; mais ces ruines sont d'ordinaire engagées dans des maisons modernes, et cet entourage médiocre empêche au premier moment d'en saisir toute la beauté. On court visiter les vieilles églises qui remontent aux premiers siècles du christianisme; mais, comme elles ont été très souvent réparées et rajeunies, elles ont beaucoup perdu de leur véritable caractère et de leur originalité primitive. On n'en est guère frappé quand on ne les voit qu'en passant, et il n'est pas possible que ce coup d'œil rapide suffise pour les apprécier comme elles le méritent. On peut dire que Rome est traversée tous les ans par des milliers de voyageurs pressés qui, ne s'étant pas donné le temps de la voir, n'emportent d'elle qu'une impression incomplète. Quelques-uns, les plus courageux et les plus sincères, osent avouer leur désenchantement; les autres admirent de confiance et de parti-pris, pour faire comme tout le monde, et n'avoir pas perdu leur voyage. Ne faisons pas comme eux; prenons la peine de revoir plus d'une fois ces belles ruines qui nous avaient laissés d'abord indifférens; que l'imagination aide les yeux à les comprendre; tâchons de les isoler par la pensée de ces voisinages fâcheux qui les déparent, entourons-les des grands souvenirs qui les relèvent, et nous sommes sûrs qu'alors tout changera d'aspect pour nous.

C'est donc une étude que de comprendre et de connaître Rome, une étude qui exige du temps et demande quelques efforts; mais ce temps est bien employé, et ces efforts nous promettent un des plus grands plaisirs qu'un homme intelligent puisse se donner. Loin que ce plaisir soit moins agréable pour s'être fait quelque temps attendre, nous lui trouvons au contraire un charme particulier parce qu'il est pour ainsi dire notre ouvrage, que nous le devons en partie à nous-mêmes et que nous nous savons gré de ce que nous avons fait pour le conquérir. Ce qui le complète et l'achève, c'est qu'il s'y joint une satisfaction secrète de soi et un certain sentiment de fierté, lorsqu'on songe qu'il est plus vif chez les esprits plus cultivés, qu'il exige qu'on soit familier avec le passé, qu'on en ait la pleine intelligence, et qu'enfin les ignorans et les sots ne pourront jamais qu'imparfaitement le goûter. Les autres villes, même celles que nous aimons le plus, ne nous rendent contens que d'elles; Rome a ce privilége unique de nous rendre à la fois contens d'elle et de nous. Ajoutons que le plaisir qu'on ressent à la visiter, s'il ne vient pas du premier coup, augmente toujours avec le temps. En étudiant tous ces monumens de plus près, nous y découvrons sans cesse des raisons nouvelles d'en être frappés; plus nous les regardons, plus

nous trouvons de charme à les voir, et nous finissons par éprouver la plus grande peine à nous en détacher. Rome est la ville du monde où la curiosité et l'admiration se lassent le moins, et l'on a remarqué que ceux qui l'ont habitée le plus longtemps sont aussi les moins empressés à la quitter et les plus désireux d'y revenir. Le pape Grégoire XVI, qui était un homme d'esprit, demandait toujours aux étrangers qui venaient prendre congé de lui combien de temps ils étaient restés à Rome. Quand on n'y avait passé que quelques semaines, il se contentait de dire : *Addio;* mais à ceux qui venaient d'y séjourner plusieurs mois il disait toujours : Au revoir.

Ces réflexions, qui s'appliquent à Rome entière, conviennent peut-être mieux aux ruines du Palatin qu'à toutes les autres : c'est là surtout que le voyageur trop pressé court le risque de ne rien comprendre; c'est là que l'amateur curieux, qui se donne le temps de connaître, est sûr d'être largement payé de sa peine. Comme le Palatin est le plus ancien des quartiers de Rome, les constructions d'époque différente y étaient encore plus entassées qu'ailleurs. Il a eu, sous tous les régimes, une grande importance : les rois, la république, l'empire, y ont laissé des monumens considérables qui depuis dix siècles étaient recouverts de terre. Les fouilles de ces dernières années nous en ont rendu quelques-uns, mais par malheur elles nous les ont rendus tous ensemble. Ces édifices s'étant affaissés les uns sur les autres reparaissent à la fois, et il semble d'abord qu'au milieu de cette confusion on ne parviendra jamais à se reconnaître. Heureusement que chaque siècle à Rome a eu sa façon particulière de construire et qu'à chaque époque on a employé des matériaux différens; selon qu'un mur est bâti en péperin, en travertin ou en brique, on peut dire à peu près son âge. Il y a de plus, dans la manière dont les briques sont jointes ensemble ou les blocs posés l'un sur l'autre, des indices qui ne trompent pas un archéologue exercé. Il arrive enfin quelquefois que les tuyaux de terre ou de plomb qui servaient à conduire les eaux dans les maisons portent la marque de l'atelier d'où ils sortent ou même le nom des consuls sous lesquels ils ont été fabriqués, ce qui achève de lever tous les doutes. C'est ainsi qu'on est parvenu à distinguer d'une manière à peu près certaine l'âge des monumens qu'on a découverts. Profitons de tous ces renseignemens pour nous rendre compte de ce qui reste du palais des césars, et cherchons à savoir ce que les dernières fouilles nous ont rendu des diverses périodes de l'histoire du vieux Palatin (1).

(1) Nous allons énumérer les principaux monumens du Palatin d'après leur âge et non dans l'ordre où ils se présentent au voyageur. Si l'on a besoin d'un guide pour le

I.

Le Palatin est une colline de près de 1,800 mètres de circonférence et de 35 mètres de haut, qui est placée comme une sorte d'île au centre de celles dont la réunion a formé la ville éternelle. Quoiqu'elle soit la plus petite de toutes, « les autres, dit un écrivain, semblent l'entourer de leurs hommages. » C'est elle en effet qui a tenu la plus grande place dans l'existence de Rome. Comme il était naturel de croire qu'elle conservait de beaux souvenirs de son glorieux passé, elle a été plusieurs fois fouillée depuis la renaissance. On y cherchait, selon l'usage de l'époque, des mosaïques, des statues, des objets d'art, et, une fois la curiosité ou la cupidité des explorateurs satisfaite, on s'empressait de recouvrir de terre les ruines un moment rendues au jour. Les travaux sérieux et suivis n'ont commencé que de notre temps et par l'initiative de la France. En 1861, l'empereur Napoléon III, dont on sait la passion pour l'histoire romaine, surtout pour l'histoire des césars, eut l'idée d'acheter du roi de Naples, François II, les jardins Farnèse, qui occupaient le nord du Palatin. Ce dessein rencontra beaucoup d'obstacles du côté de la cour romaine, qui ne se souciait pas de voir la France devenir propriétaire si près d'elle. Elle souleva mille difficultés dont on eut grand'peine à triompher. M. Léon Renier, notre illustre épigraphiste, qui comprenait l'importance de l'acquisition et qui l'avait conseillée, eut l'honneur de terminer les négociations. Quand elles furent achevées, et que le Palatin fut à nous, il désigna à l'empereur l'architecte qui lui paraissait le plus propre à diriger les grands travaux qu'on voulait y faire : c'était M. Pietro Rosa, connu des savans par ses études topographiques sur la campagne romaine. M. Rosa se mit aussitôt à l'œuvre avec ardeur et ne tarda pas à justifier la confiance qu'on lui témoignait par les plus importantes découvertes (1).

Ces découvertes ne se sont pas bornées à l'époque impériale. Pendant qu'on cherchait surtout le palais des césars, on a trouvé les restes de la vieille ville de Romulus, qu'on pouvait croire pour jamais disparue. On savait bien que c'était sur le Palatin qu'elle était bâtie. Les historiens racontent comment le premier roi, après

palais des césars, on fera bien de choisir celui qu'ont publié MM. Charles-Ludovic Visconti et Rodolphe Lanciani. C'est un excellent ouvrage, à la fois simple et savant, très propre à contenter les gens qui veulent être bien renseignés et qui souhaitent avoir des notions exactes sur les monumens qu'ils visitent.

(1) Aussitôt après les événemens de 1870, l'Italie acheta le Palatin à l'empereur Napoléon III pendant qu'il était encore captif en Allemagne.

avoir appelé autour de lui tous les aventuriers des environs, en avait tracé l'enceinte d'après les rites étrusques. Ils nous disent qu'il attela à une charrue un bœuf et un cheval, et qu'il la conduisit tout le long de la colline, levant le soc à l'endroit où devaient être les portes, et marquant par un sillon profond les limites entre lesquelles la ville qu'il fondait devait s'étendre. C'était la Rome carrée, *Roma quadrata,* comme on l'appelait à cause de la forme même de la colline sur laquelle elle était assise. Non-seulement on en a çà et là reconnu l'enceinte, mais on croit en avoir retrouvé la principale entrée. Vers l'arc de Titus, une rue se détache de la voie Sacrée et monte droit vers la colline; elle n'est ni plus large ni moins raide que les autres, et ne se distingue de toutes celles que nous connaissons que par la grandeur des dalles qui forment le pavé : c'était la rue ou la montée Palatine, *clivus Palatinus.* A peine s'y est-on engagé qu'on rencontre les assises encore visibles d'une grande porte; un peu plus loin, des blocs de pierre énormes détachés d'une muraille ont roulé à terre : la muraille était celle même qu'on attribue à Romulus, la porte servait d'entrée à la *Roma quadrata.* On l'appelait *Vetus porta* ou *porta Mugonia,* et ce dernier nom lui venait, dit-on, des mugissemens des bœufs qui en sortaient tous les matins pour aller paître dans les marécages qui devinrent plus tard le Forum. Quand Auguste eut établi sa demeure sur le Palatin, il fit construire une porte nouvelle, beaucoup plus belle que la première et qui en effaça le souvenir. Il n'y avait plus alors de bœufs ni de marécages, et c'étaient les grands seigneurs et les courtisans qui toute la journée foulaient le large pavé de la voie Palatine pour aller voir le maître; mais il est sûr que la nouvelle porte fut bâtie sur les fondations de l'autre, et l'on a retrouvé les vieilles bases du tuf sous les constructions impériales.

Cette découverte, comme il arrive toujours, en amena d'autres. En fouillant à droite de la porte, on ne tarda pas à trouver un amas de grandes pierres dans lesquelles il fut aisé de reconnaître les fondations d'un très ancien temple. Ce temple, on n'en peut pas douter, est celui de Jupiter Stator, un des plus célèbres de Rome et que jusqu'ici les archéologues mettaient à leur fantaisie un peu partout, faute d'en savoir l'emplacement véritable. Tite-Live raconte à quelle occasion il fut construit. Les Sabins, après s'être emparés du Capitole, s'étaient jetés de là sur les soldats de Romulus; les Romains éperdus fuyaient. « Déjà, dit l'historien, l'armée en désordre était arrivée à la vieille porte du Palatin lorsque Romulus, que les fuyards avaient jusqu'alors entraîné à leur suite, s'arrêta et, levant ses mains vers le ciel : « Jupiter, dit-il, c'est toi qui m'as encouragé à jeter sur cette colline les fondations de ma

ville. Je t'en supplie, père des dieux et des hommes, éloigne de nous l'ennemi, calme la frayeur de mes soldats, arrête leur fuite honteuse, et moi je te bâtirai ici un temple qui rappelle éternellement à la postérité que Rome a été sauvée par ton secours. » C'est ce temple dédié au dieu qui arrête les fuyards (*Jupiter Stator*) dont on a retrouvé les débris. Ce point une fois fixé, on s'oriente assez aisément dans la vieille ville de Romulus. Il ne tient qu'à nous de la parcourir par l'imagination et d'en retrouver les principaux monumens. « Près de Jupiter Stator, nous dit Tite-Live, habitait Tarquin l'Ancien, » et M. Rosa a placé un écriteau à l'endroit où devait être sa maison. Un peu plus bas s'élevait le temple de Vesta, où brûlait le feu sacré; on suppose que les fondations en existent encore sous l'église de Sainte-Marie-Libératrice. Auprès de cette église, on a retrouvé, il y a déjà longtemps, les tombes de quelques vestales qui, fidèles à leur vœu jusqu'après leur mort et refusant de prendre leur place dans la sépulture de leur famille, ont voulu rester vivantes et mortes auprès de la déesse qu'elles servaient. Plus loin, au coin du Vélabre, se trouvait la seconde porte du Palatin, celle qu'on appelait la porte Romaine. L'emplacement en est visible encore à l'extrémité de la rue de la Victoire (*clivus Victoriæ*). Derrière Saint-Théodore, sur le versant de la colline situé en face du *Forum boarium*, on montrait aux curieux et aux dévots, jusque dans les derniers temps de l'empire, une petite grotte ombragée d'un figuier, qu'on appelait le Lupercal. C'était là, disait-on, que la louve avait allaité les jumeaux divins; aussi y avait-on placé une louve de bronze, ouvrage d'un sculpteur étrusque, qui s'est retrouvée au commencement du XVe siècle et orne aujourd'hui le musée du Capitole. Un peu plus loin, presqu'en face du grand Cirque, on voyait un monument plus vénérable encore, et qu'un vrai Romain ne pouvait visiter sans émotion : c'était la maison ou plutôt la cabane de Romulus, avec son toit de chaume, modeste demeure où deux rois, dit un poète, se contentaient d'un seul foyer, et qui formait un contraste étrange avec les palais de marbre qui l'entouraient. On la conservait, on la réparait avec tant de soin qu'elle existait à la fin du IVe siècle. Ces monumens, et d'autres encore de la même époque, comme l'autel d'Hercule (*ara maxima*), l'escalier de Cacus, etc., n'existent plus; mais nous savons où ils devaient être et nous ne risquons guère de nous tromper en attribuant à quelques-uns d'entre eux les décombres amoncelés en divers endroits de la colline.

Peut-être trouvera-t-on que je traite bien sérieusement ces vieux souvenirs, et que c'est faire trop d'honneur à Tite-Live ou à Denys d'Halicarnasse d'avoir l'air de croire ce qu'ils nous racontent de ces temps reculés; mais Ampère remarquait déjà que, s'il est fort aisé

à un savant dans son cabinet de se moquer de Romulus et de ses successeurs, de ne voir dans les récits qu'on nous fait d'eux que des fables extravagantes ou de les expliquer comme des mythes qui n'ont aucune réalité, on n'a pas tout à fait la même assurance quand on vient de visiter Rome. Là ce passé, qui paraît d'abord si lointain, si douteux, se rapproche de nous; on le touche et on le voit. Il a laissé de lui-même des traces si profondes et si vivantes qu'il n'est pas possible de lui refuser toute créance. On comprendrait à la rigueur que, s'il n'était rien resté de ces siècles antiques, les chroniqueurs grecs qui débrouillèrent les premiers les annales de Rome se fussent amusés à inventer toute sorte de fables pour combler de quelque façon les vides de l'histoire. Mais, si effrontés menteurs qu'on les suppose, ils n'étaient pas libres de tout imaginer selon leurs caprices; ils trouvaient en face d'eux des souvenirs qu'il leur fallait respecter. Ces souvenirs n'avaient pas pu se perdre parce qu'ils étaient attachés à des monumens indestructibles qui remontaient aux origines même de la cité. Les générations se transmettaient de l'une à l'autre le nom de leurs fondateurs, et l'on se rappelait en les voyant les désastres ou les victoires qui avaient été l'occasion de les construire. Les annalistes du VIe siècle ont dû sans doute ajouter beaucoup à ces traditions. L'imagination des Romains était sèche et courte; ils n'avaient pas l'art, comme les Grecs, d'embellir leur histoire de fictions merveilleuses. A mesure que le temps effaçait la mémoire du passé, la fantaisie populaire ne savait pas réparer ces pertes par des inventions nouvelles et charmantes. Au bout de quelques siècles, il ne restait plus de ces anciens événemens que quelques noms et quelques faits sur lesquels il était aisé de broder beaucoup de mensonges; mais le mensonge n'est qu'à la surface, la vérité doit être au fond.

Voilà les réflexions que suggère inévitablement une visite au Palatin : elles s'imposent surtout à la pensée quand on y rencontre les grands débris de murailles qui formaient l'enceinte de Romulus. Ces murailles étaient construites dans le même système que celles qu'on attribue à Servius et doivent être à peu près contemporaines. Les unes et les autres se composent de blocs de tufs rapprochés que n'unit ensemble aucun ciment, et qui tiennent par leur poids seul. La disposition des assises y est toujours la même : les pierres y sont posées successivement dans le sens de leur longueur et dans celui de leur hauteur. Cette façon de bâtir appartenait en propre aux Étrusques, et les Romains la tenaient d'eux : c'était leur système ordinaire; ils prenaient partout, dit Pline, ce qu'ils trouvaient bon à prendre, *omnium utilitatum rapacissimi*. Mais, si cette race sensée, étrangère à toute infatuation d'elle-même, empruntait sans scrupule à ses voisins ou même à ses sujets tout ce qui pouvait lui être

utile, elle savait s'approprier ce qu'elle imitait. En introduisant chez eux les inventions du dehors, les Romains les accommodaient à leur génie; ils en prenaient pour ainsi dire pleine possession, ils les modifiaient et les renouvelaient selon leurs besoins : c'étaient des écoliers qui devenaient vite des maîtres. Beulé fait justement remarquer que ce grand art de bâtir que les Étrusques ont transmis aux Romains, ils n'en ont pas fait eux-mêmes grand'chose, et qu'il s'est beaucoup plus perfectionné à Rome que chez eux. Les Romains lui ont donné de plus en plus leur caractère, et quand ils l'appliquaient à des constructions d'utilité publique, comme les ponts, les égouts, les aqueducs, ou à des édifices qui comportent surtout la grandeur et la majesté, comme les amphithéâtres et les arcs de triomphe, ils lui ont fait produire des chefs-d'œuvre. Le dirai-je? il me semble qu'il suffit de regarder ces belles murailles qui nous restent de l'époque royale au Palatin ou ailleurs (1) pour pressentir, pour deviner l'essor que va prendre l'architecture à Rome et dans quel sens elle se développera. Ceux qui les ont bâties, quels qu'ils soient, ne pouvaient pas être des barbares. De si grands ouvrages supposent qu'ils étaient arrivés à un certain degré de civilisation. Ils disposaient de moyens puissans pour poser les pierres les unes sur les autres et les élever à de si grandes hauteurs. Ils avaient le sentiment de ce qu'ils valaient et cette confiance dans leur durée qui fait les grands peuples. Ils ne se sont pas contentés, comme les sauvages, de se construire à la hâte un abri provisoire qui protégeât leur sommeil pendant quelques nuits contre une attaque imprévue; ils ont songé à l'avenir, ils ont travaillé pour leurs descendans; au milieu de ces marécages et de ces forêts, ils ont pris soin d'élever des défenses qui devaient durer des milliers d'années : « On commençait déjà, dit Montesquieu, à bâtir la ville éternelle. » J'ajoute qu'ils n'ont pas seulement cherché à faire leurs murailles solides, la façon dont ces blocs sont assemblés montre qu'ils possédaient, au moins d'une manière confuse, l'instinct de la grandeur, le sentiment des proportions, et le goût de cette sorte de beauté qui vient de la force. Assurément, je le répète, ce ne pouvaient pas être des barbares.

Une découverte importante, qui a été faite l'an dernier, prouve combien ces conjectures sont fondées. Les travaux entrepris depuis 1870 dans différens quartiers de la ville, surtout vers les thermes de Dioclétien, ont fait trouver des restes nombreux de ces belles mu-

(1) Le plus beau débris qui reste des murs de Servius se trouve sur l'Aventin, en face de l'église de Sainte-Prisca, dans la *vigna Maccarani*, qui appartient aujourd'hui au prince Torlonia. On trouve là un pan de muraille de 30 mètres de long sur 10 de hauteur admirablement conservé, et qui frappe de surprise et d'admiration. Il ne faut pas manquer de l'aller voir si l'on veut avoir une idée de ces vieilles constructions.

railles de Servius dont je viens de parler. En les examinant de plus près qu'on n'avait fait jusqu'ici, un savant archéologue, le père Bruzza, s'aperçut que des lettres étaient inscrites sur ces grands blocs de pierre : c'étaient des signes qui marquaient tantôt la carrière d'où on les avait extraits, tantôt l'emplacement auquel ils étaient destinés. Comme ils venaient quelquefois d'assez loin, il fallait bien qu'on fît connaître à ceux qui les transportaient où ils devaient être placés, afin que toute erreur fût impossible. Ces caractères sont quelquefois gravés assez légèrement, et alors il est très difficile de les lire; mais d'ordinaire l'ouvrier a tracé un sillon profond qui a résisté au temps et qui est visible aujourd'hui comme le premier jour.

N'est-ce pas une découverte bien inattendue que de retrouver des lettres sur des murailles qui ont été bâties du temps des rois? Les inscriptions du tombeau des Scipions passaient jusqu'ici pour le plus ancien monument de la langue latine; en voici qui sont de trois ou quatre siècles plus vieilles, et qui remontent aux origines même de Rome. On sera désormais, je l'espère, moins tenté de croire que les historiens se moquent de nous quand ils nous disent qu'il restait des monumens écrits de ces époques reculées. On riait de Suétone parce qu'il raconte sérieusement qu'à l'incendie du Capitole sous Vitellius il périt trois mille tables d'airain qui contenaient des lois, des sénatus-consultes, des plébiscites, depuis la naissance de la ville, *pœne ab exordio urbis*. On ne voulait pas admettre qu'il fût possible qu'il existât encore du temps d'Auguste une copie authentique du traité conclu par Tarquin avec les habitans de Gabies, quoique Horace prétende que les antiquaires en faisaient leurs délices. Depuis la découverte du père Bruzza, tous ces récits n'ont plus rien d'invraisemblable. Denys d'Halicarnasse, qui était un curieux, et qui avait lu ces vieux documens, nous dit que les lettres y étaient semblables au plus ancien alphabet des Grecs. C'est bien aussi aux lettres grecques que ressemblent celles qui ont été trouvées sur la muraille de Servius, et par là se trouve confirmée cette opinion de Kirchhoff et de Mommsen que l'écriture est venue aux Romains de leurs rapports avec les colonies grecques de l'Italie méridionale, et qu'ils l'ont connue de très bonne heure (1). Non-seulement ils la connaissaient et la pratiquaient vers la fin de l'époque des rois, mais elle leur était alors tout à fait familière, et ils l'employaient aux usages ordinaires de la vie. Elle n'était pas le privilége de quelques classes, des nobles ou des prêtres : les

(1) M. François Lenormant, dans l'article *Alphabet* du *Dictionnaire des antiquités grecques et latines*, publié par MM. Daremberg et Saglio, a présenté un résumé très exact et fort intéressant de toutes les découvertes de la science moderne au sujet de l'histoire des alphabets grecs et latins.

entrepreneurs des travaux publics, et peut-être même les ouvriers, s'en servaient. Il serait assurément ridicule de prétendre, avec Cicéron, que du temps de Romulus la science et la littérature étaient déjà florissantes à Rome, et de se figurer ces sénateurs couverts de peaux de bêtes comme des sages qui sortaient de l'école de Pythagore et qui en répétaient les leçons; mais c'est une erreur encore plus grande d'en faire de véritables sauvages, comme c'est la mode aujourd'hui. Ce n'étaient pas non plus des héros d'épopée, ainsi que les représente Niebuhr, des Ajax ou des Hector, venus en un temps où les exploits des guerriers ne se conservaient que dans les chants des rapsodes. Ces vaines hypothèses de légendes et de récits épiques ne trouvent plus de place à une époque où l'on savait écrire et lire, et l'on peut dire que la découverte de M. Bruzza donne le dernier coup à tous ces systèmes, qui ont fait une si belle fortune il y a un demi-siècle.

La ville de Romulus n'était pas destinée à rester longtemps enfermée dans l'enceinte étroite que lui avait tracée son premier roi. Elle déborda bientôt de tous les côtés et finit par occuper toutes les collines environnantes. Dès lors le Palatin ne fut plus Rome entière, comme il l'était d'abord, mais il resta toujours l'un des principaux quartiers de la ville agrandie. On y trouvait en grand nombre des temples célèbres, celui de Jupiter Vainqueur, celui de la déesse *Viriplaca*, qui réconciliait les ménages, celui de la Mère des dieux, d'où partait tous les ans, le 27 mars, le joyeux cortége de dévots et de prêtres mendians qui s'en allaient par les rues de Rome, en chantant des chansons légères, baigner la statue de la déesse dans la petite rivière de l'Almo. C'est là aussi que quelques-uns des plus illustres citoyens avaient établi leur demeure. Ils tenaient à se loger le plus près possible du Forum et des affaires publiques. Nous connaissons la situation exacte de la plus illustre de toutes ces maisons, celle de Cicéron, s'il est vrai, comme le pensent MM. Visconti et Lanciani, qu'une grande construction dont on aperçoit les restes au coin du Vélabre appartenait au portique de Catulus; la maison de Cicéron, nous le savons, en devait être tout à fait voisine. Il était très fier d'habiter sur le plus bel emplacement de Rome, *in pulcherrimo urbis loco;* il nous dit qu'il dominait de là le Forum, et que sa vue s'étendait sur tous les quartiers de la ville. Sa maison fut associée aux vicissitudes de sa destinée. Pendant son exil, Clodius fit décréter par le peuple qu'elle serait rasée et qu'à la place on consacrerait un temple à Minerve. Après son retour, le sénat décida de la reconstruire aux frais du public, et Cicéron obtint 2 millions de sesterces (400,000 francs) pour la rebâtir. — Ne dirait-on pas qu'on lit un récit d'histoire contemporaine?

De toutes ces maisons particulières, construites pendant la république et qui rappellent quelquefois de si grands souvenirs, il n'y en a qu'une dont il soit resté des ruines importantes, encore devons-nous à un hasard étrange de les avoir conservées. Celles qui se trouvaient sur le haut de la colline furent démolies pour faire place aux demeures des césars; mais il y en avait d'autres qui étaient situées dans ce qu'on appelle d'un nom barbare *l'intermontium* du Palatin. Le Palatin, comme le Capitole, était primitivement partagé en deux par une vallée étroite qui se dirigeait du nord au midi, depuis l'arc de Titus jusqu'au grand Cirque. Cette petite vallée fut comblée par les empereurs quand ils voulurent étendre et aplanir le terrain sur lequel ils élevaient leurs palais, et les maisons qu'on y avait construites s'écroulèrent sous le poids des terres amoncelées. Quelques-unes pourtant résistèrent, et les fouilles en ont fait reparaître les débris. Il y en a une surtout, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, les bains de Livie, et dont il reste encore quelques chambres assez bien conservées. On y voit sur les plafonds des ornemens gracieux, des groupes, des figures, des arabesques qui se détachent sur un fond d'or, tout un ensemble de décorations à la fois sobres et élégantes qui nous donnent une idée fort avantageuse de l'art romain sous la république. Le Palatin, vers le temps de Cicéron et de César, devait être rempli de maisons semblables; c'est la seule qui ait survécu.

II.

Avec l'empire commencent pour le Palatin des destinées nouvelles : il devient alors la demeure des césars, et, selon le mot de Tacite, le centre du monde romain, *arx imperii*. Dans sa jeunesse, Auguste habitait près du Forum; un peu plus tard, quand il n'était encore qu'un des ambitieux qui convoitaient la succession du grand dictateur, il acheta sur le Palatin une maison assez modeste, qui avait appartenu à l'orateur Hortensius : elle ne contenait ni marbres, ni mosaïques, et n'était ornée que de portiques médiocres soutenus par des colonnes de pierre. Ce fut pourtant l'origine de ces palais impériaux qui, en s'étendant sans cesse, finirent par couvrir toute la colline. La maison d'Auguste grandit peu à peu avec son maître, et il n'est pas sans intérêt d'étudier les accroissemens successifs qu'elle reçut : dans la manière adroite dont il fit insensiblement et sans choquer personne de la demeure d'un particulier celle du chef de l'état, il me semble qu'on retrouve toute la politique de cet habile personnage.

On ne risque pas d'être téméraire quand on cherche une raison secrète à toutes ses actions. Même dans sa vie la plus familière, il

avait l'habitude de ne rien livrer au hasard, et l'on sait qu'il écrivait d'avance ses entretiens avec sa femme de peur de dire un peu plus qu'il ne voulait. Il faut donc croire que, s'il a préféré le Palatin à tous les autres quartiers de Rome pour y fixer sa demeure, il avait quelques motifs de le faire, et ces motifs ne sont pas difficiles à découvrir. C'est au Palatin que s'était ouvert cet asile de fugitifs et de vagabonds, qui était bientôt devenu une grande ville; c'est là qu'avaient habité, disait-on, tous les anciens rois de Rome. Auguste tenait beaucoup à se mettre dans leur compagnie : quand il fut résolu à quitter le nom d'Octave, que les proscriptions avaient déconsidéré, et à en prendre un nouveau, celui de Romulus le séduisit d'abord, et il l'aurait préféré aux autres, si la fin violente du premier roi n'avait paru d'un mauvais augure pour son successeur. Il est donc sûr qu'en se logeant sur la colline qui avait été le siége de la royauté, il espérait hériter du respect dont on entourait ces anciens souvenirs. Aussi prit-il beaucoup de soin, ainsi que les princes qui vinrent après lui, pour conserver et réparer tout ce qui restait au Palatin de ce lointain passé. On a remarqué que les palais impériaux s'écartent respectueusement des moindres débris antiques, et les précautions prises pour les laisser en dehors des constructions nouvelles sont visibles encore. On trouvait sans doute que ces monumens vénérables des vieux rois de Rome protégeaient et consacraient la demeure des nouveaux césars.

Auguste tenait aussi beaucoup à ne rien faire brusquement : c'était son grand art de ménager les transitions, d'éviter en tout le scandale et la surprise, et d'accomplir sans bruit les changemens les plus graves. Il ne négligea pas de le faire en cette occasion, quoiqu'elle fût en apparence moins importante. Il savait qu'à un monarque il faut un palais, et que le maître du monde ne pouvait pas loger comme un simple particulier. Il résolut donc d'agrandir la petite maison d'Hortensius, qui ne suffisait plus à sa fortune. Après sa victoire sur Sextus Pompée, quand son pouvoir fut reconnu de toute l'Italie, qu'il venait de délivrer de la crainte d'une guerre servile, il donna l'ordre à ses intendans d'acheter un certain nombre de maisons qui entouraient la sienne et de les démolir. Comme ces démolitions pouvaient donner à penser aux esprits soupçonneux, il fit dire que ce n'était pas pour lui seul qu'il travaillait, mais dans l'intérêt du public, et qu'il voulait consacrer une partie du terrain à des édifices religieux. Il y fit en effet bâtir le fameux temple d'Apollon Palatin, et les deux bibliothèques, grecque et latine, dont il est si souvent question chez les écrivains de ce temps. La magnificence de ces constructions attirait seule l'attention publique, et l'on ne s'apercevait guère qu'en même temps la maison

du prince s'agrandissait aussi et changeait d'aspect. Quelque temps après, le nouveau palais fut détruit par un incendie : c'était l'usage à Rome qu'après les malheurs de ce genre les amis de celui qui en avait été victime se cotisaient pour l'aider à réparer ses pertes; ces contributions volontaires remplaçaient nos assurances. L'incendie du Palatin était une occasion naturelle de montrer combien Auguste avait d'amis : tous les citoyens de Rome s'empressèrent de lui apporter leur offrande; mais il ne voulut pas l'accepter. Il ne prit qu'une somme insignifiante, un denier au plus par personne, et rebâtit sa maison à ses frais; seulement il profita de l'occasion pour la rebâtir plus grande et plus belle. Quand il fut nommé grand-pontife, au lieu de faire comme ses prédécesseurs, qui allaient habiter près du temple de Vesta, dans un édifice particulier, il resta chez lui, et se contenta d'élever un temple à Vesta dans sa maison. De cette manière, l'ancien usage paraissait être conservé, et le grand-pontife se trouvait toujours voisin de la divinité qui protégeait Rome. Dans un passage curieux et souvent cité, Ovide a pris plaisir à nous décrire la maison d'Auguste, comme elle était sur la fin de son règne : exilé aux extrémités du monde, plein du regret de Rome, où il lui était défendu de revenir, le pauvre poète envoyait ses vers supplier pour lui. Il les représente errans dans cette ville où ils sont devenus étrangers, forcés de demander leur chemin aux passans, cherchant surtout la demeure de celui qui les châtie si cruellement, mais qui peut aussi leur pardonner. Les indications qu'on leur donne sont si précises que nous pouvons encore aujourd'hui faire la route avec eux. Voici d'abord le Forum et la voie Sacrée : « Regardez, leur dit-on : ici, vers la gauche, c'est la porte du Palatin, près du temple de Jupiter Stator. » Un peu plus haut, on aperçoit une maison plus belle que les autres « et digne d'un dieu. » Elle est entourée de temples, ornée d'armes et d'écussons, une couronne de chêne en ombrage l'entrée, des lauriers sont plantés des deux côtés de la porte. Ces lauriers, cette couronne civique, décernés solennellement à Auguste par le sénat « au nom des citoyens qu'il avait sauvés, » annonçaient la demeure du maître du monde

Les travaux de ces dernières années n'ont pas encore rendu au jour le palais d'Auguste, mais nous savons où il faut le chercher : il est recouvert par les jardins de la villa Mills. Aucun doute à cet égard n'est possible : dans des fouilles qui furent faites en 1775 par l'abbé Rancoureil, à qui le terrain appartenait, on trouva sous les débris qui s'étaient amoncelés de toute part une maison à deux étages dont il fut aisé de reconnaître les dispositions. L'étage supérieur avait naturellement beaucoup souffert; mais celui du dessous était presque entier. Les décombres remplissaient quelques-

unes des salles; d'autres étaient vides, on put les parcourir et, ce qui est plus fâcheux, les dépouiller. Elles conservaient encore leurs stucs, leurs pavés précieux, leurs revêtemens de marbre attachés au mur avec des crampons d'acier. Des peintures charmantes, bien plus délicates que celles de Pompéi, en ornaient les plafonds. D'admirables statues, entre autres l'Apollon Sauroctone du Vatican, y furent trouvées intactes. On eut grand soin de n'y laisser aucun objet d'art dont on espérait tirer quelque profit; quant aux débris de colonnes et de pavés, on les enleva sans précaution, on en chargea plusieurs charrettes et on les vendit en bloc à un marchand de marbre du *Campo vaccino*. Le propriétaire, qui était un amateur jaloux aussi bien qu'un traficant habile, tint sa découverte le plus cachée qu'il put. Il ne laissa pas les autres archéologues en approcher, et l'on raconte que le célèbre Piranesi, qui voulut la voir, pénétra la nuit dans le jardin comme un malfaiteur, au risque d'être dévoré par les chiens, et qu'il en dessina les ruines au clair de lune. Nous avons encore le plan qu'il en prit en toute hâte pendant son excursion aventureuse, et, ce qui vaut mieux encore, celui de l'architecte Barberi, qui dirigea les fouilles sous la direction de Rancoureil (1).

Il suffit de jeter les yeux sur ce plan pour reconnaître que le palais d'Auguste, dans ses dispositions générales, ressemblait à toutes les maisons romaines. Il se composait, comme les habitations qu'on découvre à Pompéi, de deux cours intérieures, l'*atrium* et le péristyle, réunies ensemble par des corridors. Sur l'*atrium* s'ouvraient les appartemens destinés à recevoir les étrangers; les pièces réservées à la vie de famille étaient rangées autour du péristyle. Ces salles ou ces chambres sont en grand nombre dans la maison d'Auguste, et de formes très variées, mais en général assez étroites, et aucune ne paraît avoir une étendue suffisante pour servir à des réceptions officielles; mais Auguste, on le sait, affectait de vivre chez lui comme un citoyen ordinaire : il tenait à passer pour un homme rangé, économe et modéré dans ses goûts; il couchait sur un lit bas et dur, il ne portait que des vêtemens tissés par sa femme ou sa fille, il ne faisait jamais servir plus de trois plats à sa table, et il a grand soin de nous dire dans une de ses lettres qu'il jeûnait quelquefois le matin « avec plus de scrupule qu'un juif qui fait le sabbat. » Il y a cependant un peu d'hypocrisie dans cette simplicité qui s'étale avec tant de complaisance. Quoiqu'il affectât des airs modestes, sa maison, on vient de le voir, était somptueuse à l'intérieur. Ce prince, qui vantait toujours les anciens usages, n'en a pas moins fait une

(1) Le plan de Barberi a été reproduit dans le second volume des *Monumenti antichi di Roma*, par Guattani, avec des dessins très curieux des principaux monumens qui furent alors retrouvés au Palatin, et qui ont été dispersés ou détruits.

révolution dans les mœurs et les habitudes de son temps; personne n'a plus aidé que lui aux progrès du luxe qu'il avait coutume de déplorer. On raconte qu'il fit lire un jour devant le sénat et le peuple un vieux discours de Rutilius « contre ceux qui ont la manie de bâtir; » il oubliait qu'il en avait donné lui-même le goût et l'exemple par ses constructions magnifiques, et qu'une bonne part des reproches qu'il adressait aux autres retombait sur lui.

« J'ai trouvé Rome de briques, disait-il quelquefois, et je la laisse de marbre. » M. Jordan fait remarquer avec raison que jamais métaphore ne fut plus une vérité. Avant Auguste, le marbre était rarement employé dans les constructions romaines; il devint d'un usage général avec l'empire. Les princes ne furent pas les seuls à en orner leurs demeures, il y en avait à Pompéi jusque dans les boutiques de foulons et de marchands de vin; mais c'est au Palatin surtout qu'il abonde; nulle part on ne le retrouve en telles quantités, et l'on aurait vraiment quelque peine à se figurer comment les architectes qui bâtirent les palais des césars pouvaient se procurer si aisément ces marbres rares et précieux qui venaient de toutes les parties du monde, si une découverte qu'on a faite il y a quelques années n'aidait à le comprendre. Sur les bords du Tibre, non loin de cet étrange mont *Testaccio,* qui est formé par des tessons de vases cassés, on a trouvé en 1867 un ancien port de Rome. Les anneaux qui attachaient les vaisseaux au quai de pierre, les degrés par lesquels on descendait et l'on remontait les fardeaux sont visibles encore. Autour du port étaient construits de grands magasins où l'on entassait provisoirement les marchandises après leur débarquement. Ils contenaient encore, quand on les a découverts, un grand nombre de blocs de marbre qu'on avait commencé à dégrossir. Les inscriptions gravées sur ces blocs, comme sur les pierres du vieux mur de Servius, nous donnent, à propos de leur provenance et de la façon dont on les amenait à Rome, des indications curieuses (1). Les carrières les plus célèbres dans le monde entier, celles qui produisaient les marbres les plus renommés, appartenaient aux empereurs : ils se les réservaient pour les monumens qu'ils faisaient construire. Les travaux qu'on y entreprenait, le nombre d'ouvriers qu'on était forcé d'employer, devinrent si considérables sous Trajan, qu'on en forma une administration spéciale (*ratio marmorum*) qui dépendait sans doute de celle du domaine privé (*ratio patrimonii*). Chaque carrière était dirigée par un intendant de l'empereur (*procurator Cæsaris*) qui avait sous ses ordres des employés de toute sorte, des secrétaires, des surveillans, des ar-

(1) C'est encore l'infatigable père Bruzza qui a recueilli ces inscriptions et les a expliquées dans son mémoire intitulé : *Iscrizioni dei marmi grezzi.*

tistes. Les ouvriers étaient fort nombreux, et se composaient en grande partie de gens « condamnés au mines » par les tribunaux de l'empire; ces malheureux, peu faits d'ordinaire à ces rudes travaux, venaient s'ensevelir vivans dans ces cavernes détestées, sous la dure direction d'esclaves ou d'affranchis. C'était une des peines les plus rigoureuses qu'un juge pût prononcer, et pendant les persécutions on l'appliqua très souvent aux chrétiens. Ce n'était pas tout d'avoir tiré le marbre de la carrière, il fallait l'amener à Rome. Des ports de la Grèce et de l'Asie, d'Alexandrie, de Carthage, il partait sans cesse de lourds navires chargés de blocs énormes qui traversaient la mer avec des peines infinies et en courant des dangers de toute sorte. Comme les gros vaisseaux ne pouvaient pas remonter le Tibre, on débarquait à Ostie; aussi le gouvernement y avait-il établi toute une administration chargée de recevoir les marbres et de les diriger sur Rome. Les blocs de grosseur moyenne étaient placés sur les barques ordinaires, mais il fallait construire des navires spéciaux pour les colonnes monolithes, les statues colossales ou les obélisques de granit. Qu'on songe aux dépenses qu'entraînaient ces opérations compliquées, au prix qu'il fallait payer à ces milliers d'ouvriers, d'employés et de matelots! Qu'on se figure ce que coûtait le marbre depuis le jour où il sortait de la carrière jusqu'à celui où on l'apportait dans l'atelier de l'artiste qui devait le tailler! Mais il fallait frapper les yeux de la foule et lui donner toujours de nouvelles merveilles à admirer; il fallait que cette *félicité publique*, dont il est fait mention si souvent dans les inscriptions et sur les médailles, éclatât aux yeux de tous. Pour qu'on ne fût pas tenté d'accuser de mensonge les décrets du sénat qui célébraient à l'avénement de chaque prince la prospérité rétablie et le bonheur de l'empire assuré, pour donner de cette prospérité des preuves manifestes, il était nécessaire d'accroître sans cesse les fêtes et de multiplier les monumens. C'est ainsi que la magnificence devint, depuis Auguste, une institution politique et un moyen de gouverner le monde.

Tibère ne paraît pas avoir habité la maison d'Auguste; elle devint, après la mort du premier empereur, une sorte de lieu public et consacré où se faisaient les cérémonies officielles, mais chaque prince eut son palais à part. Il est question plusieurs fois de celui de Tibère (*domus Tiberiana*) dans les récits des historiens, et ce qu'ils nous disent fait connaître l'endroit où il était situé. Parmi ces récits, il en est qui ne s'oublient pas : Tacite raconte que le 15 janvier de l'an 69, l'empereur Galba faisait un sacrifice au temple d'Apollon, près du palais d'Auguste. Il avait à ses côtés l'un de ses amis, Othon, qui convoitait l'empire. Les dieux semblaient contraires, les signes observés dans les entrailles des victimes étaient

défavorables, et un aruspice annonçait à l'empereur un péril imminent : Othon s'en réjouissait, car il n'ignorait pas que le moment où allait éclater la conjuration que ses amis tramaient contre le vieil empereur était proche. Tout à coup un de ses affranchis vient le prendre, et, sur un mot convenu, l'emmène avec lui. Othon, appuyé sur son bras, traverse « la maison de Tibère, » descend de là sur le Vélabre, et tournant à droite du côté du Forum, il arrive près du temple de Saturne, vers le milliaire d'or d'où partaient toutes les routes de l'empire. Là, il rencontre vingt-trois soldats de la garde prétorienne qui le proclament empereur, le jettent dans une litière et le mènent au camp, « pendant que Galba, dit Tacite, continuait à fatiguer de ses prières les dieux d'un empire qui n'était plus à lui. » La maison de Tibère devait donc être placée au nord du Palatin, du côté du Vélabre. C'était probablement une ancienne habitation de sa famille qu'il fit agrandir pour la mettre au niveau de sa fortune nouvelle. Il n'en reste aujourd'hui que quelques chambres étroites qui ont dû être des logemens de soldats ou d'esclaves; peut-être en retrouvera-t-on davantage quand on aura fouillé les jardins qui recouvrent encore les constructions antiques.

C'est un peu plus loin, vers l'angle du Palatin qui regarde le Forum, que se trouvait le palais de Caligula. On dit qu'il était somptueux, qu'il avait été orné de peintures et de statues enlevées à tous les temples célèbres de la Grèce. Mais le Palatin ne suffisait pas à Caligula ; il poussa ses constructions jusque sur le Forum et fit du temple de Castor le vestibule de sa maison. A force de s'entendre dire qu'il était un dieu, il avait pris sa divinité au sérieux et traitait d'égal avec tous les habitans de l'Olympe. Non content de s'être fait élever un temple pour lui seul, où on lui immolait des paons, des perroquets et des oiseaux rares, il voulait prendre sa part des hommages qu'on adressait à tous les autres dieux, ses collègues; il venait souvent dans le temple de Castor, s'asseyait gravement entre les deux Dioscures et se livrait ainsi à l'adoration des peuples. On raconte qu'il aperçut un jour dans la foule des dévots un cordonnier qui éclatait de rire, et qu'il lui demanda, probablement pour lui donner l'occasion de réparer sa faute, quel effet il lui faisait : « l'effet d'un grand sot, » répondit le cordonnier; ce qui est assez surprenant, c'est que Caligula lui pardonna la hardiesse de sa réponse. Mais il se fâcha un jour contre Jupiter du Capitole, le grand dieu romain, qu'il accusait sans doute de lui manquer d'égards. On le vit souvent, transporté de fureur, murmurer à l'oreille de la statue de bois des mots menaçans. « Il faut qu'un de nous disparaisse, » lui répétait-il, et l'on craignait qu'il n'ordonnât, comme il l'avait fait pour d'autres dieux, de couper la tête de la vénérable image pour la remplacer par la sienne, lorsque tout à

coup il s'apaisa : « Jupiter, disait-il, lui avait demandé pardon, » et, passant brusquement de la fureur à tous les excès de la passion, il ne voulait plus quitter son nouvel ami. Pour être plus près de lui et l'aller trouver librement à toute heure, il fit construire un pont hardi qui passait par-dessus les plus hauts édifices du Forum et joignait le Palatin au Capitole.

Ce pont a été détruit de bonne heure, nous n'en avons rien conservé ; mais le souvenir de Caligula n'en est pas moins vivant au Palatin : il reste attaché à un autre débris de la demeure impériale que les fouilles nous ont rendu. Non loin de la vieille porte Mugonia, près du temple de Jupiter Stator, on a retrouvé un de ces passages appelés par les Romains *cryptoportiques*, qui s'enfonçaient dans la terre et permettaient d'aller d'une habitation à une autre sans traverser les rues ou les places publiques. Celui-là est un des plus longs qu'on connaisse ; il prend naissance tout près de la rue Palatine, longe pendant plus de 100 mètres les maisons de Tibère et de Caligula, puis tourne brusquement à droite et continue jusqu'à l'endroit où il rejoignait un des palais aujourd'hui détruits. Il devait être décoré avec soin et prenait jour par des ouvertures pratiquées dans la voûte. C'est là, sous cette lumière douteuse, que le 24 janvier de l'an 41 il se passa un événement terrible dont l'historien Josèphe nous a raconté tous les détails. Caligula était d'abord si aimé de tous les Romains qu'en trois mois on immola, dit-on, plus de 160,000 victimes pour remercier les dieux de son avénement ; mais trois ans lui suffirent pour se faire craindre et détester du monde entier : aussi une conjuration que dirigeait le tribun militaire Cassius Chéréa s'était-elle formée pour en délivrer l'empire. Chéréa, quoiqu'il ne fût plus jeune, conservait certaines habitudes d'élégance dans sa mise et de recherche dans son langage, un air de nonchalance et de mollesse qui le faisaient croire moins énergique qu'il ne l'était : sous ces apparences de petit-maître, il y avait une âme de soldat ; c'était de plus un républicain, qui se souvenait de l'ancien gouvernement, au milieu de gens empressés à flatter le nouveau. Caligula, aussi insolent que cruel, ne cessait de le combler d'outrages. Toutes les fois que le tribun venait, selon l'usage, lui demander le mot d'ordre, le prince, pour le railler de ses habitudes efféminées, prenait plaisir à lui donner un mot bas ou obscène qui rendait Chéréa la risée des officiers et des soldats. Il semblait le choisir de préférence pour les emplois désagréables. Un jour il le chargea de faire donner la question à une comédienne dont on voulait perdre l'amant ; mais la comédienne, malgré les plus affreuses souffrances, refusa de rien dire qui pût compromettre celui qu'elle aimait. Chéréa, mécontent de lui et des autres, honteux du rôle qu'on lui faisait

jouer, indigné des outrages dont on l'abreuvait, se décida à tuer le prince. Après beaucoup d'hésitations, on résolut d'exécuter le projet pendant les jeux palatins qui étaient donnés en l'honneur d'Auguste. Ces jeux se célébraient au bas de la colline, vers l'endroit où s'éleva plus tard l'arc de Titus. On y construisait un théâtre provisoire en planches, où la foule se pressait pendant plusieurs jours. Elle était ce jour-là plus nombreuse que jamais, car on devait donner le soir un spectacle étrange, une représentation des scènes de l'enfer par une troupe d'Égyptiens et d'Éthiopiens. Vers midi, l'empereur avait coutume de rentrer un moment dans son palais, pour y prendre un repas et s'y reposer; c'est là que les conjurés l'attendaient. Il sortit du théâtre avec son oncle Claude et quelques amis, précédé par les soldats germains qui formaient sa garde ordinaire. Quand il eut dépassé la porte du Palatin, il laissa son cortége s'engager dans la rue qui menait au palais et se détourna pour suivre le cryptoportique : il voulait voir des enfans de grande famille qu'il avait fait venir d'Asie pour les jeux qu'il comptait donner au peuple. On les exerçait dans cet endroit retiré à chanter des hymnes et à danser la pyrrhique. Chéréa, qui se trouvait être le tribun de service, se précipita derrière lui; il eut soin d'écarter les curieux et les courtisans, disant que l'empereur voulait être seul, et le suivit avec les conjurés. Puis, s'approchant de lui pendant qu'il parlait aux jeunes gens, il le frappa d'un coup d'épée à la tête. Caligula, qui n'était que blessé, se releva sans rien dire, cherchant à s'enfuir. Mais il fut aussitôt entouré par les complices de Chéréa, qui le frappèrent de trente coups de poignard. Au bruit, les soldats de la garde accoururent, et les conjurés, qui ne pouvaient plus revenir sur leurs pas, parce qu'ils auraient rencontré les officiers de l'empereur et les Germains qui venaient le venger, continuèrent à suivre le portique, jusqu'à l'endroit où se trouvait, dit Josèphe, la maison de Germanicus, et par là il leur fut aisé de s'échapper.

Il faut lire dans les historiens le récit du tumulte affreux qui suivit la mort de l'empereur. Les Germains, qui le regrettaient, tuaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, autour du portique et du palais : innocens et coupables tombaient à la fois sous leurs coups. Pendant ce temps, le bruit de l'événement commençait à se répandre au théâtre. Personne n'osait y croire, quoique tout le monde le souhaitât, et ce qui prouve bien, dit Suétone, la terreur sous laquelle on vivait, c'est qu'on s'imagina que le prince faisait lui-même courir la nouvelle de sa mort pour avoir l'occasion de punir ceux qui auraient l'air d'en être contens. Les bruits les plus étranges circulaient; on ne savait que faire, personne n'avait le courage de manifester ses sentimens ou de quitter sa place, quand arrivèrent les Germains, de plus en plus ivres de sang et de

colère, et qui, voyant partout les complices des assassins, menaçaient de se jeter sur la foule désarmée. On eut grand'peine à les calmer, et les spectateurs se sauvèrent au milieu d'un désordre épouvantable.

Le cryptoportique où se passèrent ces tragiques événemens est presque entièrement conservé. On le parcourt encore tout entier, et l'imagination peut se figurer aisément la scène terrible qui s'y est passée, il y a dix-huit siècles. On revoit ce prince usé par les excès de tout genre, ce vieillard de vingt-neuf ans, tel que Sénèque et Suétone l'ont dépeint en traits ineffaçables, avec cette petite tête sur ce corps énorme, ces yeux creux, ce teint livide, ce regard fauve, ce visage que la nature avait fait sinistre, et que, par une étrange coquetterie, il se plaisait à rendre plus effrayant encore. On suit les assassins depuis le moment où ils pénètrent avec lui dans le portique jusqu'à celui où ils se sauvent par la maison de Germanicus, demandant un asile au père après avoir tué l'enfant. Cette maison même, par un hasard heureux, existe peut-être encore, car il y a bien des raisons de penser que c'est celle qu'on a retrouvée presque intacte à l'extrémité du portique.

Elle fut découverte par M. Rosa en 1869, et c'est assurément l'un des restes les plus curieux du Palatin. On a beaucoup discuté pour savoir à qui elle pouvait appartenir. Il était naturel de croire, en la voyant si rapprochée du palais de Tibère, que c'était sa maison de famille, celle où il était né et que son père lui avait léguée en mourant. Ce fut en effet le premier nom qu'on lui donna; mais quelque temps après on trouva dans les fondations un tuyau de plomb qui servait pour la conduite des eaux et sur lequel on lisait de distance en distance ces mots gravés en relief: *Juliæ Augustæ*. Ce nom, qui paraît bien être celui du propriétaire, a été porté par plusieurs personnes, notamment par Livie, la femme d'Auguste, et M. Léon Renier est convaincu que c'est bien d'elle qu'il est question (1). La maison du Palatin serait donc celle où Livie s'est retirée après la mort de son mari; c'est là, selon M. Renier, qu'elle a passé dans la tristesse et l'isolement les dernières années de sa vie, haïe et jalousée par son fils, qui rougissait de lui devoir sa grandeur. D'un autre côté, notre petite maison semble bien être celle dont parle Josèphe et par où s'échappèrent les meurtriers de Caligula; aussi MM. Visconti et Lanciani n'hésitent pas à l'appeler la maison de Germanicus. Quoi qu'il en soit de ces opinions, qu'il ne serait peut-être pas impossible de concilier, la maison est certaine-

(1) M. Renier a soutenu cette opinion dans un mémoire publié par la *Revue archéologique* en 1871, auquel M. George Perrot avait joint une étude importante sur les peintures du Palatin. Depuis cette époque, M. Perrot a reproduit le travail de M. Renier et le sien dans ses *Mémoires d'archéologie*.

ment plus ancienne que le portique; divers détails de construction montrent qu'elle date de la fin de la république ou des premières années de l'empire. Elle continua d'exister au milieu des changemens que subissait le Palatin; de plus en plus cachée et enterrée par ces grands palais qui se bâtissaient autour d'elle, elle a eu la bonne fortune de leur survivre. Tout l'étage inférieur en est parfaitement conservé. Autour de l'*atrium*, auquel on arrive en descendant quelques marches, sont disposées quatre salles que couvrent encore aujourd'hui les plus belles peintures et les plus intactes qu'on ait découvertes à Rome. Le long des corniches courent des arabesques élégantes, des guirlandes de feuilles et de fleurs entrelacées de génies ailés, des paysages fantastiques d'un goût charmant. Sur le milieu des panneaux, on voit cinq grandes fresques qui forment des sujets distincts. Les deux moins importantes par les dimensions et le mérite sont des scènes d'initiation et de magie. Une autre, qui a près de 3 mètres de hauteur, représente une rue de Rome qu'on est censé apercevoir par une fenêtre ouverte. C'était une manière d'agrandir ou d'égayer un appartement, et de donner aux maisons romaines ces jours sur la rue qui leur manquent d'ordinaire. Cet usage existe encore aujourd'hui. « Tous ceux qui ont voyagé en Italie, dit M. Perrot, savent quel goût les Italiens ont conservé pour ces trompe-l'œil, pour ces perspectives que leurs décorateurs emploient avec une rare habileté. On entre dans une cour, et, sur le mur du fond, au lieu de la couleur grise et terne du plâtre sale ou de la criarde blancheur du lait de chaux, on aperçoit ou une rue qui fuit, bordée de beaux édifices, ou un jardin, des taillis remplis d'oiseaux qui volent dans la feuillée, des treilles où pendent des raisins mûrs. Le regard, sans être induit en erreur, éprouve pourtant un vif plaisir à cette substitution; l'esprit se plaît à jouir d'une illusion qui, suivant que la main du peintre a été plus ou moins adroite, peut se prolonger plus ou moins longtemps. Des artistes qui décoraient les maisons des cités campaniennes et de la Rome impériale, jusqu'à ceux qui passent aujourd'hui leurs couleurs à la détrempe sur les murs des maisons de Gênes, de Milan, de Padoue et de Bologne, il y a une tradition ininterrompue, un héritage fidèlement transmis de siècle en siècle à travers toutes les vicissitudes politiques. » La perspective du Palatin reproduit l'aspect d'une rue, avec des maisons où l'on remarque à chaque étage des terrasses découvertes ou des balcons surmontés d'un toit que supportent des colonnes comme une *loggia* d'aujourd'hui. Des personnes, penchées aux fenêtres, regardent les passans; une femme vient de sortir de sa porte, et, comme elle est accompagnée d'une jeune fille qui tient à la main un de ces plats où l'on mettait les gâteaux sacrés, on peut supposer qu'elles vont toutes les deux faire

quelque offrande dans un temple voisin. C'est donc un paysage réel, un coin de Rome exactement reproduit, où nous retrouvons ce qui manque à Pompéi, des maisons à plusieurs étages.

Les deux autres tableaux sont mythologiques. Dans l'un, on voit Polyphème qui poursuit Galatée. Le géant est à moitié plongé dans les flots, et, pour montrer qu'il est dominé par sa passion, le peintre a représenté derrière lui un petit Amour sans ailes, debout sur son épaule, et qui le tient en laisse avec deux rubans. Galatée s'enfuit assise sur un hippocampe; elle se retourne du côté du Cyclope; son bras droit est appuyé sur la croupe du cheval, tandis que le gauche, qui étreint le col de la monture, retient un manteau rouge qui glisse jusqu'au bas des reins. La draperie rouge et la crinière noire du cheval font ressortir la blancheur des chairs de la nymphe. A l'arrière-plan, on aperçoit un bras de mer enfermé entre de hautes falaises. Les montagnes sont couronnées d'arbres, les eaux ont conservé leur transparence : « Je ne me rappelle pas de paysage antique, dit M. Perrot, où il y ait une plus heureuse et plus large interprétation de la nature. » L'autre fresque, la plus belle de toutes par l'exécution, représente Io au moment où Hermès va la délivrer d'Argus. Rien de plus élégant et de plus gracieux que l'attitude de la jeune fille désolée, dont les yeux sont tournés vers le ciel, et qui, dans le désordre de sa douleur, retient à peine sur sa poitrine un manteau prêt à s'échapper. Derrière elle, Hermès arrive en silence, dérobé par un rocher aux regards d'Io et de son gardien, tandis que le vigilant Argus ne perd pas des yeux sa victime, et, comme ramassé sur lui-même, semble prêt à s'élancer sur sur ce libérateur qu'il redoute. « Ce tableau, dit un des meilleurs juges de la peinture ancienne, M. Helbig, révèle une main extraordinairement habile et sûre, les contours en sont très finement nuancés et pourtant bien arrêtés; la gamme des couleurs, qui se tient dans des tons relativement clairs, produit une impression harmonieuse et qui repose l'œil. On trouverait difficilement à Pompéi une figure qui égalât celle d'Io au Palatin; les proportions en sont plus élancées et plus délicates, le coloris plus transparent et plus doux que chez les peintres campaniens. Faut-il expliquer cette finesse supérieure de la conception et de l'exécution en disant que les peintres de Rome avaient bien plus d'occasions que ceux de province de voir et d'étudier de près les originaux grecs? faut-il songer surtout à l'influence que devaient exercer sur les artistes romains les réalités qui les entouraient et l'élégance des femmes du monde dans la grande cité? C'est ce que je n'ose décider (1). »

(1) Nous possédons, à l'École des Beaux-Arts de Paris, une copie très exacte de ces peintures, qui est l'œuvre de M. Layraud, pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

Il paraît bien surprenant que cette élégante maison, à peine séparée des palais impériaux par des portiques et des rues, ait pu subsister sans changement notable depuis la fin de la république jusqu'à la ruine de l'empire. Peut-être était-elle protégée par le souvenir des hôtes illustres qui l'habitèrent dans les premières années; peut-être aussi les césars qui suivirent avaient-ils une raison particulière pour l'entretenir et la réparer avec tant de soin. Quelque plaisir qu'on trouve à être empereur ou roi, il y a des momens où ce métier assujettissant ennuie et où l'on éprouve le besoin de descendre un peu de ces hauteurs. Cette vie officielle et publique lasserait les plus intrépides ambitieux si elle n'était interrompue de temps en temps par un peu de solitude et d'ombre. Louis XIV lui-même, si fait pour cette représentation perpétuelle et qui s'y était habitué dès l'enfance, allait à Marly, où l'étiquette était moins rigoureuse, pour échapper à ce que Saint-Simon appelle la mécanique de la cour, et s'appartenir un peu plus à lui-même. Qui sait si cette petite et charmante maison, si voisine des palais impériaux et pourtant indépendante d'eux, où rien ne rappelle la dignité suprême, n'a pas quelquefois servi de retraite aux princes fatigués des soucis de l'empire? Elle était tout à fait propre à les délasser; elle leur offrait une image de la vie privée vers laquelle on se retourne toujours avec quelque regret quand on l'a quittée. Il me semble qu'indépendamment du plaisir que causent les belles peintures qui en couvrent les murailles, la pensée que des princes comme Vespasien ou Titus, Trajan ou Marc-Aurèle, l'ont souvent fréquentée, qu'ils y ont passé des heures agréables dans de douces causeries avec leurs amis, augmente l'intérêt qu'on éprouve à la visiter.

Il ne reste rien de Néron au Palatin. Comme il avait par-dessus tout le goût du gigantesque, il rêva de se faire un palais où tout une ville fût contenue. L'étroite colline, couverte déjà de temples et de maisons respectés, ne lui donnait pas assez de place pour les constructions qu'il méditait; il résolut de bâtir son palais ailleurs. Déjà, pour construire le sien, Caligula avait empiété sur le Forum; Néron imagina d'aller rejoindre les jardins de Mécène à travers la vaste plaine qui sépare le Palatin et le Cælius de l'Esquilin. Quand le terrible incendie, qui dura dix jours, eut débarrassé le terrain des maisons qui l'encombraient, les architectes de Néron, Sévère et Céler, se mirent à l'œuvre. Leur imagination hardie, féconde en combinaisons imprévues, était faite pour charmer un prince dont l'esprit malade n'aimait que les spectacles nouveaux et les conceptions extraordinaires. Ils lui bâtirent un palais comme on n'en avait jamais vu. L'espace immense dont ils disposaient fut rempli de constructions de toute sorte. A l'entrée, vers l'endroit où Hadrien

éleva plus tard le temple de Rome, ils placèrent la statue du prince, un colosse de 120 pieds, dont on fit ensuite l'image du soleil. Du côté de l'Esquilin, où la terre est si fertile, s'étendaient de vastes prairies, des champs, des vignes, des bois, dans lesquels erraient des bêtes sauvages. Au centre de la plaine, on avait creusé un étang aussi vaste qu'une mer, dit Suétone, et sur les bords duquel s'élevaient de pittoresques édifices. Quant au palais proprement dit, tout y resplendissait d'or et de pierres rares incrustées dans le mur. On y voyait d'immenses portiques, des salles à manger avec des tables d'ivoire, et des jets d'eau percés de trous étroits qui répandaient sur les convives une pluie impalpable de parfums et d'essences précieuses, des bains où l'on trouvait en abondance l'eau de la mer dans des piscines et toute sorte d'eaux sulfureuses. Quand Néron prit possession de sa nouvelle demeure, il daigna remercier ses architectes, qui l'avaient servi à son gré, et on l'entendit dire qu'enfin il était logé.

III.

La dynastie flavienne, qui remplaça les césars, était tenue de se conduire autrement qu'eux. Comme son illustration était récente et qu'elle n'avait pas cette autorité que donnent d'anciens souvenirs, il lui fallait s'appuyer sur l'opinion publique, écouter ses plaintes et en tenir grand compte. De toutes les entreprises insensées de Néron, la construction de la Maison-d'Or était peut-être celle qui avait le plus irrité les honnêtes gens : elle rappelait l'une des plus terribles calamités de ce règne, l'incendie de Rome, qu'on accusait Néron d'avoir allumé lui-même pour se procurer plus aisément les terrains qu'il convoitait. Le feu à peine éteint, il s'était empressé, dit un historien, de se servir des ruines de sa patrie pour se bâtir un palais magnifique. On était indigné de voir ces champs, ces jardins, ces prairies, qui remplaçaient tant de maisons pauvres, et, au milieu d'une ville qui regorgeait de monde, tout cet espace immense rempli par une seule habitation. « Rome, disait-on dans des vers malins, ne sera bientôt plus qu'un palais. Préparez-vous encore, citoyens, à émigrer à Véies, à moins que Véies ne soit comprise elle-même dans la maison de César. » De plus ces magnificences coûtaient très cher, les architectes de l'empereur ne calculaient pas, et le trésor était toujours vide ; pour le remplir, on avait recours, selon l'usage, aux confiscations et aux assassinats, en sorte que la Maison-d'Or semblait rappeler tous les crimes qu'elle avait coûtés. Non-seulement les nouveaux empereurs se gardèrent bien de l'achever, mais ils la détruisirent. Les vastes terrains qu'elle occupait furent en partie restitués au public; on n'en garda que ce

qui était nécessaire pour élever quelques monumens somptueux. A la place des étangs de Néron fut bâti l'amphithéâtre Flavien, qu'on appelle aujourd'hui le Colisée. On commença, sur l'Esquilin, les thermes qui prirent plus tard le nom de Titus, et au bas de la rue Palatine, sur la voie Sacrée, un arc de triomphe élégant rappela le souvenir de la prise de Jérusalem. Ces édifices, par lesquels la dynastie nouvelle essayait de se rendre populaire, avaient cet avantage sur ceux de Néron que le peuple en profitait. « Rome, disait un poète, est remise en possession d'elle-même; grâce à toi, César, ce qui était le plaisir d'un seul homme sert à l'utilité de tous. »

L'empire était donc revenu au Palatin, et cette fois pour n'en plus sortir. Vespasien et Titus pratiquèrent la politique d'Auguste, n'épargnant aucune dépense pour les monumens destinés au public, tandis qu'ils vivaient eux-mêmes simplement, comme des particuliers plutôt que comme des princes. Ils s'étaient accommodés, à ce qu'il semble, des anciens palais impériaux, qu'on avait réparés après l'incendie; mais cette simplicité ne fut pas du goût de Domitien, leur successeur. Celui-là avait la manie, ou, comme parle Plutarque, la maladie des constructions. Peu de princes ont élevé des bâtimens aussi magnifiques, et l'on nous dit que son palais était le plus beau de tous. Un homme qui se faisait adorer, qui ordonnait qu'on le traitât, dans les suppliques qu'on lui adressait, « de maître et de dieu », ne pouvait habiter « qu'un sanctuaire »; c'est ainsi qu'il appelait lui-même sa maison et qu'il voulait qu'on l'appelât. Il était naturel qu'il essayât de s'en faire une qui fût digne de ce nom.

Ce palais, qui faisait l'admiration des contemporains, les fouilles de ces dernières années l'ont mis complétement au jour. Ce n'est pas tout à fait une découverte; vers le commencement du siècle dernier, le duc de Parme, François Ier, qui possédait cette partie de la colline, la fit fouiller par le savant Bianchini; on y trouva un amas considérable de ruines, et l'on reconnut sans hésiter qu'elles devaient appartenir au palais de Domitien. Il était alors en bien meilleur état qu'aujourd'hui, et plusieurs salles avaient conservé des restes importans de leur décoration primitive. Après qu'on eut pris tout ce qui pouvait s'emporter pour orner les musées des Farnèse, les ruines furent de nouveau recouvertes de terre et comblées pour un siècle et demi. M. Rosa nous les a définitivement rendues, et comme cette fois elles ont été plus complétement déblayées et dégagées, que le plan général de l'édifice est aisé à reconstruire et qu'il semble mieux répondre à l'idée que nous nous faisons d'un palais, c'est aussi l'endroit du Palatin que les étrangers visitent le plus volontiers et dont ils gardent le meilleur souvenir. Nous avons heureusement ici, pour être sûr de tout bien comprendre, pour nous rendre un compte exact de l'ensemble et des détails, la même

bonne fortune dont nous nous sommes félicité à propos du Forum. M. Ferdinand Dutert, pendant qu'il était élève de l'École de Rome, a étudié ces belles ruines à mesure qu'on les découvrait. Dans le savant essai de restauration qu'il en a fait, il nous montre le monument tel qu'il est aujourd'hui et tel qu'il devait être à la fin du 1er siècle. Prenons donc M. Dutert pour guide, et visitons avec lui ce qui reste du palais de Domitien (1).

C'est encore une maison romaine, bâtie sur le même plan que les autres, avec cette différence pourtant que les proportions en sont plus vastes et qu'il y manque deux parties essentielles : elle n'est pas précédée, selon l'usage, d'un *atrium*, et l'on entre directement dans la grande salle; elle ne possède pas ces corridors qu'on appelait *fauces*, placés des deux côtés de la salle de réception, et par lesquels s'établissait la communication entre les appartemens ouverts au public et ceux qui étaient réservés à l'intimité de la famille. Aussi n'est-ce pas tout à fait une maison ordinaire, placée comme les autres au milieu d'une rue, et qui a besoin de se protéger contre les étrangers et les indiscrets. Elle est située sur une colline qui appartient toute aux césars et où ne pénètrent que ceux qu'ils veulent bien recevoir. Ce qui remplace ici l'*atrium*, c'est-à-dire cette cour qui chez les particuliers servait de lieu d'attente, c'est la place même, l'*area Palatina* qui entoure le palais. Un passage d'Aulu-Gelle nous montre les amis ou les cliens de l'empereur qui viennent le saluer tous les matins, attendant son réveil sur cette place, comme chez les particuliers ils attendaient dans l'*atrium*. La même raison explique que les communications des appartemens avec le péristyle n'aient pas eu besoin d'être intérieures et cachées. La place appartenant au palais et en faisant partie, les corridors pouvaient être suppléés sans inconvénient par les portiques extérieurs qui l'entourent de tous les côtés.

On arrivait au palais de Domitien par cette rampe escarpée (*clivus Palatinus*) qui, comme je l'ai dit, se détachait de la voie Sacrée, près de l'arc de Titus, et servait depuis Romulus d'entrée ordinaire au Palatin. C'est sur cette rue que se trouvait la façade principale du palais. Sous un magnifique portique, soutenu par des colonnes dont les piliers ont été retrouvés, trois portes s'ouvraient. Celle du milieu donnait accès à l'une des pièces les plus vastes et les plus hardies que l'on connaisse. C'était, sans aucun doute, la salle de réception, à laquelle M. Rosa a conservé son nom antique de *tablinum*. Le prince y donnait ses audiences; c'est là qu'il recevait les

(1) M. Ferdinand Dutert a résumé son travail dans deux articles de la *Revue archéologique* (janvier et février 1873). Je dois à son obligeante bienveillance une reproduction photographique de son essai de restauration.

ambassadeurs des rois ou des peuples étrangers, et les députations des provinces qui venaient à tous les anniversaires lui apporter les félicitations et les vœux de ses sujets les plus lointains. Cette salle est un témoignage vivant du progrès que les mœurs monarchiques avaient fait depuis Auguste. A son extrémité, en face de la porte d'entrée, on voit une abside qui devait contenir sans doute le trône de l'empereur, — car Domitien avait un trône : avec lui, l'étiquette des monarchies orientales s'introduit à la cour des empereurs. Stace, son poète favori, lui donnait ouvertement ce nom de roi que César n'avait pas osé prendre, et il savait bien qu'en le lui donnant il ne risquait pas de lui déplaire. La décoration de la salle répondait à son étendue. Bianchini raconte qu'il y trouva, lorsqu'il la découvrit, des restes admirables de son ancienne splendeur. Autour des murs couverts des marbres les plus précieux se dressaient seize colonnes corinthiennes de 28 pieds de haut merveilleusement travaillées. Huit grandes niches, surmontées d'un fronton, comme celles du Panthéon d'Agrippa, contenaient huit statues colossales en basalte; deux d'entre elles, un Bacchus et un Hercule, furent trouvées à leur place. La porte d'entrée était flanquée de deux colonnes en jaune antique qui furent vendues 2,000 sequins; le seuil était formé par un morceau si énorme de marbre grec qu'on en fit la table du maître-autel d'une église. Toutes ces richesses ont été dispersées; il reste à peine le long des murs ou sur les pavés quelques débris des marbres qui les couvraient, et ces débris ne suffisent plus à nous donner une idée de ce que devait être la magnificence de cette salle.

Le *tablinum* est placé entre deux autres pièces d'inégale grandeur, qui s'ouvrent comme lui sur le portique d'entrée. On a cru voir dans la plus petite des deux une de ces chapelles domestiques où l'on adorait les divinités de la famille, mais cette destination est assez incertaine (1); au sujet de l'autre, au contraire, il ne peut y avoir aucun doute : c'était une basilique, c'est-à-dire une de ces salles où l'on rendait la justice. On en distingue encore nettement toutes les parties, et il reste même, près de l'abside semi-circulaire où siégeaient les juges, un fragment de la balustrade de marbre qui les séparait de l'assistance. C'est là que l'empereur jugeait les affaires civiles ou criminelles qui lui étaient déférées. Domitien tenait beaucoup à cette prérogative de son pouvoir suprême; il voulait se donner la réputation d'être un justicier sévère et punissait

(1) Bianchini prétend qu'on y trouva un autel qui portait encore la trace du feu et des restes de sacrifices; mais, à l'époque où le palais impérial fut détruit, il y avait près de trois siècles que le christianisme triomphait et qu'il n'entrait plus de païens dans la demeure des césars.

sans pitié chez les autres toutes les fautes qu'il se pardonnait si aisément à lui-même.

Derrière ces trois salles, qui occupent toute la surface du palais, se trouve le péristyle, vaste cour entourée de portiques, d'une étendue de plus de 3,000 mètres carrés. On y voit encore les restes des colonnes cannelées en marbre carien qui soutenaient le toit et des plaques de marbre de Numidie qui couvraient les murailles. Au fond du péristyle, en face du *tablinum*, une large porte conduit au *triclinium* ou salle à manger du palais. Martial nous dit qu'avant Domitien le Palatin n'avait pas de *triclinium* qui fût digne des césars, et félicite l'empereur d'en avoir construit un qui lui semble aussi beau que la salle à manger des dieux dans l'Olympe, « où l'on pourrait boire le nectar et recevoir des mains de Ganymède la coupe sacrée. » Cette comparaison est audacieuse, mais il faut reconnaître que la salle devait être fort belle, quand elle était intacte. Selon l'usage romain, elle contenait trois tables; deux d'entre elles étaient placées le long des murs latéraux, la principale en face de la porte d'entrée, dans une sorte d'abside magnifiquement décorée, qui conserve encore une partie de son pavé de porphyre, de serpentin et de jaune antique : c'était celle qu'occupaient le prince et les plus grands personnages. Le milieu restait libre pour le service. De chaque côté, cinq grandes fenêtres, séparées par des colonnes de granit rouge, étaient ouvertes sur deux nymphées, au milieu desquelles on trouve encore les restes d'un bassin de marbre orné de petites niches qui devaient contenir des statues. Du lit où les convives se couchaient pour le repas, ils pouvaient apercevoir l'eau qui jaillissait de la fontaine et qui tombait en cascade, d'étage en étage, au milieu de la verdure, du marbre et des fleurs. Il est souvent question de cette élégante salle à manger chez les écrivains du temps. Domitien, qui se piquait d'aimer les lettres et qui, dans sa jeunesse, avait fait des vers que ses flatteurs trouvaient divins, daignait quelquefois inviter des poètes à sa table. Stace, qui obtint cet honneur envié, nous a dépeint sa joie dans une de ses *Silves*; c'est un véritable délire : il déclare qu'en entrant dans le *triclinium* de l'empereur, il se crut transporté au milieu des astres et qu'il lui sembla prendre place à la table même de Jupiter. « Est-ce bien vous que je vois, dit-il au prince, vous le vainqueur et le père du monde soumis, vous, l'espoir des hommes et le souci des dieux? Ainsi je suis près de vous! Au milieu des coupes et des mets qui couvrent la table, je contemple votre visage! » Et il s'empresse d'ajouter : « Je l'avoue, tout l'appareil somptueux du repas, ces tables de chêne supportées par des colonnes d'ivoire, cette armée d'esclaves, n'attirèrent pas mes regards; c'est l'empereur seul que je souhaitais voir, je n'ai contemplé que lui. Je ne pouvais détacher

mes yeux de ce visage calme qui, sous un air de majesté sereine, semblait vouloir tempérer l'éclat de sa fortune; mais il ne réussissait pas à cacher sa grandeur; elle brillait malgré lui sur ses traits. En le voyant, les nations les plus éloignées, les hordes les plus barbares auraient reconnu leur maître! » Voilà des complimens qui paraissent un peu forts quand on songe qu'il s'agit de Domitien; mais l'honneur que le prince avait fait à Stace était de ceux qui tournaient la tête aux poètes. Martial déclare que, si Jupiter et Domitien l'invitaient à dîner le même jour, il n'hésiterait pas; il laisserait là le maître des dieux et s'en irait chez l'empereur.

De toutes ces grandes salles, nous n'avons plus aujourd'hui que des pavés de marbre, des bases de colonnes et quelques pans de murs; le reste est détruit. Mais le témoignage des auteurs contemporains est suffisant pour nous donner quelque idée de ce que nous avons perdu. Il sont unanimes à célébrer les vastes proportions de l'édifice et à en décrire la hauteur. Ils disent, dans leur langage hyperbolique, « qu'on croirait voir, quand on le regarde, Pélion sur Ossa; que ses voûtes percent l'éther et voient l'Olympe de plus près; que c'est à peine si d'en bas les yeux en peuvent distinguer le toit, et que le faîte doré se confond avec l'éclat rayonnant des cieux. » Ils nous parlent de ce nombre infini de colonnes « qui seraient capables de supporter la voûte céleste pendant le repos d'Atlas, » ils énumèrent les marbres de toute nature qui sont entrés dans la décoration des murailles; ils insistent même avec tant de complaisance sur ces pompeuses descriptions, que l'idée nous vient, sans qu'ils le veuillent, qu'il devait y avoir dans ces ornemens un peu de profusion et d'excès. On n'aimait plus la simplicité du temps de Domitien. Le goût du public et le talent des artistes étaient devenus moins sûrs; on ne savait plus faire beau, on cherchait à faire riche : c'est l'habitude de tous les arts en décadence. Le prince surtout aimait avec passion ces magnificences déréglées; un plaisant le comparait au roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait.

Ce palais immense contient beaucoup d'autres salles moins importantes que celles que nous venons de décrire, mais on n'y a pas retrouvé tous ces appartemens intérieurs nécessaires à la vie privée. Aussi ne servait-il que pour les représentations officielles; en réalité, les princes habitaient ailleurs. Leur demeure véritable paraît avoir été de tout temps la vieille maison de Tibère, qu'on avait fait réparer. Pour passer de cette maison au palais de Domitien sans traverser la place, on avait creusé une galerie souterraine qui existe encore et qui communique avec le cryptoportique dont j'ai parlé. De cette manière, la vie des empereurs était, pour ainsi dire, séparée en deux; ils en passaient une partie, la moins agréable sans

doute, dans ce palais magnifique sur la porte duquel Nerva avait inscrit ces mots : *Ædes publicæ*, pour faire entendre que tout le monde avait le droit d'y venir réclamer justice; le reste du temps ils habitaient une demeure moins somptueuse, mais plus retirée, plus commode, mieux appropriée à la vie de famille, où, après avoir fait leur métier d'empereur, ils pouvaient goûter, suivant le beau mot d'Antonin, le plaisir d'être hommes.

Il y avait un siècle, — le plus beau siècle de l'empire, — que les césars résidaient dans le palais de Domitien, quand l'idée vint à Septime-Sévère d'en bâtir un nouveau. Peut-être l'occasion lui en fut-elle fournie par le terrible incendie qui ravagea le Palatin à la fin du règne de Commode; mais il avait assurément une autre raison de le faire. Les dynasties qui commencent éprouvent toujours le besoin de frapper l'imagination des peuples par quelques grandes entreprises. Celle-là surtout qui succédait aux Antonins, et qui avait à se faire pardonner une origine étrangère, affecta de s'occuper beaucoup de Rome, de l'orner et de l'embellir. Sévère, comme tous ceux qui arrivent brusquement à une haute fortune, craignait toujours qu'on se rappelât sa situation passée, et il voulait en faire perdre le souvenir. On raconte que, lorsqu'il revint dans son pays, revêtu d'une fonction publique, un de ses anciens amis, heureux de le revoir, lui ayant sauté au cou, il le fit battre de verges pour lui apprendre à traiter avec plus de façons un magistrat du peuple romain. Il lui sembla sans doute qu'en rivalisant de magnificence avec ses prédécesseurs il se montrait digne de leur succéder. Il voulut prendre possession de la colline impériale en y bâtissant un palais qui portât le nom de sa famille.

Le Palatin commençait à être encombré, et la place devait y devenir rare pour les constructions nouvelles. Il restait pourtant encore un espace libre vers le midi, en face du Cælius, le long de la voie Triomphale. On y avait moins bâti qu'ailleurs, parce que le sol y descend jusqu'à la plaine par des pentes douces et qu'il ne fournit pas un terrain égal où l'on puisse élever un vaste édifice. Cependant le palais de Domitien s'était de quelque façon étendu jusque-là; de ce péristyle dont j'ai parlé, et qui couvre un si grand espace, on communiquait par une série de pièces, encore mal connues, avec la maison d'Auguste que Domitien avait ainsi fait entrer dans son vaste palais. Au-delà de la maison d'Auguste, il avait construit un stade, qui est aujourd'hui entièrement déblayé. On appelait stade une sorte de cirque destiné à des courses d'hommes ou à des jeux d'athlètes. C'était un des divertissemens favoris des Grecs : rien ne plaisait plus à ce peuple d'artistes que de voir un beau corps nu déployer dans des exercices variés sa force et sa grâce. Les Romains, qui n'étaient frappés que de l'indécence et du danger de ces exer-

cices, ne les aimaient pas. Le goût leur en vint pourtant sous l'empire, et ce fut surtout Domitien qui les leur fit agréer. Il construisit pour ces jeux ce grand cirque du champ de Mars dont la *Piazza Navona* conserve encore la forme et le plan; il aimait à les présider, revêtu du costume grec, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, avec une couronne d'or sur la tête. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait voulu avoir un stade dans son palais où il pût se donner pour lui seul et ses amis ce divertissement qu'au champ de Mars il partageait avec tous les Romains. Il lui plaisait sans doute d'essayer en compagnie de quelques connaisseurs le coureur rapide ou l'habile athlète qu'il devait plus tard montrer au peuple. Le lieu où se donnaient ces fêtes devait être fort élégant (1) : on a retrouvé l'hémicycle impérial, composé de deux salons placés l'un sur l'autre dont le plus élevé semble avoir été aussi le plus beau. Tout autour du cirque régnaient deux étages de portiques soutenus par des colonnes de marbre. On se figure l'aspect que ces lieux devaient présenter quand l'empereur était assis dans sa loge et que les courtisans, heureux de prendre leur part de ces distractions impériales, se pressaient sous les portiques.

C'est au-delà du stade de Domitien, à l'angle même de la colline, vers l'est et le midi, que Sévère bâtit son palais. La dépense dut en être très considérable : avant de construire le palais lui-même, il fallut, pour ainsi dire, faire le sol sur lequel il devait s'élever. Nous avons vu tout à l'heure qu'il s'abaisse en pentes douces jusqu'à la plaine; on le releva par des substructions immenses qui se composaient d'arcades de pierre superposées. Ces substructions existent encore; la terre qui les recouvrait ayant disparu, on aperçoit de tous les côtés ces arcades qui montent les unes sur les autres et forment entre elles des groupes étranges. Elles paraissent si hautes, elles frappent d'un tel étonnement celui qui les regarde des rues environnantes, qu'on leur a fait quelquefois l'honneur de les prendre pour le palais même des empereurs : elles n'en sont que les fondations et le sous-sol; au-dessus d'elles était construit le palais de Sévère. Il en reste quelques murs encore solides, les plus hauts et les mieux conservés qu'on trouve au Palatin. L'un d'entre eux soutenait un magnifique escalier qui conduisait aux étages supérieurs. Mais de toutes ces ruines imposantes, rien n'égale en intérêt ce qui reste de la loge impériale sur le grand Cirque. Elle était attenante au palais même, en sorte que l'empereur assistait aux courses de chars et de chevaux sans sortir de chez lui. Elle se composait d'un salon fermé, où le prince et sa famille pouvaient prendre quelque

(1) Il existe, à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, un intéressant essai de restauration du stade de Domitien, par M. Pascal, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

repos, et d'une terrasse d'où le regard embrasse le cirque entier. La vue dont on jouissait de là, le jour où se donnait une de ces grandes fêtes qui rassemblaient tout le peuple romain, devait être admirable. Cette vallée longue et resserrée qui s'étend entre le Palatin et l'Aventin est aujourd'hui l'un des quartiers les plus tristes et les plus pauvres de Rome. C'était alors un hippodrome immense, orné de colonnes, d'obélisques, de statues, entouré de gradins de marbre, sur lesquels, pendant les jeux publics, s'entassaient près de 400,000 curieux. Rien n'égalait l'animation de cette foule quand devaient courir des chevaux et des cochers aimés du public. Les spectateurs, dit Lactance, formaient le plus étrange des spectacles : on les voyait suivre avec passion tous les incidens de la course, gesticuler, crier, hurler, bondir sur leurs bancs; chacun d'eux prenait parti pour une « faction » différente; ils insultaient, ils applaudissaient les cochers, vêtus de vert ou de bleu, de blanc ou de rouge, qui tournaient autour de la *spina*. Depuis le moment où le magistrat qui présidait à la fête donnait le signal du départ en jetant un mouchoir blanc dans l'arène, jusqu'à celui où le char le plus heureux, après avoir parcouru une distance de 7 kilomètres 1/2, touchait le but, il s'élevait de toute cette assistance un bruit épouvantable qui s'entendait, dit-on, à plusieurs lieues de Rome. Les empereurs prenaient part à l'émotion commune. Ils avaient aussi leurs chevaux préférés, leurs cochers favoris, et ne souffraient pas volontiers qu'ils fussent vaincus. Je me figure que c'est là, dans cette loge impériale, qu'un hasard heureux nous a conservée, que se passa la scène étrange racontée par Hérodien. Comme on s'était permis de siffler un cocher de la faction bleue, que Caracalla favorisait, il donna l'ordre à ses gardes de punir les coupables. Les soldats se précipitèrent sur les gradins du cirque, et, pour ne pas prendre la peine de choisir, ils tuaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Ce fut une scène inexprimable de confusion et de massacre, dont l'empereur, qui de sa loge n'en perdait rien, dut être fort réjoui (1).

(1) Une autre partie du palais de Sévère était restée très célèbre : au bas de la colline, en face du Cœlius, il avait fait bâtir, le long de la voie Triomphale, un portique à trois étages, qui s'appelait *Septizonium*. Il voulait en faire l'entrée principale du palais, mais le préfet de Rome, qui tenait sans doute aux anciennes habitudes, l'en empêcha en faisant placer la statue de l'empereur à l'endroit où aurait dû être la porte. Le *Septizonium* ne fut donc plus qu'un magnifique ornement qui ne servait à rien. Les malins, qui le voyaient placé en face du chemin par où l'on venait d'Afrique, prétendaient que Sévère avait voulu, en le construisant, frapper d'admiration ses compatriotes à leur arrivée. Le *Septizonium* avait eu la bonne fortune de traverser sans trop d'accident tout le moyen âge. Il était encore à peu près intact lorsqu'il plut au pape Sixte-Quint de le détruire et d'en employer les colonnes à quelque église qu'il restaurait : « La renaissance des arts, dit M. Dutert, fut le signal de la mutilation et de la dispersion des plus belles œuvres artistiques. » Les papes détruisirent souvent des

Septime-Sévère est le dernier des césars qui se soit fait bâtir une habitation nouvelle; l'empire devint trop misérable après lui pour qu'un prince pût se permettre ces profusions. J'ai donc fini d'énumérer les palais qu'on avait construits sur le Palatin, mais il contenait d'autres édifices que les demeures des empereurs; à côté du prince, il fallait loger sa garde et ses serviteurs. Quoique ces maisons de soldats et d'esclaves aient dû être faites avec moins de soin et de dépense, il en est pourtant resté des traces en divers endroits de la colline. Au bas de la rue Palatine, près de l'arc de Titus, les fouilles ont fait découvrir un grand nombre de chambres d'inégale étendue; M. Rosa suppose qu'elles étaient occupées par la cohorte prétorienne qui gardait les césars : il est en effet assez naturel de croire qu'on avait placé la caserne à côté de la principale entrée du Palatin. C'est donc là que, selon Tacite, le malheureux Pison, qui venait d'être adopté par Galba, à la première nouvelle de la révolte d'Othon, réunit les soldats de la garde, et leur tint ce discours honnête et mélancolique qui n'était pas fait pour gagner le cœur des prétoriens. Ce qui est beaucoup plus curieux que ces ruines informes, dont la destination est en somme assez douteuse, ce sont celles qui se trouvent à l'extrémité opposée, vers le Vélabre. On a découvert là une rue tout entière, assez bien conservée, qui s'appelait, nous le savons, la montée de la Victoire (*clivus Victoriæ*). C'était encore un reste de la Rome des premiers temps. On y pénétrait par la « porte Romaine, » une de celles dont l'origine, disait-on, remontait à Romulus. De là, une voie étroite et raide se dirigeait vers le sommet de la colline. La rue, qui des deux côtés est bordée de hautes maisons, n'a jamais dû être fort claire, mais elle est devenue plus sombre depuis que Caligula l'a fait en partie couvrir pour étendre les terrasses de son palais. Le côté droit de cette rue, celui qui s'appuie à la colline, appartenait certainement aux dépendances des palais impériaux. Quand on pénètre dans les chambres à moitié comblées qui existent encore, et que l'œil commence à se faire à ces ténèbres, on est surpris de voir que ces appartemens obscurs, qui semblaient d'abord à peine suffisans pour des esclaves, sont quelquefois ornés avec une grande élégance : beaucoup ont conservé leurs stucs et leurs mosaïques; il y en a dont les murs possèdent encore de gracieuses peintures, et l'un des balcons a gardé sa fine balustrade de marbre. Si ces maisons, comme il est naturel de le croire, étaient habitées par les servtieurs du prince, c'est aux esclaves et aux affranchis les plus distingués, à l'aristocratie de la domesticité impériale, qu'elles devaient être ré-

monumens antiques que les Ostrogoths avaient réparés. N'est-ce pas Paul V qui démolit les restes admirables du temple de Pallas dans le forum de Nerva pour décorer la ontaine Pauline? *Piu Goto de' Goti!*

servées. Il y avait là sans doute de ces gens sans patrie et sans nom, achetés sur les marchés de la Grèce, dont les plus grands seigneurs recherchaient les bonnes grâces, qui dominaient l'empereur et souvent gouvernaient l'empire. Devenus importans et riches, ils se résignaient à vivre dans ces appartemens sans air et sans jour pour ne pas s'éloigner du maître, comme sous Louis XIV les plus illustres personnages, qui possédaient de grands hôtels et de beaux châteaux, s'entassaient dans les appartemens infects de Versailles pour être toujours sous les yeux du roi. Mais, si ces esclaves ou ces affranchis se croyaient obligés de ne pas quitter ces appartemens obscurs, ils voulaient les embellir autant qu'ils le pouvaient, et les rendre dignes de leur fortune : c'est au moins la seule façon d'expliquer ce luxe de peintures et de marbre, et ces beaux ornemens prodigués sur des murailles où l'on pouvait à peine les apercevoir.

De l'autre côté du Palatin, près du grand Cirque, on a retrouvé une de ces anciennes maisons qui furent conservées après que la colline eut été envahie par les palais impériaux et que l'on consacra à loger les gens de service. Elle a contenu, peut-être à des époques différentes, des soldats et des esclaves. Les chambres qui entourent l'*atrium* sont pleines de ces inscriptions à la pointe ou au charbon que les Italiens appellent *graffiti*. Elles ont été gravées d'ordinaire par des soldats qui se donnent le nom de vétérans de l'empereur (*veteranus domini nostri*); quelques-unes contiennent des épigrammes piquantes où le vétéran se plaint du peu de profit qu'il a tiré de ses services (1). Il y en a qui semblent prouver qu'à une certaine époque fut établie dans cette maison l'école des jeunes esclaves (*pædagogium*), où l'on élevait avec soin les enfans qui étaient destinés à servir le prince, à l'approcher, à faire sa compagnie, à l'égayer par leur entretien. Plusieurs de ces enfans ont laissé sur les murs des inscriptions qui semblent prouver que l'école ne les amusait guère et qu'ils étaient heureux de la quitter. C'est là aussi qu'a été trouvée la fameuse caricature dont on a tant parlé et qui est placée aujourd'hui au musée Kircher. Elle représente un homme à tête d'âne étendu sur une croix; au-dessous, un personnage, grossièrement dessiné, tient les yeux fixés sur le crucifié, en approchant sa main de sa bouche. La scène est expliquée par une inscription grecque où on lit ces mots : « Alexamène adore son Dieu. » Il s'agit évidemment d'une plaisanterie dirigée contre un chrétien : on croyait, à l'époque des Antonins, même dans la

(1) Sur le mur d'une de ces chambres, on a retrouvé un petit âne qui tourne la roue d'un moulin. Au-dessous est écrite la légende suivante : Travaille, mon petit âne, comme j'ai travaillé moi-même, tu t'en trouveras bien. *Labora, aselle, quomodo ego laboravi, et proderit tibi.*

société la plus éclairée, que les chrétiens, comme les juifs, adoraient un âne. Soldat ou esclave de l'empereur, Alexamène, qui avait embrassé la doctrine nouvelle, était l'objet des railleries de ses camarades; mais il les supportait avec courage, et, au milieu de ce monde ennemi, il ne reniait pas sa foi. M. Visconti a trouvé en 1870 une inscription où il la confesse, et qui porte ces mots, probablement gravés par lui-même : *Alexamenos fidelis*. Quoique le christianisme ait pénétré de bonne heure dans la maison des césars, c'est le seul souvenir qui en soit resté au Palatin.

IV.

Quelque longue que soit déjà cette étude, je crois utile d'y ajouter quelques mots encore : après avoir énuméré par le détail les édifices que chaque siècle a vus s'élever au Palatin, il faut essayer de se rendre compte de l'effet que devait produire l'ensemble. Supposons donc que nous sommes au IIIe siècle, vers l'époque où Septime-Sévère vient de bâtir le dernier de tous les palais impériaux, et figurons-nous que, dans un de ces momens de plus en plus rares où l'empire est calme et victorieux, nous visitons la célèbre colline. A ce moment, elle appartient toute aux césars; leur famille, leurs soldats, leurs serviteurs sont seuls à l'occuper. Elle contient des édifices d'âges très divers, dont quelques-uns remontent aux origines même de Rome, mais qui sont tous entretenus et réparés avec le plus grand soin. Aucune ruine n'y attriste l'œil, les césars n'en veulent souffrir nulle part; rien dans leur empire ne doit avoir un air de misère et de désolation qui fasse honte à la prospérité de leur règne. Ne sait-on pas que l'un d'eux alla jusqu'à abolir, sans plus de façon, les sociétés qui s'étaient formées pour acheter les grands domaines, et qui, après avoir tiré un bon profit des terres en les morcelant, ne prenaient pas la peine d'entretenir les maisons quand on ne trouvait pas à les vendre? L'empereur est indigné de cette conduite; il déclare, dans son édit, que c'est « un commerce meurtrier, ennemi de la paix du monde, » et qui insulte à la félicité publique, « qu'au lieu de couvrir les champs de décombres, il convient à un siècle aussi fortuné de bâtir de nouvelles maisons, afin de faire mieux resplendir le bonheur du genre humain (1). » Ces maximes, on le comprend, devaient être pratiquées au Palatin plus qu'ailleurs; il était convenable que tout fût maintenu en bon état autour des palais impériaux; aussi, malgré toutes les misères de l'empire, n'y laissa-t-on jamais rien tomber en ruines : c'est ce

(1) Ce curieux décret contre les bandes noires chez les Romains a été publié et commenté par M. Egger dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.

qui explique que les plus vieilles masures s'y soient conservées jusqu'à l'arrivée des barbares.

Il y avait donc sur le Palatin des monumens de tous les âges, et le grand intérêt qu'il offrait à un visiteur, c'est que dans un espace restreint il contenait pour ainsi dire toute l'histoire de Rome. Depuis l'époque « où les bœufs de l'Arcadien Évandre vinrent s'y reposer » jusqu'au temps où s'y établit la dynastie africaine et orientale des Sévère, chaque siècle y avait laissé quelque souvenir. Il contenait la demeure du premier roi et le palais du premier empereur; on y montrait l'endroit où habitaient les grands consulaires de la république et les meilleurs des princes. On pouvait y suivre toutes les transformations du culte national : le temple de Jupiter Stator, celui d'Apollon, celui de la Mère des dieux, rappelaient successivement l'époque où Rome se contentait des divinités du Latium, celle où elle laissa pénétrer chez elle les dieux de la Grèce, celle enfin où elle alla chercher les cultes exaltés de l'Orient, qui lui firent connaître des besoins religieux nouveaux et préparèrent la voie à la religion des juifs et des chrétiens. On venait visiter avec respect tous ces monumens, et les plus anciens, quoique les plus simples, n'étaient pas les moins fêtés. Les Romains ne ressemblaient pas à ces parvenus qui rougissent de l'humilité de leurs origines et cherchent à les cacher; au contraire, ils en tiraient vanité parce qu'elles leur faisaient mieux mesurer la grandeur du chemin qu'ils avaient parcouru. Aucune époque de leur histoire n'était exclue de leur reconnaissance : ils savaient que tous les siècles avaient travaillé à la gloire de Rome; les haines politiques, les préjugés de parti n'avaient pas le pouvoir de les rendre injustes pour personne; quelle qu'eût été l'ardeur des disputes, le temps avait tout apaisé, et rien n'était resté du passé que la mémoire toujours vivante des services rendus au pays. Le patriotisme d'un Romain du IIIe siècle se composait d'une admiration égale pour les héros de la république et pour les grands empereurs, et l'on visitait avec les mêmes sentimens de respect et de fierté la cabane de Romulus, la maison de Cicéron et le palais d'Auguste.

Ce qui dominait pourtant, ce qui avait laissé le plus de souvenirs au Palatin, c'était l'époque impériale. Il n'est pas tout à fait exact de prétendre qu'il contenait, comme le dit l'enseigne des jardins Farnèse, le palais des césars *(Palazzo de' cesari)*, ce qui laisserait croire qu'il n'y existait qu'une vaste habitation sans cesse agrandie et embellie par les empereurs nouveaux qui venaient s'y établir, comme l'ont été nos Tuileries. C'était plutôt le quartier des palais. Il y en avait cinq différens, qui portaient le nom des princes qui les avaient bâtis. Il ne se trouve rien de semblable dans nos capitales modernes. Quand les princes, par caprice ou par vanité,

veulent aujourd'hui se construire une habitation nouvelle, c'est presque toujours très loin de l'ancienne. Ils tiennent à changer, ils cherchent d'abord une situation différente et des points de vue nouveaux. Les deux principales résidences des papes, le Vatican et le Quirinal, sont placées aux deux extrémités de Rome. Ici au contraire tout est réuni sur la même colline : elle était devenue le domicile de l'empire, et il ne semblait pas qu'un prince pût résider ailleurs. Dion prétend que les lieux où les empereurs séjournaient dans leurs voyages prenaient le nom du Palatin.

Cet entassement de palais devait produire sur les visiteurs une très grande impression. Figurons-nous un provincial intelligent et curieux, comme il s'en trouvait beaucoup alors, un Gaulois, un Africain, un Espagnol, qui venaient voir cette Rome dont le monde entier s'entretenait; même après avoir traversé les forums impériaux et admiré les merveilles du Capitole, le Palatin avait de quoi les étonner; il nous est aisé d'imaginer le spectacle qu'ils devaient avoir sous les yeux; les fouilles de ces dernières années nous permettent de refaire assez exactement la topographie de la colline. Quand on arrivait par ce *clivus Palatinus*, dont j'ai tant de fois parlé, et qu'on passait sous la vieille porte de Romulus, voisine du temple de Jupiter Stator, on avait devant soi la façade du palais de Domitien. Ce palais, qui se présentait aux regards avant les autres, était aussi le plus important de tous, celui qui semblait le mieux répondre à la majesté des césars; une place, *l'area Palatina*, située à droite, divisait les palais impériaux en deux groupes distincts : l'un de ces groupes comprenait la maison de Tibère et celle de Caligula, bâties au nord de la colline, le long du Vélabre et du Forum, l'autre groupe se composait de trois palais différents, ayant leur façade, leur entrée, leur caractère propres, qui pourtant communiquaient entre eux et pouvaient, dans quelques circonstances solennelles, ne former qu'un seul palais. Celui de Domitien était contigu à la maison d'Auguste, plus reculée vers le midi et qui atteignait de ce côté les limites de la colline; sur la même ligne, un peu plus loin, se trouvait le palais de Sévère, qui occupait tout l'angle méridional du Palatin. Ce qui restait de la colline, en dehors des temples et des édifices historiques, servait au logement des esclaves ou des affranchis de l'empereur.

Je suis assez tenté de croire que, tout en admirant beaucoup le Palatin, si nous pouvions le voir comme il était au IIIe siècle, nous ferions pourtant quelques réserves. Notre goût a pris certaines habitudes, il a fini par avoir des exigences qui ne seraient pas tout à fait satisfaites. Il est probable que les accès et les alentours des palais impériaux nous sembleraient mesquins; le *clivus Palatinus* n'est pas large, le *clivus Victoriæ* est encore plus étroit, l'*area Pa-*

latina ne paraît pas non plus assez vaste. Si le palais de Domitien était aussi élevé que Stace le prétend, on ne sait vraiment où l'on pouvait se mettre pour en embrasser toute la hauteur. A l'intérieur, ces habitations magnifiques nous plairaient davantage. Les salles, les cours, les portiques, exciteraient notre admiration. Je crois pourtant que nous serions fort surpris de n'y pas trouver de jardins. Quand les empereurs voulaient goûter les plaisirs des champs, ils sortaient de Rome. Tout près de la ville, sur le lac d'Albe, à Tibur, ils possédaient des villas charmantes qu'il leur était facile de visiter tant qu'il leur plaisait. S'ils tenaient à jouir de la vraie campagne, de la campagne sans apprêts et sans parure (*rus verum barbarumque*), ils allaient plus loin : on sait combien Antonin était heureux de faire ses vendanges dans ses grands domaines du Latium. Cela leur suffisait, et ils ne semblent pas avoir jamais planté au Palatin de ces jardins fastueux dont les riches d'aujourd'hui aiment à entourer leurs demeure (1). Néron seul devança nos goûts; mais peut-être était-ce moins par amour des champs que pour se donner le plaisir superbe de forcer la nature. Il lui semblait sans doute extraordinaire et tout à fait digne d'un césar d'amener des forêts au milieu de Rome et de posséder un étang d'eau salée à dix lieues de la mer. Ces réserves faites, nous serions, je crois, aussi frappés que les Romains de l'empire de la beauté des édifices construits sur le Palatin. Quoique datant d'époques différentes, ils ne devaient pas présenter entre eux ces diversités qui blessent l'œil d'un délicat. L'incendie, ce fléau chronique de l'ancienne Rome, les avait souvent atteints. A chaque fois on s'empressait de les rebâtir, car Rome, suivant le mot de Martial, ressemblait au phénix qui se rajeunit en se brûlant, et, quand on les rebâtissait, on les mettait toujours un peu à la mode du jour. De cette façon, les disparates qui pouvaient choquer s'étaient effacées, et il restait pourtant assez de différence pour piquer par le contraste l'attention des visiteurs. Chacun des palais avait son caractère et ses mérites particuliers. Celui d'Auguste devait être plus simple et d'un goût plus grave, celui de Domitien somptueux jusqu'à la profusion, celui de Sévère empreint de ce goût du grandiose qui se retrouve dans la construction des thermes de Caracalla. L'intérieur des appartemens était orné avec une magnificence incomparable; les salles et les portiques ressemblaient à de véritables musées où l'on avait réuni les chefs-

(1) Il est pourtant question des jardins d'Adonis (*Adonea*), qui se trouvaient dans le palais de Domitien; mais ils devaient avoir fort peu d'étendue. Par ce nom d'*Adonea*, les Syriens et les Égyptiens entendaient plutôt des jardinières que des jardins véritables. C'étaient des vases de terre où l'on semait, à l'époque de la fête d'Adonis, des plantes qui germent et meurent en quelques jours. Cette végétation hâtive et courte était une image de la destinée du héros dont on célébrait la mort prématurée.

d'œuvre de tous les âges. Pline disait déjà que de son temps on y voyait les ouvrages des artistes les plus distingués de la Grèce; les empereurs qui suivirent, surtout Hadrien, ce fin connaisseur, cet ami passionné des beaux-arts, durent singulièrement enrichir la collection. Pour que rien n'y manquât, on y avait rassemblé aussi une grande abondance de livres rares et précieux. Les deux bibliothèques latine et grecque du portique d'Apollon et celle de la maison de Tibère étaient célèbres dans le monde entier.

Ajoutons enfin que la situation des palais impériaux répondait à leur beauté. Cicéron dit que le Palatin était le plus bel endroit de Rome. On dominait de là toute la ville, et le regard embrassait presque tous les monumens célèbres dont la république et l'empire l'avaient ornée. « Quel plus noble séjour, dit Claudien, pouvaient choisir les maîtres du monde? Sur cette colline, la puissance a plus de grandeur; il semble qu'elle ait mieux la conscience de sa force. Là, le palais des monarques, élevant au-dessus du Forum sa tête altière, voit à ses pieds les temples des dieux, rangés en cercle autour de lui comme des postes avancés qui le protégent. Spectacle sublime! De là l'œil aperçoit, au-dessus des autels de Jupiter tonnant, les géans suspendus à la roche Tarpéienne, l'or ciselé des portes du Capitole et, sur le faîte des temples qui de toutes parts usurpent les plaines de l'air, ces statues qui semblent s'agiter dans les nuages; plus loin, ces colonnes rostrales recouvertes de l'airain des navires, et ces édifices construits sur le sommet des plus hautes montagnes, travaux audacieux que la main de l'homme ajouta à l'œuvre de la nature, et ces innombrables arcs de triomphe chargés des dépouilles des nations. Partout l'éclat de l'or frappe les yeux éblouis et par son scintillement perpétuel fatigue les prunelles tremblantes. » Toutes ces richesses ont disparu; il ne reste que les fondations de ces palais de marbre du haut desquels le poète contemplait les édifices dorés du Forum : ce ne sont plus aujourd'hui que des ruines d'où l'œil s'étend sur d'autres ruines; mais, s'il nous paraît difficile d'imaginer ce qu'ils devaient être quand ils étaient entiers, souvenons-nous que ceux qui les visitaient, dans les derniers temps de l'empire d'Occident, ne croyaient pas que la magnificence pût aller plus loin, et qu'ils leur paraissaient l'idéal d'une habitation souveraine. Dès le IIIe siècle, le mot de palais, dérivé du nom du Palatin, désigne en latin et en grec la demeure d'un monarque; il a passé de là dans les langues modernes, comme celui de césar, que les barbares ont pieusement recueilli au moment même où ils détruisaient l'empire, pour en faire le plus beau titre qu'on pût donner au pouvoir suprême.

GASTON BOISSIER.

LE

CARDINAL DE RETZ

SES DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE ECCLÉSIASTIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX.

I

La figure du cardinal de Retz est si originale, si diverse, si étincelante d'esprit, elle est en même temps si fuyante, si mobile et si changeante, qu'elle a éveillé tour à tour la curiosité des plus grands écrivains et que plusieurs d'entre eux, piqués au jeu par l'extrême difficulté de la peindre, ont essayé de la fixer sur leur toile. Que dire de Retz après ce qu'en ont si bien dit La Rochefoucauld, la duchesse de Nemours, Bossuet, Voltaire, Victor Cousin et Sainte-Beuve? N'est-il pas imprudent de s'attaquer à un tel sujet après de tels maîtres? Jamais, à coup sûr, nous n'aurions eu l'ambitieuse pensée de marcher, même de fort loin, sur leurs traces, si nous n'avions découvert nombre de documens, de lettres intimes de Retz, de correspondances ministérielles du temps, qui le montrent sous de nouveaux aspects et sous un nouveau jour. C'est donc Retz lui-même qui souvent nous révélera ses pensées, ses sentimens les plus secrets; c'est Retz qui sera son propre peintre.

Jusqu'ici on ne s'est guère attaché qu'à étudier le chef de la fronde. Je voudrais aujourd'hui esquisser les traits de l'homme d'église, de l'homme au moral, guider le lecteur plus avant au mi-

lieu de ce labyrinthe où Retz s'est efforcé de l'égarer dans le cours de ses *Mémoires*, de peur de lui découvrir les derniers abîmes de son âme.

Interrogeons la jeunesse de Paul de Gondi; elle nous donnera la clé de sa vie entière. Bien que, de son propre aveu, il eût *l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers*, l'aveugle piété de son père, à laquelle, il faut bien le dire, se mêlait beaucoup d'ambition, l'avait contraint d'entrer malgré lui dans les ordres, afin qu'il pût succéder, en qualité d'archevêque de Paris, à François de Gondi, son oncle. Depuis trois générations, l'archevêché n'était pas sorti de la famille; il était devenu pour elle comme une charge héréditaire.

Jamais vocation ne fut plus forcée, plus à contre-sens que celle du jeune abbé. Les vertus de sa mère et les exemples de son précepteur Vincent de Paul n'avaient eu aucune prise sur son âme ardente, irrésistiblement vouée à l'intrigue, à l'action, et absolument fermée aux aspirations et aux croyances religieuses. On sait les efforts désespérés qu'il tenta pour briser le joug. Il courut au-devant des duels, des aventures galantes, espérant, à force de scandales, détourner son père de sa première résolution; mais le vieillard fut inflexible, et Paul de Gondi dut se résigner à garder la soutane. Telle était alors la fatale condition des cadets de familles nobles; destinés, bon gré, mal gré, dès leur naissance, à la vie ecclésiastique, on ne saurait être surpris qu'ils aient souvent donné l'exemple des plus éclatans désordres. C'est à ce point de vue équitable qu'il faut se placer pour juger Paul de Gondi, et pour excuser, du moins en partie, les dérèglemens de sa jeunesse.

Retz a pris soin de nous initier lui-même à ses premiers débuts dans la carrière ecclésiastique, et, il faut l'avouer, cette partie de ses confessions est à coup sûr la moins déguisée et la plus sincère. Loin de nous cacher dans ses *Mémoires* les scandales de sa vie de prêtre et le triste rôle d'hypocrisie auquel il se condamna pour les couvrir aux yeux de ses contemporains, il les étale avec complaisance, on peut même dire avec coquetterie. Jamais il ne parle des choses les plus saintes que d'un ton profane et dégagé, en grand seigneur qui se croit tout permis, qui se place bien au-dessus des conventions sociales, des vertus bourgeoises, des croyances de la foule. Il est de la race des don Juan qui se font un jeu de toutes les lois divines et humaines; mais il a de tout autres proportions que le don Juan de Molière, car il emprunte parfois à son caractère de prêtre un air satanique. Pour lui la vie n'est qu'un théâtre, et tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, papes et empereurs, princes et rois, prélats et gentilshommes, ne sont que des acteurs

qui jouent plus ou moins bien leur rôle sur la scène du monde. L'essentiel pour lui c'est que ce rôle soit bien joué, l'important c'est de réussir, n'importe par quels moyens. D'abord simple abbé, il se place *au parterre ou à l'orchestre, jouant et badinant avec les violons*, pour examiner la pièce; bientôt, devenu archevêque de Corinthe, *il monte sur le théâtre* pour se mêler lui-même à la comédie ou au drame, pour y jouer les rôles de son choix. Pendant tout le cours de ses *Mémoires*, il ne cesse d'user d'expressions empruntées à la langue du théâtre. Non-seulement il étudie ses rôles avec la passion et l'art d'un acteur consommé, mais il a soin de dresser ses confidens et ses complices pour que la pièce soit jouée avec ensemble, et que l'intrigue soit menée à bonne fin.

Notre abbé commence à se préparer de son mieux au rôle qui lui a été imposé bien malgré lui, à son rôle ecclésiastique. L'âge est venu, et avec l'âge la réflexion. A l'en croire, ce qui le fixe irrévocablement dans sa profession, c'est la mort imprévue et soudaine du comte de Soissons, avec lequel il prétend avoir conspiré contre la vie de Richelieu. Désormais il n'entrevoit plus d'événement considérable, de conjuration sérieuse à laquelle il se puisse mêler et qui lui permette de quitter la soutane avec éclat; mais le vrai motif de sa résignation, comme il l'avoue lui-même un peu plus loin, c'est que la santé de Richelieu s'affaiblit, et que « l'archevêché de Paris commence à flatter son ambition (1). » Jusque-là Richelieu s'était obstinément refusé à le nommer coadjuteur de Paris et non sans les plus graves motifs. Instinctivement il n'avait cessé de témoigner une répulsion marquée pour cette race toujours remuante et cabalante des Gondi. Il savait à quel point l'abbé de Retz était d'humeur difficile et factieuse; en plus d'une rencontre, il avait eu fort à se plaindre de lui. Ce qui acheva de l'indisposer, ce fut la lecture de la *Conjuration de Fiesque*, œuvre manuscrite de l'abbé, à peine alors âgé de dix-sept ans, et qu'une indiscrétion avait fait tomber entre ses mains. Après avoir jeté les yeux sur cet opuscule, dans lequel l'auteur fait l'apologie des conspirations et de l'assassinat politique, Richelieu devina sans peine les allusions dirigées contre sa personne et son ministère. « Voilà, dit-il à ses confidens, un dangereux esprit! » Il ne le désignait plus que par ces mots : « ce petit audacieux, » et il se promit bien, tant qu'il vivrait, de le tenir écarté des affaires.

En attendant la fin prochaine du redoutable ministre, qui se pouvait lire aisément dans ses traits altérés par un mal profond, l'abbé

(1) M. Marius Topin, dans son ingénieuse et spirituelle étude : *le Cardinal de Retz, son génie et ses écrits*, a fort bien indiqué le moment précis où l'ambition prend le dessus sur toutes les autres passions du jeune abbé.

de Retz se préparait de son mieux aux événemens. « Je me résolus, nous dit-il, non pas seulement à suivre, mais encore à faire ma profession. » Le moment lui paraissait venu d'entrer plus sérieusement dans son rôle. Deux de ses intimes amies venaient, l'une de l'abandonner, l'autre de le trahir. « Mme de Guémené, poursuit-il, s'était retirée depuis six semaines dans sa maison de Port-Royal. M. d'Andilly (un des solitaires) me l'avait enlevée; elle ne mettait plus de poudre, elle ne se frisait plus, et elle m'avait donné mon congé dans toute la forme la plus authentique que l'ordre de la pénitence pouvait demander. Si Dieu m'avait ôté la Place-Royale (où demeurait Mme de Guémené), le diable ne m'avait pas laissé l'Arsenal (habité par la maréchale de La Meilleraye), où j'avais découvert, par le moyen du valet de chambre, mon confident,... que Palière, capitaine des gardes du maréchal, était pour le moins aussi bien que moi avec la maréchale. Voilà de quoi devenir un saint. » Notre abbé devient plus réglé, à l'extérieur, s'entend; il sauve de son mieux les apparences, il vit fort retiré, il manifeste sa résolution de s'attacher irrévocablement à sa profession, il fréquente les gens de science et de piété, et fait presque de son logis une académie. Il commence par ménager sans affectation les chanoines et les curés qu'il trouve dans les salons de l'archevêché. Il n'ose toutefois faire le dévot, car de temps à autre il aurait à craindre de laisser tomber son masque; mais il estime beaucoup les dévots, ce qui, « à leur égard, dit-il, est un des plus grands points de la piété. » Cependant, et en secret, il se comporte à la façon du comte de Brion, lequel, ayant été deux fois capucin, « faisait un salmigondis perpétuel de dévotion et de péchés. » Comme il ne peut se passer de galanteries, « la jeune et coquette Mme de Pommereux » le console bientôt des infidélités de Mme de La Meilleraye et de la retraite momentanée de la princesse de Guémené à Port-Royal, qui par le fait n'était qu'une *escapade*. « Enfin, nous dit Retz, qui poursuit sa confession le plus gaîment du monde en ne cessant d'y mêler celle de ses nobles amies, ma conduite me réussit et au point qu'en vérité je fus fort à la mode parmi les gens de ma profession, et que les dévots même disaient, après M. Vincent, qui m'avait appliqué ce mot de l'Évangile, « que je n'avais pas assez de piété, mais que je n'étais pas trop éloigné du royaume de Dieu. »

Tout d'abord la fortune lui sourit; aussi ferré sur la théologie que sur l'escrime, un jour, en présence du maréchal de La Force et de Turenne, il est mis aux prises avec un fameux ministre protestant, Mestrezat. La dispute s'échauffe, se prolonge en neuf conférences; l'abbé finit par l'emporter et convertit un gentilhomme protestant du Poitou. L'affaire fit grand bruit. Un saint homme,

l'évêque de Lisieux, enthousiasmé d'un tel succès, introduit dans l'hôtel de Vendôme, dont il est le commensal et l'ami, notre galant théologien afin qu'il y explique en français les épîtres de saint Paul, et celui-ci en profite pour faire sa cour à Mlle de Vendôme. D'abord la belle princesse semble se prêter au jeu, mais au dernier moment elle lui échappe, et notre don Juan avoue qu'il ne put l'ajouter à sa liste. « Vous voyez, nous dit-il toujours du même ton, que mes occupations ecclésiastiques étaient diversifiées et égayées par d'autres qui étaient un peu plus agréables; mais elles n'en étaient pas assurément déparées. La bienséance était observée en tout, et le peu qui y manquait était suppléé par mon bonheur, qui fut tel que tous les ecclésiastiques du diocèse me souhaitaient pour successeur de mon oncle avec une passion qu'ils ne pouvaient cacher. »

A la mort de Richelieu, il eut un moment l'espoir d'être nommé coadjuteur. Par d'habiles manœuvres, il était parvenu à endormir la jalousie et les susceptibilités de son oncle l'archevêque, même à le gagner à son projet; mais, comme il eut l'imprudence de mettre en mouvement la Sorbonne, les curés de Paris et le chapitre pour demander la coadjutorerie au roi, les nouveaux ministres, Mazarin, de Noyers et Chavigny, en prirent de l'ombrage et le traversèrent. On l'éconduisit en lui disant qu'il était trop jeune, et qu'il avait fait trop grand bruit de cette affaire avant que le roi en fût saisi. Un obstacle plus sourd et plus dangereux vint le menacer. Le secrétaire d'état de Noyers, « dévot de profession et même jésuite secret, » qui était alors très influent, se mit en tête de succéder à l'archevêque de Paris, menacé d'un jour à l'autre d'une mort prochaine. Il fallait éloigner à tout prix le plus sérieux des compétiteurs, Paul de Gondi. De Noyers lui fit offrir l'évêché d'Agde, qui valait 30,000 livres de rente; mais l'abbé « para la botte » fort adroitement. Il eut l'art de faire agréer son refus au roi, sous prétexte qu'il appréhendait « extrêmement le poids d'un évêché éloigné, et que son âge avait besoin et de lumières et de conseils qui ne se rencontrent presque jamais que fort imparfaitement dans les provinces. » La vérité est qu'il avait une ambition plus haute et que « sa dévotion, comme il le dit fort spirituellement lui-même, ne le portait nullement en Languedoc. » La dévotion de Retz était essentiellement parisienne. Louis XIII, pendant tout son règne, refusa de le nommer coadjuteur de Paris, et il semble que, sur ce point comme sur tant d'autres, il ait voulu se conformer aux dernières volontés de Richelieu (1). Ce ne fut que sous la régence que Paul

(1) Dans son intéressante étude intitulée : *Louis XIII et Richelieu*, M. Marius Topin a parfaitement prouvé que le roi, après la mort de son ministre, suivit scrupuleusement sa politique et ses dernières intentions.

de Gondi, grâce aux sollicitations de son père, ancien général des galères, devenu prêtre de l'Oratoire, finit par obtenir d'Anne d'Autriche ce poste si ardemment désiré, son premier échelon pour arriver à l'archevêché, puis, comme deux de ses oncles, au cardinalat.

Noustouchons à l'un des momens les plus décisifs de la vie de Retz, à l'heure où, pour exercer ses nouvelles fonctions, il est tenu de se faire prêtre. Écoutons sa propre confession, qui jette une si vive lumière dans les profondeurs de son âme : « Comme j'étais obligé, dit-il, de prendre les ordres, je fis une retraite dans Saint-Lazare, où je donnai à l'extérieur toutes les apparences ordinaires. L'occupation de mon intérieur fut une grande et profonde réflexion sur la manière que je devais prendre pour ma conduite. Elle était très-difficile. Je trouvais l'archevêché de Paris dégradé, à l'égard du monde, par les bassesses de mon oncle, et désolé, à l'égard de Dieu, par sa négligence et par son incapacité. Je prévoyais des oppositions infinies à son rétablissement, et je n'étais pas si aveuglé que je ne connusse que la plus grande et la plus insurmontable était dans moi-même. Je n'ignorais pas de quelle nécessité est la règle des mœurs à un évêque, je sentais que le désordre scandaleux de celles de mon oncle me l'imposait encore plus étroite et plus indispensable qu'aux autres, et je sentais, en même temps, que je n'en étais pas capable, et que tous les obstacles de conscience et de gloire que j'opposerais au dérèglement ne seraient que des digues fort mal assurées. *Je pris, après six jours de réflexion, le parti de faire le mal par dessein*, ce qui est sans comparaison le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde, et parce que, en le faisant ainsi, on y met toujours les préalables qui en couvrent une partie, et parce que l'on évite par ce moyen le plus dangereux ridicule qui se puisse rencontrer dans notre profession, qui est celui de mêler à contre-temps le péché dans la dévotion. Voilà la sainte disposition avec laquelle je sortis de Saint-Lazare. Elle ne fut pourtant pas de tout point mauvaise, car je pris une ferme résolution de remplir exactement tous les devoirs de ma profession et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres que je pouvais être méchant pour moi-même. » Enregistrons de tels aveux qui nous découvrent dans ses derniers replis l'âme de Retz, et qui nous donneront la clé de ce qui va suivre.

Né à une époque où l'incrédulité avait pénétré fort avant dans les hautes classes, il appartenait à la race des esprits-forts, des *libertins*, comme on disait en ce temps-là. Il était lié avec les Fiesque et les Ruvigny, qui, dans les salons du Marais, à l'exemple du poète Théophile Viaud, leur maître, faisaient hautement profession d'athéisme. « C'est à tort qu'on l'accuse d'être janséniste, disait plaisamment de lui un pamphlétaire; avant d'être janséniste, il fau-

drait d'abord qu'il fût chrétien. » Or le coadjuteur ne l'était pas plus que certains prélats italiens du XVe et du XVIe siècle, qui croyaient bien plus aux miracles de la cabale et de la magie qu'à ceux de l'Évangile, et qui se vantaient même publiquement d'être athées. Retz ne pensait pas qu'il fût indispensable d'avoir une croyance pour être prêtre ou évêque. Un jour l'abbé de Lavardin ayant été accusé d'athéisme en plein conseil de conscience par Vincent de Paul, qui trouvait le cas assez grave pour lui refuser un évêché, le coadjuteur, d'après le témoignage de Tallemant des Réaux, prit chaudement la défense de l'abbé, comme si ce n'était point là une cause d'exclusion, et comme s'il eût eu à plaider *pro domo sua*. Il ne croyait pas plus à la magie et aux esprits qu'à tout le reste. Un jour, Mlle de Vendôme lui ayant dit qu'elle doutait fort qu'il crût au diable, il se garda bien, comme on le sait, de la détromper; loin de là, il lui répondit d'un ton moqueur, de l'air d'un homme qui n'entend pas être pris pour dupe.

La façon dérisoire dont Retz pratique ses fonctions religieuses ne met pas moins à découvert son profond scepticisme. Dans une lettre à la reine (1), Mazarin l'accuse formellement d'avoir révélé le secret de la confession pour amuser des dames; plus tard, il reproduit la même accusation dans un mémoire adressé au pape (2). Il l'accuse aussi de dire invariablement la messe sans se confesser, « ce qu'on ne sait pas qu'il ait jamais fait, » ajoute-t-il (3). Il assure, non sans raison, que le coadjuteur avait « mené une vie fort dissolue, étant abbé, qu'il s'était même battu en duel, » sans avoir « jamais été absous de l'irrégularité et des censures (4), » et qu'il avait « continué la même façon de vivre, au scandale public de tout le diocèse. » Mazarin se complaisait, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, à dérouler aux yeux de la reine la liste des méfaits de son ennemi : « Ce ne serait jamais fait si on voulait conter en détail les impiétés, débauches et méchancetés qu'il a faites, sues de tout le monde depuis trois ans (5). » — « Les plus intimes du coadjuteur, poursuit-il, qui le connaissent dans le fond, tombent d'accord qu'il n'a aucune religion, et que, s'il a affecté de paraître partial et de favoriser l'opinion de Jansénius, ç'a été parce qu'il a cru qu'il aiderait par ce moyen à former un grand parti

(1) Lettre de Mazarin à la reine, Brûlh, 10 avril 1651.

(2) *Mémoire des crimes sur lesquels le procès doit être fait au cardinal de Retz* (juillet 1655). Ce mémoire était destiné à être mis sous les yeux du pape, lorsque Louis XIV intenta par-devant lui, contre Retz, un procès pour crime de lèse-majesté.

(3) Lettre à la reine, du 10 avril 1651.

(4) *Mémoire des crimes du cardinal de Retz;* Archives du ministère des affaires étrangères.

(5) Même lettre à la reine, du 10 avril 1651.

dans le royaume... Ces intimes-là disent qu'il ne faut pas éplucher les actions du coadjuteur pour connaître son esprit, car d'abord on voit en toutes qu'il est le plus superbe, ambitieux et malintentionné des hommes, ennemi du repos et de l'ordre, et sans aucune foi... En moins de dix-huit mois, il a changé six fois de parti. » Mazarin va même jusqu'à l'accuser de plusieurs tentatives d'assassinat, l'une sur Condé, l'autre sur le gouverneur de la ville d'Orléans. L'accusation, bien qu'elle parte d'un ennemi mortel, n'est pas de nature à nous surprendre. Retz n'avoue-t-il pas lui-même, dans ses *Mémoires*, que lors de la conspiration du comte de Soissons contre Richelieu, il avait formé le projet d'assassiner le cardinal à l'autel? Ne sait-on pas d'ailleurs que les Gondi de France, fidèles à leurs mœurs italiennes, ne reculaient pas à l'occasion devant de tels moyens, et que le duc de Retz, frère du coadjuteur, complice de cette même conspiration du comte de Soissons, avait trempé, lui aussi, dans le projet du meurtre de Richelieu? Après avoir peint le coadjuteur sous des traits si noirs, Mazarin ajoute : « Feu M. le cardinal (de Richelieu) le regarda toujours, quoiqu'en sa jeunesse, comme un esprit de trouble et de révolte, et qui enchérirait sur les mauvaises qualités desquelles la maison de Retz était accusée, et le voyant une fois, il dit à son maître de chambre... qu'il avait le visage tout à fait patibulaire (1). » Tallemant prête le même mot à Richelieu.

Un fait des plus caractéristiques, c'est que le coadjuteur, malgré son incrédulité, ou tout au moins sa profonde indifférence pour le dogme catholique, ne manquait pas une occasion de s'élever avec force contre les protestans et d'appeler sur leurs têtes les rigueurs du pouvoir (2). Il y a plus encore. Dans son panégyrique de saint Louis, il allait jusqu'à réclamer, lui homme de si peu de foi, le rétablissement des terribles ordonnances de ce monarque contre les blasphémateurs et les impies, qui étaient condamnés, entre autres peines, à avoir la langue percée. Pour mettre son scepticisme à couvert, il dépassait encore le fanatisme de son temps.

Le coadjuteur fit éclat dans Paris par ses sermons. Lorsqu'il s'était piqué d'être un théologien consommé, il avait conquis le premier rang en Sorbonne. Lorsqu'il voulut être un prédicateur célèbre, il éclipsa bientôt les orateurs de son temps les plus en renom, les Faure, les Bourgeade, les Beaumont, les Cohon, les Senaut, les Lisieux, les Lingendes, noms presque tous oubliés aujourd'hui. Olivier d'Ormesson constate dans son *Journal* le succès qu'obtint un

(1) Lettre à la reine, du 10 avril 1651.
(2) Discours prononcé devant l'assemblée du clergé en 1645.

de ses premiers sermons : « Le 3 décembre 1643, M. le coadjuteur prêcha à Saint-Jean, où était la reine, avec toute la suffisance et éloquence possible, dont chacun espère beaucoup de fruit, quand il sera archevêque de Paris... » Le bonhomme Cospéan, évêque de Lisieux, son maître d'éloquence et de théologie, en pleurait de joie. Tout Paris courait à ses avens et à ses carêmes. La *Gazette* enregistrait avec le plus grand soin ses succès qui allaient chaque jour en grandissant, et elle le comblait d'éloges. Un jour (30 juillet 1646), à Fontainebleau, devant le jeune roi et la reine-mère, parlant au nom de l'assemblée du clergé, « il porta la parole avec tant de grâce et d'éloquence que tous en demeurèrent grandement satisfaits. » En janvier 1648, le roi vient à Notre-Dame, afin d'y rendre grâce à Dieu du rétablissement de sa santé, et le coadjuteur lui adresse « un pieux et éloquent discours » pour le féliciter de cet heureux événement. Le 25 août de la même année, il prononce dans l'église de Saint-Louis, des jésuites, « une très docte et très élégante prédication (le panégyrique du saint roi) en présence de leurs majestés, de Monsieur, de Mademoiselle, de son Éminence (le cardinal Mazarin) et de toute la cour. » Le 21 novembre suivant, dans l'église des Filles-Sainte-Marie, « il prêcha très doctement, suivant sa coutume. » Le jour de Noël 1649, « il prêcha très doctement, à son ordinaire, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. » Le 5 mars 1650, ajoute la naïve *Gazette*, M. le coadjuteur, « voulant rendre son zèle et sa doctrine non moins exemplaires que ses mœurs, prêcha dans la plus populeuse paroisse de l'univers, celle de Saint-Eustache, où se trouvèrent son altesse royale (le duc d'Orléans) et plusieurs autres princes, seigneurs et dames de haute condition, outre la foule incroyable de ses autres auditeurs, qui s'en retournèrent tous merveilleusement satisfaits. » Le 1er novembre 1652, devenu cardinal depuis quelques mois, il fit à Saint-Germain-l'Auxerrois, en présence du roi et de la reine-mère, « un sermon digne de son bel esprit sur le sujet de la fête (de la Toussaint). » Voici en quels termes Loret, dans sa *Muse historique*, parle du succès qu'obtint ce jour-là l'orateur :

« . . . Notre église était si pleine
De gens pour l'entendre prêcher,
Qu'on n'en pouvait presque approcher.
Heureux qui pouvait avoir place,
Soit par amitié, soit par grâce,
Soit en donnant un quart d'écu,
Soit par compliment, soit prière,
Ou par quelque autre manière.
. . . . . .

J'avais, pour être mieux à l'aise,
Donné dix sols pour une chaise;
Mais lorsque la cour arriva,
Ma chaise rompit et creva,
Tant grosse et grande était la presse;
Et tout franchement je confesse
Que, ne pouvant plus respirer,
Il me fallut lors retirer.
. . . . . .
. . . . . .
Ainsi ni moi ni mes oreilles
N'entendirent point les merveilles
Qu'il débita dans ce saint lieu
En l'honneur des saints et de Dieu. »

Cette déconvenue n'empêcha pas le gazetier d'apprendre à ses lecteurs que le sermon fut beau et prononcé « avec un ton grave et hardi. » Il est un témoignage plus précieux encore, puisqu'il émane d'un homme de ce temps-là qui fut pour notre prose ce que fut Malherbe pour notre poésie. Voici comment s'exprimait Balzac sur l'éloquence de Paul de Gondi dans une lettre qu'il lui adressait en lui offrant une de ses œuvres : « Enseignant à bien vivre, lui dit-il à une époque où la vie licencieuse du prélat n'avait pas encore fait scandale, vous nous donnez des exemples de bien parler. Je compte, entre les disgrâces de mon exil, les pertes que je fais ici de ces agréables et utiles enseignemens, de ces torrens d'or qui tombent de votre bouche et dont vous enrichissez votre peuple. C'est un grand malheur, il faut l'avouer, de n'être plus du monde en un temps où le monde est si beau à voir, et ce n'est pas un petit acte de modération de se contenter du silence de l'ermitage, à cette heure qu'il y a dans l'église un autre fils du tonnerre, et que vous traitez des choses divines avec toute la force et toute la dignité dont est capable l'éloquence humaine. » L'éloge est excessif et dépasse toutes les bornes, mais il prouve du moins la haute opinion qu'avaient les contemporains de l'éloquence du coadjuteur. Ailleurs Balzac disait que les sermons de l'avent prêchés à Saint-Jean-en-Grève par le jeune prélat pouvaient passer « pour une traduction d'un père grec, et d'un père de la plus haute classe, tant de l'une que de l'autre église. Il ne faudrait pour cela, ajoute-t-il, que mettre Antioche à la place de Paris (1). » Et dans *le Socrate chrétien*, lorsque Socrate vient à faire l'éloge du plus éloquent des pères de l'église : « Je ne connais point votre saint Jean Chrysostome, lui répond un des interlocuteurs. Mais vous ne dites rien de lui qui ne se vérifie en notre M. l'abbé de Retz. L'éloquence avec laquelle il explique les

(1) *Œuvres de Balzac*, édit. in-f°, t. Ier, p. 509 et 511.

mystères du christianisme n'est point inférieure à celle que vous nous avez figurée : elle n'instruit pas moins et ne plaît pas moins. On y remarque la même beauté, la même douceur, la même force, car il tonne et foudroie quelquefois; mais les orages de ses figures ne gâtent point la pureté de sa diction. Dans ses sermons, le calme subsiste après la tempête, aussi bien que dans les homélies de saint Chrysostome. Ainsi vous ne pensiez faire qu'un éloge et vous en avez fait deux. Ce sont des coups de Socrate : en louant l'antiquité, vous avez obligé notre siècle, et, s'il se trouve quelque Platon qui publie un jour vos entretiens, la France vous remerciera de tout ce que vous avez dit à la gloire de la Grèce. » La louange est outrée jusqu'à l'hyperbole, mais n'y avait-il pas un certain courage à la faire éclater au moment de la disgrâce et de la prison du cardinal de Retz (1)? Il se peut d'ailleurs que les sermons auxquels Balzac fait allusion fussent bien meilleurs que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous; il faudrait alors en regretter vivement la perte pour l'histoire de notre littérature à un moment si décisif. Ce qui est certain, c'est que Retz n'attachait aucune importance à ses sermons, puisqu'il n'en a fait imprimer qu'un seul, le *Sermon de saint Louis*. Les trois ou quatre autres qui nous restent de lui sont pourtant fort curieux à examiner aux points de vue de la langue et de l'étude du personnage.

Bien qu'il fût aussi indifférent aux questions de morale qu'à celles du dogme, il abordait les unes et les autres avec la même assurance et la même facilité. La théologie avait été pour son esprit, déjà naturellement si souple, une merveilleuse gymnastique; elle lui fut d'un puissant secours pour faire illusion à ses contemporains du haut de la chaire. Dans les quelques sermons manuscrits qui nous restent de lui, on a peine parfois à reconnaître l'auteur des *Mémoires*. Souvent il sacrifie au mauvais goût de son temps, il abuse du style métaphysique, des métaphores, des citations empruntées aux anciens; la simplicité évangélique est presque constamment fardée. Dans les sujets purement religieux, l'orateur n'est pas à son aise et reste toujours froid. Il n'en est pas de même dans les questions de morale, qu'il attaque avec la précision, la finesse, la profondeur d'un homme qui s'est constamment replié sur lui-même, qui a étudié ses passions sur le vif. C'est alors qu'apparaît, sous la plume de Retz, une langue nouvelle qui se dégage des vieilles formes pour aspirer à des formes imprévues et nouvelles, à une allure plus vive et plus hardie. On dirait qu'il aime les tours de force et qu'il choisit, comme à plaisir, les sujets les plus épineux,

(1) *Le Socrate chrétien* parut en 1652 pour la première fois.

ceux qu'il devrait éviter avec le plus de soin, de peur de s'exposer aux rapprochemens dangereux et aux contrastes. Donnons-en quelques exemples; ils nous feront pénétrer plus avant dans l'intérieur de cette âme si étrange.

Ambitieux sans mesure et sans frein, Retz, pour donner le change à ses auditeurs, fait rouler un de ses sermons sur le néant de l'homme. « Le temps, disait-il, couvrira notre nom d'oubli, et c'est inutilement que nous nous efforcerons de le rendre immortel par nos veilles et nos travaux..., car, après tout, c'est une ombre qui passe que notre vie. »

Le plus incroyable, c'est que, marchant toujours masqué pour cacher de son mieux sa vie licencieuse, il se soit fait un jeu hardi d'arracher le masque aux hypocrites de son temps. En homme qui s'est étudié de près, il les a peints avec une sûreté de coup d'œil et une délicatesse de pinceau que n'eût point désavouées l'auteur du *Tartuffe*. « L'hypocrite, disait-il dans une langue pleine de relief et finement ciselée, l'hypocrite altère la pureté de toutes les vertus; son humilité n'est qu'une douce et honnête piperie, il fait de la dévotion et de la piété des appâts subtils et des piéges invisibles pour attraper les plus fins, d'autant plus méchant qu'il joue le meilleur personnage, et que, se cachant dans son vice, il s'y enfonce plus avant... Il y en a qui s'humilient malicieusement et dont l'intérieur est plein de trahison et de perfidie... Ils méprisent les honneurs du monde, mais c'est par vanité; ils foulent aux pieds les richesses, mais c'est pour marcher sur la tête des riches et prendre les avantages qu'ils ne pourraient se promettre de leur naissance ni de leur fortune... La corruption ayant passé de leur volonté jusques à leur esprit, ils croient qu'il leur est permis de trafiquer de la piété, de faire servir à leurs intérêts celle qui devrait commander à leur raison même, de faire une esclave d'une reine, de vendre ce qui se doit acheter au prix de la vie. *Existimantes quæstum esse pietatem.* Pour cet effet, renonçant à la véritable dévotion, ils n'en retiennent que l'apparence... Au lieu d'instruire leur entendement, ils instruisent leurs mains; ils ne s'étudient point à régler leurs mœurs, mais leurs pas seulement et leur contenance; ils tâchent plus à s'adoucir les yeux que l'esprit, et pourvu qu'ils se fassent le visage mauvais, ils ne se soucient point que leur conscience soit bonne : *exterminant facies suas.* Enfin ils ne s'excitent point à être véritablement pénitens, mais ils font ce qu'ils peuvent pour paraître tristes, se persuadant faussement que la tristesse est la livrée de la dévotion et de la probité. Et c'est ce que Notre-Seigneur défend aujourd'hui dedans notre Évangile : *Cum jejunatis, nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes.*

Quand vous jeûnez, n'affectez point cette farouche austérité des hypocrites; au contraire, comme il dit incontinent après : *unge caput tuum et faciem tuam lava*. Et il en rapporte la raison ailleurs : *hilarem enim datorem diligit Deus*, car Dieu aime ceux qui donnent gaîment, qui font de bonnes actions avec plaisir et qui trouvent leur satisfaction dans leur devoir...

« Quand la pénitence, ajoute-t-il, arrive après le péché, c'est un excellent antidote; elle en purge entièrement l'âme; mais si on fait un mélange, si parmi les austérités, les mortifications et les jeûnes, on ne laisse pas d'être fourbe, incestueux et cruel, tout cela ne servira qu'à porter davantage la corruption au dedans, et à pervertir l'entendement après avoir déréglé la volonté. Car de là vient nécessairement le mépris des choses saintes et la hardiesse de les violer, qui est la dernière marche pour arriver à l'athéisme. »

On voit que le coadjuteur s'était étudié lui-même à fond et à triple fond. Jamais étude psychologique ne fut poussée plus loin. Comme il lui était impossible, même en chaire, de ne pas laisser éclater les passions qui l'agitaient au temps de la fronde, au moment où il tonnait contre les hypocrites, il montrait à son auditoire ce qu'il y a de grandiose dans la passion des ambitieux, alors même qu'ils sont précipités du faîte par un coup de foudre. « Les grands vices, disait-il, donnent de grands gages à ceux qui les suivent, et l'ambition, par exemple, prouve l'honneur, qui est quasi la seule fin de la vie civile;... la volupté nous représente la félicité des sens. Ce sont là de puissans attraits pour une âme faible, et l'hypocrite, qui se sert de la dévotion pour arriver à ces fins-là, peut trouver peut-être quelque couleur à son péché. Il est véritablement plus dangereux à la société que celui qui n'emploie ces mêmes moyens que pour satisfaire à sa vanité et se produire à la vue des hommes,... mais j'ose dire que son crime est plus pardonnable devant Dieu, qui est juge équitable parce qu'il est souverain. *Si cadendum est, cœlo cecidisse velim*, si la chute est inévitable, il est à désirer que nous tombions du ciel; s'il faut mourir, que ce soit d'un coup de tonnerre; s'il faut violer la justice, que ce soit pour l'empire du monde. Mais faire un sacrilége, fouler aux pieds la religion pour un peu de vent et de fumée, pour un je ne sais quoi qui n'est qu'en l'opinion, qui n'a ni corps, ni prise, qui n'a de valeur que ce que nous lui donnons, n'est-ce pas mettre Dieu à bas prix?.. »

Un jour le licencieux et incrédule prélat se met en tête de faire le panégyrique de saint Charles Borromée, ce parfait modèle des évêques et des pasteurs. Ne croyez pas que la nature d'un tel sujet l'embarrasse; il l'aborde audacieusement, comme s'il n'avait rien à

craindre pour lui-même de la comparaison. Loin de là, il met la vie du saint homme en opposition avec celle des abbés de cour, tout comme si lui-même était hors de cause, et de l'exemple de l'une il tire la condamnation de l'autre. Chemin faisant il fait une allusion aux vocations forcées. Si Charles Borromée est devenu un saint, ne vous en étonnez pas, *c'est qu'il a embrassé par son propre choix la vie ecclésiastique.* Conclusion sous-entendue : Soyez plus indulgens, mes frères, pour ceux dont la vocation n'a pas été libre. Il faut en convenir, le tour ne manque pas d'habileté et d'à-propos. Voici quelques fragmens de ce panégyrique, dont plusieurs passages rappellent l'allure dégagée de l'auteur de la *Conjuration de Fiesque.* Bien que les deux sujets soient si différens l'un de l'autre, on retrouve dans leur style un air évident de parenté. Si Retz n'est pas profondément ému par les vertus chrétiennes de son saint, on voit du moins qu'il a pour lui ce respect et cette admiration que devait imposer à un esprit élevé comme le sien ce noble et grave sujet. Le coadjuteur s'attache dans ce panégyrique à tracer la ligne de conduite que doit suivre un vrai pasteur de l'église. Rien de plus curieux à étudier au point de vue du contraste :

« Saint Charles, dit-il, a été l'illustre rejeton d'une des plus illustres tiges qu'ait portées l'Italie. Les honneurs qui ont été dans sa maison, les grandes terres qu'elle a possédées, les belles alliances qu'elle a prises, marquent suffisamment la grandeur de sa naissance et tous ces avantages qui, n'étant que des dons de la fortune, ne méritent pas d'être relevés avec plus de paroles dans une chaire chrétienne, mais qui ne sont pas toutefois si faibles selon le monde, qu'ils n'emportent presque toujours un jeune courage, quand il commence à les sentir. Dans ces avantages, dis-je, saint Charles a conservé une modération d'autant plus admirable qu'elle est plus rare, et qui a fait qu'il n'a pas plutôt commencé à la connaître qu'il s'est donné à Dieu. Il a embrassé avec ferveur *et par son propre choix la profession ecclésiastique, à laquelle il avait été destiné par celui de ses proches ;* il a pris soin, dès l'âge de quatorze ans, de donner un emploi légitime au revenu de ses bénéfices ; il a cultivé son beau naturel par une étude assidue et continuelle qu'il a connu, très judicieusement, être absolument nécessaire à la profession qu'il voulait suivre : en un mot, il a donné une règle très exacte à sa vie dans une condition et dans un âge où les plus austères se contentent de souhaiter qu'il n'y ait point de dérèglement. »

Puis s'adressant aux fils de famille qui ont été condamnés par leurs parens à porter la soutane, il leur prêche les devoirs qu'il n'a cessé de démentir par ses exemples :

« Vous qui joignez la vigueur d'une belle jeunesse à la gloire d'une haute naissance, imitez-vous saint Charles? Suivez-vous sa conduite quand vous commencez à vous connaître, et que vous vous trouvez engagés par le choix de vos pères au service des autels? Vous y engagez-vous de suite par votre propre volonté, par le dessein de plaire à Dieu, de le servir et d'y faire votre salut? Ou bien votre élection est-elle un effet des complaisances humaines ou des intérêts de vos familles? Et quand même les motifs en sont volontaires, sont-ils bien dégagés des sentimens de l'ambition? La pureté de votre vie rend-elle témoignage de la pureté de vos intentions? Et si vos mœurs sont bonnes, ajoutez-vous à la privation des vices, qui est peut-être aussi souvent l'effet de votre inclination que de votre vertu, les peines et les travaux qui sont nécessaires pour vous rendre capables de servir Dieu dans votre ministère? Vous adonnez-vous à l'étude? ne flattez-vous pas votre paresse par de fausses maximes qui se coulent insensiblement dans quelques esprits qui font profession d'une piété mal entendue, et qui leur persuade que la science n'est pas nécessaire, comme si ces paroles de l'apôtre étaient superflues : *Oportet esse potentem exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt, arguere.* Il faut que les ecclésiastiques soient savans et qu'ils soient capables de convaincre la fausseté des erreurs par la vérité de la doctrine. Mais enfin, de quelque profession que vous soyez, soit ecclésiastique, soit militaire, vous servez-vous pour votre salut et de la force de votre jeunesse et des avantages que vous donne votre condition? ou bien prenez-vous de la facilité pour vos débauches dans l'applaudissement que vous recevez dans les compagnies et dans la considération que vous tirez de votre qualité? Si cela est, saint Charles condamne, par l'ordre qu'il a mis à sa jeunesse, les désordres dont vous déshonorez la vôtre. *Lætare juvenis in adolescentia tua et scito quod pro his omnibus te adducet Deus in judicium.* Sache, dit l'Ecclésiaste, que Dieu te demandera compte de ta jeunesse, que tu auras employée dans les plaisirs. Saint Charles a employé la sienne dans les travaux et dans les peines. Saint Charles condamne donc tous ceux qui passent leur jeunesse dans les délices et dans les voluptés. »

Si, comme l'a dit La Rochefoucauld, « l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, » jamais maxime, il faut en convenir, ne pourrait être mieux appliquée qu'au prélat libertin qui célèbre sur ce ton vraiment digne du sujet les vertus de Charles Borromée.

Ce panégyrique fut prononcé le 4 novembre 1646. On sait que Mazarin, à cette date, avait déjà pris ombrage des aumônes secrètes

que le coadjuteur répandait à profusion dans les basses classes pour se rendre populaire. Cela était revenu aux oreilles de ce dernier, qui s'en vengea dans le passage suivant, dont l'allusion est tout à fait transparente. En défendant le caractère purement pieux des aumônes de Charles Borromée, Retz cherchait à donner aux siennes une couleur toute semblable :

« Saint Charles vend son bien, il fonde des hôpitaux, il institue des colléges, il bâtit des séminaires, il nourrit tous les pauvres. On lui impose à crime ses charités. On se veut imaginer que sa douceur et ses aumônes sont des appâts qu'il sème pour gagner l'amitié des peuples. L'auteur de sa Vie nous apprend que la méchanceté passa à un excès de tout point étrange. On le soupçonna de reprendre les pensées ambitieuses des anciens archevêques de la maison des Visconti; on l'accusa même d'avoir des intelligences secrètes avec quelques princes d'Italie pour entreprendre sur l'état de Milan. Ses actions, toujours désintéressées, justifièrent absolument sa conduite. Sa vertu parut plus éclatante, après avoir été attaquée par le fer, par le feu, par les persécutions et par les calomnies... Et pour convaincre de tout point la méchanceté de ces âmes lâches et noires, qui expliquent pour l'ordinaire les bonnes actions en mauvais sens, la providence de Dieu permit qu'un peu de temps après ces persécutions, saint Charles trouva une occasion très belle et très éclatante de mépriser la vie et de la mépriser en un point qui prouva clairement qu'il ne l'avait jamais destinée à la grandeur humaine, mais seulement au service de Dieu. La peste ravagea avec furie la ville de Milan; il assista les malades de tout son bien, il les servit de sa propre personne et leur administra lui-même les sacremens. O mon Dieu, quand vous frappez les ouailles de ce fléau si funeste et si épouvantable, quelle consolation un pasteur, animé des justes sentimens de sa profession, peut-il prendre dans leurs malheurs que celle de les servir, de souffrir et de mourir avec elles! *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Cela est de devoir, cela est de précepte, cela est d'obligation des plus indispensables. O mon Dieu, que le zèle, que le courage, que la charité de saint Charles nous comble de honte et de confusion. »

Quant au coadjuteur, loin d'être prêt à donner sa vie pour son troupeau, il ne songeait, lui, qu'à l'exploiter sans trêve et sans merci au profit de son ambition. Que de fois il transforma la chaire sacrée en tribune politique et ses sermons en pamphlets, comme les prédicateurs de la ligue! Tel de ses sermons, dont il ne nous reste plus que le titre, était une mazarinade. C'est là le côté le plus original du sermonnaire; il fut peut-être le seul homme du clergé, pendant la fronde, qui osa se servir en chaire d'une telle

arme. C'est ainsi qu'en 1648, dans son *Sermon de saint Louis*, il réclamait en faveur du clergé une exemption des subsides demandés par Mazarin, avec une audace qui sentait déjà la faction. « Depuis le martyre de saint Thomas de Cantorbery, s'écriait-il, mort et canonisé pour la conservation des biens temporels de l'église, c'est une impiété que de ne pas les mettre au rang des choses sacrées. » Une année après, en pleine fronde, tout autre est son langage, tout autre sa conduite. Il propose au parlement de s'emparer, non-seulement de la vaisselle d'argent des particuliers pour en faire de la monnaie et pour lever des gens de guerre, mais encore des vases sacrés des églises, « qui ne pouvaient être mieux employés, disait-il, que pour la défense de la chose publique. » Le même jour (25 janvier 1649), pour donner du cœur aux Parisiens qu'avait plongés dans l'épouvante l'approche du vainqueur de Lens avec une armée, il montait en chaire. C'était la fête de la Conversion de saint Paul, et loin de prêcher, à l'exemple de l'apôtre, le respect dû aux puissances, il s'éleva avec force contre Mazarin. « Il ne faut pas souffrir, pour la gloire de Dieu, s'écria-t-il, qu'un étranger, un Italien, enlève le roi hors de Paris et mette l'état tout en feu (1). » L'église regorgeait de monde, et Retz comptait parmi ses auditeurs le prince de Conti et Mme de Longueville (2). Une relation inédite assure que, si « la foule fut grande, l'édification fut fort petite (3). » — « Ce qui scandalisa davantage tous les bons Français, ajoute-t-elle, fut de voir ce prélat... prêcher une doctrine bien contraire à celle de ce grand apôtre, lequel avait tant de respect pour les puissances temporelles, qu'il voulait qu'il leur fût obéi, fussent-elles déréglées et dissolues. »

Une autre fois, à la fin du blocus de Paris, il attaqua Mazarin avec véhémence du haut de la chaire; mais il y eut un tel frémissement de désapprobation dans l'auditoire, que l'orateur resta court et fit semblant de s'évanouir pour se tirer de ce mauvais pas (4). Malheureusement il ne nous est resté dans leur entier aucune de ces harangues frondeuses, dont l'éloquence, à coup sûr, devait être bien autrement franche et sincère que celle de sermons roulant uniquement sur un sujet de piété, ou même que celle des pamphlets écrits à froid par Retz dans le silence du cabinet.

Les murmures que soulevaient de temps à autre les sermons révolutionnaires du coadjuteur, ainsi que le constatent les mémoires

(1) *Journal inédit d'un Parisien pendant la fronde*, Bibl. nat., et *Journal du président d'Ormesson*, t. Ier, p. 642.

(2) *Journal inédit de Dubuisson-Aubenay*, à la date du 25 janvier 1649.

(3) *Journal d'un Parisien.*

(4) *Mémoires de la duchesse de Nemours.*

de l'époque, nous prouvent à quel point ils choquaient les hommes d'ordre et les esprits sincèrement religieux. On peut se figurer de quel douloureux étonnement furent saisis les auditeurs de Retz, qui avaient eu la naïveté de croire à la sincérité de ses pratiques extérieures jusqu'en 1648, lorsque pour la première fois éclatèrent, comme un coup de foudre du haut de la chaire sacrée, ses prédications factieuses. Plus d'une fois, Mazarin s'émut de cette guerre inusitée depuis l'époque de la ligue, et, pour y répondre avec les mêmes armes, il fit attaquer les frondeurs en pleine chaire par Claude de Lingendes et par le père Faure, cordelier, qui, l'un et l'autre, étaient des prédicateurs fort en renom. Un jour, c'était au mois de mars 1649, pendant le siége de Paris, Lingendes, sous des noms et des images bibliques, ne craignit pas de tancer les Parisiens en pleine révolte; il fit un portrait d'Absalon, dans lequel le duc de Beaufort, « ce Roi des Halles aux longs cheveux, » crut se reconnaître, ce qu'il ne pardonna pas à l'orateur (1). Rien ne prouve toutefois que Lingendes ait fait la moindre allusion au coadjuteur.

Tel était l'indigne élève du vénérable Vincent de Paul. Comme on le voit, il avait peu profité de ses leçons. Si jamais, vers la fin de sa vie, il s'est converti au christianisme, comme on l'a prétendu un peu naïvement, il faut convenir que ce serait un étrange miracle.

Assurément un tel personnage ne pourrait inspirer qu'un sentiment d'effroi, mêlé de mépris et d'horreur, s'il était permis d'oublier un seul instant qu'il ne fut prêtre qu'à son corps défendant. En toute justice, il ne faut voir dans le cardinal de Retz qu'un gentilhomme victime des préjugés de son temps, du despotisme paternel, d'une aveugle ambition de famille. Ce prêtre malgré lui, qui eut de si grands défauts et de si grands vices, n'était pas si noir au fond qu'on se le pourrait imaginer. Bien que, dans le domaine politique, et pour satisfaire son ambition démesurée, il fût toujours prêt, ainsi qu'il le dit lui-même, *à faire le bien ou le mal*, il avait des vertus de cœur et des dons d'esprit si rares qu'il serait injuste de ne pas les faire entrer dans la balance. Ce qui peut sembler surprenant, c'est que les contemporains de Retz, amis et ennemis, n'aient eu qu'une seule voix pour reconnaître en lui de hautes qualités qui, à leurs yeux, dominent même ses plus grands vices. Écoutons-les, rien ne nous instruira mieux que leur témoignage : « Il avait beaucoup d'esprit et de savoir, dit Mme de Motteville, et, outre cela, un grand cœur et de la grandeur d'âme. » — « Ce cœur que rien ne peut vaincre, écrivait l'honnête et véridique Patru au cardinal, au moment où celui-ci revenait d'exil, cette bonté qu'on

(1) *Les Prédicateurs du dix-septième siècle avant Bossuet*, par M. Jacquinet.

ne peut assez admirer, tous ces dons précieux dont le ciel vous a si heureusement comblé, me donnèrent à vous. Ce n'est ni votre pourpre, ni la splendeur de votre maison, c'est quelque chose de plus grand, c'est vous-même, c'est votre vertu qui m'attache, et ces liens ne peuvent se rompre qu'on ne perde ou la vie ou la raison. »

Bien avant la fronde, le coadjuteur était devenu le protecteur, l'idole et l'ami des beaux esprits du temps, de Chapelain, de Balzac, de Ménage, de Sarasin, d'Adrien de Valois et de beaucoup d'autres. Scarron lui dédiait en ces termes son *Roman comique :* « *Au coadjuteur, c'est tout dire.* » Qui ne connaît le portrait qu'a laissé de lui La Rochefoucauld, son ennemi intime? « Le cardinal de Retz a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, » dit-il en débutant; puis il ajoute : « Il a plus d'ostentation que de vraie grandeur, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis. » Longtemps après la mort de Retz, Bossuet, qui n'osait prononcer son nom du haut de la chaire sacrée de peur de déplaire à la cour, le désignait dans les termes suivans à ses auditeurs, sans qu'un seul d'entre eux pût s'y méprendre : « Puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs; cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'état, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi? » Il le qualifiait en même temps de *ferme génie* bien avant la publication des *Mémoires,* car il savait à quoi s'en tenir sur le génie de Retz, par plusieurs contemporains qui l'avaient vu de près, dans l'intimité, par la princesse palatine Anne de Gonzague et par le grand Condé. Ce qui dominait dans Retz, c'était sa science profonde des hommes en temps de révolution, son art merveilleux de les soulever, de s'en emparer, de les rallier à ses intérêts et à sa cause, ou de les enlacer et de les vaincre lorsqu'ils devenaient ses adversaires; son aptitude surprenante à tourner les difficultés et à les surmonter, ou à susciter des obstacles sans cesse renaissans à ses ennemis. Jamais homme ne poussa plus loin dans une intrigue la fécondité des inventions et des combinaisons, et ce n'est pas trop se risquer que de prétendre que Mazarin eût cent fois succombé sous les embûches du coadjuteur, s'il n'eût trouvé dans le cœur de la reine un point d'appui inébranlable.

Lenet, le confident et le conseiller du grand Condé, qui avait toutes les raisons du monde pour détester le cardinal de Retz et ne pas rendre justice à son mérite, déclare dans ses Mémoires « qu'en lui seul résidait toute l'autorité de la fronde, par la supériorité de son *génie* sur tous ceux qui la composaient. » Et l'ennemie mortelle de

Retz (à qui elle avait à reprocher l'emprisonnement de son père), la duchesse de Nemours, est forcée d'avouer que « son esprit est assez pénétrant et d'une étendue assez vaste; » mais elle ajoute, ce qui est un point de vue assez juste : « qu'il ne pouvait trouver que dans les aventures extraordinaires de quoi remplir ses idées vastes et satisfaire toute l'étendue de son imagination. » Enfin elle dit malicieusement « qu'il ne trompait jamais que dans les occasions qui pouvaient lui être d'une grande utilité. » C'était un point de caractère commun entre lui et Richelieu, duquel Retz lui-même nous a dit « qu'il allait au bien ou par inclination, ou par bon sens, toutes les fois que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. »

On sait avec quels accens émus Mme de Sévigné apprit à Bussy-Rabutin la mort de son vieil ami : « Plaignez-moi, mon cousin, d'avoir perdu le cardinal de Retz. Vous savez combien il était aimable et digne de l'estime de tous ceux qui le connaissaient. J'étais son amie depuis trente ans et je n'avais reçu que des marques tendres de son amitié. Elle m'était également honorable et délicieuse. Il était d'un commerce aisé plus que personne du monde. » N'oublions pas enfin que Retz était l'ami des hommes les plus respectables de son temps, entre autres de l'abbé de Rancé, de Vialart, l'évêque de Châlons, et des plus grands solitaires de Port-Royal, des Nicole et des Antoine Arnauld. Grouper de tels témoignages nous a paru indispensable pour donner plus de vérité au portrait, pour mettre plus en évidence les oppositions et les contrastes de cette physionomie si profondément originale, la plus étrange qui fut jamais. Ne soyons pas plus sévères que les contemporains de Retz et sachons voir les choses au point de vue de son siècle. N'est-il pas naturel que tous ceux qui avaient lutté contre Mazarin, que ces âmes intrépides et fières qui n'avaient supporté le joug qu'en frémissant, aient nourri une constante sympathie pour le chef de la fronde proscrit et persécuté, qu'elles aient eu pour lui une indulgence poussée jusqu'à la faiblesse? Nous sommes si naturellement enclins à couvrir les fautes de ceux qui ont combattu et souffert avec nous pour la même cause! Les *Mémoires* de Retz ne portent-ils pas eux-mêmes témoignage de ce qu'il y a de juste et de vrai dans plusieurs des jugemens que nous venons de citer? Rappelons-nous avec quelle force il s'élève contre les tristes conclusions de l'auteur des *Maximes*, contre sa morale égoïste. C'est que Retz a l'âme plus haute que La Rochefoucauld et qu'il n'admet pas comme lui que l'intérêt soit le seul mobile de nos actions. Si trop souvent il met en pratique la morale de La Rochefoucauld, il reconnaît du moins, c'est une justice à lui rendre, qu'il n'est pas vrai d'en faire une applica-

tion générale, que toutes les actions de l'homme ne sont pas entachées d'égoïsme, qu'elles s'inspirent parfois de sentimens plus nobles et plus élevés. Personne dans le vice ne conserva plus de respect que Retz pour la vertu. Voyez comme il s'incline avec vénération devant les plus respectables figures de son siècle, devant les Vincent de Paul et les Mathieu Molé! Ce politique si pervers, si corrompu et si corrupteur, a conservé au fond de son âme une notion très nette et très vive du bien et du mal; il en saisit, il en peint toutes les nuances avec le coup d'œil du plus exercé des moralistes. En proie à d'irrésistibles passions qui le poussent même jusqu'au crime, comme un Italien du temps de Machiavel, il est incapable d'une action basse et honteuse. A défaut de vertu, il a de l'honneur, un sentiment très haut de sa dignité de gentilhomme, un courage poussé jusqu'à la témérité. « Il n'est pas moins vaillant que M. le prince, » nous dit Tallemant des Réaux, qui ne se laisse pas facilement duper, et certes Condé en savait quelque chose, lui qui fut un jour obligé de céder le *pavé de Paris* à l'intrépide coadjuteur. Retz aime ce qui est héroïque et grand, et ce n'est pas en vain qu'il appartient à la génération de Richelieu, de Bossuet, de Condé et du grand Corneille.

C'est dans la haute et mâle société où il a vécu depuis son enfance, c'est à l'hôtel de Rambouillet, c'est parmi les hommes de fer qui, au péril de leur vie, ont conspiré et combattu sans paix ni trêve contre Richelieu, qu'il s'est pénétré des maximes de l'héroïsme chevaleresque dont il se fait gloire. « C'est un esprit romanesque, toujours en quête d'aventures extraordinaires, » dit la duchesse de Nemours. Cette passion, il la partage avec nombre de seigneurs et de dames de son époque, grands lecteurs de romans, comme on sait, aimant par-dessus tout la galanterie, la renommée et la gloire. C'est la passion dominante du prince de Condé, de Mme de Longueville, du duc de Guise et de tant d'autres; elle gagne même, à un certain moment, La Rochefoucauld, le plus froid des hommes, ainsi qu'il l'avoue dans ses *Mémoires*. Cette direction, cette tendance d'esprit, maintient Retz à une certaine hauteur et l'empêche de tomber trop bas. Il ne faut pas demander à ces héros et à ces demi-dieux de pratiquer la morale vulgaire; ils se croient trop au-dessus des faibles mortels pour se soumettre à leurs lois et à leurs conventions sociales; pour eux, l'indignité des moyens disparaît devant la grandeur du but, les fautes et les crimes sont éclipsés par l'éclat de la naissance et par la pompe du triomphe. L'enivrement de leurs passions sans frein les entraîne aux derniers excès, et alors malheur à qui leur résiste. Souvenez-vous des massacres et de l'incendie de l'Hôtel de Ville froidement et secrète-

ment ordonnés par Condé pour venir à bout d'une poignée de bourgeois qui ont eu l'audace de lui tenir tête. Sous une exquise politesse, sous les plus séduisans dehors, certains grands seigneu du temps de Louis XIII, qui ont bravé la tyrannie de Richelieu, ont gardé toute la férocité du moyen âge et des guerres de religion. A côté d'instincts tout à fait semblables, qui lui sont d'autant plus naturels qu'il est resté Italien par le caractère, Retz, si Français d'esprit et de cœur, a une noblesse innée que l'on ne trouve certainement pas dans Mazarin. Il n'a rien de vénal comme celui-ci, et, s'il fût arrivé à la tête des affaires, il est certain qu'il n'eût pas détourné un denier du trésor public, dans lequel Mazarin ne se fit aucun scrupule de puiser secrètement, à son profit, plus de 60 millions de livres. Nul n'a parlé en termes plus nobles, plus élevés que Retz du génie de Richelieu, de l'héroïsme de Condé, de l'impassible fermeté de Mathieu Molé, des qualités des grands hommes de son temps, lors même qu'ils étaient ses plus mortels ennemis. Son ambition, noble ambition déçue, eût été de jouer un rôle intermédiaire entre Richelieu et Mazarin, en évitant le trop de dureté du premier et le trop de faiblesse du second, en pratiquant leur politique extérieure avec les mêmes vues et la même grandeur, mais en respectant et même en élargissant à l'intérieur le peu de libertés dont jouissait alors la France. Si Retz, dans ses *Mémoires*, n'a pas été le plus insigne des imposteurs, il faut reconnaître qu'il eut, dans une certaine mesure, l'instinct du bien public, de l'utilité des contre-poids nécessaires à l'autorité royale.

Pour quiconque sait avec quelle supériorité Retz, dans ses dernières années, conduisit à bonne fin les difficiles missions que lui confia Louis XIV auprès de la cour de Rome, il ne saurait être douteux qu'il eût fait un excellent ministre des affaires étrangères.

Ajoutez qu'il était grand, généreux, profondément dévoué à ses amis, avec lesquels il ne cessa jamais de partager sa bourse, qu'en plus d'une occasion, pour ne pas abandonner leurs intérêts, il refusa de traiter avec la cour, et qu'il ne voulut pas être compris sans eux dans un accommodement dont lui seul eût recueilli tous les avantages. Cette fidélité à toute épreuve, il ne cessa de même de la garder à ses complices, ce qui est l'une des qualités les plus essentielles d'un conspirateur. Aussi, dans la disgrâce comme dans la bonne fortune, fut-il entouré des plus sincères dévoûmens, des amitiés les plus tendres. Malgré les scandales, les fautes et les crimes dont sa vie fut souillée, nul homme de son temps ne se trouva déshonoré d'être son ami. A son retour d'exil, il fut recherché, applaudi, fêté par tout ce que Paris et la cour comptaient encore d'hommes illustres, de grands seigneurs, de femmes d'esprit

qui, dans leur jeunesse, avaient plus ou moins participé à la fronde, et qui étaient charmés à la fois de revoir le plus redoutable adversaire de Mazarin et d'entendre les récits de ce merveilleux causeur. Et puis n'est-il pas malheureusement vrai que l'esprit à un si haut degré, que la naissance et la position sociale peuvent tenir lieu parfois de toute vertu? Si l'on pouvait en douter, que l'on se rappelle avec quel enthousiasme, avec quels transports fut accueilli le prince de Talleyrand au sein de l'Académie des Sciences morales et politiques, lorsqu'il y prononça l'éloge de Reinhart. Le même accueil y eût été réservé sans aucun doute à l'illustre auteur des *Mémoires*, s'il eût vécu de notre temps. Tel était le cardinal de Retz au moral, incroyable assemblage de vices, de défauts et de qualités.

Tallemant des Réaux a laissé de lui, au physique, un portrait dont tout le monde se souvient. C'était « un petit homme noir, » myope, « mal fait, laid et maladroit de ses mains à toutes choses, » au point « qu'il ne savait pas se boutonner. » « La soutane lui venait mieux que l'épée, sinon pour son humeur, au moins pour son corps... Il y avait quelque chose de fier dans son visage. » « Il me disait, ajoute l'impitoyable chroniqueur, qui l'avait beaucoup connu, que, s'il eût été d'épée, il eût fort aimé à être brave (à se vêtir avec recherche) et qu'il aurait fait grande dépense en habits; je souriais, car, fait comme il est, il n'en eût été que plus mal, et je pense que ç'aurait été un terrible danseur et un terrible homme de cheval. » Voici comment la duchesse de Nemours complète ce portrait : « Il se piquait généralement de tout ce qui ne pouvait lui convenir, » même « de galanterie, quoique assez mal fait, et de valeur, quoiqu'il fût prêtre. » Elle ajoute qu'il aimait fort à se déguiser en cavalier, à porter un chapeau à plumes blanches qui flottaient au vent, « ce qui était fort ridicule à un homme qui avait les jambes tortues. » Guy Joly, qui, pendant la fronde, accompagnait notre héros dans ses expéditons nocturnes, nous le montre « paré d'habits fort riches, fort galans, extraordinairement magnifiques, qu'il portait le jour aussi bien que la nuit... et dont on se moquait dans le monde. »

Tel était le personnage en pied, vu d'ensemble, avec son petit côté ridicule, qu'il faisait bien vite oublier, surtout auprès des femmes, par sa galante politesse, par son enjouement et son incomparable esprit; mais cette esquisse ne peut suffire pour nous donner une idée des traits de son visage et du caractère de sa physionomie. Il faut pour cela avoir sous les yeux les portraits gravés du temps qui offrent le plus de garantie pour la ressemblance. Peu d'années avant la fronde, Philippe de Champagne a peint un por-

trait du coadjuteur, aujourd'hui perdu, mais qui a été fidèlement reproduit au burin et à l'eau-forte par Morin. C'est celui d'un bon ecclésiastique qui n'a jamais fait parler de lui, sans flamme, sans passion, à l'œil sans vivacité, à la lèvre molle, tombante, à la physionomie dénuée d'intelligence et d'esprit. Évidemment le caractère du personnage n'a pas été compris par l'artiste; il n'a pas su percer le masque de Paul de Gondi, lorsque celui-ci a posé devant lui. Philippe de Champagne, le peintre ascétique, grave et froid des solitaires de Port-Royal, n'était pas fait pour comprendre la nature singulièrement inquiète et turbulente du coadjuteur.

Combien, en revanche, est plus vivant et plus vrai le portrait gravé par Robert Nanteuil en 1650, et comme on reconnaît bien là le chef de la fronde! Pour le saisir dans tout son beau, dans son lumineux éclat, il faut l'examiner sur une épreuve de premier ordre, aux estampes de la Bibliothèque nationale ou dans la collection de quelque riche amateur. Seules ces épreuves du premier état, qui sont d'une extrême rareté, peuvent nous donner une idée de cette singulière physionomie. La figure n'a rien de français; on sent qu'on est en présence d'une nature toute méridionale, italienne, telle qu'on en voit parmi les bustes des maîtres florentins de la renaissance. Les traits sont brouillés et d'une irrégularité impossible à décrire; le nez en l'air est coupé à sa base par de larges méplats; les pommettes sont trop en saillie, les lèvres trop lourdes, le bas de la tête est trop étroit. Tous ces traits forment un ensemble peu plastique. Et pourtant les yeux sont si beaux, pensifs et spirituels, si pleins d'un feu intérieur, la lèvre, bien que très sensuelle, est si malicieusement relevée dans les coins, le nez si impertinent et si audacieux, le front, large, puissant, divisé en deux lobes, si bien conformé, que l'on oublie cette laideur pour admirer le grand air du personnage et tout ce que sa physionomie exprime à la fois d'intelligence, de finesse, d'énergie, de résolution contenue. Ajoutez que Retz avait les plus belles dents du monde, et que ses dents, ainsi que ses yeux, attirèrent l'attention d'Anne d'Autriche, un jour qu'il se trouvait en conférence avec elle dans le petit oratoire du Louvre. C'est lui qui le dit du moins, tout en reconnaissant de bonne grâce qu'il était fort laid. Comment s'imaginer qu'un homme si disgracié ait obtenu de si brillans succès parmi les plus belles et les plus grandes dames de son temps? qu'il ait pu tour à tour inscrire sur sa liste la princesse de Guémené, la maréchale de La Meilleraye, la duchesse de Brissac, Mme de Pommereux, Mlle de Chevreuse, de la maison de Lorraine, Anne de Gonzague, la célèbre princesse palatine et tant d'autres femmes du plus grand monde? C'est que ce petit homme, si peu favorisé du côté du corps, était

merveilleusement doué du côté de l'esprit; c'est qu'il savait jouer ses rôles galans avec un art irrésistible et une passion qui était bien loin de son cœur; c'est qu'on ne vit jamais un plus aimable démon. Il n'avait rien des héros de roman et ne perdait guère son temps à soupirer pour des beautés vertueuses. Pour peu que la place offrît de résistance, il ne s'amusait pas à en faire le siége. Un jour cependant, ses surprenantes bonnes fortunes lui tournèrent si bien la tête qu'il eut la folle pensée de supplanter Mazarin et de faire oublier Buckingham. Il mettait d'ailleurs tant de soins à cacher ses désordres, et la fortune le favorisa si bien dans toutes ses entreprises, qu'il ne fut jamais victime d'un éclat scandaleux. Avait-il à craindre d'être surpris à l'improviste par un mari ou par un père de famille absent? Déguisé en cavalier, il se faisait escorter la nuit par deux carrosses qui, destinés à barrer les deux extrémités des rues où l'appelaient ses rendez-vous, étaient pleins d'hommes armés de poignards et de mousquetons.

Le plus piquant, c'est qu'au milieu de cette existence débordée, il donnait à entendre à ses diocésains que, pour la continence, il méritait d'être mis à côté de Scipion et de Bayard. A ce propos, il se plaisait à conter l'histoire de cette jeune épinglière de quatorze ans, d'une beauté surprenante, qu'une misérable femme lui avait livrée pour 150 pistoles, et dont, à l'en croire, il aurait respecté la vertu en se laissant toucher par ses larmes. Ou bien encore il se vantait d'avoir échappé sain et sauf aux séductions de quelques « belles et coquettes » religieuses du couvent de la *Conception*, lors d'une retraite qu'il leur prêcha et qui dura six semaines. « Cette conduite, nous dit-il, donna un merveilleux lustre à ma chasteté. » Mais « je crois, poursuit-il, que les leçons que je recevais tous les soirs de Mme de Pommereux la fortifiaient beaucoup pour le lendemain. »

R. CHANTELAUZE.

TROIS MOIS DE VOYAGE

DANS

LE PAYS BASQUE

III[1].

LA VIZCAYE.

I.

De lointains souvenirs de richesse et de gloire, un nom illustre dans les vieilles chroniques, les tronçons épars d'une ancienne enceinte; au centre, une grande place entourée d'arcades, dix rues y convergeant disposées en étoile, des palais déserts; comme monument, une église gothique sombre, humide et froide autant qu'un tombeau, adossée au mur d'enceinte dont elle faisait partie autrefois avec son promenoir extérieur, ses meurtrières et ses créneaux, — telle est Orduña, une ville morte. Sentinelle avancée du Señorio, longtemps elle eut l'honneur de repousser les attaques incessantes des envahisseurs; mais la fondation de Bilbao devait lui être fatale: plusieurs incendies désastreux, comme ceux qui éclataient dans les villes du moyen âge, précipitèrent sa décadence. Après la guerre de 1833, au mépris des *fueros*, la ligne des douanes fut reculée jusqu'à la frontière, même le commerce de transit, qui se faisait encore par le chemin royal, disparut lors de la construction de la voie ferrée de Tudela à Bilbao : ce fut pour Orduña le dernier coup. L'antique cité repose au fond d'un cirque immense, et les

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 15 mars.

cimes qui l'entourent sont si élevées, leurs flancs si abrupts, que le train pour l'atteindre est obligé de faire vers la gauche un grand détour de 15 kilomètres. Au-delà d'Orduña, la voie continue à descendre presque en ligne droite, à travers des champs divisés par des haies vives de rosiers sauvages et de mûriers en fleurs; puis défilent au galop de la locomotive des villages fameux dans l'histoire de Vizcaye : Luyando, où se trouvait l'arbre Malato, limite extrême de la province; Arrigorriága, témoin d'une grande victoire remportée au IXe siècle sur les Castillans. Des villas isolées pointent dans la campagne et révèlent le voisinage d'une grande ville; par malheur beaucoup ont été pillées et incendiées : on reconnaît là les traces de l'armée carliste.

J'arrivai à Bilbao dans les derniers jours de juin; la chaleur commençait à devenir désagréable. Depuis plus de deux mois déjà je parcourais les campagnes de l'intérieur; d'autre part, la côte cantabrique m'était recommandée comme le but d'excursion le plus charmant du monde. Ma résolution fut bientôt prise, et, sans même me donner le temps de visiter la ville, je me dirigeai vers le nord. J'allais à pied, l'unique manière profitable de voyager, de bonnes cartes dans les poches, car mon intention n'était pas de suivre toujours les chemins tracés. C'est ainsi que, dans le courant de la première journée, non loin de la petite ville de Munguia, j'aperçus, entourées d'épaisses futaies de chênes et de châtaigniers, les ruines du château de Butron. Vers le milieu du XIIIe siècle, à la suite d'une discussion futile qui s'était élevée pendant une cérémonie religieuse, la guerre civile éclata dans le pays basque, et toute la noblesse se partagea en deux camps : *gamboinos* et *oñecinos*. Comme les guelfes et les gibelins, ils arborèrent des couleurs, les uns le noir, les autres le blanc, et désormais il n'y eut plus de réunion publique, quel qu'en fût l'objet, fête, noce ou enterrement, qui ne servît de prétexte à des conflits où le sang coulait à flots. Vainement les rois de Castille, avec l'aide des corregidors et des villes, voulurent-ils intervenir; vainement don Enrique IV donna-t-il l'ordre de démanteler tous les châteaux-forts du pays avec défense de les relever en pierres de taille à partir du premier étage; vainement les plus dangereux des perturbateurs furent-ils saisis et déportés à l'autre bout de la Péninsule dans des villes voisines des Mores, où ils pouvaient satisfaire à loisir leurs instincts batailleurs : ces guerres, suite ininterrompue de sacs, d'incendies, de massacres, durèrent jusqu'à la fin du XVe siècle, et il fallut la forte main d'Isabelle la Catholique pour y mettre un terme. Les Gomez de Butron étaient les principaux chefs du parti *oñecino*. Leur repaire s'élevait sur une hauteur escarpée, à proximité de la rivière de Plencia, dont les eaux, par un tunnel habilement creusé sous la montagne,

alimentaient les fossés du donjon. Rabaissé comme tous les autres, sur l'ordre du roi de Castille, le château de Butron a depuis longtemps perdu ses hôtes seigneuriaux : de vrais arbres, poussés au hasard dans l'épaisseur des murs, disjoignent lentement les pierres sous l'effort de leurs racines, et les paysans voisins s'y viennent fournir de moellons comme dans une carrière; un pauvre cultivateur occupe un coin du premier étage avec sa famille, l'immense salle du bas lui sert à loger ses bestiaux. Le brave homme avait voulu me faire lui-même l'honneur de ses ruines, et il me racontait à sa façon les terribles événemens dont elles avaient été les témoins. Il est une tour, la mieux conservée, dominant à droite un ravin profond; un jour, serré de près par ses deux mortels ennemis, les seigneurs de Villela et de Avendaño, le châtelain de Butron avait dû se retirer dans sa forteresse; le siége traînait en longueur et la garnison, à bout de vivres, allait être forcée de se rendre, quand un écuyer, apparaissant entre les créneaux de la tour, imagina de jeter par petites poignées aux pigeons et aux volatiles qui picoraient dans le ravin les dernières mesures de blé qui restaient. A cette vue, le découragement s'empara des assiégeans : de vive force le château était imprenable; croyant que ses défenseurs avaient des provisions en abondance, ils se décidèrent à lever le blocus. De fait, la tour et le ravin sont encore là ; mais quoi, l'histoire ancienne ne cite-t-elle pas mille ruses analogues, celle des Romains entre autres qui, assiégés dans le Capitole et réduits aux dernières extrémités, jetèrent, pour tromper les Gaulois, des pains de froment par-dessus les murs? Assurément mon homme ne connaissait même de nom ni les Romains ni Tite-Live. Par quel prodige le même récit se retrouvait-il à une pareille distance, et qui expliquera jamais cette diffusion des fables et des légendes qui établit entre les esprits des époques et des races les plus diverses une sorte de parenté?

Le pays autour de Butron est complétement inhabité. Fort à propos une petite servante ramenait une paire de bœufs du pâturage; sur quelques mots du maître que je ne compris pas, elle laissa là ses bêtes, et d'un pas égal, silencieux et rapide, elle se mit à marcher devant moi. C'était une enfant de douze à treize ans, les cheveux emmêlés, les yeux farouches, les pieds enveloppés de chiffons de laine, robe courte et jambes nues. Nous cheminions au milieu des bois et des broussailles. Au bout d'une heure, nous arrivâmes en vue de la grande route, la petite sauvage m'indiqua du geste la direction que je devais prendre, puis disparut comme un trait. Les montagnes s'étendaient devant moi uniformes de teinte et d'aspect; pourtant, à mesure que j'avançais, elles semblaient s'aplanir : la rivière que la chaussée côtoie et quitte tour à tour roulait plus forte entre ses rives élargies; une brise plus vive et plus fraîche

apportait avec elle les senteurs salines de la mer. Enfin Plencia m'apparut. Étais-je encore en Vizcaye, au nord de la Péninsule ibérique, ou quelque charme magique ne m'avait-il pas transporté soudain en plein pays d'Italie, aux bords du golfe de Naples? Située sur une étroite langue de terre qui s'avance dans l'Océan, la ville littéralement baigne au milieu des flots. Précisément ce soir-là le soleil à son coucher colorait l'horizon de belles teintes rouges dont le reflet changeant prenait en écharpe les quais du port et les eaux tranquilles de la baie : sur ce fond lumineux, le vieux pont de pierre qui relie la ville à la rive gauche et franchit en neuf bonds l'embouchure de la rivière dessinait en noir ses arches inégales; l'air avait cette clarté diffuse qu'on retrouve dans certaines marines de Claude Lorrain, et, pour aider à l'illusion, tout le long de la route à gauche, les vignes disposées en treilles et soutenues par des piliers de pierre, selon la mode italienne, mettaient des portiques de verdure au pied des collines qui descendaient en pente douce jusqu'au bord de l'eau.

En dépit de sa position, Plencia ne compte pas un seul pêcheur, sa rade même est sans mouvement ou, pour mieux dire, abandonnée. Cela tient aux bancs de sable qui se forment à l'embouchure de la rivière et qui, par le gros temps, rendent très périlleux le passage de la barre. Pourtant elle eut ses beaux jours, alors que son pavillon était connu sur toutes les mers, et qu'elle adoptait comme armes parlantes un navire voguant à pleines voiles; encore en 1780 elle ne possédait pas moins de cent cinquante bâtimens de commerce qui trafiquaient avec les contrées les plus reculées du monde. De nos jours, elle soutient une école de marine d'où sortent d'excellens sujets; elle est fort propre à l'intérieur, et ses maisons bourgeoises, la plupart accompagnées d'un jardin, lui donnent même un air assez coquet.

De Plencia à Bermeo, il n'existe aucune route que les sentiers tracés par les gens du pays. Les montagnes en cet endroit sont âpres et arides, couvertes d'une végétation rabougrie qu'interrompt çà et là l'ossature de la roche mise à nu par les pluies; en revanche, dans chaque pli de terrain, à Lemoniz, à Baquio, partout où quelque petit cours d'eau, sorti des flancs de la chaîne, a pu se creuser un lit pour venir au bout de la plage rejoindre la mer et s'y perdre, un gentil village apparaît à demi caché dans un berceau de verdure. Saluez en passant, à la cime d'un pic aigu affouillé par les vagues, l'ermitage vénéré de San-Juan de Gastelugache, autrefois forteresse imprenable, gravissez bravement, c'est l'affaire de deux ou trois heures, la haute croupe du mont Machichaco, le plus pelé de tous, le plus ardu, maussade comme son nom; arrêtez-vous alors; devant le spectacle qui s'offre à vous, toute fatigue est bien vite

oubliée. A gauche et à droite, séparées par le prolongement de la montagne, s'étendent, vastes et tranquilles, les deux baies de Baquio et de Bermeo; le village ne se voit plus, mais en bas de la pente on pourrait presque compter, penchées sur les flots, toutes les maisons de la ville, et dans le fond, à l'horizon, entre le bleu laiteux du ciel et le bleu plus mat de l'Océan, la flottille des pêcheurs, comme un vol de mouettes, ses ailes blanches déployées, cingle vers la haute mer.

Bermeo est né de la mer et en a toujours vécu; toute son histoire, son passé, son présent, tient dans l'espace de quelques mètres, de l'étroite presqu'île à la naissance du môle qui forment les deux bras du port. D'un côté s'élève la vieille église de Santa-Eufemia, une de celles appelées *juraderas*, parce que le nouveau señor de Vizcaye, à son avénement, était tenu d'y jurer solennellement le maintien des *fueros;* en face, à l'autre bout, dominant toute la baie, une tour carrée qui, mieux encore que les deux sœurs jumelles de Grenade, mériterait le titre de *bermeja*, tant les siècles et les chauds baisers du soleil ont laissé sur ses pierres une couleur vermeille. Elle appartint à la famille du poète Alonso de Ercilla, le chantre et le héros de la guerre du Chili, l'auteur de *la Araucana*. Enfin, entre l'église et la tour, avec leurs balcons de bois et leurs toits en auvent, les maisons de pêcheurs se poussent et se pressent comme pour se rapprocher encore de la mer. J'aimais, le matin, pendant que les barques étaient amarrées et que les hommes se reposaient des durs labeurs de la veille, me promener longuement sur le port; de grands filets séchaient appendus aux murs des maisons, des marmots de quatre ou cinq ans préparaient pour leurs pères l'appât qui devait servir à la pêche prochaine : armés chacun d'un gros caillou, il fallait les voir, sur les pierres des parapets, piler consciencieusement des sardines fraîches jusqu'à les réduire en une bouillie rougeâtre qu'ils déposaient dans des seaux de bois placés à côté d'eux. Et pendant ce temps les grands-pères, ceux à qui leur âge et leurs infirmités ne permettaient plus de prendre la mer, fatigués dès le point du jour de cette oisiveté inaccoutumée, venaient s'asseoir les uns après les autres au pied de la tour d'Ercilla. Les bras croisés sur la poitrine, sans mot dire, une courte pipe de terre noire serrée entre les dents, ils restaient là des heures entières, sondant des yeux l'élément perfide auquel ils avaient tant de fois disputé leur vie et dont ils regrettaient pourtant l'agitation incessante et les fureurs démesurées.

Mais c'est le soir surtout que l'aspect du port devient intéressant. Toutes les barques sont parties avec la marée, depuis les grands bateaux montés par seize hommes jusqu'aux petits canots où le père et les deux fils aînés suffisent à faire la manœuvre. Vers sept heures

arrivent cinq ou six personnes, portant chapeau et redingote : ce sont les fabricans de conserves et d'*escabeche* (poisson mariné), puis des femmes, leur journée finie, les enfans sortis de l'école. On va procéder à la vente du poisson. Les pêcheurs de Bermeo, comme de plusieurs autres points de la côte, forment de temps immémorial une confrérie ayant à sa tête un administrateur et une junte syndicale. L'exercice de la pêche est lui-même réglé par un certain nombre de patrons choisis à l'élection : au cas où la mer est trop forte, la barque *señora* lève une rame en l'air, et personne après ce signal n'a le droit de sortir du port sous peine d'une forte amende. Chaque jour l'administrateur de la confrérie s'occupe de la vente du poisson, qui a lieu en commun aux enchères publiques : sur le produit on prélève une certaine part destinée au fonds de réserve de la société; le reste est divisé entre les équipages proportionnellement à la quantité de poisson que chacun a rapporté et au prix moyen qu'a atteint la vente. Parfois, à cause des mauvais temps si fréquens sur cette mer rageuse, les barques ne peuvent sortir de plusieurs jours, et les pauvres marins se trouveraient en grand embarras si la confrérie ne les secourait par une répartition d'argent extraordinaire, dite *partage de miséricorde :* à cela sert le fonds de réserve; on pourvoit également à la subsistance des marins devenus vieux ou infirmes ainsi que des veuves et des enfans de ceux qui ont péri sur les flots.

La vente a lieu dans une grande salle située au derrière de la maison de l'association dont la façade donne sur le port : cette salle est entourée en forme de fer à cheval par des stalles de bois disposées en gradins; dans le fond se voit une table, au milieu une grande machine ronde, représentant assez bien un calorifère, mais percée tout autour d'une série de petites cases. En haut de chaque case se cache une boule numérotée, et par un fil de fer passant sous le plancher cette boule est mise en rapport avec un bouton de cuivre placé sur le bras droit de la stalle qui porte le numéro correspondant. Le premier rang des stalles est seul numéroté : c'est là que s'assoient les personnes qui veulent prendre une part active à la vente; le public, comprenant surtout les femmes des pêcheurs, s'entasse sur les gradins supérieurs. Bientôt l'administrateur apparaît, il prend place à la table entre deux assesseurs, et pour commencer annonce la quantité probable de poisson que l'on attend. La vente se fait en gros par tant d'*arrobes* (25 livres), et le prix se compte par *maravedis* (il faut 34 maravédis pour faire un *real*, soit 26 centimes de notre monnaie). « A 46 maravédis la *merluza*, dit le crieur debout près de la table, à 45, à 44, » et il descend graduellement tant qu'il n'y a point preneur au prix proposé; mais lorsqu'une des personnes placées au premier

rang juge le moment venu, elle pousse avec le doigt le bouton de cuivre placé au bras droit de sa stalle, le fil de fer déplace la boule et la fait tomber avec bruit dans le bas de la petite case ouverte au-dessous d'elle; le crieur alors s'approche, et, lisant le numéro, demande à l'acheteur la quantité de poisson qu'il désire : après quoi la vente continue jusqu'à ce que les chiffres prévus aient été couverts. Si deux ou trois boules sont tombées à la fois, le crieur les ramasse et les appelle à mesure qu'elles se présentent sans que l'ordre qu'il suit prête jamais matière à réclamation. Vient ensuite le tour des autres poissons; mais la merluche est encore la plus estimée. Comme il est naturel, ce sont les marchands de marée qui, tenus d'approvisionner les marchés, répondent les premiers et achètent au plus haut prix : à la vérité, ils n'ont besoin que de quantités relativement minimes; les fabricans d'*escabeche* enlèvent le reste par 3,000 ou 4,000 arrobes. Grâce à la concorde et au bon vouloir qui règnent parmi les assistans, en moins de dix minutes la vente est terminée, et l'administrateur lève la séance. On se rend alors sur le port.

Dans l'intervalle, la nuit est venue : toute la mer au loin est constellée des mille feux des falots qui brillent dans l'obscurité comme si une poignée d'étoiles s'étaient détachées du firmament et étaient tombées dans les flots; les premières barques commencent à aborder; à mesure qu'elles arrivent, les femmes, munies de corbeilles d'osier, s'empressent de les décharger. La maison de la confrérie forme de ce côté un vaste portique à colonnes, pavé de pierres plates, au-dessous duquel sont établies d'énormes balances; c'est là que le poisson est déposé par tas séparés. On s'occupe alors de le peser, tandis qu'un employé, à la clarté d'une grosse lanterne rapidement prend des chiffres, et tout aussitôt il est chargé dans des paniers ronds que des bœufs emportent à travers la ville. On ne saurait imaginer, sans l'avoir vue, une scène aussi fantastique : le tumulte du débarquement, la rentrée des voiles et des filets, l'appel des marins, les glapissemens des femmes, le heurt des paniers qui se renversent, le mugissement des bœufs, les cris des conducteurs, et, dans le fond, énormes, hideux, la gueule grande ouverte, sous la lumière fauve de la lanterne qui fait étinceler leur peau visqueuse, les thons et les merluches sautant, bondissant, agitant leur queue qui frappe le pavé mouillé avec un bruit sec. Cette animation se prolonge bien avant dans la soirée jusqu'à l'arrivée du dernier bateau, vers minuit ou une heure du matin; puis chacun se retire pour se retrouver là dès le lendemain.

Les espèces de poissons qu'on pêche le plus communément à Bermeo comme sur le reste du littoral sont la merluche, le thon et le rousseau, tous trois de forte taille; il arrive parfois, dans les

jours heureux, que les pêcheurs en ramènent 12,000 ou 15,000 arrobes. Il faut que tout ce poisson soit expédié ou travaillé dans les vingt-quatre heures qui suivent l'arrivée, car, sans compter qu'il pourrait se corrompre, la prochaine pêche causerait un encombrement. Une partie est immédiatement dirigée sur Madrid et les villes de l'intérieur; le reste se porte dans les fabriques d'*escabeche*. Là chaque bête est découpée en larges tranches de près de trois doigts qu'on plonge dans une énorme chaudière d'huile bouillante; quand elles y ont séjourné suffisamment jusqu'à prendre à la surface une belle teinte rousse, on les retire, on les porte au séchoir, et, à peine refroidies, on les encaque dans de petits barils contenant deux arrobes; on déverse par-dessus une sorte de saumure, mélange d'eau et de vinaigre, et le tout est expédié dans les provinces de l'intérieur où les gens du peuple en font une grande consommation. Quand, à certaines heures de la journée, ces immenses quantités de poisson passent par les chaudières, il pèse sur toute la ville une odeur d'huile qui entête et laisse à peine respirer. Bermeo possède aussi plusieurs fabriques de conserves en boîtes. La sardine et l'anchois y abondent à la saison : seulement chaque barque s'en défait pour son propre compte et au prix qui lui convient; l'équipage a droit en outre à une certaine quantité de gros poissons, largement calculée, dont il se sert pour sa consommation personnelle ou qu'il revend à son gré. Aussi la nourriture des habitans se compose-t-elle presque exclusivement de marée; le poisson de la mer cantabrique passe pour infiniment supérieur à celui qui vient de la Méditerranée; consommé sur place il est réellement exquis, d'une saveur que je ne soupçonnais pas et qu'on lui demanderait en vain pour peu qu'il ait voyagé.

En somme, Bermeo est le centre de pêche le plus actif de la province : presque toute la population mâle, 1,000 hommes et plus, est consacrée à cet exercice; les femmes travaillent sur le port ou dans les fabriques d'*escabeche*. On se marie de fort bonne heure sur ces côtes : dès dix-huit ans, un marin a sa fiancée, il fait alors un ou deux voyages au long cours pour acheter avec son salaire la *ropa*, ou, comme nous dirions, la corbeille de noces : un peu de linge blanc, quelques colifichets, deux ou trois pauvres meubles; puis aussitôt il entre en ménage. Attendrait-il dix ans encore, il sait qu'il ne sera jamais plus riche : la pêche a trop d'alternatives, trop de mauvais jours pour que celui qui s'y livre y puisse faire fortune; on en vit, et c'est tout. D'autre part, cette incertitude du lendemain, cette lutte continuelle contre le danger, ont influé à la longue sur le caractère du marin : il manque des qualités de prévoyance et d'économie. Quand par aventure, après une bonne saison, il pourrait mettre quelque chose de côté, il préfère gaspiller sur-le-champ

toutes ses ressources, s'en remettant à l'avenir d'assurer son sort et celui des siens. Les mariages sont féconds comme chez tous les marins, et les familles très nombreuses; dans ce métier, les enfans, bien plutôt qu'une charge, sont une ressource : les petites filles raccommodent les filets, les petits garçons préparent les appâts; plus grands, ils s'embarqueront avec le père et l'aideront dans la manœuvre. Au demeurant, il n'est pas de population plus laborieuse, plus sincèrement honnête : le juge de la ville me déclarait lui-même n'avoir eu l'année précédente qu'un seul coupable à juger. Le type des habitans du littoral est fort beau : c'est celui de la race basque dans toute sa pureté, à la fois élégant et fier. De taille au-dessus de la moyenne, les hommes ont le corps svelte et nerveux, le visage ovale, le nez aquilin, le regard clair, les pommettes saillantes, dans tous les traits une sérénité et une énergie singulières qui s'accentuent encore avec l'âge; mais les femmes surtout m'ont paru admirables. Avant que le travail et les fatigues de la maternité les aient trop cruellement éprouvées, elles représentent l'idéal de la beauté humaine : toutes grandes, elles aussi, les attaches pures, les hanches larges, la poitrine ferme et bien remplie; avec cela les joues colorées, les lèvres souriantes, les yeux doux, un peu étonnés, de splendides cheveux châtains que les femmes mariées portent enroulés sur le derrière de la tête et que les jeunes filles laissent pendre en deux longues tresses sur leurs épaules. Au premier coup d'œil, on reconnaît là des êtres privilégiés, bien supérieurs aux autres races mélangées ou abâtardies de l'Europe occidentale. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie en voyant les jeunes filles de Bermeo rentrer vers minuit après la dure journée; la jambe leste et le pas rapide, nullement gênées par l'ample corbeille qui pesait sur leur tête et où s'agitaient deux ou trois gros poissons de mer dans les derniers spasmes de l'agonie, elles marchaient une douzaine sur la même ligne, se tenant par la main et chantant en chœur à pleine gorge quelque refrain du pays; les jeunes gens les suivaient par derrière, et longtemps encore après leur passage j'entendais au milieu du silence de la nuit leurs voix fraîches et rieuses monter, décroître, puis se perdre peu à peu dans l'éloignement.

II.

Au sortir de Bermeo, la route, taillée en corniche au flanc de la montagne, suit exactement toutes les anfractuosités du rivage; des deux côtés s'étagent des vergers, des champs de blé et de maïs, car les cultivateurs de ces contrées ne sont ni moins laborieux, ni moins habiles que les pêcheurs, et rien n'est beau à voir comme les épis

mûrs, secoués par le vent et courbés presque sur les flots, mettant une bordure d'or à la nappe bleue de la mer. Bientôt on distingue le petit port de Mundaca, un des points les plus anciennement peuplés de la province. La route le traverse entre deux rangées de maisons bien bâties, et, remontant le cours sinueux de la rivière, s'enfonce dans l'intérieur; on atteint alors une plaine légèrement inclinée au centre de laquelle s'élève Guernica. Sans importance comme population, — elle compte à peine 600 habitans, — cette ville n'en est pas moins la cité sainte du Señorio : c'est elle qui tous les deux ans sert de siége au congrès; elle qui renferme, avec le palais des *juntes*, le dépôt des archives et la basilique de Santa-Maria-la-Antigua, la plus vénérée de toutes les églises *juraderas;* elle enfin qui possède le palladium des libertés basques, le chêne sous lequel de temps immémorial le señor de Vizcaye vient jurer le maintien des *fueros*. Cet arbre fameux, la poésie et l'éloquence l'ont célébré tour à tour : J.-J. Rousseau le bénit, nos soldats républicains, passant à Guernica, lui rendirent les honneurs militaires comme au père des arbres de la liberté; déjà Tirso de Molina l'avait glorifié dans ses vers à la face des monarques autrichiens; mais c'est encore un Basque, un fils du pays, qui a trouvé pour le chanter les accens les plus émus et les plus touchans : il existe un hymne patriotique, *l'Arbre de Guernica,* dont la musique et les paroles, par un rapprochement curieux avec notre *Marseillaise,* n'eurent qu'un même auteur. Voici à ce propos un extrait du discours prononcé le 16 juin 1864 devant le sénat espagnol par don Pedro de Egaña, député de la province d'Alava : « Sous les drapeaux du prétendant Carlos V se trouvait un vaillant jeune homme nommé Iparaguirre, pauvre berger dans une humble ferme du village de Zumarraga; il était parti pour la guerre à peine âgé de seize ans; dès le début de la campagne, il fut grièvement blessé, et, désormais incapable de tout service actif, il dut prendre rang dans le corps des hallebardiers de don Carlos. Le *convenio* arriva; mais, dévoué qu'il était à la cause de l'infant, il ne voulut pas y adhérer; il se retira en France, où pendant plus de vingt ans il mangea le pain de l'exil. Il avait belle voix, gaillarde prestance, longue chevelure bouclée... C'était un de ces caractères aventureux qui portèrent si haut la gloire de l'Espagne au XVe et au XVIe siècle; il avait soif d'émotions et de périls. Il revint donc dans les provinces, et, comme il lui répugnait après avoir été soldat de reprendre le métier de laboureur ou de berger, il se fit musicien ambulant; il parcourait le pays en chantant des chansons sur les *fueros* dont il était l'auteur; on l'appelait *le barde vascongade.* Messieurs, poursuivit l'orateur, j'ai pu assister moi-même à un de ces concerts en plein air au milieu des

montagnes. On savait qu'Iparaguirre chanterait la chanson intitulée : *l'Arbre de Guernica*. De tous les villages, de tous les hameaux, de toutes les fermes des environs, le peuple accourut en foule : il y avait là plus de 6,000 personnes. Iparaguirre entonna le chant dont je vais vous lire la traduction littérale; il est court : « L'arbre de Guernica est pour nous un arbre bénit; il n'y a pas un seul Basque qui ne tremble de plaisir à le regarder. Étends ton feuillage et fais tomber tes fruits sur le monde, oh! symbole saint de nos libertés séculaires! Nous t'adorons prosternés à genoux. » — A ces mots, la foule s'agenouillait comme si elle eût été mue par un ressort, et tous se découvraient, puis le chanteur continuait d'une voix plus forte : — « Et si jamais la tempête secoue tes rameaux touffus, si les nations étrangères viennent porter la hache contre ta souche, nous le demandons au ciel, que le fer sauveur contenu au fond de nos montagnes se convertisse, pour te défendre, en armes acérées. » Alors l'enthousiasme était à son comble; tous ces hommes au sang chaud, au cœur vaillant, qui pendant sept années de guerre avaient exposé leur vie sur les champs de bataille, levaient les bras vers le ciel en jurant de mourir pour les *fueros*... La chose alla si loin que l'autorité s'en émut, et, par crainte de troubles, le général Mazarredo, alors capitaine-général des provinces, donna l'ordre au trouvère de quitter immédiatement le pays. Le pauvre garçon devait mourir plus tard à Montevideo. »

A peine entré dans la ville, vous vous rendez en pèlerinage auprès de l'arbre sacré, chacun s'offre à vous y conduire. L'arbre actuel est vieux d'une centaine d'années et descend directement du chêne primitif, car on conserve toujours à côté de l'ancien un ou deux rejetons destinés à le remplacer quand l'âge l'aura fait succomber. Le dernier, tombé de vieillesse le 2 février 1811, existait, d'après la tradition, depuis le milieu du XIVe siècle; c'est sous son ombre que les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, assis sur le banc de bois qui en entourait la base, avaient juré de respecter les *fueros*. Les délibérations avaient lieu d'abord en plein air, au pied même du chêne, d'où la formule dont le congrès accompagne encore ses décisions : *so el arbol de Guernica;* plus tard, la population étant devenue plus grande et ses délégués plus nombreux, on abandonna la plaine nue où l'on se tenait, et les assemblées se firent dans l'ermitage de Santa-Maria, très ancien sanctuaire situé tout auprès. Aujourd'hui, le banc de bois a été remplacé par un siége de pierre; l'église, rebâtie vers 1830, se trouve enclavée dans un vaste édifice du style néo-grec encore incomplet et destiné à fournir des chambres de travail aux députés et des locaux pour les archives. L'intérieur de l'église, qui sert également de salle des séances, est orné d'une collection des portraits en pied de tous

les seigneurs de Vizcaye, avant l'incorporation de la province à la couronne de Castille. On m'a fait voir le dépôt des archives, si précieux pour l'histoire du Señorio : les carlistes, pendant leur séjour, n'y avaient fait aucun dégât; même ils y avaient envoyé, pour le compléter, les journaux, brochures et autres papiers publics émanant de leur administration; tous ces documens gisaient en tas, pêle-mêle, dans une salle du bas, car ils n'avaient pas eu eux-mêmes le temps de les classer.

De la ville même, il n'y a rien à dire : tout au plus y distingue-t-on une grande place carrée, une vieille église gothique, quelques maisons nobles ornées à l'extérieur de grossières peintures à fresque dans le goût du siècle dernier. Pour y amener plus de richesse et d'animation, on a parlé d'en faire un port de mer; l'entreprise n'a rien d'impossible, car les bateaux venaient s'amarrer autrefois aux maisons mêmes de la rive, et la marée se fait sentir encore jusqu'à Guernica; mais il faudrait beaucoup d'argent. En attendant, les habitans jouissent du sol le plus fertile et du climat le plus doux; une montagne en pointe, au-dessus de la ville, est tapissée du haut en bas de jardins et de vergers. Du reste toute cette rive droite est encore plus charmante que l'autre; à mi-chemin s'y dresse, au milieu d'un parc anglais, le joli manoir d'Arteaga, propriété des Montijo, dont le donjon crénelé se reconnaît de plusieurs lieues à la ronde. Le 17 juillet 1856, dans l'assemblée générale tenue sous l'arbre de Guernica, les représentans du pays décidèrent qu'il y avait lieu de déclarer Vizcayen d'origine le prince impérial des Français, Louis-Napoléon, comme descendant direct par sa mère des deux maisons d'Arteaga et de Montalban. L'empereur accueillit avec beaucoup de bienveillance les députés chargés de lui apporter le décret; l'impératrice elle-même, flattée de cette attention, voulut faire reconstruire le château d'Arteaga. Un jeune architecte de grand mérite, M. Couvrechef, fut envoyé sur les lieux pour diriger les travaux; mais, pris de fièvres malignes à la suite d'une excursion sur les bords marécageux de la rivière, il mourut avant d'avoir vu son œuvre entièrement terminée. Un autre Français, M. Ancelet, y mit la dernière main, non sans modifier un peu le plan primitif. On a utilisé, autant que possible, les restes de l'ancienne construction. C'est maintenant une jolie forteresse du XIIIe siècle, rajeunie de toutes les recherches de la renaissance, accommodée aux exigences du confort moderne. Une première enceinte rectangulaire l'environne, flanquée de tours selon l'usage; le donjon, également carré, est monté de trois étages et terminé par une plate-forme que domine une gentille tourelle; deux grandes ogives pleines, partant de la base, montent de chaque côté jusqu'à la corniche supérieure couronnée de créneaux, et, dans leur lar-

geur, s'ouvrent sur trois rangs des fenêtres ogivales qui tiennent lieu des anciennes meurtrières; le jaspe rouge dont les ouvertures sont encadrées tranche agréablement avec le marbre gris du reste de l'édifice. A l'intérieur, l'escalier monumental, les parquets en marqueterie, les lambris sculptés, répondent à la magnificence et aux beautés du dehors. Pourtant le château n'a jamais été meublé ni habité; on attendait la venue de l'impératrice, qui avait promis de le visiter : ce projet n'a pas eu de suite. Maintenant il reste confié à la garde d'une dame française qui loge dans un petit pavillon voisin. Quoi qu'il en soit, même absente, la main généreuse de la châtelaine se retrouve partout; il n'est pas dans tout le pays un village mieux tenu qu'Arteaga, ni dont les maisons respirent un tel air d'aisance et de bien-être.

La dernière partie de l'étape avant d'atteindre la mer est encore plus pittoresque et plus accidentée. Chemin faisant, j'aperçus sous un bouquet de bois, au bord d'une source, cinq ou six jeunes filles qui s'étaient arrêtées un moment pour reprendre haleine. Elles m'appelèrent en riant; elles se rendaient à Ea, petit port situé entre Elanchove et Lequeitio, et nous marchâmes de conserve. J'appris alors qu'elles revenaient de la fête ou *romeria* de Zornoza. Parties d'Ea la veille, bien avant le lever du jour, elles avaient fait à pied, d'une seule traite, les dix lieues qui séparent Zornoza de la côte; leurs achats terminés, elles avaient dansé toute l'après-midi, toute la soirée, puis de grand matin avaient repris courageusement le chemin du village où elles devaient arriver vers onze heures pour se mettre au travail comme à l'ordinaire. Du reste elles ne paraissaient nullement fatiguées, causant, chantant, aussi vives et aussi alertes qu'au départ. Il n'en était pas de même de deux petits ânes qu'elles avaient amenés avec elles pour porter une partie des provisions; les malheureuses bêtes, épuisées, pouvaient à peine remuer les pattes. Il avait fallu bien avant Arteaga les débarrasser de leur charge, qu'on s'était partagée à l'amiable; on leur avait mis une corde autour du col et on les traînait ainsi à tour de rôle; et les jeunes folles de rire! Grandes, sveltes, d'une beauté sculpturale, sur leur tête une large corbeille d'osier, dont leur bras nu relevé assurait l'équilibre, la gorge ferme et pleine, tendue par l'effort, elles semblaient un chœur détaché d'une tragédie antique et rappelaient à ma mémoire ces canéphores athéniennes dont le ciseau de Phidias a immortalisé l'élégance et la grâce sur les frises du Parthénon.

Parvenus au point où la route bifurque, nous échangeâmes un adieu et, tandis qu'elles poursuivaient vers Ea, je pris par la gauche vers Elanchove. S'il y a au monde un village curieux, bizarre, extravagant d'aspect et de situation, c'est bien celui où j'arrivai au

bout d'un quart d'heure. Accroché au flanc d'une montagne à pic haute de 600 mètres, avec son unique rue tortueuse, plus raide qu'une échelle, son pavé d'un nouveau genre, où les quartiers de roc s'espacent en manière de marches, ses maisons lézardées dégringolant, dévalant, si bien que les pieds de l'une pèsent sur le toit de l'autre, il semble toujours près de tomber dans l'abîme. De propreté, il n'en faut point parler; la disposition folle des lieux rendrait inutiles les prescriptions les plus élémentaires de la voirie; la rue n'est guère nettoyée que les jours de pluie, mais alors elle devient le lit d'un torrent terrible, et malheur à celui qui voudrait s'aventurer au dehors. Partout dans l'air flottent ces senteurs si particulières où l'odeur du poisson frais s'allie avec les vapeurs de l'huile qui sert à frire l'*escabeche*. Le port petit, mais commode, construit en 1783, tire toute son importance de la pêche et des industries qui s'y rattachent. Péniblement je remontais la longue rue du village quand je remarquai au pas d'une porte une pauvre vieille toute courbée qui demandait l'aumône; les mendians originaires du pays même sont fort rares dans les provinces parce que tout le monde y travaille et que chaque municipalité vient en aide à ses malheureux. Une charmante jeune femme, aux lèvres rieuses, était accourue : je la vis tirer de sa poche une petite pièce de cuivre, la baiser et la remettre à la vieille; celle-ci prit l'aumône, fit d'abord avec elle dévotement le signe de la croix, puis la baisa à son tour. Tel est l'usage du pays basque, et ne semble-t-il pas rendre la charité encore plus touchante?

Pour gagner Lequeitio, laissant à gauche le petit port d'Ea, on coupe au plus court par les montagnes, la plupart couvertes de bois; la mer ne s'aperçoit plus que par échappées, au bout des vallées étranglées qui sillonnent la chaîne. Le nom de Lequeitio est depuis longtemps fameux dans les annales maritimes de la Vizcaye. De là sont sortis ces vaillans marins qui, avec les fils d'Ondarroa, de Bermeo, de Plencia, de Portugalete, osèrent les premiers, sur leurs frêles navires, s'attaquer corps à corps à l'énorme baleine; puis, quand le monstre des mers, chassé des côtes cantabriques, remonta vers le nord, lancés à sa poursuite, ils visitèrent successivement l'Écosse, la Norvége, le Groënland, et touchèrent à des terres encore inconnues aux autres peuples de l'Europe. Du reste jusqu'au milieu du XVIIe siècle on tua des baleines dans les eaux voisines de Lequeitio; ainsi l'attestent des documens fort curieux conservés dans les archives de la ville : aussi porte-t-elle dans ses armes, comme Bermeo, une chaloupe à rames lançant le harpon sur une baleine. Mais la pêche ne suffisait pas à occuper l'ardeur de ces vaillans : les marins de Vizcaye prirent part à tous les voyages de découvertes accomplis dans les Indes occidentales ou sur les côtes

de Guinée; leurs bâtimens de commerce les mettaient en relation avec tous les ports de la Méditerranée, de l'Océan-Atlantique, de la Manche, de la Mer du Nord; de longue date existait à Cadix une association de pilotes, originaires du Señorio. En même temps, ils aidaient puissamment les rois de Castille dans toutes leurs entreprises sur mer.

Les marins de Lequeitio n'ont pas dégénéré de leurs aïeux; ils ne courent plus la baleine, aujourd'hui presque introuvable, mais chaque année les thons et les merluches, les sardines et les anchois, gros et petits poissons, leur paient un terrible tribut. Ils ne sont pas dispersés dans le reste de la ville comme à Bermeo; ils forment un quartier à part et assez malpropre, je dois le dire. Ce quartier naturellement confine au port, qui est petit et presqu'à sec à la marée basse; par contre les eaux montantes viennent lécher les murs des maisons dont plusieurs s'ouvrent en arcades pour les recevoir. Les jetées ont beaucoup souffert du bombardement; on sait que pendant la guerre, pour réprimer les cruautés du parti carliste, le gouvernement de Madrid n'imagina rien de mieux que de faire bombarder par ses canonnières tous les ports de la côte qu'occupait l'ennemi. Ignorait-il que, si dans l'intérieur la population lui est opposée, dans les villes maritimes, où les hommes de bonne heure courent le monde et s'instruisent en voyageant, les idées nouvelles sont surtout en honneur? A Lequeitio, les libéraux seuls possèdent : c'est dire que tout l'effet de la mesure gouvernementale est retombé sur eux. La vieille église paroissiale, située au bord de la plage, fut un moment compromise; par sa position pittoresque en vue de la mer dont le sable s'entasse à ses pieds, par la hardiesse de ses piliers, la délicatesse de ses ogives, l'élégance de son abside enrichie à l'extérieur de fines dentelures gothiques, elle est peut-être en ce genre le monument le plus curieux du Señorio.

Mais le principal attrait de la ville serait encore dans ses environs, où les champs sont fleuris comme des jardins et les jardins riches comme des serres. Grâce au grand courant du Mexique, dont une branche se rabat vers l'est et fait sentir son influence dans le golfe de Vizcaye, toute cette partie de la côte jouit d'une température exceptionnellement égale et douce; il n'y gèle jamais; oliviers, grenadiers, orangers, citronniers, tous les arbres du midi y viennent en pleine terre. La vigne était aussi une des grandes richesses de la contrée, mais depuis plus de quinze ans l'oïdium venu de France s'est abattu sur elle avec une violence inouie et a presque entièrement perdu la récolte; même en beaucoup d'endroits il a fallu arracher les ceps, renoncer à la culture, et rien n'est désolant comme de voir par la campagne se dresser, blancs et dépouillés,

les piliers de pierre dont on se sert là-bas pour soutenir les treilles. Par un fait bizarre, les cépages blancs seuls ont péri, les autres ont résisté. Le vin qu'on en tire, nommé *chacoli*, est fort estimé des indigènes; à les en croire, il a virtuellement tous les mérites, et je me souviens d'avoir lu qu'il suffirait de quelques ingrédiens, d'un peu de sucre par exemple et d'un bon bouchon pour en faire un excellent champagne; c'est y mettre beaucoup de bonne volonté. Tel quel, le *chacoli* est un petit vin aigrelet, rafraîchissant et assez agréable au goût; il ne se conserve pas au-delà d'un an : il est vrai qu'il gagnerait à être un peu mieux soigné. Autrefois en Vizcaye on ne buvait guère que du cidre, et chaque cultivateur entretenait à cette fin un nombre considérable de pommiers; si l'oïdium continue ses ravages, force sera de revenir au cidre; il n'y a guère que les riches qui puissent acheter du vin de la Rioja.

Deux heures de marche par le bord de la mer nous mènent à Ondarroa, la dernière localité de la Vizcaye sur la côte. Là encore nous retrouvons une population d'habiles pêcheurs et de vaillans marins : à l'aviron, les Ondarroais n'ont pas qui les défie, et par les plus gros temps, alors que les patrons de Lequeitio eux-mêmes n'osent quitter la rade, ils partent bravement à la pêche du *bonito*. Ondarroa entretenait autrefois un commerce assez considérable avec les côtes de la Méditerranée, du Portugal, de l'Angleterre, et ses chantiers de constructions maritimes étaient des plus renommés; mais le développement rapide de Bilbao lui a nui; en outre sa passe est devenue impraticable à marée basse. Bâtie sur un pli de roc, au fond d'un entonnoir de hautes montagnes, à ses pieds, comme au premier plan, l'église, qu'un groupe d'arceaux d'un effet inattendu soutient et protége contre l'atteinte du flux, elle voit le travail de la mer obstruer son port peu à peu et reculer le rivage. Tout cependant n'est pas perdu pour elle. Depuis quelques années, bon nombre de familles riches de Madrid et de l'intérieur ont pris l'habitude de passer l'été dans les provinces du nord, à Bermeo, à Mundaca, à Lequeitio, à Zarauz, à Saint-Sébastien; elles y viennent chercher un air pur et sain, des buts d'excursions variés, une mer poissonneuse, et pour le bain des plages sûres et commodes. Un moment interrompue par les événemens politiques, cette migration des touristes a repris de plus belle à la saison dernière et ne s'arrêtera plus. C'est là qu'Ondarroa doit trouver une source de prospérité nouvelle. Un peu au sud de la ville, dans un enfoncement du rivage et protégée des deux côtés par l'avancement de deux pointes de rochers dont les blocs détachés lui font comme une barrière naturelle, s'étend la plage de Saturraran, large, spacieuse, doucement inclinée et tapissée de sable fin; la mer ne s'en retire jamais, unie comme l'eau d'une baignoire, et les vagues paresseuses semblent n'y avoir gardé de leur

agitation primitive que juste ce qu'il faut de force pour se chasser l'une l'autre, s'étaler et mourir. L'endroit était désert, il y a quelque dix ans. Un ami de la nature, un poète, Antonio de Trueba, l'auteur du *Livre des chansons*, vint à passer par là : le site lui plut avec cet aspect sauvage et paisible à la fois, ces roches grises, ces flots bleus, et ce sable d'un blanc si pur; il en parla dans un de ses livres. Aujourd'hui, au beau milieu de la conche a surgi comme par miracle un magnifique établissement, premier noyau de la future ville de bains. Qui disait donc que depuis Orphée les poètes avaient perdu le divin privilége de faire mouvoir à leur gré les pierres et les bois?

J'avais atteint les limites extrêmes du Señorio, et je songeais à revenir sur mes pas; après avoir parcouru la côte, je tenais à voir les campagnes de l'intérieur, après avoir étudié les mœurs des marins, je voulais vivre quelques jours de l'existence des paysans. Je résolus donc, obliquant à l'est, de regagner près d'Elorrio le chemin de Villareal, puis de rentrer à Bilbao presque en ligne droite par Durango et Zornoza. La route était longue, mais point dangereuse; à la suite d'une guerre civile qui a duré plus de trois ans, le pays était aussi sûr, aussi tranquille que si la paix n'eût jamais été troublée. Sincèrement, simplement, aussitôt les hostilités conclues, ces braves gens avaient quitté le fusil et repris avec la *laya* leur genre de vie passée. Aussi allais-je seul, sans grandes précautions, me confiant au hasard pour trouver mon gîte de chaque nuit. J'éprouvais un âpre plaisir à partir de grand matin à travers les bois qui semaient sur moi leurs larmes de rosée, heureux du profond silence où dormait encore la nature, respirant à pleins poumons l'air pur et vif de la montagne. Bientôt le soleil, crevant les nues, répandait sa lumière d'or sur la campagne émerveillée, et de tous les arbres, du creux des buissons, du dessous des pierres et des touffes d'herbes, sortait un concert de piaillemens, de cris, de bourdonnemens, de murmures, bruits d'insectes et chants d'oiseaux. Je poursuivais ma route sous ses rayons de plus en plus ardens, laissant derrière moi les coteaux et les vallons, les champs et les taillis; puis, quand était venu le moment du repas, j'entrais sans frapper dans quelque pauvre chaumière établie au bas d'un vallon, je m'asseyais sur un banc de bois, devant la table faite de deux poutres de châtaignier, et là je partageais avec le cultivateur et sa famille leur modeste repas : le pain de maïs ou *borona*, sortant du four, jaune comme de l'or, des haricots ou des choux cuits à l'eau, une sardine et une poignée de noix. Parfois je rencontrais en chemin quelque gars du pays qui se rendait dans une ville voisine; nous faisions route ensemble, et ces jours-là, l'amour-propre aidant, comme les Basques avec leurs espadrilles se vantent

d'être les premiers marcheurs du monde et que moi-même je ne voulais pas rester en affront, nous doublions bravement l'étape. Mes compagnons, comme de juste, avaient tous servi dans les troupes de don Carlos; pendant trois ans, du nord au sud et de l'est à l'ouest, ils n'avaient fait qu'arpenter le pays, aussi en connaissaient-ils le terrain jusque dans ses moindres particularités. En Vizcaye, c'est la coutume d'entretenir aux endroits d'où sort une bonne source une feuille de châtaignier ou de noyer qui reçoit le mince filet d'eau et le déverse en gouttière; rassuré par cet indice, le voyageur s'arrête quelques instans pour se rafraîchir, puis continue son chemin, mais en prenant bien soin de ne pas déranger la feuille. Et pendant que nous baignions de la main nos fronts brûlés par le soleil, au détour de la route apparaissait, roulant lentement derrière ses petits bœufs rougeâtres, un de ces chariots basques aux roues massives et sans rayons, taillées d'une seule pièce dans le tronc d'un arbre; depuis longtemps déjà, du fond de la vallée le grincement de l'essieu nous arrivait avec des modulations multiples et bizarres, tantôt pointu comme la scie qu'on aiguise, tantôt traînard comme la porte qui pleure, parfois rauque comme un juron. Ce bruit a son utilité, il sert d'avertissement dans les sentiers étroits des montagnes. D'ailleurs, si déplaisant qu'il paraisse aux profanes, les gens du pays y trouvent un agrément tout particulier; les conducteurs mettent leur fierté à ce que leurs chars *chantent* bien, comme ils disent; pour moi, quoique étranger, je l'avoue, cette étrange mélopée n'était point du tout sans charme et j'aimais entendre aux approches du soir, dans le calme des longues après-midi d'été, le frottement des essieux dont la plainte éternelle accompagnait ma marche.

La majeure partie des terres en Vizcaye sont travaillées et exploitées par des colons, mais on peut dire qu'elles leur appartiennent autant qu'au propriétaire lui-même; en effet, la famille du colon se perpétue de père en fils dans la ferme au même titre que la famille du maître dans la propriété, et il n'est pas d'exemple que par caprice ou par intérêt celui-ci ait jamais pensé à revendiquer la plénitude de son droit; bien plus, quand le fermier marie une fille unique, il est convenu que le gendre prendra dans la maison la suite du beau-père, cela fait partie de la dot. Aussi le paysan donne-t-il sans marchander toutes ses sueurs à la terre et s'y intéresse comme à son bien; en même temps, il s'habitue à voir dans son maître un protecteur, un conseiller et un ami. Jusqu'où va cette entente si rare entre le riche et le pauvre, combien grande est la générosité de l'un, l'obéissance et le dévoûment de l'autre, je ne l'ai compris nulle part mieux qu'à Marquina. Neveu et digne héritier du comte de Peñaflorida, sur ce joli domaine de Munibe dont la demeure sei-

gneuriale avec son vaste écusson voilé de noir rappelle la perte récente de l'homme aussi éclairé que bienfaisant qui l'a quittée pour toujours, don Jose Antonio de Gortazar s'est attaché à continuer les traditions de son illustre famille. Jeune, riche, entouré de charmans enfans, adoré des siens, il n'a pas besoin de commander pour être obéi; nul plus que lui n'est disposé à faire bon marché de sa fortune ou de son rang, mais nul n'est maître à son égal de toutes les volontés, de tous les dévoûmens : c'est le gouvernement consenti des humbles par le plus fort et le meilleur. Lui-même, avec une entière bonne grâce, me fournissait tous les détails sur cette discipline patriarcale si fort éloignée des habitudes de notre société impatiente et troublée. « Ici, me disait-il, à Munibe, de mémoire d'homme on n'a point augmenté le prix des fermages; le paysan paie aujourd'hui la même redevance que payait son bisaïeul, il y a tantôt cent ans; c'est que nos fermiers ne sont plus pour nous des étrangers, ce sont plutôt des membres de la famille agrandie : nous nous intéressons à leur bonheur, à leur bien-être; nous regarderions comme une méchante action de mettre à profit leurs labeurs. A tout prendre, notre calcul n'est pas si mauvais qu'il en a l'air; ce que nous perdons en argent comptant nous est rendu en reconnaissance et en affection. Et ne croyez pas que notre conduite soit une exception : sans sortir de Marquina, je voudrais vous montrer vingt maisons où le maître entend comme moi l'administration de ses biens. Cependant à Madrid, dans les chambres, dans les cafés, dans la presse, on nous accuse de peser sur le peuple, on nous traite de *seigneurs féodaux*. Ne savent-ils pas, ceux qui parlent ainsi, que le Vizcaye est le pays le plus démocratique du monde? Ignorent-ils que la liberté est le fondement de nos lois? Ont-ils oublié qu'ici le pâtre ou le laboureur a droit comme un autre à ses quartiers de noblesse et qu'en revanche les plus hauts barons n'ont jamais dédaigné de travailler et de faire fructifier leurs biens? Dans un petit bois de noyers et de châtaigniers une tour portant un écu d'armes sculpté au-dessus de la porte, tout auprès, au bord du ruisseau, une forge et un moulin, voilà quel était le type des principales maisons du pays; et cette forge, ce moulin, exploités par le maître en personne, lui fournissaient la meilleure part de son revenu; il n'était que le premier de ses ouvriers et ne craignait point de se montrer les mains rougies par le minerai de fer ou noires de charbon. Depuis la dernière guerre civile, tuées par les hauts-fourneaux étrangers, ces petites forges se sont éteintes une à une, et il n'en reste plus que des ruines désertes, croulant dans tous les ruisseaux. Mais que nous voulions braver la concurrence, — et la chose nous est facile, grâce aux ressources inépuisables de notre sol, — que nous

sachions appliquer à notre usage les nombreux perfectionnemens de l'industrie moderne, alors nous reprendrons, non sans fruit, s'il plaît à Dieu, notre bon vieux métier de mineurs et de forgerons! Avouez cependant, ajouta don Jose avec un fin sourire, que pour des *seigneurs féodaux*, nous témoignons là des aspirations bien vulgaires et des sentimens bien mesquins! »

Toutes ces villes de l'intérieur, Marquina, Elorrio, Durango, ont entre elles un air d'affinité. Bâties à peu près à la même époque et dans les mêmes circonstances, destinées à fournir un refuge aux cultivateurs contre les violences et les déprédations de trop puissans voisins, elles ont beaucoup gardé de leur physionomie moyen âge. Voilà bien toujours ces quatre ou cinq rues se coupant exactement à angles droits, ces anciennes portes vides de leurs herses, ces larges murailles percées de fenêtres et tranformées en habitations qui sont comme la transition entre le nid de l'hirondelle et la demeure de l'homme, ces maisons lourdes et carrées, véritables forteresses dont les pierres portent encore les traces de l'incendie qui les a tant de fois léchées, et toujours aussi cette population saine, forte, ardente au travail et au plaisir, ces garçons aux bras vigoureux, ces belles filles aux longues tresses; toujours ces campagnes arrosées d'eaux courantes, ces longues vallées verdoyantes où les champs de maïs alternent avec les pâturages et les bois; puis çà et là, mornes et solitaires, d'antiques manoirs aux noms sonores, aux curieuses légendes. Telle est, sur le territoire d'Abadiano, dans une plaine fertile, cette tour de Muncharáz qui eut jadis pour châtelaine une fille de roi, l'infante de Navarre, doña Urraca, épouse de très noble homme Pedro Ruiz de Muncharáz; la porte est de cœur de chêne recouvert d'une couche de fer renforcée de gros clous et de barres de même métal, et par-dessus, sur un écu de pierre, se lit la fière devise : *Aqui biben y bibieron, con la honra y fama que tubieron,* « c'est ici qu'ils vivent et ont vécu, gardant leur honneur et leur renommée. » Les salles du haut, soutenues par des poutres colossales, les fenêtres étroites établies dans l'épaisseur des murs méritent aussi l'attention; mais rien de cela ne vaut encore la sombre tour d'Echeburu. Perchée comme l'aire d'un oiseau de proie, cette forteresse occupe, non loin de Durango, au creux d'une gorge étroite, la pointe d'un roc isolé qui s'ouvre au-dessous d'elle en manière de caverne; son origine serait due aux Romains : les Goths d'Ataulf la détruisirent; relevée et renversée de nouveau, elle date, dans sa forme actuelle, de la fin du xve siècle, et sa silhouette noire se détache admirablement sur le fond blanchâtre des roches environnantes. Le lierre, les ronces, la vigne vierge, toutes les plantes pariétaires ont tapissé un de ses côtés et grimpé jusqu'au faîte. Quand je passai par là, un homme armé d'un maillet

de fer s'occupait à détacher des blocs énormes de la roche creuse sur laquelle la tour est bâtie, et les débitait ensuite en petits morceaux. Cette roche est en effet de nature calcaire et donne à tous les voisins une chaux excellente; déjà elle m'a paru fortement entamée, car l'exploitation remonte à bien des années, et l'on peut prévoir le jour où elle cédera tout à fait, entraînant après elle les fondemens de l'historique castel qui depuis près de vingt siècles monte la garde à son sommet.

III.

Après tant de vieilles cités, toutes couvertes encore de la poudre du passé, je fus heureux de retrouver dans Bilbao une ville vraiment moderne par son aspect, par son animation, par ses édifices. Quoique fondée, elle aussi, vers la fin du XIIIe siècle, elle a subi une série de transformations qui ont modifié complétement son caractère primitif, et sauf le vieux pont de pierre à trois arches inégales et l'église voisine de San-Antonio-Abad qui composent ensemble les armes de la cité, ou bien encore la basilique gothique de Santiago qui existait bien avant elle, on aurait peine à y relever un monument de quelque valeur. Aussi bien Bilbao peut s'en passer. Ses rues nettes et bien tracées, pavées en cailloux, forment l'éventail et remplissent tout l'espace compris par la courbe que suit la rive droite du Nervion. Cette disposition heureuse la met de tous côtés en rapport avec le fleuve qui est navigable jusqu'au Puente Viejo, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité méridionale de la ville. Le port proprement dit s'étend de ce point au môle de Portugalete, sur une longueur de plus de 11 kilomètres; de très bonne heure, il avait acquis une importance considérable, et de grands travaux furent faits pour l'améliorer. Tout d'abord, au XVIe siècle, un système de digues est construit aux frais de la *casa de contratacion* ou chambre de commerce de Bilbao. Plus tard, en 1712, on met à exécution le gigantesque et coûteux projet de canalisation du cours du Nervion. Malheureusement les travaux n'ont pas été poursuivis depuis avec la méthode ou l'énergie nécessaire. La passe va s'obstruant chaque jour, et les navires de fort tonnage sont obligés de s'arrêter en avant de Portugalete. Néanmoins le port est fort animé; en 1872, le chiffre des navires, tant nationaux qu'étrangers, a été de 2,419 à l'entrée et de 2,369 à la sortie; pour sa part, Bilbao, avec une population qui n'atteint pas 20,000 âmes, compte près de 900 bâtimens inscrits, sans parler des menues barques. Les quais, que longent de magnifiques allées d'arbres, s'étendant à perte de vue, sont encombrés de fûts, de sacs et de ballots. Pour voiturer les marchandises, les gens du pays se servent communément d'une sorte de traîneau

tiré par une paire de bœufs et composé de deux madriers parallèles que relient entre eux de courtes traverses : on l'appelle *narria;* mais, comme le frottement du bois sur le pavé risquerait de l'enflammer, un petit baril, placé sur le devant de la machine, laisse tomber goutte à goutte l'eau dont il est rempli et qui sans cesse humecte les madriers. Les femmes, elles aussi, prennent part aux travaux du port :il semble même que les plus rudes leur soient réservés; les unes, dans de grands paniers, transportent le charbon ou le minerai, les autres, coiffées d'un vaste chapeau de paille, une grosse corde passée en travers des reins, remorquent péniblement les bateaux. Vers le soir, à mesure que s'apaise le mouvement du port, commence une agitation d'un nouveau genre; les promenades avoisinantes, celle de l'Arenal surtout, si ombreuse et si vaste, sont littéralement envahies par des bandes tapageuses de petites filles et de petits garçons. Que d'enfans! Je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Dans certaines provinces de l'intérieur, à Tolède par exemple, la vieille cité impériale, fauve amas de décombres d'où la vie semble bannie pour toujours, j'avais cherché en vain cette gaîté que répand dans les rues et sur les promenades la sortie des écoles; les familles y sont stériles, les maisons sans enfans. Ici au contraire c'est une fécondité, une exubérance de séve qui vous jette dans les jambes à chaque pas une envolée de lutins frais et roses : tout ce petit monde crie, court, saute, se poursuit, tombe et se relève; les rondes se forment, et les parties de paume s'organisent sous les yeux des parens, heureux de cette joie.

En raison même de sa position au centre d'une petite plaine dominée de trois côtés par de hautes montagnes, Bilbao en temps de guerre se trouve toujours exposée. Du mois de juin 1835 au mois de décembre 1836, assiégée à trois reprises par les armées du prétendant Carlos V, elle repoussa toutes les attaques avec un héroïsme qui lui valut du gouvernement de la reine Isabelle le titre de *très noble, très loyale et invincible cité*. De nos jours, les carlistes eussent gagné à sa possession, en même temps qu'une capitale de premier ordre et une base solide d'opérations, une garantie devenue nécessaire pour leurs emprunts à l'étranger. Le 29 décembre 1873, on sut à Bilbao que le passage du fleuve venait d'être coupé à quelque distance avec les chaînes d'un chemin de fer aérien qui servait naguère au transport du minerai; depuis plusieurs mois déjà, la circulation était interrompue sur la voie ferrée. Sans perdre de temps, les carlistes ouvrirent un feu très vif sur Portugalete, qui, coupé lui-même de ses communications avec la mer, dut capituler; deux détachemens de troupes, postés en observation entre Portugalete et Bilbao, eurent le même sort : le siége allait sérieusement commencer. Les fortifications, mises en état dès le début de l'été,

consistaient en trois forts détachés et huit batteries : tous ces ouvrages étaient par malheur beaucoup trop proches de la place; la garnison se composait de deux régimens de ligne et d'un petit nombre de soldats des autres armes, plus 400 hommes choisis de garde forale; les bourgeois de la ville formèrent un bataillon de milice qui, comme il arrive en pareil cas, ne tarda pas à jouer dans la défense le rôle le plus important. Du reste, toute la population, dévouée de longue date aux idées libérales, était décidée à une énergique résistance. Une première tentative faite par Moriones pour débloquer la place du côté de la mer avait misérablement échoué. Pendant ce temps, les carlistes élevaient au-dessus de la ville leurs batteries de bombardement. Leurs principaux chefs étaient Andechaga et le marquis de Valdespina : l'un vieillard convaincu, austère, vétéran de l'ancienne guerre, devenu impitoyable avec l'âge, l'autre, bien connu à Bilbao, où il avait habité longtemps, honnête lui aussi, énergique, mais tête faible et joignant à une surdité devenue légendaire une déplorable exaltation d'esprit. Le bombardement commença le 21 février et se poursuivit près d'un mois et demi avec une extrême vigueur. Non contens de cribler la ville de bombes et d'obus, les assiégeans entretenaient autour d'elle une fusillade ininterrompue. Les libéraux répondaient de leur mieux : successivement ils avaient appris, de la bouche même de leurs adversaires, que Moriones, accouru de nouveau, avait été arrêté le 25 février devant San-Pedro-Abanto, puis qu'un mois après, jour pour jour, dans cette même vallée de Somorrostro, le maréchal Serrano, à son tour, avait éprouvé un cruel échec; les provisions s'épuisaient, on en était réduit au pain de fèves et à la viande de cheval : les cartouches mêmes allaient manquer. C'est alors qu'un messager du dehors, trompant la surveillance de l'assiégeant, parvint à s'introduire dans la place : il apportait l'annonce d'une prochaine délivrance, et en effet le maréchal Concha, avec une armée de 20,000 hommes, en grande partie composée de gardes civils et de carabiniers, se préparait à prendre à revers par Valmaseda la gauche des ennemis, tandis que Serrano immobilisait leur centre et leur droite. L'opération réussit presque sans combat, et, pour n'être pas coupés dans leur ligne de retraite, pendant la nuit du 1er mai, après avoir jusqu'au dernier moment fait feu de toutes leurs batteries, les carlistes se décidèrent à lever le siége. Le même jour, les deux généraux libérateurs faisaient leur entrée dans la ville : ce triomphe coïncidait avec une des fêtes nationales les plus populaires de l'Espagne, celle du *Dos de mayo*; l'enthousiasme fut immense dans le pays.

J'avais fait la connaissance à Bilbao d'un des hommes les plus distingués et les plus instruits de la ville. Imprimeur de son état,

don Juan Delmas avait compris le métier à la façon des grands travailleurs du XVIe siècle, les Alde, les Estienne. Il était fou d'antiquités, ami de tous les arts, très curieux surtout des choses de son pays, sur lequel il avait réuni des documens fort précieux qu'il se proposait de mettre en œuvre. Il avait même publié déjà un *Guide pittoresque de la Vizcaye*, livre intéressant et fort bien écrit. Après trente ans de persévérance et d'efforts, sa fortune faite, il allait se retirer des affaires quand la guerre civile était venue renverser l'édifice laborieusement élevé de toute sa vie. Dès le premier jour, il m'avait témoigné une confiance dont je ne saurais lui être trop reconnaissant, et comme je l'interrogeais : « C'est une douloureuse histoire que vous me demandez là, dit-il, hésitant à s'engager sur la pente de ses souvenirs. J'ai dans ma jeunesse vécu à Paris; je suivais les cours de la Sorbonne, précisément avec Valdespina, un peu plus âgé que moi; nous étions tous deux des auditeurs assidus de M. Villemain; en même temps j'étudiais dans les ateliers de vos peintres les plus connus. Plus tard je voyageai beaucoup pour mes affaires, je visitai la plus grande partie de l'Europe, mais, toujours fidèle aux beaux-arts et à l'amour du sol natal; je pus réunir ainsi, dans les Flandres principalement, outre une collection complète d'œuvres des maîtres de l'école espagnole, une foule de livres et d'objets intéressant l'histoire de l'Espagne ou du pays basque. Avec cela, mon commerce prospérait, l'âge et la fortune m'étaient venus à la fois; je résolus de me faire construire un château; est-ce bien pour moi qu'il faut dire? Moi-même j'en dessinai le plan; toutes mes collections y trouvaient place dans des salles aménagées, ornées, ajourées tout exprès. Ici les bijoux et les médailles, plus loin les aquarelles et les dessins; ailleurs encore les tableaux. Bien des musées eussent fait triste figure à côté du mien; mais ma bibliothèque était mon plus beau joyau; pensez donc : 6,000 volumes, tous rares et longuement cherchés; là-dessus 142 incunables; les *Decrétales de Venise*, avec la date de 1477, sorties des presses de Jenson; les 53 *chroniques d'Espagne*, imprimées en lettres gothiques à deux couleurs par Juan del Canto, à Medina del Campo, sur l'ordre de la grande Isabelle; le *Très heureux voyage du roi Philippe II dans les terres basses d'Allemagne*, par le père Estrella; le récit de l'expédition d'El Cano, par un de ses compagnons, volume écrit en espagnol et imprimé à La Rochelle en 1507. Combien d'autres encore! Puis un grand nombre de manuscrits inédits : le *Livre* de Lope Garcia de Salazar, la *Chronique de la maison de Vizcaye*, par Padilla, une *Chronique du Guipuzcoa*, par le bachelier Zaldivia... Mon rêve était de me retirer définitivement du commerce, d'aller jouir en paix de mes trésors; je m'étais promis de publier plus de trente

volumes de documens curieux sur le Señorio, avec des notes de ma main auxquelles j'avais travaillé toute ma vie; c'eût été mon œuvre à moi, un hommage rendu à mes concitoyens, en même temps qu'une marque durable de mon passage ici-bas. En attendant, j'étais heureux, je ne me connaissais que des amis : on se disputait bien un peu entre antiquaires sur quelque point douteux d'histoire, sur une étymologie, sur un mot, mais cela si courtoisement, et toujours à la plus grande gloire de la nationalité euskarienne!

« Le marquis de Valdespina était des nôtres, il s'occupait lui aussi des choses de Vizcaye. La guerre vint, puis le siége. Ma famille a toujours été connue pour ses opinions libérales; je fis mon devoir comme les autres et j'entrai dans les rangs de la milice nationale, j'eus alors occasion, sur les remparts, d'aider moi-même à pointer les pièces contre mes maisons des faubourgs. Jusque-là je ne me plaignais point, je ne pensais qu'à la patrie; mais le 15 mars au matin, — je n'ai pas oublié la date, — quand je vis les flammes s'élever de certain côté où je ne portais jamais les yeux qu'en tremblant, quand je compris que mon château brûlait à son tour, allumé par le vandalisme et l'ignorance des assiégeans, mon cœur faiblit, je l'avoue, et ce que je pleurais, croyez-le bien, ce n'était point l'édifice en lui-même, les sacrifices, les satisfactions, les longs espoirs réalisés qu'il représentait à mes yeux, c'était ce qu'il contenait, tant de belles choses, tant de chefs-d'œuvre uniques ravis à ma patrie, à l'humanité, à tout jamais perdus, anéantis. Quelques objets en effet ont été volés, dispersés, mais la meilleure partie a péri dans les flammes.

« Pendant le siége, mes maisons de ville n'avaient guère moins souffert que mes maisons des champs; celle où j'habitais avec ma famille avait reçu pour sa part vingt-deux bombes. Mais ces épreuves ne suffisaient pas! La guerre m'a ravi deux de mes beaux-frères, l'un lieutenant-colonel d'artillerie, tué à Somorrostro, l'autre arrêté par les carlistes et fusillé. Épuisées par les fatigues et les émotions du siége, ma femme, la compagne de toute ma vie, et une de mes filles moururent bientôt après. Croyez-vous pas que la mesure soit comble et mon malheur assez complet? Comme patriote, comme époux, comme père, dans mes sentimens, mes affections, mes intérêts et mes goûts, dans toutes les parties les plus vivantes de mon être j'ai été frappé; en moins de deux ans, j'ai connu les limites de ce qu'il est permis à l'homme de souffrir. Aussi maintenant ma vie est sans but, et parfois, quand je suis seul, je me surprends à pleurer. Que faire? où me tourner? à quoi me reprendre? Je ne crois pas être un lâche; mais, je vous le déclare, si je n'avais pas des enfans encore, s'il ne me restait pas encore des devoirs à remplir, vraiment l'existence me serait odieuse! »

L'excellent homme, en me parlant, avait des larmes dans les

yeux. Certes, nous aussi nous avons connu la guerre et ses horreurs; j'ai vu à Paris même bien des gens que je respectais pleurer sur leurs espérances et leurs affections détruites; nos collections, nos objets d'art ont été pillés, nos livres lacérés, nos villas livrées aux flammes, tandis que ceux que nous aimions tombaient sous les balles et les obus de l'ennemi; mais jusqu'à ce jour, non, jamais je n'ai rencontré un deuil plus poignant, un désespoir plus profond que celui de ce père, de cet artiste doublement victime de ses compatriotes, de ses compagnons d'autrefois!

Bilbao est de fait la ville la plus peuplée, la plus florissante de la province; depuis un siècle et demi, la députation et les autorités supérieures y ont leur résidence, c'est chez elle que se trouvent les principaux monumens d'utilité publique : banque, hospices, écoles et collége. Néanmoins, en vertu du principe de l'égalité forale, qui ne reconnaît à aucune ville le titre de capitale, politiquement parlant elle ne se distingue en rien de la moindre commune du Señorio, et, dans les juntes générales tenues à Guernica, elle n'a droit, elle aussi, qu'à deux représentans. Le territoire de la Vizcaye se divise, au point de vue administratif, en : 1 cité, Orduña; 20 villes, dont Bilbao; 88 *anteiglesias*, 5 vallées et 12 conseils. Antérieures à la fondation des villes, jouissant d'exemptions et de lois différentes, les *anteiglesias* sont proprement les localités où la population est moins nombreuse et plus dispersée, quoique plusieurs à la longue aient fini par prendre l'apparence de véritables villes. La coutume qu'avaient autrefois les habitans de se réunir les dimanches, après la grand'messe, devant l'église pour y traiter de leurs affaires particulières et de rédiger les accords qui s'y prenaient, en commençant toujours par les mots : *Ante la iglesia de...*, donna origine à ce nom bizarre. Dans une foule d'endroits, à Gatica, à Abadiano, existent encore, sous la galerie couverte de l'église, la table et le banc de pierre où s'asseyait le conseil. Les villes furent fondées successivement sur des terrains qui avaient appartenu aux *anteiglesias*; pour favoriser leur développement, les rois leur faisaient sans cesse les concessions les plus larges. De là vint, au xve siècle, un soulèvement furieux des communes rurales qui, bon gré, mal gré, les forcèrent à rentrer dans de plus étroites limites; c'est ainsi que Bilbao est restée réduite au territoire qu'elle occupe aujourd'hui, serrée de tous côtés par ses trois voisines de Deusto, d'Abándo et de Begoña. Celle-ci surtout, maîtresse des hauteurs qui à l'est dominent la ville, semble nourrir encore de vieilles rancunes. Du petit plateau qu'occupe l'église de Begoña, l'œil embrasse d'un même coup toute la vallée du Nervion ou Ibaizabal, « la large rivière, » pour parler comme les Basques; à droite et à gauche, reculant par échelons,

des collines vertes piquées de murs blancs et de toits bruns; dans le bas, le cours du fleuve qui brille au soleil comme une longue coulée de métal en fusion, et plus près, tout au bord de l'eau, aussi pressées qu'un troupeau de brebis qui vont à l'abreuvoir, les mille maisons de Bilbao. Cette église, dont le clocher pour la seconde fois vient d'être démoli par les obus carlistes, est un lieu fameux de pèlerinage : placée sous l'invocation de Notre-Dame de l'Assomption, elle possède une image miraculeuse de la Vierge, très vénérée des matelots, et qui fut trouvée, dit-on, dans l'intérieur d'un vieux chêne, à la place même où s'élève le maître-autel.

Les légendes abondent dans le pays, écloses naturellement de l'inspiration populaire et de ce mélange d'imagination et de foi qui fait le fond du caractère basque. En voici une, toujours au sujet de l'église, et que je veux reproduire telle qu'on me l'a contée : « C'était vers le commencement du XVIe siècle; on s'occupait de rebâtir le très ancien sanctuaire de Notre-Dame de Begoña, et la voûte ne couvrait encore que la seule partie de l'abside, quand un des ouvriers qui travaillait à la construction du temple eut l'idée de voler les bijoux de la Vierge : l'image de la madone était déjà placée sur l'autel. Une nuit, l'homme grimpa par une échelle jusqu'au haut du mur, et apercevant, à la sourde lueur de la lampe qu'il tenait à la main, l'éclat de l'or et des pierreries, il sentit grandir dans son cœur son criminel désir. Il descendit prudemment à l'intérieur de la nef, monta sur l'autel et commença par dépouiller la Vierge de tous ses bijoux; mais au moment où il enlevait aussi la petite couronne d'or de l'enfant Jésus, la sainte Vierge lui saisit le bras comme pour l'arrêter. Épouvanté de ce prodige, il laissa là ce qu'il avait pris et renonça à son dessein; déjà il était remonté sur le mur et s'apprêtait à partir, quand, à la vue des pierreries qui étincelaient plus que jamais dans l'obscurité, il se sentit mordu d'un regret, il s'accusa de fausse terreur, il se dit qu'il avait été le jouet d'une illusion, que la Vierge ne l'avait point saisi par le bras, que ses vêtemens sans doute s'étaient accrochés à l'un des bras de la statue; il descendit de nouveau et accomplit son vol, à l'exception toutefois de la petite couronne d'or, qu'il n'osa prendre. Puis il se dirigea vers Bilbao, où il voulait rentrer; mais, comme il arrivait à l'*humilladero* ou petit ermitage du Christ, un troupeau de boucs sortit à sa rencontre et lui barra le passage. Il se dirigea alors vers le bourg de Tránco, à l'ouest, et de tout côté il trouva un bois si touffu, que là encore il lui fut impossible de passer. Il monta au sommet de la cordillère d'Archanda, et à l'endroit dit Meazabal, qu'on appelle aujourd'hui Santo-Domingo, à cause d'un ermitage fondé par saint Vincent-Ferrer au XVe siècle, il vit venir au-devant

de lui une troupe de taureaux qui le chargèrent furieusement. Il descendit de la montagne jusqu'à dépasser un peu la hauteur d'Artágan, celle même qui domine le sanctuaire de Begoña et dont le nom basque signifie « le haut de la Chesnaie, » par allusion aux chênes qui le couvraient alors; puis il tira vers le bourg de l'est, appelé Ocharcoága, « lieu où abondent les loups. » Mais en approchant du bois de Palátu-Zugasti, sur le bord du fleuve, il se heurta à un géant qui, armé d'une épée étincelante, lui coupait la route. De guerre lasse, il se réfugia dans le bois, déjà contrit et repentant de son crime, et en ce moment commencèrent à sonner à toute volée les cloches de Begoña qui, jusqu'à ce que le clocher fût construit, étaient suspendues aux branches d'un chêne devant la porte du nouveau temple. Les *fieles* ou magistrats des deux quartiers de Tránco et d'Ocharcoága accoururent au bruit, suivis de tous les habitans, et, voyant que les cloches sonnaient toutes seules sans que personne y touchât, ils jugèrent qu'il se passait là quelque chose de grave. Bientôt ils s'aperçurent que la Vierge avait été dépouillée de ses joyaux, et sans plus tarder ils allaient se mettre en quête du sacrilége, chacun de son côté, quand celui-ci de lui-même s'offrit à eux, confessa son crime et rendit les bijoux. On le condamna à la peine de mort, qu'il subit sur la colline de Larriagaburu, nom qui signifie « mont des angoisses, » parce que c'est là qu'avaient lieu les exécutions. Pourtant, avant de mourir, le coupable supplia qu'on voulût bien l'enterrer dans le temple qu'il avait criminellement profané. Cette dernière grâce lui fut accordée à cause de son repentir, qui semblait sincère, et on creusa sa tombe en dessous de la chaire. Vingt ans après on fouilla à la même place pour y déposer un autre cadavre. Le corps du sacrilége était complétement réduit en poussière, seul le bras droit qu'avait touché la Vierge était demeuré intact. »

IV.

Tous les agriculteurs savent que les terrains montagneux comme celui de la Vizcaye produisent en proportion de leur base et non de leur superficie. Or la Vizcaye, comme base, ne mesure pas plus de 60 lieues carrées; encore pour les deux tiers, le sol est-il formé de roches stériles ou d'une terre maigre presque aussi ingrate que le roc. L'agriculture y fut donc presque nulle au moyen âge, et les habitans ne s'occupaient guère que de la marine et de l'industrie du fer : point de maïs, car cette plante, dont la végétation superbe trahit une origine exotique, et qui maintenant est si bien entrée dans l'alimentation du peuple espagnol qu'on l'appelle parfois *blé d'Espagne*, fut introduite d'Amérique en Europe il y a trois siècles et

demi seulement; point de blé non plus, on faisait venir celui dont on avait besoin de France et d'Andalousie. Une ferme ou *caserio* se composait uniquement d'un champ de pommiers dont les fruits donnaient le cidre, et entre lesquels le paysan semait l'avoine et le seigle, plus une certaine étendue de bois dans la montagne pour le pacage des bestiaux et l'exploitation du charbon. C'était le temps où l'on disait en Castille d'un seigneur de Vizcaye : « Don Lope de Vizcayen, — riche de pommes, — pauvre de pain et de vin. » Dans ces conditions, une disette était toujours à craindre, et les lois forales, de même que les archives du Señorio et des communes, témoignent de la préoccupation constante et de l'embarras des autorités pour arriver à réunir les subsistances nécessaires. Pourtant, il y a cent ans, d'après les calculs d'Ituriza dans son *Histoire générale de Vizcaye*, encore inédite, la récolte s'élevait annuellement à 200,000 *fanègues* de blé, et 400,000 de maïs, ce qui était déjà une ressource importante pour une population montant à peine à 100,000 âmes; la fanègue vaut quatre de nos anciens boisseaux. Depuis lors la population a doublé, mais les récoltes se sont accrues dans une proportion plus forte encore; la Vizcaye produit aujourd'hui annuellement 600,000 fanègues de blé, plus d'un million de maïs dont une partie s'exporte en Angleterre et en Allemagne, 80,000 de légumes secs, et elle entretient sur son territoire près de 300,000 têtes de bétail; les pommes, les noix, les châtaignes, sont aussi d'un bon revenu; enfin la culture de la vigne avait déjà pris de grands développemens quand l'oïdium est venu l'arrêter. Ces résultats, vraiment prodigieux, sont dus à l'intelligence et à la puissance de travail que déploie le paysan basque dans l'aménagement de ses terres. Là-bas le sol n'a jamais de repos, et les mêmes cultures reviennent tous les deux ans. Dans les vallées orientales confinant au Guipuzcoa, l'assolement se fait de cette manière : le blé d'abord, semé en novembre, puis le navet semé en août, en même temps que le trèfle rouge ou tout autre fourrage, qui formera une prairie artificielle après la récolte du navet, enfin le maïs, pour lequel le sol est encore plus soigneusement retourné que pour le blé, qui lui succédera immédiatement au retour de la période. De l'autre côté du Señorio, dans les Encartaciones, la principale récolte est celle du maïs, alternant avec le blé sur une partie plus ou moins grande du sol.

Toutefois, à cause de l'étendue toujours fort minime du terrain cultivable, si désormais la Vizcaye est assurée de suffire aux besoins de ses habitans, elle ne peut lutter avec des pays plus favorisés sous ce rapport, ni trouver dans l'agriculture beaucoup d'élémens de profit. Sa vraie richesse, sa vraie force dans l'avenir, c'est ce trésor de mines inépuisables « qui fut toujours, selon l'expression d'un de nos plus

savans géographes, d'une certaine importance économique, mais qui ne peut manquer de lui assurer bientôt un rôle très considérable dans l'industrie du monde. » Le fer se rencontre partout en Viscaye, et les endroits ne se comptent plus qui furent ou sont encore exploités; mais les mines les plus importantes sont celles d'Ollargan, à l'est de Bilbao, et surtout celles de Triano, dans les Encartaciones, célèbres déjà du temps des Romains. Pline l'Ancien dit textuellement : « De tous les métaux, le minerai de fer est le plus abondant. Sur la côte de Cantabrie, il y a une montagne haute et escarpée, qui, chose incroyable à dire, est toute de cette matière. » En 1873, rien que sur ce point, près de 3,000 ouvriers étaient employés journellement aux travaux des mines, et la quantité du minerai extrait a dépassé 400,000 tonnes. Dès maintenant, on peut dire que Bilbao est destiné à devenir, bien avant Barcelone, pour le mouvement et l'importance du tonnage, le premier port de la Péninsule. C'est en effet l'exportation du minerai qui entre dans les chiffres du commerce bilbaïen pour la somme la plus élevée.

Il n'est pas de promenade plus agréable que celle de Bilbao à la mer, sur un de ces vapeurs si coquets qui, toutes les heures, se détachent du quai de l'Arenal, et vous emportent vers Portugalete. Le mouillage des navires, l'appareillage, les opérations multiples du chargement, le va-et-vient des petites barques qui aident au transport des marchandises et des passagers, tout cela met sur le fleuve un mouvement continu. Durant le parcours, on croise une foule de bâtimens, différens de couleur, de gréement et de pavillon, accotés les uns à la rive, les autres, par groupes de deux ou trois, ancrés dans le lit du fleuve, d'autres passant à pleines voiles ou à toute vapeur. Les rives des deux côtés s'allongent vertes et riantes, légèrement montueuses, coupées par de petits murs blancs qui tracent la limite des parcs et des jardins; dans le fond, tout empanachées d'une lourde fumée noire qui fait en s'écartant une immense tache dans l'azur du ciel, surgissent hautes et noires les cheminées sans nombre de la fonderie du Désert. Enfin le fleuve s'élargit, les rives s'écartent à l'infini; en face, un moutonnement du flot indique la présence de la barre; voici à gauche Portugalete avec sa longue jetée, ses maisons en étage, et là-haut, perçant à l'horizon, reconnaissable à sa forme conique qui fait penser à un volcan éteint, la montagne de Sarantes. Cette montagne sert de guide aux marins en mer pour reconnaître l'entrée du port; c'est elle qu'ils aperçoivent la première en rentrant au pays, souvent après des années d'absence, et, si le proverbe dit vrai, « le Sarantes à lui seul a fait verser plus de larmes de joie que l'Ibaizabal ne roule de gouttes d'eau dans son lit. »

J'avais beaucoup entendu parler de Portugalete comme d'une jo-

lie ville et d'une station d'été des plus recherchées par les habitans de l'intérieur; aujourd'hui il serait fort difficile de se rendre compte de ses mérites, tant la guerre, le bombardement, le séjour et le passage des armées, lui ont causé du dommage; ses faubourgs sont dévastés, ses rues défoncées, ses maisons, son église, trouées par les bombes : seule sa plage lui reste, et cette magnifique situation en vue de la mer. Au surplus, en venant à Portugalete, mon but n'était pas d'y demeurer longtemps : j'avais hâte de visiter les mines fameuses des environs. Deux exploitations principales sont actuellement en activité : celle de Triano, appelée aussi de Somorrostro du nom de la vallée qui l'avoisine, — c'est elle qui fournit le minerai le plus estimé et le plus abondant, — celle de Galdámes, située plus avant dans l'intérieur et fort riche également; des chemins de fer les relient, la première au Nervion, à l'endroit nommé le Désert, et la seconde à Sestao. De plus trois nouvelles lignes appartenant à des compagnies différentes et destinées à desservir les gisemens voisins sont en construction : les travaux, arrêtés quelque temps par la guerre, ont été repris sans retard; toutes trois doivent aboutir au fleuve par Luchana ou les environs. Citons encore pour mémoire le tramway aérien du système Hodgson, où des wagonets roulent suspendus le long d'un câble de fer. Bref les moyens de transport sont calculés pour enlever chaque année de la mine plus de 2 millions de tonnes. Sur ce champ de bataille du travail et du progrès, l'Espagne, l'Allemagne, la France sont représentées; mais c'est encore l'Angleterre qui tient le premier rang : quatre des compagnies sur six ont été créées par des fonds anglais en tout ou en partie. D'ailleurs, il faut bien le dire, ce développement subit de l'industrie minière n'aura pas été sans porter un certain désordre dans le pays. Autrefois, en vertu du *fuero*, chacun avait droit de puiser aux mines quand et comme il voulait, elles appartenaient de pleine autorité à leurs maîtres directs, particuliers ou municipes. Peu à peu, sous certains prétextes plus ou moins spécieux, l'état s'en est emparé pour les vendre; il promettait bien aux possesseurs dont il usurpait les terrains un tant pour cent sur le prix, mais les indemnités convenues n'ont point été payées. De plus, aux termes de la loi nouvelle du 29 décembre 1868, il suffit qu'une personne, à tort ou à raison, dénonce la première votre propriété comme terrain minier, pour que par cela même elle soit autorisée à se la faire concéder. Sans doute la loi fait ici une distinction entre le sol, sur lequel le propriétaire conserve toujours ses droits, et le sous-sol, lieu de gisement des substances métallifères, qui en principe appartient à l'état, avec liberté pour lui de le conserver ou de l'aliéner. Mais, si jadis, à cause des moyens tout primitifs dont disposait l'indus-

trie, le minerai le plus facile à fondre était seul exploité, s'il fallait, à sa recherche, creuser des galeries souterraines qui montaient et descendaient avec le filon, aujourd'hui l'emploi des hauts-fourneaux permet d'utiliser la moindre parcelle de fer : les travailleurs entament la couche à niveau et la débitent progressivement; que devient alors cette distinction entre le sous-sol appartenant à l'état et le sol réservé au propriétaire? Après déclaration d'utilité publique, il est procédé par voie de justice à l'expropriation moyennant une indemnité correspondante. Eh bien, nulle injustice n'est plus flagrante. A supposer en effet que cette indemnité paie exactement la valeur vénale du terrain superficiel, paiera-t-elle au possesseur les souvenirs, les traditions, les affections qui s'y rattachent? Le même cas, à la vérité, peut se représenter ailleurs quand il s'agit d'une rue ou de l'ouverture d'un marché; mais est-ce que notre état social si changeant, nos habitudes de vie si troublées, ont rien de comparable avec les mœurs du pays basque, où les familles depuis un temps immémorial se continuent de père en fils sur le même terrain, où souvent le propriétaire actuel n'a pas d'autre nom que celui que son ancêtre tira jadis de l'endroit qu'il venait occuper, où, pour tout dire, il n'y a pas de terrain à acheter parce que la honte attend celui qui oserait vendre le bien patrimonial? L'effroi fut donc grand dans toute la contrée quand, au plus fort de la folie minière, chacun put soupçonner dans le premier spéculateur venu celui qui devait le déposséder de ses biens; la chose en arriva au point que beaucoup de propriétaires à tout hasard s'empressèrent de dénoncer eux-mêmes leur sol comme terrain minier et de payer la cote annuelle afin d'en jouir tranquilles.

C'est à Galdámes que je me rendis tout d'abord : le centre minier de ce nom est une des ramifications de la cordillère de Triano; une compagnie anglaise en a la concession, et du fait des carlistes l'exploitation a dû chômer pendant près de deux ans. La montagne a été attaquée en plein flanc : c'est avec la poudre que l'on détache les blocs de rocher que les ouvriers ensuite brisent à coups de pic; le minerai est alors chargé sur des wagons que la locomotive amène au milieu du chantier : la terre et les déblais sont rejetés de côté au fond de la vallée par le moyen de longs canaux de bois disposés en pente, si bien qu'on peut prévoir le jour où, la montagne ayant disparu, la vallée, elle aussi, sera complétement comblée. En somme, il n'y a que des éloges à faire aux directeurs pour le talent et l'habileté dont ils ont fait preuve : l'installation est parfaite, la discipline du chantier admirable; ils ont apporté là cet ordre, cette propreté, ce besoin du progrès qui est vraiment la vertu anglaise. Par suite de l'affluence des ouvriers, un grand nombre de maisons

se sont élevées dans ces derniers temps aux environs de la mine : ils y trouvent le coucher et la nourriture. La compagnie alors a eu l'idée de fonder un village modèle où ils seraient tout à la fois plus sainement et plus économiquement logés; chaque appartement est disposé, soit pour un petit ménage, soit pour un groupe de célibataires.

Si l'aspect du pays basque diffère de celui des autres contrées de l'Espagne, les Encartaciones, à leur tour, semblent trancher sur le reste de la Vizcaye. De longue date, ce nom bizarre et inexpliqué sert à désigner toute la partie occidentale du Señorio depuis Bilbao jusqu'à la province de Santander. Le sol y est plus accidenté encore, les montagnes y sont plus hautes, les vallées plus étroites, les ravins plus abrupts, les torrens plus rapides, les bois plus vastes et plus touffus; pourtant, malgré ce désordre, il se dégage de l'ensemble du paysage je ne sais quelle atmosphère de calme, quelle sérénité dont on se sent pénétré jusqu'au fond de l'être. On est tout à la fois transporté et pensif; on voudrait trouver des mots, des couleurs nouvelles pour rendre la fraîcheur de ces prés, la limpidité de ces eaux, la pureté de cet air qui vous caresse, humide et tiède comme un baiser; mais jamais la peinture ni la poésie elle-même ne pourront éveiller une impression aussi sincère, aussi complexe : il faut le spectacle présent, parlant tout ensemble à l'âme et aux yeux. Successivement je traversai Mercadillo, Avellaneda, Ocharan, toutes ces petites localités charmantes qu'on ne saurait distinguer l'une de l'autre tant leurs habitations sont capricieusement dispersées au flanc des collines, au bord des ruisseaux : il semble que ce soit toujours le même village qui se continue. Ici s'élève, au-dessus d'un socle de rochers, quelque vieille tour en ruines, lointain souvenir de l'époque où le district des Encartaciones servait de lice aux fratricides querelles des *bandos;* là-bas, à demi masquée par un bouquet de bois, une maison d'élégante apparence; c'est la demeure d'un *Indien;* ainsi désigne-t-on d'un terme générique les gens du pays qui sont allés faire fortune aux colonies et qui de retour au village n'ont pas de plaisir plus vif que de faire participer le plus de monde possible à leur bonheur. Je passe et je remarque que partout les fenêtres sont ouvertes et les clés sur les portes; dans les montagnes, les troupeaux paissent sans surveillance, et les fruits des champs, comme on l'a dit, n'ont pas d'autre gardien que le septième commandement du Décalogue. Valmaseda, seule de tout le district, porte le titre de ville et le justifie assez bien avec sa forte position militaire choisie, croit-on, par les Romains, son antique mur d'enceinte, ses quatre rues parallèles, ses restes de palais somptueux, ses trois ponts d'époques et de formes différentes, signes d'une importance aujourd'hui bien déchue. Puis de nouveau les *ca-*

serios s'espacent tout au long de la délicieuse vallée du Cadagua, verte et fleurie comme un parterre.

Cette route m'avait ramené par Zalla et Gueñes à Galdámes, mon point de départ. Je poussai alors vers le nord, par la vallée du Somorrostro, curieux de visiter le champ de bataille de 1874. Le village de San-Juan-de-Somorrostro est situé à 3 kilomètres de la mer, sur la gauche du petit cours d'eau qui lui a donné son nom. C'est là que le maréchal Serrano avait son quartier-général le 24 mars, veille de la grande attaque. La rivière, guéable à peu près partout, faisait la ligne de démarcation des deux armées. Les carlistes, postés sur la rive droite, avaient su très habilement tirer parti des accidens du terrain. Leur droite, bien retranchée, occupait le Montaño, haute crête à pentes escarpées qui se prolonge jusqu'à la mer. Leur centre dominait également la petite plaine qui s'étend, toujours sur la rive droite, en face de San-Juan-de-Somorrostro; il s'appuyait aux villages de San-Pedro-Abanto et de Santa-Juliana, à cheval sur la route qui coupe la plaine et à son point culminant; non contens d'avoir formé, à l'aide de murs, de haies et de fossés, un obstacle continu, les carlistes avaient renforcé cette partie de leur ligne de bataille par un ouvrage en terre, établi en avant de l'église de San-Pedro. Leur gauche enfin s'étendait sur le massif de las Cortes, et leurs tranchées couronnaient les croupes au-dessus du chemin de fer de Galdámes qui serpente à mi-côte aux flancs de la chaîne. Le maréchal Serrano ne se dissimulait pas les difficultés d'une attaque de vive force dans des conditions semblables, mais il comptait sur son artillerie infiniment supérieure à celle des carlistes. A sa gauche le mont Janeo avait reçu une forte batterie; deux autres garnissaient le centre, la première installée sur la grande route, la seconde dans le parc du marquis de Villarias, à proximité de l'église de San-Juan et juste au-dessus du pont; à droite enfin le mont la Bernilla était armé d'une quatrième batterie qui enfilait les tranchées de las Cortes. En même temps deux bâtimens de l'escadre libérale, embossés à peu de distance de la côte, devaient faire une diversion sur l'extrême droite de l'ennemi.

L'affaire commença le 25 mars à cinq heures du matin par le feu de toute l'artillerie. Bientôt la droite, sous les ordres de Primo de Rivera, franchit le pont de Somorrostro et se lance à l'assaut des positions de las Cortes, défendues par les bataillons du Guipuzcoa. Les libéraux occupent assez rapidement la première ligne de tranchées que venait d'abandonner l'ennemi, incapable de tenir plus longtemps sous le tir des pièces de gros calibre, mais en arrivant sur la seconde une fusillade bien dirigée les arrête. Pendant ce temps Loma, qui commandait le centre, avait à son tour passé le pont et s'était porté par la grande route dans la direction de San-

Pedro; il enlève le hameau de las Carreras et s'y retranche, tandis que ses tirailleurs cherchent à s'avancer du côté de la redoute qui couvre le centre ennemi. Le combat continue indécis le reste de la journée. Toutes les pièces s'étaient réunies pour battre à la fois les positions de San-Pedro-Abanto; la nuit vient mettre un terme à l'engagement. Le lendemain les troupes libérales reprennent leur mouvement en avant. Les quatre batteries avaient traversé la rivière et concentraient leur feu sur le centre ennemi. Primo de Rivera, partant des tranchées conquises le 25, suit le long du chemin de fer, défilé ainsi du feu des carlistes qui tenaient les tranchées au-dessus de la voie : ses efforts se dirigent surtout sur le hameau de Putcheta, caché dans un ravin un peu en avant de San-Pedro; après quatre assauts successifs, les carlistes sont enfin délogés de ce poste. Au centre, Loma n'avançait guère; les progrès n'étaient pas faciles sur ce terrain morcelé où les clôtures de toute sorte constituent un nombre infini de lignes de défense que l'assaillant doit enlever pied à pied.

L'attaque suprême eut lieu le 27 mars. Toutes les forces de l'armée y prirent part. Les batteries concentrées près de las Carreras commencent l'action par un feu terrible dirigé sur les villages de San-Pedro-Abanto et de Santa-Juliana et sur la redoute qui les couvre; les tirailleurs entretiennent en même temps une fusillade très vive contre l'ennemi. La gauche, restée inactive pendant les deux premiers jours, est chargée de coopérer à l'attaque générale; elle passe la rivière sur un pont de bateaux à Murquiz, se lance sur les pentes escarpées de la montagne et enlève bientôt la première ligne des tranchées carlistes. Il est une heure et demie de l'après-midi, toute la ligne de bataille est couverte de feux. Serrano croit le moment venu de prononcer vigoureusement son attaque contre le centre de ses adversaires : entraînées par leurs officiers, qui montrent une bravoure héroïque, les troupes libérales s'élancent de tous côtés à l'assaut. La grande redoute, protégée par un fossé profond et vaseux, est enfin enlevée; un peu plus à gauche les bataillons de Loma s'emparent, après une lutte acharnée, des maisons de Murrieta, situé sur un pli de terrain, à quelques centaines de mètres de San-Pedro. Cependant les carlistes, bien abrités, continuaient à faire pleuvoir de leurs positions du centre une grêle de balles. Primo de Rivera est blessé grièvement en entraînant ses hommes et sa chute cause un instant de panique. Serrano, qui voit le danger, s'élance, suivi de ses officiers, rallie les fuyards et les ramène au feu. Quelques soldats parviennent jusqu'à l'église de San-Pedro, mais, malgré des efforts désespérés, leurs camarades ne peuvent emporter les dernières maisons du village. Serrano, à l'approche de la nuit, est obligé de donner le signal de la retraite.

Les troupes se retirèrent sur les positions qu'elles occupaient dans la matinée.

Ces trois journées, la dernière surtout, avaient été très meurtrières, du moins si l'on considère le nombre relativement minime des soldats engagés et le caractère de la lutte, lutte de montagnes, d'ordinaire assez peu sanglante. Les pertes des libéraux s'élevaient à 4,000 hommes : plusieurs corps de troupes avaient été littéralement décimés. Les carlistes, de leur côté, avaient eu plus de 2,000 hommes hors de combat dont leurs deux meilleurs généraux, Ollo et Radica, blessés à mort. On sait comment, un mois plus tard, l'arrivée de Concha avec 18,000 hommes et sa marche enveloppante par Sopuerta réparèrent glorieusement cet échec en délivrant Bilbao. Deux ans après, la vallée avait repris son air paisible et riant; des légumes verts poussaient sur les tranchées comblées. Dans les endroits cependant où la lutte avait été la plus vive, à Pucheta, à Murrieta, la plupart des maisons attendaient encore d'être reconstruites; le sol tout autour était hérissé d'éclats d'obus, et dominant la vallée, en face de l'ermitage de Santa-Juliana, lui aussi complétement ruiné, l'église de San-Pedro dressait dans l'air limpide sa masse informe, déchiquetée par la mitraille.

Bien longtemps déjà avant nous, cette même vallée avait vu de terribles scènes, et plus d'une fois des flots de sang s'étaient mélangés aux eaux froides du ruisseau. Là vécurent les Salazar, dont le nom revient si souvent dans l'histoire des guerres de partis, véritable famille de géans, robustes comme des chênes, braves comme des lions, avides comme des loups, toujours prêts à fondre de leur castel pour rompre une lance ou tenter un coup de main. En 1256, quittant Sopuerta où il se trouvait mal en sûreté, et fidèle au conseil que lui avait donné son vieux père de s'approcher de la mer autant qu'il pourrait, « car avec elle il trouverait toujours moyen de passer sa faim, » Juan Lopez de Salazar vint s'établir à Somorrostro en l'endroit qui prit le nom de port de San-Martin, parce que les eaux de la mer arrivaient alors jusque-là. Deux siècles plus tard, fier de sa richesse et de l'influence considérable dont il jouissait dans le Señorio, Lope Garcia de Salazar, le plus illustre de la race, fit reconstruire le château; lui-même, à soixante-douze ans, après une vie de gloire et de hauts faits, y fut traîtreusement emprisonné par son propre fils Juan le More, et c'est alors que, pour chasser ses sombres pensées, il composa vers 1470 son livre, encore inédit, des « Adventures heureuses et contraires, » *Libro de las buenas andanzas é fortunas*, simple récit des événemens connus de lui ou accomplis sous ses yeux. Placé sur un léger renflement de terrain, non loin de la route, le château de San-Martin de Muñatones est un édifice des plus imposans. Il se compose de deux en-

ceintes, dont la première n'a pas moins de 800 mètres de tour, et d'un donjon au centre. Naguère encore on entrait dans celui-ci par un escalier ou rampe extérieure de trente marches placée sur le côté; mais, quand je le visitai, depuis deux mois à peine, miné par les ans et plus encore par l'abandon, tout un pan de mur s'était écroulé à grand bruit, laissant ainsi la tour ouverte du haut jusqu'en bas. Aujourd'hui ce n'est pas sans danger qu'on se hasarde à l'intérieur, et quand les restes des anciens planchers, suspendus dans le vide, seront tombés à leur tour, les oiseaux seuls auront le droit d'y atteindre. La hauteur actuelle de la tour est de 90 pieds; à quelque distance, on distingue un humble édifice, reconnaissable pour un ermitage à l'ouverture du petit mur où était installée la cloche. C'est l'ancienne chapelle de San-Martin, maintenant transformée en grange. Là reposent, à quelques pieds sous le chœur, Lope Garcia, le chroniqueur, et avec lui bon nombre de ses aïeux et de ses descendans. Ah! qu'ont-ils dû penser ces rudes batailleurs, quand deux armées naguère se heurtaient sur leur tombe? Leurs os ont-ils tressailli à la voix du canon? Ont-ils reconnu le cliquetis du fer, le crépitement des balles, les cris de rage des vaincus, les plaintes des mourans? Sont-ils contens de tant de sang versé et trouvent-ils que les hommes de notre âge savent, eux aussi, bien haïr et bien tuer?

De San-Martin, la route est courte au mont Triano, qui du côté du sud ferme la vallée. Anciennement, la famille des Salazar exerçait un droit seigneurial sur l'exportation du minerai. Ce droit lui fut plus tard retiré par les rois catholiques et la propriété des mines revint, selon le *fuero*, tout entière aux communes, les exploiteurs jouissant de l'usufruit. A n'en pas douter, le fer dans ces contrées était primitivement travaillé à bras, comme l'indique le nom basque de forge, *oleac*, qui signifie *lieu haut*. Dans la suite, on imagina d'utiliser la force de l'eau pour faire mouvoir les soufflets et les marteaux, remplacés vers 1540 par les martinets à la génoise. La tuyère, qui attire l'air sur le foyer au moyen d'un conduit, fut introduite dans le pays dès le milieu du XVIIe siècle; mais la routine, ce grand ennemi de toutes les industries montées sur une petite échelle, fut encore la plus forte, et les roues hydrauliques et le soufflet, avec de légères modifications, se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans la plupart des forges de Vizcaye. Cependant la métallurgie du fer faisait en Angleterre et en France les plus grands progrès; bientôt le fer du pays ne put plus soutenir la concurrence, même sur les marchés nationaux, avec le fer anglais, beaucoup moins coûteux, — et les forges s'éteignirent peu à peu. C'en était fait de cette vieille industrie si, se rendant à l'évidence et renonçant à leurs erreurs, quelques hommes intelligens n'avaient décidément

adopté, avec ou sans perfectionnement, la méthode des hauts-fourneaux. En 1855, les Ibarra créèrent sur le Nervion la fabrique du Désert, qui devait en quelque sorte servir d'exemple et de modèle aux industriels du pays. Deux ans après, en 1857, comme l'exploitation du minerai se faisait dans des conditions aussi mauvaises que la fabrication du fer, la députation du Señorio la première eut l'idée de construire une voie ferrée qui, desservant les petits propriétaires des environs, irait chercher le minerai au cœur de la mine et le conduirait au lieu d'embarquement. Le mont Triano forme une ligne ondulée, bien qu'à quelque distance sa croupe puisse paraître parfaitement unie; la base en est irrégulière et il doit avoir environ cinq ou six lieues de tour. A Triano, un spectacle imprévu frappa mes regards : ce n'était plus cette régularité méthodique que j'avais admirée à Galdámes, mais quelle activité, quelle animation! La voie ferrée ne peut, sans doute à cause des difficultés du sol, s'élever jusqu'au sommet de la crête, elle s'arrête au pied, à Ortella, et l'on y transporte le minerai, à mesure qu'il est arraché de la mine, dans des chariots longs traînés par des bœufs; toute la journée, ces chariots, au nombre de plus de mille, montent et descendent avec des grincemens plaintifs, et forment au long de la pente une procession sans fin. Des ouvriers sont continuellement occupés à recharger la route usée par ce frottement incessant; malgré tout, le sol n'est qu'une poussière où les roues des chars s'enfoncent jusqu'à l'essieu, les bœufs jusqu'aux genoux : une poussière fine, rougeâtre, faite des débris impalpables du minerai. Et cette poussière est partout, pénètre partout; le pays entier en est comme saupoudré; les champs, les arbres, les maisons, les moindres ustensiles de ménage, la peau des animaux et jusqu'à celle des gens, tout est couvert d'une couleur de rouille indélébile. Il me manque d'avoir vu les mines par un temps de pluie, mais j'imagine l'épouvantable bourbier que cela doit faire. Pourtant je préférerais encore cet aspect à celui des mines de charbon, où tout est noir comme la nuit.

L'exploitation s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres, elle se fait sur un grand nombre de points à la fois, indépendans les uns des autres; toute la montagne n'est réellement qu'un immense bloc de fer; en certains endroits, le minerai est si riche qu'il a tout l'aspect du métal le plus pur. Aussi se borne-t-on, là aussi, à le détacher par blocs au moyen de la poudre; peu à peu, dans ce travail à air libre, les ouvriers auront fait disparaître les anciennes galeries, dont quelques-unes sont fort vastes et remontent à plus de vingt siècles. Pendant que je recueille ces détails, un contremaître me fait signe de m'écarter, les trous de mine ont été creusés, les pétards sont en place, il ne reste qu'à mettre le feu; à un signal

connu, tout le monde s'éloigne, les chariots, qui plus haut ou plus bas se disposaient à passer, s'arrêtent et forment comme une barrière au flot toujours croissant de ceux qui les suivent. Tout à coup partent cinq ou six détonations précédées d'éclairs fugitifs, d'énormes éclats de roche volent dans les airs, tombent, rebondissent et se brisent avec fracas; lentement le vent dissipe la fumée, on attend quelques instans encore, puis la file des voitures reprend sa marche un moment arrêtée. Souvent sur plusieurs points des trous de mine éclatent à la fois, le sol tremble et l'atmosphère est toute imprégnée d'une odeur enivrante de poudre.

Depuis près de dix heures, je promenais ma curiosité au milieu de ce grand labeur; moi aussi j'étais saupoudré de rouille des pieds à la tête comme un travailleur. Le dernier chargement de minerai allait quitter la station d'Ortella, une place m'était offerte pour revenir vers Bilbao, je montai sur la plate-forme de la locomotive, en compagnie du mécanicien et du chauffeur, car il n'y a point d'autres wagons que ceux qui servent au transport du minerai, un coup de sifflet prolongé retentit, le train s'ébranla, et nous partîmes. Oh! la bonne course, pleine de charme et d'émotion, tandis que le vent qui fouettait mon front chassait mes cheveux en arrière et que d'en bas, par grosses bouffées, m'arrivait jusqu'au visage l'haleine chaude du foyer. D'instant en instant, le chauffeur ouvrait d'un seul coup de ringart la plaque du fourneau, sa large pelle chargée de houille s'engouffrait dans le cratère, et la locomotive de plus belle fumait, ronflait, courait. Les ombres du soir s'épaississaient peu à peu, et le trou du cendrier, projetant sa lueur rouge sur les rails, faisait comme l'œil unique d'une bête énorme dont le corps se traînait dans la nuit. A mesure que nous avancions, je distinguais çà et là par la campagne d'autres yeux semblables grands ouverts dans l'ombre: c'étaient les feux des hauts-fourneaux de la fabrique du Désert, perpétuellement allumés. Bientôt nous étions arrivés; la locomotive, détachée, alla se placer à la queue du train; sur l'heure les wagons étaient poussés en ligne droite jusqu'à l'embarcadère, et, l'un après l'autre, par un ingénieux système de bascule, déversaient leur contenu dans les flancs d'un navire qui attendait là; après quoi, son chargement terminé, le navire devait dès le lendemain cingler vers les côtes d'Angleterre. Pendant ce temps, je me hâtais de traverser le Nervion sur une petite barque et d'attraper au passage, sur la rive droite, une des nombreuses voitures publiques qui chaque jour font le service des Arenas à Bilbao.

L. Louis-Lande.

LES

ROMANS ITALIENS

D'UN AUTEUR ANGLAIS.

I. *Pascarèl*, by Ouida, 2 vol. — II. *Signa*, 3 vol. — III. *Ariadné*, 2 vol. — IV. *In a Winter City*, 1 vol. Tauchnitz.

Si la littérature italienne ne compte plus de romanciers éminens, on peut dire qu'un petit groupe d'écrivains anglais paraît avoir recueilli l'héritage des Manzoni et des Massimo d'Azeglio, en reproduisant avec fidélité les mœurs du pays des fleurs et du soleil où leurs compatriotes cherchent un refuge contre les brumes et le *spleen* britanniques. Parmi eux, Ouida se distingue au premier rang; elle a ce qui manque à beaucoup d'autres, — un grain de la verve légère, de la fine ironie qui fait de Stendhal, tout Français qu'il soit, le conteur italien par excellence; à cette qualité elle joint un rare sentiment de la poésie du catholicisme et l'avantage incontestable que donne un long séjour dans le même lieu, séjour qui lui a permis de pénétrer le caractère du peuple qui l'entoure mieux que l'observateur le plus perspicace ne pourra jamais le faire en voyage; d'ailleurs elle possède au suprême degré le privilége essentiellement féminin qui consiste à refléter, à s'assimiler les choses environnantes. Ses lecteurs avaient déjà pu le constater dans les scènes qu'elle a empruntées à la France et aux Pays-Bas; ils en seront frappés bien plus encore s'ils jettent les yeux sur ces tableaux

expressifs de la vie italienne à tous les rangs de la société : *Pascarèl* et *Signa*, *Ariadnê* et *Dans une ville d'hiver*.

Mlle de la Ramée, — nul n'ignore que c'est là le nom véritable de la femme de talent qui porte le pseudonyme de Ouida, — Mlle de la Ramée a depuis quelques années fixé son *home* aux environs de Florence. La villa Farinola, qu'elle habite, est, nous dit-on, une ancienne et grandiose demeure qui essuya le premier feu des impériaux lors d'un siége resté célèbre. Un récent visiteur nous la montre située au milieu des vignobles et des collines qu'arrose la Greve. « Les jardins qui l'entourent rappellent l'Angleterre. La terrasse qui précède la façade a une belle vue sur le Val di Pesa, le monastère de la Certosa et un tournant pittoresque du Val d'Arno qui permet de découvrir l'éperon des Apennins et la cime des montagnes de Carrare, changeant de couleur à chaque heure du jour. Toute la campagne est feuillue et vraiment ravissante, avec ses sentiers sinueux à l'ombre de haies très élevées, ses fermes aux murs gris cachées sous les peupliers et les oliviers, ses champs de blé qui escaladent les hauteurs ou bien s'abîment dans les vallées, ses festons de vigne et le tapis jaune et rouge dont la parent au printemps les tulipes sauvages.

« Lorsqu'on passe de la terrasse de la villa dans le vestibule décoré de plantes, de statues et de bustes des vieux Nerlè, jadis propriétaires du lieu, on aperçoit la salle des banquets transformée en salle de billard et qui a toute la hauteur de la villa. Une galerie qui communique aux chambres de l'étage supérieur circule alentour. Sur cette immense pièce ouvre la salle de bal aux murs d'un vert pâle rehaussé de bas-reliefs blancs, laquelle donne elle-même sur des jardins. A gauche du vestibule se trouve la chambre dite des miniatures, où sont rangés, avec un nombre considérable de portraits, tous les objets d'art rassemblés par Ouida durant son séjour en Italie. Au-dessus des fenêtres, deux aigles d'or qui ont appartenu à Napoléon Ier déploient leurs larges ailes; le mobilier est de style Louis XV. De l'autre côté se trouve une autre chambre où Ouida travaille en hiver sur une table à écrire vénitienne et où elle a ses livres et ses tableaux, car l'écrivain est peintre aussi. De cet appartement, on passe dans la salle à manger, littéralement encombrée de vieilles porcelaines et de fleurs, que la maîtresse du lieu aime passionnément et loge partout. Au-dessous se trouvent la chapelle, une grande salle voûtée, les cuisines et offices, puis dehors les écuries qui se cachent derrière les lauriers-roses et le *stanzone* où s'abritent les citronniers en hiver, où le bruit des eaux jaillissantes se mêle au parfum des herbes sèches. La vaste habitation a encore deux autres étages; elle logerait au besoin une ou

deux divisions de troupes. » Le mélange de bizarrerie tout anglaise et de poésie non moins franchement italienne dont cette description donne l'idée nous semble bien exprimer la nature même du talent de Ouida. On n'a pas de peine à croire ce qu'elle affirme, que son roman de *Signa* fut écrit en quelques matinées de soleil, l'été, au grand air et au chant des oiseaux, tandis que les orangers et les magnolias mêlaient leurs parfums, et il est clair aussi qu'elle ne nous trompe pas en ajoutant qu'elle travaille rapidement, sans peine, que, comme Balzac, elle ne revoit jamais ce qu'elle écrit, sauf sur l'épreuve imprimée, mais que, contrairement à l'habitude de Balzac, elle ne ruine pas ses éditeurs en corrigeant et refaisant la moitié de son livre. *Signa* recèle toute la grâce, toute la chaude et vivace beauté des horizons qui l'ont vu naître. Le charme qui vous saisit dès les premières lignes ne résiste pas cependant à la diffusion, aux longueurs, aux redites qui bientôt viennent annuler l'intérêt des figures et des paysages, tracés sur le vif avec un rare bonheur pour être jetés ensuite dans une action faiblement conçue et négligemment menée.

I.

Qu'est-ce que *Signa?* C'est le but favori des promenades de l'auteur, une ville ruinée de l'antique Étrurie, jadis plantée comme un étendard de guerre, sous le nom de Signome, à l'ombre des montagnes, et dont la population, misérable aujourd'hui, tresse de la paille pour toute industrie, dont les murs se sont écroulés, dont les forteresses sont devenues des métairies. Dans sa déchéance toutefois, elle conserve un aspect grandiose et pittoresque qui fait penser à quelque bouclier brisé sur lequel ont poussé les ronces et où les alouettes ont caché leur nid. Mais Signa n'est pas seulement le nom d'une ville morte de la Toscane, c'est aussi le nom d'un jeune homme, d'un artiste de génie, dont la poétique enfance remplit le premier et le meilleur des trois volumes qui composent le roman. Signa ne sait d'où il vient; il fut trouvé, un jour d'inondation, dans un champ menacé par les eaux, sur le sein glacé d'une pauvre femme, il fut trouvé par Bruno et Lippo Marcillo, deux habitans de l'endroit, deux frères qui s'en allaient mettre leurs troupeaux en sûreté. C'était la nuit. A la lueur de la lanterne qu'ils portaient, ils virent que quelque chose était tombé de la route escarpée qui surplombait le champ; ce quelque chose prit bientôt à leurs yeux la forme d'une femme. Elle avait été tuée sans doute dans la chute, sa tête ayant heurté une grosse pierre. Le visage tourné vers le ciel, les membres raidis, elle serrait étroitement de

son bras droit un petit enfant. L'un des hommes prit l'enfant, l'autre fit des efforts inutiles pour ranimer la mère. — Elle ressemble à Pippa, dit-il enfin avec un accent de terreur. — Le frère cadet, abaissant sa lanterne, murmura lentement à son tour : — Oui, elle lui ressemble.

Il se fit quelques secondes de silence.

— C'est Pippa, certainement, c'est Pippa, reprit le frère aîné, dont la main frissonnait en passant sur ce corps inanimé. Vois donc là, au sein gauche?.. Je reconnais la cicatrice du coup que je lui ai porté... ce jour de foire... tu sais...

Les deux frères délibèrent, et Lippo, le plus avisé, décide que le cadavre doit être laissé à la merci des flots qui montent toujours et qui l'emporteront sans doute. Bruno est connu pour un homme violent qui autrefois a poursuivi sa sœur Pippa d'une vengeance implacable... On pourrait le soupçonner... Quant à l'enfant, que fera-t-on de lui? Bruno est célibataire, il n'entend rien à la marmaille. Lippo, qui s'est marié jeune, est chargé de famille. L'un demeure chez son beau-père, un savetier de la Lastra, le village inférieur; l'autre cultive la terre sur la montagne. Lippo est fainéant et doux, Bruno est rude et laborieux; ce dernier, poussé par la pitié, par le remords, par une vague tendresse, promet d'abandonner à Lippo la moitié de tout ce qu'il gagnera, pourvu que sa femme prenne soin de l'orphelin que l'on nomme Signa, parce que ce nom, le nom de la patrie, se détache en bosse sur certain médaillon, un simple hochet de cuivre qu'il porte au cou et qui renferme une mèche de cheveux blonds, les cheveux du séducteur de sa mère, cela va sans dire. Quiconque a lu *Deux petits Sabots* peut deviner quelle a été l'histoire de Pippa; c'est l'histoire même de *Bébée*, réchauffée, colorée par le soleil d'Italie, au lieu d'être enveloppée dans les froides brumes brabançonnes. *Bébée*, la petite fleuriste de Læken, s'ouvre à l'amour tel qu'un lis au premier rayon de l'aurore; Pippa, l'ardente *contadine*, se jette à corps perdu dans la passion qui l'entraîne et où elle se consumera. Vive, emportée, elle a de fougueux caprices comme la rose a des épines; le travail des ménagères l'ennuie, elle aime la danse, les chansons, les hommages, et Bruno, qui, semblable en ceci à beaucoup d'autres hommes, est d'autant plus exigeant sur le chapitre de la modestie féminine qu'il est moins scrupuleux pour son propre compte, punit d'innocentes folies par un coup de couteau, de sorte que la Pippa, cette couleuvre, ce feu follet, n'a d'autre ressource que de disparaître du pays. On ignore où elle est allée. Certaines gens assurent qu'ils l'ont rencontrée maintes fois en compagnie d'un jeune étranger, un voyageur, un artiste, — toujours le peintre amoureux de

Bébée, — mais on ne va pas jusqu'à dire qu'ils soient partis ensemble; c'est pourtant la vérité. Cette triste histoire est bien connue. Transportée des champs de la Toscane dans une mansarde de Paris, la Pippa n'est plus elle-même; pendant trois mois on l'adore, cent toiles différentes reproduisent sa beauté agreste, puis la fleur d'amour s'effeuille, et Pippa est abandonnée. Comme l'héroïne des *Deux petits Sabots*, elle s'acharne aux pas de son infidèle. Elle le poursuit partout sans réussir à le rejoindre; elle sait qu'il est à Rome, c'est à Rome qu'elle ira, et elle marche..., elle marche jusqu'au jour où le pied lui glisse et où elle tombe à deux pas de son village natal pour être emportée comme une épave par la rivière débordée. A partir de ce point, la vieille légende de Signa, la ville, et la touchante histoire de Signa, l'enfant, s'entremêlent avec un art et une grâce inexprimables sous la plume de Ouida. Seule George Sand a su peindre les premières années de ses héros avec cette émotion, cette vérité, cette tendresse. Ils semblent éclos sous le pinceau de Raphaël tous ces marmots, voisins et camarades, qui se roulent, qui jouent à demi nus sur les antiques pierres ensoleillées que foula jadis le pied des demi-dieux. Signa grandit, poétique et charmant entre tous comme le divin bambino que les madones de son pays présentent à notre adoration. En esquissant la figure du petit compatriote de Rubens, *Nello*, dont Signa est proche parent, Ouida avait montré déjà comme elle savait peindre les enfans prédestinés. Ce petit misérable, que l'acariâtre épouse de Lippo roue de coups et qui sert de souffre-douleur aux autres garçons de la maison, est un être d'élite; le génie a marqué son front du sceau contre lequel les difficultés et les rigueurs de la vie ne peuvent rien. Ces gens qui le maltraitent, Lippo, avide, hypocrite et sournois, Nita, sa femme, brutale et agressive, ont néanmoins le respect de sa figure d'ange; les jours de fête, ils le parent de la robe blanche dont les Memmi revêtaient leurs modèles, et ils savent que pour l'amour de ces grands yeux tendres et profonds, de cette petite bouche pareille à un bouton de grenade, entr'ouverte sur les *Ave* qu'il chante d'une voix argentine, tous les passans lui prodigueront des friandises qu'il rapportera sans doute à la maison. Signa chantera bientôt dans l'église de la Miséricorde. Son goût naturel pour la musique est dirigé par un musicien errant, Luigi Dini, qui, après avoir couru les théâtres de petites villes, est revenu exercer dans le pays qui l'a vu naître les doubles fonctions d'organiste et de sacristain; mais les plus beaux jours pour le petit Signa sont ceux où il court pieds nus, dans la poussière, chez son ami Bruno, à qui, par un instinct de bonté touchante, il n'ose dire qu'on le bat, car il sait que le poing de l'athlète le vengerait trop cruellement. Bruno

briserait tout dans la maison de Lippo, et on l'enverrait aux galères! Telle est la crainte du petit Signa. Bruno l'aime d'un amour sauvage et emporté qui a quelque chose de terrible dans son dévoûment même.

On peut dire qu'en les peignant, lui et son frère, l'auteur a mis en présence, avec une justesse d'appréciation remarquable, les deux types principaux du peuple italien de ces régions : d'une part, le descendant d'une longue lignée de laboureurs qui a fait suite à une longue lignée de soldats, le paysan de race, dont le profil sévère et l'allure majestueuse font songer aux prophètes de Signorelli quand il marche auprès de ses bœufs; d'autre part, le fils dégénéré de cette même race, issu d'une mésalliance avec une artisane de la basse-ville, qui a légué à son rejeton une douceur qui n'est que de l'indolence, une langue dorée dont les caresses sont fausses, une timidité sournoise qui prévient d'abord en sa faveur, mais sous laquelle se cachent toute sorte de perfidies. Les deux frères sont aussi ignorans l'un que l'autre; toutes les notions religieuses de Bruno tiennent dans le petit tableau de sainteté suspendu au-dessus de sa porte comme un fétiche pour lui porter bonheur, tous ses principes politiques consistent dans la haine de ceux qui prélèvent les impôts, et dans une disposition belliqueuse à tirer sur le drôle qui viendra les lui réclamer; mais Lippo sait dissimuler ses haines, calomnier au besoin, sourire à celui qu'il déteste. Le pire des deux frères a une excellente réputation, l'autre est redouté; seul, Signa sait à quoi s'en tenir sur leur compte; auprès de Bruno, ses adorables qualités s'épanouissent franchement. Ce qu'il vient chercher chez lui, c'est ce rayon d'amour, indulgent jusqu'à la faiblesse, dont les enfans bien doués ont besoin pour être bons et heureux, c'est aussi la petite mandoline que lui a donnée son bienfaiteur et dont il sait déjà tirer des sons qui accompagnent sa voix angélique, c'est encore quelque beau fruit du jardin de la montagne pour sa petite amie Gemma, dont Bruno est jaloux comme il est jaloux de la mandoline même, car Bruno ne sait rien aimer, rien haïr à demi, ni partager un cœur avec personne. Plût à Dieu qu'il pût réussir à éloigner son fils d'adoption de cette Gemma funeste qui à l'aube de la vie est déjà cruelle, égoïste et menteuse, malgré son visage d'*amorino* à cheveux d'or!

Signa par exemple apporte du verger de Bruno des groseilles pour Gemma, il entre dans la maison du jardinier Zanobetto, père de la petite fille,... un taudis où perchaient les poules, où ruminaient sur leur litière une chèvre et son chevreau, où, au milieu des bancs de bois en désordre, s'éparpillaient les outils aratoires, les débris de toute sorte, où enfin, sous le crucifix paré d'un rameau,

dormaient sur leur lit de foin parfumé deux enfans dont on n'apercevait que la tête, peut-être aussi le bout d'un petit pied rose... Signa s'avança tout doucement et toucha d'une grappe de groseilles la joue de la plus blonde des deux dormeuses, en riant de voir s'ouvrir aussitôt ses grands yeux bleus brillans, effarés. — « Vois ce que je t'apporte, Gemma! — Il essayait de l'embrasser, mais elle repoussa ses lèvres : ce qu'elle voulait c'était son cadeau. — Donne, donne donc! dit-elle en se dressant dans le foin dont les pâquerettes flétries s'attachaient aux boucles ébouriffées de ses cheveux... Si je ne mange pas vite, Palma va s'éveiller! — Et elle broyait chaque grain rouge entre les perles de sa bouche vermeille comme le chevreau faisait de ses herbes. L'autre petite fille s'éveilla en effet. Se soulevant sur le coude : — C'est Signa! s'écria-t-elle avec un cri de joie doux comme un roucoulement de colombe.

« — Et je ne t'ai pas gardé de groseilles, pauvre Palma! dit le jeune garçon d'un ton de regret.

« Elle parut attristée, mais répliqua : — N'importe! embrasse-moi.

« Et il alla l'embrasser, mais pour revenir à Gemma. Palma était habituée à ces choses. » . . . . . .

Signa les aime toutes deux, ils sont voisins, ils ont été nourris ensemble du même air pur et du même soleil, ils sont tombés ensemble pauvres et nus dans la vie, mais Gemma est mille fois la plus belle, et d'instinct Signa adore le beau; d'ailleurs il sait bien que la brune Palma l'aime de tout son cœur, tandis qu'il n'est jamais sûr de Gemma, et cette incertitude pleine d'angoisse est à tout âge le grand aiguillon de l'amour. Quelque honnête que soit le jeune garçon, Gemma lui fait voler les fruits qui la tentent. S'il n'y consentait pas, elle emploierait à sa place son rival Tista, un robuste gaillard plus grand que lui, et, tandis que Signa pleure son péché, elle se fait balancer sur une branche par ce même Tista, parce que Tista, étant très fort, la lance aussi haut qu'elle veut.

Ces scènes enfantines sont puériles peut-être, mais délicieusement rendues et elles se passent dans des jardins qui avec leurs statues brisées, leurs bosquets de myrtes, leurs bassins de marbre à demi cachés sous les plantes parasites, leurs terrasses dont les pierres disjointes servent de refuge aux lézards, leurs masses mystérieuses de verdure sombre, leurs parfums enivrans, ressemblent aux jardins de Boccace ou plutôt de Pétrarque. Les querelles, les raccommodemens, les jeux de deux beaux enfans, mêlent une note de piquant réalisme, dans le sens juste et louable du mot, à toute cette poésie.

Un jour, une ambition démesurée envahit l'âme de Signa; un vio-

lon lui est apparu, un violon laissé chez Tonino le serrurier par un locataire qui n'a pu payer le terme; toutes les voix qui ont chanté en lui depuis sa première enfance, la musique qui fait battre son cœur et jaillir de son cerveau des torrens d'inspiration ingénue, se cachent dans les flancs de bois de cet instrument dont il rêve de devenir possesseur! Mais Tonino en veut quarante francs, pas un sou de moins: comment réunira-t-il jamais une somme aussi forte? Sans espérance, il languit devant le violon inaccessible; la pensée de fuir bien loin, ce divin objet entre ses bras, et de faire parler, partout où il lui plaira de l'emporter, ses cordes muettes, l'obsède sans cesse. Heureusement un hasard favorable lui vient en aide. Certain jour que Bruno l'a emmené au monastère de la Certosa, — cette promenade, par parenthèse, qui nous fait connaître les rives de la Greve, est un petit poème d'un bout à l'autre, — sa beauté frappe d'admiration un peintre qui le prie de poser et lui donne deux pièces d'or en échange. Le peintre est encore jeune et déjà célèbre; il signe ses tableaux du nom d'Istriel. On devine qu'il n'est autre que l'ancien amant de Pippa. Signa, sans le savoir, a rencontré son père et reçu de lui la clé d'or qui va lui ouvrir le monde de l'art, car les quarante francs seront dès le même soir donnés au serrurier Tonino en échange du violon. — Grande indignation de Lippo et fureur de sa femme lorsqu'ils sont avertis de cet acte de démence. Pour se soustraire à leurs coups et surtout pour sauver son rossignol de bois, comme il le nomme, Signa s'échappe la nuit, sans dire adieu à personne, sauf à Gemma. — J'irai avec toi, lui dit-elle. — Et Signa est ému jusqu'aux larmes de ce qu'il croit être une preuve d'affection, mais en réalité Gemma est tout simplement lasse de manger du pain noir, de porter des haillons et de vivre dans un trou. Signa ne lui a-t-il pas conté la prédiction du peintre Istriel, qui, l'ayant entendu chanter, a dit qu'il dépendait de lui de changer en perle précieuse chacune des notes de son gosier?

— Ces perles seront toutes pour toi, n'a pas manqué d'ajouter le pauvre Signa.

Gemma veut les perles et beaucoup d'argent, elle veut voir le monde brillant et riche. Voilà pourquoi elle suit Signa, qui, sans elle du reste, serait bien embarrassé en route, car il est trop naïf pour prévoir les poursuites, trop sincère pour les éviter, trop fier pour mendier, incapable de mentir comme Gemma le fait à chaque pas quand elle veut obtenir quelque chose, une place dans une charrette, un bon repas, un abri. A Prato, Signa se met à jouer du violon sur les places publiques où Gemma, toujours pratique et positive, tend volontiers la main, l'oreille ouverte aux

complimens, parfaitement à l'aise dans ce nouveau rôle. Il ne s'agit que de deux enfans, mais tous les dédains sublimes, tout le noble désintéressement du génie, se révèlent déjà chez le petit improvisateur, tandis que toute la ruse, toute la rapacité, tous les vices de la future courtisane, existent en germe chez Gemma, indiqués par un acte, par un mot, qui toujours sont compatibles avec son âge et qui cependant font pressentir ce que sera la femme. — Bruno s'est lancé à leur recherche; il les retrouve à Livourne.

Un de ces misérables qui exploitent la figure ou le talent des enfans abandonnés les y a conduits. Signa, déjà dégoûté de l'aventure, se jette dans les bras de son ami et consent avec joie à le suivre, pourvu qu'il promette de ne pas assommer Lippo, — ce qui du reste est déjà fait en partie; — quant à Gemma, qui trouve toujours moyen de s'assurer ici ou là un bout de ruban, un jouet, un gâteau, elle n'entend pas renoncer aux avantages que lui a promis le recruteur d'enfans; après une belle résistance, elle feint de suivre Bruno, mais pour lui échapper bientôt et cette fois rester introuvable.

La fuite de sa petite bien-aimée est le premier chagrin réel de Signa, qui est allé vivre sur les collines, dans la ferme de Bruno. Cette vie nouvelle lui semble être d'ailleurs, s'il la compare à celle qu'il menait chez Lippo, ce qu'est la liberté au prix de l'esclavage, le soleil au prix des tempêtes. Bruno travaille pour lui tandis qu'il étudie avec son maître Luigi Dini, ou qu'il s'entretient seul avec son rossignol de bois; Bruno, qui, à la sueur de son front, est devenu propriétaire du sol dont il n'était d'abord que fermier, lui promet un bel héritage; mais cet héritage pastoral, Signa ne s'en soucie pas. Il rêve d'aller entendre un opéra en ville, puis, à dix-sept ans, il rêve de faire un opéra lui-même.

La soif de gloire, qui est inséparable des grands dons de l'esprit, enflamme son sang comme une fièvre. Bruno croit d'abord conjurer le mal en brisant ce violon qui a porté malheur, suppose-t-il, au pauvre insensé, puis il se repent, il lui semble que, du fond de sa tombe, Pippa l'implore, et, dans un élan de générosité, il vend la terre qu'il aime par-dessus tout au monde, après Signa, afin de donner à celui-ci le moyen de s'envoler vers les sphères supérieures, qu'il ne connaît ni ne comprend pour sa part. L'égoïste et paresseux Lippo s'engraissera, lui et les siens, sur ce sol fertilisé par son frère et dont il s'est rendu sournoisement acquéreur.

Jusque-là le roman marche à merveille, en dépit de ces répétitions inconcevables, répétitions de la même situation ou de la même remarque presque dans les mêmes termes, qui feraient croire en vérité que Ouida néglige de relire ce qu'elle écrit au courant de

la plume. Même après l'entrée de Signa dans les écoles de Bologne, où l'envoie son père adoptif et dont il devient l'étoile, cela va sans dire, il y a encore quelques passages à noter.

Nous pardonnons volontiers au nouveau Cimarosa de réussir trop vite à faire jouer son opéra d'*Actéa* et de passer du jour au lendemain de son obscurité profonde au rang d'idole des plus grandes dames; il est convenu que c'est, dans les romans, la destinée inévitable des musiciens de génie; d'ailleurs l'auteur a le bon goût de ne point nous faire suivre pas à pas cette marche triomphale; nous restons auprès de Bruno saintement heureux de son sacrifice, bien que l'oubli apparent de celui qui en est l'objet le torture par intervalles, — auprès de Palma, qui, tout en comprenant trop que Signa, qu'elle aime plus que ses frères, plus qu'elle-même, n'aura rien de commun avec elle désormais, suspend un tableau votif à l'église pour obtenir qu'il aille de plus en plus haut dans la voie qui l'éloigne d'elle.

Signa est incapable d'ingratitude; il rapporte ses premiers lauriers au bienfaiteur dont le dévoûment infatigable lui a permis de les cueillir; ce retour au village, l'admiration enthousiaste des paysans qui affluent sur son passage en acclamant leur enfant comme un roi et en chantant sa musique, déjà populaire, le délire d'orgueil et de joie du pauvre Bruno, l'angoisse touchante de Palma, qui quelque temps auparavant a dû vendre son unique beauté, ses lourdes tresses noires, pour subvenir aux frais de l'enterrement de son père, et qui souffre le martyre de se sentir laide aux yeux du bien-aimé, tout cela est encore exquis, tout cela nous rend d'autant plus sévères pour le dénoûment banal et prévu qui va suivre.

Longtemps Signa, en dépit des avances de mainte aristocratique déesse qui se penche vers lui, comme autrefois Diane vers Endymion, n'a aimé que son art. Un jour vient cependant où les anges de ses visions prennent des figures de femmes, et parmi ces figures il y en a une qu'il reconnaît vaguement, qu'il attend toujours, celle qu'il nomme *Lamia*, pour en faire l'héroïne de son prochain opéra, et que dans son cœur peut-être il appelle encore Gemma. Ici nous allons verser dans l'ornière : *Signa* cessera d'être une peinture fidèle et intéressante de mœurs pastorales et de caractères rustiques en Toscane, nous n'assisterons plus qu'à la lutte tant de fois décrite entre le génie pris de vertige et le vice qui l'étreint, qui l'étouffe, entre l'amour sincère, condamné d'avance, et la beauté sans âme, victorieuse de tout. Signa périra entre les mains d'une nouvelle Dalila, comme son émule André Roswein. Ce sujet n'est-il point épuisé? Ouida ne le croit pas sans doute. Déjà son long roman de *Puck* mettait en présence, aux côtés d'un homme terrassé par la débauche, deux figures de femmes, l'une impure entre toutes, vé-

nale Messaline, l'autre dévouée, sainte et parfaite, pour montrer finalement le triomphe du mal impuni jusqu'au bout.

Quel rôle ingrat Ouida prête toujours à la vertu! Est-ce donc là son lot inévitable dans le monde? Il ne convient point, en tout cas, de lui attribuer obstinément ce lot dans le roman, qui, sans être condamné à présenter des *moralités* puériles et fastidieuses, a du moins pour premier devoir de ne pas montrer le bien plus dupe et plus victime encore qu'il ne l'est. Nous ne pouvons nous empêcher non plus de blâmer les indulgences sans bornes qu'a cet auteur féminin pour les fautes masculines. Dans *Puck*, elle plaignait le roi de la création d'être forcé par l'amour d'aller, inassouvi et mécontent, des femmes chastes qui sont de glace aux femmes passionnées qui sont infâmes, réduit dans les deux cas à briser les liens qui ne sauraient le satisfaire, et traité pour cela d'infidèle, sans trop de raison! « Oh! ajoutait-elle, j'ai assisté maintes fois à ce combat, le combat entre l'âme et les sens, entre l'amour saint et l'amour diabolique, entre la femme qui cherche dans l'homme un dieu et la femme qui cherche dans l'homme une bête, et jamais la lutte n'a fini autrement que par la mort du lis sans tache écrasé sous le pied de son bourreau, tandis que la fleur vénéneuse grandissait haute, libre et altière, sur les ruines de la maison de celui-ci. » Dans *Signa*, elle reprend la même thèse avec complaisance.

Ce jeune artiste, comblé dès son coup d'essai par la fortune, a le malheur de rencontrer tel tableau du peintre Istriel qui représente une danseuse nue, désignée audacieusement comme la sœur des sept danseuses d'Herculanum et qui n'est pourtant que le portrait d'une fille fameuse à Paris sous le sobriquet d'*Innocence*. Istriel a la spécialité de peindre des femmes déshabillées; aussi a-t-il su trouver le secret des richesses et du succès facile qui consiste tout entier en ceci : n'être pas plus grand que son temps. Or le modèle éhonté de son dernier tableau, la perverse *Innocence*, maîtresse d'Istriel, qu'elle trompe comme elle a trompé tous les autres depuis ses précoces débuts dans une carrière bassement aventureuse, c'est Gemma. Une nuit, le compagnon de son enfance la retrouvera non pas à l'état de pur esprit, comme Palma se la représente dans la douleur qu'elle éprouve de sa disparition, mais bien vivante et surnaturellement belle, se baignant au clair de la lune sous les ombrages parfumés de ses jardins solitaires. Il redeviendra esclave de l'enchanteresse : c'est Psyché, c'est Lamia, non, c'est le vampire perfide qui sucera sa vie et son génie; elle le prendra tout à elle, sans l'aimer, mais elle s'est dit : — L'abjection où je suis tombée lui fait horreur; il faut que je me venge de son mépris;

et puis Palma en mourra, et je serai son dieu. — La beauté, la jeunesse, la renommée même de Signa ont pour cette créature une sorte d'attrait piquant comme celui qu'un jeune ascète de la Judée aurait pu inspirer autrefois à une païenne repue de voluptés. Bruno, qui vient chercher son enfant prodigue à Rome pendant le carnaval, l'apercevra un soir à la lueur palpitante des *moccoli*, couché aux pieds de cette sirène qui a éteint chez lui pour toujours le feu sacré de l'art. Il faut qu'il l'arrache à cet infâme esclavage; il le faut à tout prix. L'auteur place ici entre Bruno et Istriel, entre le père selon la nature et le père d'adoption, entre celui qui a engendré le corps et celui qui a formé, ennobli l'âme de son héros, une scène qui nous paraît quelque peu renouvelée du *Fils naturel*. — Allez! dit le fier paysan au séducteur de Pippa, allez, vous n'avez pas de part avec moi! Il ne vous appartient ni de le secourir ni de le venger. Si je n'étais survenu par hasard, vous le laissiez noyer comme le premier agneau venu emporté par l'inondation. Je l'ai recueilli, il est à moi! mes mains ont travaillé pour lui, mon toit l'a abrité, mon pain l'a nourri. Et vous! vous n'y pensiez pas, vous pensiez à vos succès et à vos maîtresses, il ne vous est rien, il est à moi! Entends-tu?.. Va-t-en!

Un triste personnage que cet Istriel, et que l'auteur a encore avili en faisant de lui l'amant de Gemma. On ne peut se figurer combien cette rivalité entre le père et le fils, qui ne se connaissent pas du reste, est choquante. Il y a là un défaut de délicatesse qu'on regrette souvent de rencontrer chez Ouida : elle aborde avec une insouciance surprenante les situations les plus brutales. Peut-être y avait-il moyen, en poussant celle-ci jusqu'à ses dernières conséquences, d'en tirer quelque grande leçon; mais non, Ouida ne fait qu'effleurer le point scabreux; l'éviter tout à fait eût été plus sage. Après avoir débuté comme une fraîche idylle, ce roman finit comme un gros mélodrame. Bruno, qui a donné la terre arrosée de ses sueurs pour faire de son fils chéri un grand homme, donnera sa vie et son salut éternel pour essayer de le délivrer des filets de Dalila. Il assassinera la courtisane qui l'a volé à sa tendresse et à la gloire, il la frappera sur le lit où elle repose dans une dernière scène dont les voluptueux détails rappellent la scène du meurtre de *l'Affaire Clémenceau*. Mais le couteau est intervenu trop tard; il n'appartient plus à personne de délivrer Signa, la mort s'est chargée de cette œuvre; du moins l'enfant de génie tué par les trahisons de Gemma est-il vengé. Nous suivrons Bruno jusque sur l'échafaud, nous l'entendrons dire, quand le prêtre lui demandera une dernière prière dans l'intérêt de son âme : — Que mon âme brûle et que Dieu ait pitié de celle du petit!

Mais Signa, l'antique Signa, Signa la ville?.. — Elle compte bien des siècles, elle a vu bien des événemens. « Quelque nombreux toutefois que soient ses souvenirs, elle ne sait qu'une chose, c'est que la justice n'existe nulle part. Signa est sage. Elle laisse aller le monde, elle dort... » Voilà tout l'enseignement qui ressort de ces trois volumes, où une foule de détails caractéristiques et charmans rachètent jusqu'à un certain point la banalité assez malsaine du fond.

II.

Ariadnê est la contre-partie de *Signa*. Cette fois il s'agit de la plus noble des femmes, perdue par sa fidélité invincible à un unique amour. Ariane est abandonnée, mais nul ne la consolera jamais de cet abandon: elle doit en mourir. Ce récit, qui n'est que l'histoire d'un rêve, se ressent du lieu qui l'inspira et où Ouida nous fait entrer avec elle dès le premier chapitre.

« C'est une Ariane, assurément c'est une Ariane. Un Bacchus? quelle idée! me répétais-je à moi-même, assis solitairement devant l'objet de mes réflexions, par une accablante après-midi d'été. Le gardien, étant de mes amis, me laissait souvent pénétrer dans la place alors qu'elle était fermée au public; il me savait capable d'adorer les marbres plutôt que de leur nuire. Le silence était absolu. Au dehors le soleil inondait les terrasses et les degrés moussus; aucune branche ne frémissait dans le doux crépuscule produit par la verdure largement épandue des pins et des cèdres. L'une des croisées était ouverte, je pouvais voir les hautes herbes diaprées de fleurs, les ombres lourdes des yeuses qui s'entre-croisaient et la forme blanche des bestiaux endormis dans cette fraîcheur et ces parfums. Les oiseaux avaient interrompu leurs chants, les lézards même étaient tranquilles, dans ces chemins profonds hantés par les faunes de notre magnifique villa Borghèse, où Raphaël avait coutume d'errer au lever du jour en sortant de la petite chambre qu'il a décorée d'amours joyeux, de déités cachées sous les fleurs, de nymphes portant des roses et de portraits en médaillons de sa Fornarina.

« — Oui, c'est une Ariane, disais-je assis dans la galerie des césars, cette longue salle délicieuse entre toutes avec ses croisées ouvertes sur la verdure des bois, sur l'éclat des eaux chargées de roseaux sombres et sur la gloire dorée du soleil que tempère un voile de feuillage.

« Connaissez-vous le buste dont je veux parler, un buste en bronze, sur une plinthe d'albâtre fleuri, avec une couronne de lierre dans ses cheveux bouclés? On ne l'appelle pas Ariane à la villa Borghèse,

on dit que c'est un jeune Bacchus, mais cette présomption est absurde,—Perséphone peut-être... A mon avis, c'est plutôt une Ariane. Elle ressemble à l'*Ariane* du Capitole, qu'on a nommée un Bacchus et une Leucothée; elle a un charme très particulier, le charme d'une grande jeunesse, le charme de la foi, de l'espérance et de l'inspiration. Allez, voyageur, allez la voir où elle est, avec tous ces empereurs de porphyre à têtes bestiales et bouffies qui l'entourent et l'*Hercule enfant* dans sa peau de lion, devant elle. Vous jugerez que j'ai raison. Seulement c'est Ariane, notez-le bien, avant l'aventure de Naxos.

« Il y a un Bacchus ici, il y en a même plusieurs; celui de cette galerie des césars cependant est peut-être l'idéal le plus parfait du Dionysos homérique qui soit au monde... Ne le confondez pas avec le Bacchus du vestibule, une plus belle statue peut-être, puisqu'elle est plus célèbre, mais un dieu inférieur, n'en doutez pas; au fait, il n'a rien de divin, ses yeux ne parlent pas de l'âme, ses lèvres n'exhalent pas le souffle de la création; l'autre Bacchus, plus jeune, est un dieu, lui, le vrai Dionysos, avant que la tradition grecque touchant sa personne et ses attributs n'ait été altérée par des corruptions asiatiques et latines. C'est l'incarnation même de la jeunesse, sur les pas de laquelle jaillissent toutes les fleurs de l'imagination et de la passion, mais aussi qui porte en elle toutes les surprises du génie et toutes ses forces, — toutes ses forces et aucune de ses faiblesses... S'il se réjouit, il règne en même temps. A sa vue, l'on comprend comme il aurait été plus doux d'être vieux au temps où le monde était jeune que d'être jeune maintenant que le monde est vieux. — Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfans, disait l'Égyptien à Solon. — Et nous autres, hélas! on nous nomme avec vérité des *vieillards nés d'hier*. — A cette époque bienheureuse, l'enfance rayonnait jusque sur la face du plus puissant des dieux. Et aujourd'hui les enfans eux-mêmes ne sont plus jeunes!

« Ce Bacchus et mon Ariane se tiennent tout près l'un de l'autre, toujours rapprochés sans se rencontrer jamais, comme deux amans séparés par quelque tort irréparable. Je les regardais pour la centième fois : — C'est une Ariane, décidément! — ..... La chaleur était intense. J'avais dormi très peu cette nuit-là, ayant eu la fortune de rencontrer un fragment de vieux bouquin qui portait à ce qu'il m'avait semblé la marque d'Alde. Jusqu'à l'aube, j'avais vérifié les mérites de mon trésor. J'étais encore debout, quand les rossignols, aux premières lueurs du jour, s'étaient interrompus pour laisser chanter les merles et les grives sur la colline de Janus, de sorte que je cédais à l'influence soporifique de cette journée.

Midi est le minuit du sud. Des rêves profonds, une paix ineffable, se répandent sur le monde. Les plus bruyans des citoyens de l'été, les cigales elles-mêmes, n'osent plus poursuivre cet incessant tapage de vaine gloire qui les distingue et se tiennent presque tranquilles, ne faisant sonner leurs timbales qu'à de rares intervalles pour assurer le genre humain qu'elles ne l'oublient pas, car chaque cigale se croit, comme chacun de nous, le pivot de l'univers.

« Tout était silence, — un silence si embaumé, si frais, au milieu de l'extrême chaleur dans cette solitude de la villa Borghèse, qu'une sorte de torpeur s'empara de moi, bien que, comme il arrive souvent dans la sieste, je ne perdisse conscience de rien... J'entendais le bruit des cloches de la ville arriver comme un faible écho à travers les bois; entre mes paupières à demi closes, je voyais la fenêtre ouverte et son grillage de fer, et le ton de bronze des yeuses, et le vaste ciel bleu qu'aima Raphaël. Plus près, devant moi, je voyais le dieu de marbre et la tête couronnée de mon Ariane.

« — Oui, oui, c'est une Ariane, me disais-je, avec le plaisir que nous éprouvons tous à faire prévaloir notre opinion. Comment peut-on être assez aveugle?.. Mais chaque linéament révèle la femme à son aurore! — Tandis que je la regardais, elle sembla entendre, ses lèvres de bronze semblèrent sourire... un grand changement avait passé sur tout le buste, le frémissement de la vie circulait dans ce bronze, le métal où le sculpteur avait emprisonné sa pensée paraissait s'assouplir, devenir tiède et vivant, se transformer en chair rougissante, animée par une vie soudaine... Les yeux étaient liquides et lustrés comme l'eau d'un lac à la clarté des étoiles, les feuilles du lierre verdirent sous la rosée, les boucles de la chevelure prirent un ton d'or plus brillant et furent agitées par la brise; elle vivait et contemplait tous ces dieux blancs et muets. . . . .

. . . . . »

Elle vit en effet, c'est une jeune fille qui passe, une pauvre fille, une orpheline, errante à Rome, où elle ne connaît personne. La cité éternelle, toujours ouverte à la beauté et au génie, fait un noble accueil à Giojà. Le savetier Crispin, un savetier dilettante, bibliophile, numismate, antiquaire à ses heures, lui offre dans sa maison l'abri qu'un pieux serviteur offrirait à une jeune reine exilée. Maryx, le grand sculpteur, fait d'elle son élève et en ferait volontiers sa femme; mais Giojà ne vit que pour l'art, qui est son unique passion; elle travaille, elle rêve, elle se promène au milieu des dieux auxquels, par sa sérénité, elle est semblable, belle comme un chef-d'œuvre de Praxitèle, insensible aux hommages, ignorante de toute loi chrétienne, de tout sentiment moderne, de toute vanité féminine, aussi froide que le marbre qu'elle taille d'une main virile, jusqu'au

jour où l'amour vient la foudroyer. L'homme qui le lui inspire est le poète Hilarion, émule de Heine et de Musset, plus sceptique peut-être qu'aucun des deux, blasé sur les passions qu'il inspire, au point de n'être plus sensible qu'à certaines perversités, mais toujours capable cependant de chercher dans l'amour une source d'inspiration, un sujet d'étude. Ne sera-t-il pas piquant de faire descendre de son piédestal cette Pallas Athéné, de faire battre ce cœur plus que virginal, de raviver son talent dans les sourires et dans les larmes d'une créature impassible dont le sein glacé n'a pas encore tressailli?

Giojà subit l'amour comme ferait une victime de la fatalité antique; pour elle, il ne peut être question de chute. Elle donne sa vie, l'âme et les yeux levés au ciel, qu'elle prend à témoin de son absolu sacrifice : — Ce sera pour toujours, a-t-elle dit. — Et c'est pour toujours en effet; elle n'admet pas que l'abandon d'un autre puisse annuler le vœu de fidélité immuable une fois prononcé en soi-même. Hilarion se lassera vite, il aura peur de cette pureté sublime, un sentiment d'artiste qui survit chez lui à toutes les vertus, le respect craintif du beau, l'empêchera de la profaner, de l'abaisser au rang de ses autres maîtresses, mais il la délaissera, il fera plus, il finira par la haïr pour tous ses crimes envers elle et pour le pardon silencieux, inépuisable qu'elle y oppose. L'amour, qui a guidé un instant la main de Giojà et qui lui a fait produire un chef-d'œuvre, paralyse cette main quand l'abandon est venu remplacer le bonheur. Les Furies s'emparent de l'amante répudiée d'Hilarion; cette belle intelligence s'égare; la démence vient suspendre les angoisses qu'elle endure; puis sa raison se réveille avec son génie pour produire un portrait spiritualisé, divinisé de l'ingrat; elle veut que celui-ci le voie et qu'il se souvienne. Hilarion se souvient en effet et regrette peut-être, mais il ne revient pas, il ne reviendra que pour recueillir le dernier soupir de celle qu'il a tuée; à ce moment suprême, il se prend à aimer sa victime, lui aussi, il l'aime morte, c'est son châtiment.

Dans ce roman, où il serait facile de relever des beautés de premier ordre, on respire d'un bout à l'autre ce que Henri Heine appelait la poussière des marbres brisés. Ouida professe en commun avec l'auteur des *Reisebilder* le culte de cette poussière sacrée, mais sans y allier toujours le même discernement délicat, sans fuir surtout avec le même soin ce pédantisme que Heine redoutait comme la peste. Une femme résiste plus difficilement qu'un homme au plaisir d'étaler son é udition, et nous n'ignorons pas que Ouida est une savante aussi bien qu'une artiste; mais la raison ne nous paraît point suffisante pour ne jurer que par Zeus et pour faire dé-

filer tout l'Olympe à travers une histoire d'amour. C'est sans doute ce déploiement mythologique, cette monomanie d'hellénisme, joints à la surabondance de citations empruntées un peu partout et à des digressions souvent paradoxales sur les arts et sur l'histoire, qui refroidissent l'intérêt d'un livre plus magistralement composé d'ailleurs que tous les autres romans de Ouida. Peut-être aussi le sentiment quasi religieux de la grandeur de Rome, sentiment qu'elle réussit à nous communiquer d'une manière presque oppressive, contribue-t-il à gêner son essor comme il a gêné celui de bien d'autres écrivains. — A Rome, dit-elle quelque part très justement, l'art et la nature se disputent sans cesse la suprématie, c'est la lutte perpétuelle d'un titan contre un dieu, une lutte à laquelle les témoins mortels assistent haletans de crainte respectueuse. A Florence, l'art et la nature marchent les mains enlacées, en nous souriant. Florence, assise dans ses prairies toutes blanches de lis, ne sera jamais vieille, jamais terrible ni désolée. Dès son enfance, elle fut nourrie du suc de la liberté; cette manne lui a donné la jeunesse éternelle. La liberté continue à lui tenir compagnie et brille sur elle comme la lumière même du matin. — Aussi, tandis qu'une atmosphère pétrifiante, pour ainsi dire, pèse sur *Ariadnê*, dont les péripéties se déroulent à travers les longues perspectives des galeries, à l'ombre écrasante du palais des césars, entre des personnages qui semblent empruntés eux-mêmes à la population marmoréenne de ce musée où l'imagination de l'auteur les évoqua en les faisant grands et solennels comme des mythes, dans la crainte sans doute que les simples proportions humaines ne fussent trop petites pour le cadre qu'elle leur prêtait, la joie, le naturel, la liberté, la vie éclatent au contraire dans *Pascarèl*, le premier des romans que Ouida ait placés à Florence, une brillante fantaisie, sans prétentions d'aucune sorte et d'autant plus agréable à lire, lorsqu'on sort des majestueux labyrinthes dont *Ariadnê* est la divinité.

III.

Avouons notre prédilection très vive pour ce roman de *Pascarèl*, touffu, capricieux, fantasque et poétique comme certains récits de George Sand, *Teverino* par exemple, qui vous emportent dans un monde invraisemblable peut-être, côtoyant la féerie, mais où l'on ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'il n'existe pas en réalité. Le sujet n'est rien par lui-même; le raconter nous semble presque impossible : un soir de carnaval, à Vérone, une petite chanteuse des rues, en guenilles de brocart et de velours, rencontre le comédien

ambulant Pascarèl; les mêmes goûts d'art et d'aventure, une vive sympathie mutuelle, les réunissent; ils errent ensemble, eux et leur petite troupe, à travers l'Italie. Ce n'est peut-être qu'un prétexte pour nous faire connaître Bologne et Florence, la campagne du val d'Arno, Pise, Assise, Urbino, toutes les villes de la péninsule où le petit théâtre, porté à dos de mulets, sur la cime d'un char à foin, sur les épaules des paysans, va se planter pour le plaisir d'une foule exaltée. Après les voyages de *Wilhelm Meister* et celui de *Consuelo*, nous ne connaissons rien d'aussi attrayant. Quiconque lira *Pascarèl* sera tenté de le prendre pour guide et de suivre son itinéraire. Citons cette apparition de Florence au tournant d'un chemin : « La route descendait dans une large vallée que blanchissaient les oliviers en fleurs. Au milieu de cette mer d'argent s'étendait la plus radieuse des cités. Le soleil couchant remplissait les moindres replis du val d'Arno d'une vapeur dorée sur laquelle la ville flottait comme sur un lac, ses clochers, ses dômes, ses tours, ses palais baignant à leur base dans des flots d'ambre pâle, tandis que leurs sommets se dressaient dans l'éther rosé. Les cimes de toutes les montagnes qui lui servent de ceinture se teignaient de nuances changeantes, depuis l'écarlate jusqu'aux pâleurs diaprées de l'opale. La chaleur, les parfums, le silence, une grâce ineffable l'enveloppaient, et dans ce grand calme la cloche de la basilique appelait lentement à la prière du soir.

« Ce fut ainsi que Florence m'apparut. Un tremblement de joie passa dans mes veines tandis que j'apercevais les ombres de ses toits pressés, les silhouettes élancées de ses temples. Enfin mes yeux la contemplaient donc, cette fille des fleurs, cette maîtresse des arts, cette nourrice de l'inspiration et de la liberté! Je tombai à genoux, je remerciai Dieu...; puis, me relevant, je continuai de descendre le rude chemin, guidée par le dôme qui brillait devant moi à travers ce brouillard d'or, tandis que des nuages de feu, légers comme un souffle, erraient au-dessus de ma tête dans l'atmosphère sans brise.

« Les rougeurs du couchant étaient encore chaudes quand j'atteignis les murs de la ville et que je m'enfonçai dans l'ombre de ses rues historiques... Quel est le secret du charme de Florence, de ce charme subtil et doux que le temps accroît au lieu de l'atténuer et qui fait qu'on l'aime d'une tendresse passionnée comme l'œuvre la plus séduisante qui soit jamais sortie de la main des hommes? Peut-être vient-il de ce que l'histoire de Florence est si ancienne et sa beauté si jeune. Derrière elle s'ouvre un abîme de puissans souvenirs, et sur elle pleut le soleil de la gaîté. Ses pierres sont noircies par le sang de mainte génération, mais l'air qu'on respire est em-

baumé de fleurs innombrables; connaissez-vous ces visages dont les yeux ont une expression plus triste que les larmes elles-mêmes, tandis que le rire de leurs lèvres est une musique qui réjouit le monde? Florence est ainsi. Le passé y est si près de vous! A chaque pas, le pied du paysan l'effleure, un enfant peut le toucher de la main. Ce n'est pas un de ces passés morts que l'on enterre et que l'on oublie; il brille toujours comme un joyau, et toujours l'antique grandeur apparaît à travers les choses les plus communes de la vie; l'œil même des ignorans et des petits la perçoit. D'autres villes ont une aussi noble histoire et autant de trésors, mais aucune ne les a sans cesse présens, ouverts, accessibles à tous. Dans les rues irrégulières et sinueuses, bordées de loges et d'arcades, « ceux qui sont venus avant nous » marchent à nos côtés, nous tiennent compagnie, non comme des spectres redoutables, mais comme des amis, comme des frères, souriant et nous communiquant leurs pensées sublimes dans une familière causerie. »

Ce n'est pas seulement pour les choses de ce passé, toujours vivant, toujours jeune, que Ouida s'applique à nous pénétrer d'une sympathie tendre et intime, elle nous fait encore aimer le peuple, cette populace italienne qui est toute grâce, toute courtoisie, toute affabilité, toute obligeance, naïve jusque dans le mensonge, n'ignorant rien de ses antiques annales ni de ses grands hommes, dont elle parle aux étrangers avec un orgueil mêlé d'affection, comme le savetier de Bologne parla naguère du Carrache à Stendhal; son rire est une musique, toutes les flammes de l'enthousiasme pétillent dans ses yeux, l'instinct du beau se révèle dans ses moindres attitudes, au point qu'il n'est pas de *barcarole* ni de *facchino* endormi sur un quai dont la pose ne puisse servir de modèle aux sculpteurs; mais, pour que cette foule pittoresque ait toute sa valeur, il faut que le sentiment national l'électrise. Nous félicitons Ouida de l'avoir compris et d'avoir consacré à la liberté une note émue qui termine heureusement la composition quelque peu encombrée dont nous essayons de donner rapidement la substance. *Pascarèl* s'achève au bruit du canon et des hurrahs de triomphe; la campagne dont Garibaldi fut le héros a commencé, nous assistons aux combats glorieux qui amènent la délivrance de l'Italie. L'un des vaillans qui ont coopéré avec le plus d'ardeur à cette grande œuvre est le pauvre comédien devenu soldat. Il retrouve à Florence, où le peuple l'acclame et le traite en idole, sa Donzella chérie qu'une jalousie chimérique avait séparée de lui, et les soupirs de l'amour heureux viennent se mêler au concert bruyant de l'allégresse populaire. L'Italie est libre, et ils s'aiment à jamais!

On ne saurait trop louer la scène finale entre les deux amans,

rapprochés par le hasard sur les marches jonchées de fleur s dela Loggia, où tout à l'heure la voix vibrante de Pascarèl, le bohémien-soldat, s'élevait pour parler à la multitude, dont son éloquence le rend maître, de la patrie et des devoirs qu'elle impose. Il y a là un mélange de sentimens purs, élevés, éternellement vrais, auxquels Ouida fera bien de demander souvent l'inspiration au lieu de la chercher, comme elle l'a fait depuis, dans les cercles frivoles, et amusans du reste, d'*Une Ville d'hiver*.

Une Ville d'hiver, c'est encore Florence, à peine déguisée sous le nom de Floralia, mais Florence gâtée par la cohue fashionable qui fait d'elle en certaines saisons, « le Botany-Bay de la société contemporaine. » Les portraits, évidemment d'après nature, qui fourmillent dans ce roman satirique et ultra-mondain sont piquans, surtout pour ceux qui, ayant passé un hiver à Floralia, peuvent donner leurs vrais noms aux ducs français, aux princes russes, aux élégantes cosmopolites désignés par des sobriquets d'un goût douteux. Le vilain monde!

Nous ne doutons pas d'ailleurs que la peinture très crue qui nous en est donnée ne soit ressemblante; on rencontre cette même aristocratie nomade dans toutes les grandes auberges de l'Europe. Il y a ici des types d'*étrangères* plus vrais que ne l'est celui de la créature fatale et mystérieuse que M. Alexandre Dumas a choisie pour personnifier l'espèce; elles laissent fort à désirer sous le rapport du ton et des mœurs, cela va sans dire, et risquent d'être confondues souvent avec les demi-mondaines, méprise qui du reste ne leur déplairait pas. Une seule fait exception, lady Hilda, beauté à la mode qui, tout en menant la même vie extérieure que son entourage, s'en sépare singulièrement par l'élévation de son esprit et par une superbe indifférence qui longtemps s'est étendue à tout, hormis les chevaux, les robes du grand faiseur, le bric-à-brac dont elle nous obsède et son frère, lord Clairvaux, une sorte de centaure court d'esprit, excellent type de *gentleman*-homme d'écurie. Ouida ne fait pas grâce à ses compatriotes dans cette verte satire. Une autre figure encore se détache sur la foule d'oisifs de tous les pays qui jouent un jeu d'enfer, profanent les campagnes étrusques par leurs bruyans pique-niques, passent la nuit au *veglione*, soupent au cabaret, exécutent les réputations dans leurs thés de l'après-midi et vont sans scrupule partout où l'on s'amuse; c'est celle d'un Italien, le duca della Rocca, descendant d'une illustre famille qu'ont ruinée la guerre et les révolutions; il ne peut se résigner cependant à redorer son blason au moyen d'une mésalliance, comme les marieuses, qui ne manquent pas dans cette société, lui conseillent de le faire.

Le duc de Saint-Louis, gentilhomme français de l'ancienne école, vieillard galant, sceptique et plein d'esprit, approuve ses scrupules d'une part et déplore de l'autre l'ennui profond où semble plongée lady Hilda au milieu du luxe et des plaisirs. Il imagine de rendre service à ses deux amis en les unissant. La diplomatie dont il se pique est d'ailleurs inutile en ce cas, l'amour s'étant mis de la partie, mais, au moment où tout semble marcher à souhait, un mystère se découvre. Lady Hilda, veuve d'un grand capitaliste, ne jouit de la colossale fortune que lui a laissée son époux défunt qu'à la condition de ne pas se remarier. Della Rocca, qui a commencé pourtant par courtiser les beaux yeux de la cassette, n'a aucun souci de cette révélation. Au contraire, les susceptibilités de son âme vraiment noble s'étaient éveillées à mesure qu'il devenait amoureux; désormais il ne lui sera que plus facile de s'abandonner au penchant qui l'entraîne vers lady Hilda.

Toutes les délicatesses les plus exquises sont attribuées ici au grand seigneur italien, si simple et si digne dans l'adversité, entourant la femme d'un respect chevaleresque, poète et artiste presqu'à son insu, sans l'ombre de vanité, un peu indolent peut-être, mais d'une distinction raffinée, trop honnête et trop fier pour se faire de la politique une carrière lucrative, toujours prêt, en revanche, à servir son pays l'épée au poing, que ce soit dans la campagne de 1859, dont les résultats par parenthèse l'ont quelque peu désappointé, ou contre les brigands de la Sicile. — Lady Hilda, quelque blasée qu'elle soit sur les hommages, subit une sorte d'attrait magnétique; l'amour fervent dont elle est l'objet l'attendrit, la fascine; pourtant elle ne se résigne qu'à grand'peine à descendre du trône que lui font ses richesses. Enfin elle cède, elle prend son parti d'abdiquer l'éclat en échange du bonheur, elle se contente de la sainte médiocrité qu'a chantée le poète. Nous ne la plaignons pas, d'autant que cette médiocrité est encore passablement dorée; mais il va sans dire que sa grande sagesse est taxée de folie par tout Floralia cosmopolite. Espérons que, quand elle sera Mme della Rocca, son mari ne lui permettra plus de voir pareille horde de désœuvrés et de femmes perdues!

Des portraits vifs et malicieux, de ravissantes promenades aux environs de Florence, le tableau de la fière et élégante pauvreté de della Rocca dans sa villa ruinée de Palestrina, quelques scènes enfin vraiment pathétiques, mais au fond desquelles sonne toujours par malheur la question d'argent, qui, quoi que l'on fasse, ne sera jamais intéressante, recommandent ce roman curieux, où les vieilles faïences, les boutades intempestives au nom de la morale,

et les descriptions de toilettes aussi minutieuses que celles d'une gazette des modes tiennent trop de place.

Nous conseillons aussi à Ouida de renoncer aux emprunts parfois défigurés qu'elle fait volontiers à la langue française. Un livre, qu'il soit sérieux ou frivole, doit être écrit tout entier dans la même langue; or elle sait donner à la sienne un tour assez original, assez souple, assez nouveau, pour dédaigner tels bariolages franco-anglais, auxquels les écrivains d'une valeur réelle n'ont jamais eu recours qu'avec beaucoup de discrétion. Ces taches, ces imperfections de détail s'effaceront le jour où Ouida aura consenti à pratiquer dans son œuvre un travail d'élagage en supprimant les broussailles importunes à travers lesquelles on n'avance qu'à grand'peine, en donnant çà et là, par des éclaircies habilement ménagées, de l'air et du jour. Alors les pesantes citations, les catalogues de bibelots, les minutieuses descriptions de toilettes, les longueurs des dialogues et des monologues plus désagréables encore, les dissertations pédantesques, les commentaires inutiles tomberont d'eux-mêmes; la plume de l'auteur en fera justice. Nous savons que ces sacrifices sont pénibles, qu'on n'arrive pas sans effort à se critiquer soi-même, mais il est digne de l'auteur des *Deux petits Sabots* de ne pas se contenter de l'encens banal d'une presse peu éclairée qui la loue sans réserve. Elle est femme, elle exerce une hospitalité charmante, ses dîners sont célèbres; que de périls court un artiste dans ces conditions! que de motifs pour qu'il recueille la flatterie au lieu de la vérité! Ce langage sévère de la vérité, nous oserons le parler cependant une fois de plus au brillant romancier, avec l'espoir qu'il y verra une marque de l'estime que nous inspire son talent, auquel il ne manque qu'une chose, le contrôle d'une main ferme, l'ordre, la règle, ce que M. Forgues a nommé excellemment « la domination de l'homme sur l'œuvre. »

Ouida, il est vrai, a déjà répondu à nos reproches de diffusion : « Il me semble n'avoir jamais dit sur un sujet tout ce que j'avais à dire. » Qu'elle réfléchisse qu'en écrivant trois volumes de plus elle ne croirait pas encore avoir tout dit, car il s'agit non pas de dire beaucoup, mais de dire juste. Les caractères, les événemens, les traits heureusement frappés n'ont de relief qu'à la condition de ne pas disparaître sous des ornemens superflus.

TH. BENTZON.

LES

GRANDS PORTS DE COMMERCE

DE LA FRANCE

MARSEILLE ET LE GOLFE DE LYON.

Les anciens historiens racontent que vers l'an 600 avant notre ère une colonie de Phocéens, à la suite des guerres médiques, abandonna les rivages de l'Asie-Mineure et vint, après une longue navigation, jeter l'ancre au bord d'un golfe à l'autre bout de la Méditerranée. Pendant l'antiquité, ces migrations étaient fréquentes. La guerre, la famine, les opérations commerciales, souvent le besoin seul de changement, qui a toujours tourmenté les populations riveraines de la grande mer intérieure, étaient la cause de ces déplacemens, et un second essaim de Phocéens vint bientôt s'ajouter au premier. Avant eux, les Phéniciens, les Troyens, les Carthaginois, les Étrusques venus de Lydie, et glorieux précurseurs des Romains dans la péninsule italique, avaient tour à tour demandé aux vents de pousser leurs voiles vers des mouillages inconnus, et peu à peu avaient peuplé et exploité toutes les rives de la Méditerranée, tous les pays que baignent ses flots bleus. C'est ainsi que les marins partis de Phocée avaient été précédés par des Phéniciens dans le golfe même où ils fondèrent Massilie, car on a trouvé entre autres sous le sol de Marseille une inscription en phénicien, l'une des plus belles qu'on connaisse : elle règle les frais de culte d'un temple de Baal.

Massilie, dont les origines se perdent dans la nuit de l'histoire, est toujours à la même place où l'établirent, où la trouvèrent plu-

tôt les Phocéens. Le bassin étroit qu'elle occupe, fermé du côté des terres par une ligne rocheuse de montagnes, n'est guère plus fertile qu'il ne l'était dans l'antiquité. Le terrain manquait encore d'eau il n'y a pas longtemps. On a amené les eaux de la Durance par un canal qui fera éternellement la gloire de l'ingénieur qui l'a projeté et construit. Si cette eau a abreuvé les habitans et rafraîchi les rues de la cité, elle n'a pu donner à la campagne environnante qu'une verdure en quelque sorte décorative et faire pousser sur ces alluvions pierreuses autre chose que la vigne et l'olivier, que les enfans de l'Ionie apportèrent avec eux. Sidon, Tyr, Carthage, ne furent pas autrement favorisées que Marseille dans le choix de leur emplacement. C'était la mer qu'elles exploitaient, non la terre, et aujourd'hui encore Gênes étouffe plus que Marseille dans une ceinture de rochers arides et abrupts. Dans la lutte pour leur existence, il est bon que les places de commerce soient ainsi forcées par la nature à tourner invariablement leurs regards vers les flots. Cela fait de meilleurs marins que rien ne vient distraire de leur métier, et cela pousse les armateurs à un trafic international incessant qui fait la richesse de leur comptoir.

I. — LE PORT DE MARSEILLE.

Marseille, depuis le jour de sa naissance obligée de demander à la mer tous ses moyens de vivre, n'a jamais failli un instant à ses destinées. Il n'est aucune ville qui se soit maintenue aussi prospère pendant une aussi longue durée de siècles. Comme elle commande le golfe de Lyon et le bassin du Rhône, elle a été de tout temps un grand port de transit et d'entrepôt, pour la Gaule pendant l'antiquité, pour la Provence et une partie du Languedoc pendant le moyen âge, et plus tard pour la France. Depuis longtemps c'est notre premier port de commerce. Toutes nos relations avec le Levant partent de là, et, depuis que le canal de Suez est ouvert, toutes nos relations avec l'extrême Orient. C'est par Marseille que nous arrivent les soies de la Chine et du Japon, les cotons et les graines oléagineuses de l'Inde, l'étain de Banca et de Malacca, le poivre de Singapore. A l'époque où la France fondait des colonies en Amérique, dans la mer des Antilles, dans l'Océan indien, et où la vapeur n'avait pas encore remplacé la voile, Bordeaux, Nantes, Saint-Malo, plus tard Le Havre, assises sur l'Atlantique ou sur la Manche, purent un moment le disputer en importance à Marseille. Aujourd'hui la lutte n'est plus possible, et le grand port de la Méditerranée, par l'étendue et la disposition de ses quais, par le chiffre de son tonnage et la valeur des marchandises transportées, dépasse de beaucoup tous ses rivaux. Au vieux Lacydon des Phocéens, une

baie profonde, aux eaux toujours paisibles, qui s'enfonce doucement dans les terres, au port du Frioul, *fretum Julii* (1), artificiellement obtenu au moyen d'une jetée réunissant les îlots de Pomègue et de Ratonneau qui surgissent dans la rade, on a de nos jours ajouté une série de nouveaux bassins, conquis hardiment sur la mer par des fondations hydrauliques. Ces bassins de la Joliette (2), du Lazaret et d'Arenc (3), tous situés au nord du vieux port et se succédant les uns les autres, peuvent en quelque sorte indéfiniment s'étendre. On y a établi d'immenses docks qui couvrent une étendue de 20 hectares, pour la réception et l'entrepôt des marchandises, et où d'ingénieuses dispositions hydrauliques assurent tous les services; on y a construit des cales sèches, des bassins de radoub, pour la visite et la réparation des navires. Les rails courent le long des quais et vont se marier à ceux de la gare de Saint-Charles, tête de la grande ligne de Paris-Lyon-Méditerranée. Il faudra faire mieux; il faudra doter ces bassins d'une vraie gare maritime et de toutes les annexes, de tous les mécanismes rapides pour le chargement et le déchargement des vaisseaux, qui sont aujourd'hui indispensables au fonctionnement d'un grand port de commerce. Londres, Liverpool, New-York, offrent pour cela des types que l'on fera bien d'imiter.

Lamartine, dans un élan de lyrisme oratoire, a nommé Marseille « la façade de la France sur la Méditerranée. » Le mot a été volontiers rappelé et mérite de l'être. Parcourir les quais de Marseille, c'est faire à la fois un cours de géographie et d'ethnologie méditerranéenne : tout s'y retrouve, les produits et les gens. Là l'Espagnol des Baléares vient lui-même apporter et vendre ses oranges, le Marocain son cuir, l'Algérien son tabac, le Tunisien ses dattes, l'Arabe son encens ou son café, l'Égyptien ses tapis, le Turc ses confitures, le Grec, l'Italien, les produits variés de l'Hellade ou de la péninsule. C'est comme un immense bazar, une grande foire en plein vent, où chaque traficant apparaît avec son type, son costume, sa langue propre, que dis-je? une sorte de langue franque à laquelle celle de Smyrne, du Caire ou de Constantinople n'a rien à envier.

Ce n'est pas seulement la Méditerranée qui commence avec Marseille, c'est le monde entier. Promenez-vous le long des quais, et vous y rencontrez par instant le Chinois à la longue queue tombant en tresse sur le dos, le Pârsis au bonnet pointu, l'Hindou au cafetan blanc, le nègre à la démarche déhanchée qui s'en va chantonnan un refrain du pays natal, le matelot anglais ou américain à la casquette, aux vêtemens de toile cirée. A cette foule bariolée se mêle

(1) C'est là que César avait sa flotte quand il fit le siége de Marseille.
(2) Encore un souvenir de César.
(3) *Arena*, sable.

le pêcheur provençal, qui fait sécher ses filets au soleil et porte encore le bonnet phrygien comme au temps de Simos et Protis, les fondateurs de Massilie. Devant vous s'étalent tous les produits du globe : les blés de la Mer-Noire que la fameuse corporation des portefaix, qui a fait si souvent parler d'elle, vanne et nettoie par des procédés datant des Phocéens, les arachides du Sénégal ou du Gabon, les huiles de Gênes, les marbres de Carrare, l'orseille de Mozambique ou de Madagascar, le café de Rio, le sucre de la Havane, le girofle de Zanzibar, le camphre de Borneo, puis la morue de Terre-Neuve, le bois coloré de Campêche, le pétrole de Pensylvanie, les laines de Montevideo, le guano du Pérou, le cuivre du Chili, le fer de Suède, en un mot les diverses denrées des colonies, des pays lointains, de toutes les contrées de l'Europe et de l'univers. De là un aspect particulier, une animation sans égale le long des quais de la vieille cité, un mouvement, une vie, un bruit qu'on ne retrouve dans aucun autre port. Ajoutez-y le fracas des charrettes qui vont, viennent, s'embarrassent au milieu des jurons de l'automédon marseillais, peu patient de sa nature, et qui, dans sa langue fille du latin, brave volontiers la pudeur.

Le long du vieux port, sur le côté qui regarde le midi, à cet endroit qu'affectionnait, dit-on, le bon roi de Provence René, qui venait en hiver s'y chauffer au soleil, les choses n'ont guère changé avec le temps. Bien qu'on ait essayé naguère de donner à cet endroit un peu d'air et d'espace, les maisons s'y alignent encore capricieusement comme au moyen âge, les rues y portent le même nom : c'est la rue *Lancerie*, parce qu'on y faisait des lances pour les croisés, qui s'embarquèrent si souvent à Marseille; c'est la rue *Bouterie*, parce qu'on y faisait des tonneaux (*boute* en provençal, en italien *botte*). L'avenue de la Canebière (*canebe*, chanvrière) est à un bout, les bureaux de la Santé à l'autre, au milieu la Maison de ville ou la Commune, dont la façade porte un écusson de Puget. Là se tenait l ancienne bourse, la loge, la *loggia*, comme on dit toujours à Gênes. Tout le long du quai s'étalent des buvettes et des boutiques qui, sans égard pour le passant, empiètent sur la chaussée. On y vend le perroquet criard du Brésil ou l'oiseau des tropiques aux plumes étincelantes, la noix de coco des Antilles, le pois rouge du Cap dont on fait des chapelets, le coquillage nacré de la mer des Indes et une foule de bibelots, de produits divers, tous venus des stations lointaines et des pays de l'Orient aimés du ciel et du soleil. Là se promène l'univers, là s'entendent tous les dialectes, là passent et repassent tous les costumes. On n'est plus en France, on est dans je ne sais quel pays étrange et unique qui serait comme la synthèse de tous.

De tout temps la place de Marseille a eu ce caractère cosmopo-

lite. Jadis ce fut un Phénicien, puis un Phocéen, qui firent la fortune commerciale de ce comptoir. Au moyen âge, le type du négociant marseillais est une sorte de Provençal tenant à la fois de l'Italien et de l'Espagnol, ou plutôt du Génois et du Catalan. A cette époque, république indépendante, gouvernée par un podestat étranger, Marseille donne plus d'une fois asile aux exilés de Gênes ou de Florence, qui viennent définitivement s'établir dans ses murs. Sous Colbert, Marseille est déclarée port franc, et le commerce passe presque entièrement aux mains des maisons levantines qui viennent à leur tour se fixer dans ce port. On leur donne droit de cité; auparavant, sous Charles IX, on a fait mieux : le noble peut trafiquer sans déroger; *nobilis et mercator*, disent les anciens contrats. Cela dure jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Des noms éminemment marseillais surgissent, comme celui de ce George Roux qui arme ses navires en corsaires à l'époque de la révolution américaine, et fièrement déclare la guerre au roi d'Angleterre par une lettre qui commence ainsi : « George Roux à George Roi. » Toutefois le Levantin l'emporte alors sur le Marseillais indigène, comme aujourd'hui le Grec. Depuis que les massacres de Chio ont amené à Marseille une colonie hellénique, celle-ci a concentré dans ses bureaux la plus grande partie du trafic de la place, presque tout le commerce des grains, et ce n'est pas une des moindres curiosités de l'histoire que de constater ce retour des Chiotes vers Massilie, à peu près pour les mêmes causes, après 2,400 ans. Que si, comme autrefois les Levantins, les Grecs tiennent aujourd'hui à Marseille le haut du pavé, hâtons-nous de reconnaître que nombre de négocians marseillais méritent au même degré d'être cités, comme ceux qui, par leurs seules ressources, ont ouvert à ce port le trafic avec la côte orientale et occidentale d'Afrique, avec le Sénégal, la Guinée, le Gabon, Madagascar, Mozambique, Zanzibar. Il y a aussi nombre d'armateurs hardis qui, à leurs propres risques, sans aucune subvention de l'état, ont créé des lignes de navigation à vapeur avec les divers ports de la Méditerranée, du Brésil, de la Plata, de l'Inde, et qui, en toute justice, ne sauraient être non plus passés sous silence.

L'esprit créateur, le caractère entreprenant du Marseillais, se révèle dans les opérations industrielles, plus encore que dans celles de négoce ou d'armement. Sur ce point-là, il n'a guère à redouter la concurrence des maisons étrangères établies à ses côtés. La fabrication des produits chimiques, du savon, la trituration des graines oléagineuses, le raffinage du sucre de canne, le tannage des peaux, le lavage des laines, la mouture du blé, qui arrive en quantités si considérables, la préparation des liqueurs, des pâtes, des conserves, des salaisons, la distillation du pétrole, la fonte et l'affinage des minerais et des métaux, la construction des machines,

voilà ce qui a été tenté avec un succès toujours grandissant, et procure aux navires qui fréquentent ce port un fret de sortie aussi varié qu'avantageux. On dit que la plupart de nos ports périclitent et que notre marine marchande succombe, parce que nos navires sont presque partout obligés de sortir sur lest : en effet, si nos matières d'exportation sont généralement précieuses, étoffes tissées, objets de modes, elles n'occupent pas pour l'ordinaire un très grand volume. Les autres ports français devraient suivre l'exemple de Marseille : en manufacturant les matières premières qu'ils reçoivent, ils verraient doubler leur trafic. Ici, la savonnerie date seule du passé, tout le reste est de création récente, et l'on peut dire contemporaine. Sous Colbert, la fabrication du savon fut ravie par Marseille à Savone, sa voisine; mais d'autres disent que ce furent les Phéniciens, également inventeurs du verre, qui introduisirent cette fabrication à Marseille, qui depuis ne l'a plus abandonnée. Quoi qu'il en soit, cette place de commerce est devenue de nos jours une place industrielle de premier ordre. Sa banlieue, le terroir ou le *terradou*, comme on le nomme, et les petites villes environnantes, se sont associées à ce mouvement. Avec l'argile, on fait des tuiles, des carreaux, des briques, des poteries; avec le sable, des verreries; tout cela aussi s'exporte au loin. En cent endroits et dans la ville elle-même, qui n'oserait s'en plaindre, des groupes de cheminées, plus hautes que des obélisques, vomissent la fumée, noircissent et empestent l'air. L'industrie s'étend partout avec ses allures conquérantes, elle a envahi tout le littoral. C'est pour Marseille que travaillent les salines de Bouc et de l'étang de Berre; c'est pour elle que fonctionnent les ateliers de La Ciotat, où la puissante compagnie des Messageries maritimes construit et répare ses navires. L'élan est tel que le département voisin du Var est lui-même entamé. Au port de la Seyne, près de Toulon, sont d'autres établissemens de construction appartenant à la Société des forges et chantiers de la Méditerranée, qui a son siége principal et ses plus grands ateliers à Marseille.

D'après les statistiques que nous a communiquées la chambre de commerce de Marseille, le mouvement général de ce port en 1876 a été à l'entrée de 8,746 navires jaugeant 2,645,500 tonneaux, et à la sortie de 8,654 navires jaugeant 2,590,000 tonneaux; en tout plus de 17,000 navires, et un tonnage qui dépasse 5 millions de tonneaux. Ces chiffres comprennent d'ailleurs tous les pavillons, la grande navigation et le cabotage, et les navires à voiles et à vapeur, chargés ou sur lest, ces derniers en nombre infime. Le pavillon français entre pour les deux tiers dans le mouvement général des navires, la grande navigation comprend les quatre cinquièmes du tonnage, le nombre de navires à vapeur augmente de plus

en plus et dépasse la moitié du nombre des navires à voiles. Dans la décade qui s'étend de 1867 à 1876, les chiffres afférens au tonnage total sont passés de 4 millions de tonneaux à 5, et le mouvement de la navigation à vapeur, ainsi que cela a eu lieu partout, est toujours allé en augmentant.

La principale marchandise importée est le blé, dont Marseille reçoit chaque année de 1 à 2 millions de tonnes de 1,000 kilogrammes chacune. L'état des récoltes en France règle seul cette branche de commerce. Dans les années de disette, Marseille est comme le grenier d'abondance, la grande nourricière du pays. Elle reçoit du Danube, de l'Égypte, de l'Asie-Mineure, de l'Algérie, les blés qui nous manquent, et, par le chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, les déverse sur toute la France. Si Bordeaux est le port des vins, Nantes le port des sucres, Le Havre le port des cotons, Marseille est le port des blés. Grâce à Marseille, les famines en France sont désormais impossibles, et les émeutes d'une population manquant de pain, qui ensanglantèrent en 1847 quelques-uns de nos départemens du centre, ne se reproduiront jamais plus.

Après le blé viennent les graines oléagineuses, environ 220,000 tonnes, — le sucre brut, 80,000, — le café, 20,000. Les minerais et les métaux (fer, plomb, cuivre, antimoine, étain), le charbon de bois, la houille, se chiffrent par centaines de mille tonnes. La houille seule atteint près de 800,000 tonnes, et cette énorme quantité, fournie pour la plus grande part par les mines du bassin d'Aix et les houillères du département du Gard, est presque entièrement consommée par les usines locales ou les navires à vapeur. Le chiffre du bétail vivant importé d'Italie, d'Espagne, d'Algérie, dépasse 300,000 têtes, et a même été un moment deux fois plus élevé. Il manque malheureusement un parc central, un entrepôt et un grand marché, comme ceux des villes américaines, pour recevoir, soigner et distribuer convenablement tout ce bétail, dont le port de Cette a déjà détourné à son profit plus de 100,000 têtes.

Des marchandises de beaucoup plus grande valeur, sinon d'un aussi fort tonnage, doivent maintenant être citées, telles que la soie, le coton, les laines; il faut mentionner enfin les peaux et les cuirs, les huiles d'olive, le pétrole, les vins et les spiritueux, le riz et les légumes secs, les fromages, le cacao, la morue et le poisson salé, le poivre et les autres épices, les articles de droguerie, le tabac, le suif, les cires, le soufre brut, les marbres, les bois de teinture, de tonnellerie, de charpente, de menuiserie, d'ébénisterie.

Les principaux articles d'exportation sont les blés et les farines, les tissus de laine, de soie et de coton, le sucre raffiné, les tourteaux de graines, dont l'agriculture fait un si heureux emploi, les savons, si justement renommés, et dont Marseille fabrique par an

90,000 tonnes, autant que la France tout entière, les huiles de toute sorte, les vins, préparés, coupés, améliorés, alcoolisés, dans des chais rivaux de ceux de Cette, les pâtes et les conserves alimentaires, les machines, les produits chimiques, — au nombre desquels le soufre raffiné, la soude, les acides, — les houilles, souvent chargées comme lest et expédiées sur les divers points de la Méditerranée qui en manquent; le plomb, qu'on reçoit d'Espagne, qu'on affine, qu'on désargente dans des usines locales, la garance, qui vient d'Avignon, les poteries et produits de céramique, les verres et les cristaux, enfin le sel marin, dont on expédie des quantités notables aux pays du nord, la Suède et la Norvége, qui en retour envoient des bois de pin et de sapin.

On estime aujourd'hui à 2 milliards de francs environ la valeur annuelle de tout le commerce de Marseille, à l'importation et à l'exportation. Une population fixe d'environ 300,000 habitans, dont le chiffre a triplé depuis le commencement du siècle, est tout entière adonnée aux affaires : armateurs, négocians, banquiers, industriels de tout ordre, courtiers, entrepreneurs et agens de transports, peseurs publics, portefaix, charretiers. Tout le monde vend, achète, trafique, tout le monde vit de son travail. Le plaisir, plus que les distractions intellectuelles, sauf quelques heureuses exceptions qu'il est juste de noter, occupe uniquement les loisirs du moderne Phocéen. Une maison de campagne, la *bastide*, quand elle est au milieu des arbres, le *cabanon*, quand elle est juchée sur le roc, au bord de la mer, est le refuge qu'il affectionne pendant les chaleurs torrides de l'été. Il s'y livre de grand matin, avec une ardeur que rien ne lasse, à une chasse imaginaire « au poste à feu ou à filet, » ou bien à la pêche, où ses efforts sont un peu mieux récompensés. Avec le poisson se confectionne plus d'un mets indigène, la *bouillabaisse*, la *bouride*, épicés, aromatisés, pleins d'ail.

Sur ce coin fortuné de la Provence, sous ce climat qu'assainit le mistral, tout le monde, riche et content, coule une existence aisée et quelque peu nonchalante. Le caractère est jovial, bon, généreux, ouvert; on vit volontiers en plein air, sur la place publique, comme les anciens. Les mœurs sont restées démocratiques, familières; mais il faut y signaler, surtout chez les hommes, une certaine rudesse et je ne sais quelle vivacité, quel emportement, dus sans doute au milieu physique dans lequel on gravite, rocailleux, aride et venteux, et à la nature des relations quotidiennes. Les femmes ont plus de douceur et de délicatesse; elles sont citées pour leur esprit, leur grâce et leur beauté. Le sang grec a laissé en elles des traces ineffaçables. Des yeux et des cheveux noirs, un teint mat, un nez aquilin, un taille élancée, bien prise, les fines attaches des mains et des pieds, distinguent la femme provençale et entre toutes la Marseil-

laise. — Une raison géologique a sans doute aussi réglé l'accent local, comme le caractère. Cet accent, si aisément reconnaissable, jamais ne s'efface chez personne, quelque longue que soit l'absence. Il est sensiblement le même d'Arles à Nice. De Nice à Gênes existe l'accent piémontais, d'Arles à Bordeaux l'accent languedocien et gascon, et ceux-ci, pour le puriste, ne valent pas mieux que celui-là.

Le goût des libertés communales, si vif pendant toute l'antiquité et le moyen âge, n'a jamais disparu de chez le turbulent Marseillais, et explique ses votes, ses préférences politiques. Sous Louis XIV en 1660, sous la terreur, à la chute du premier empire, en juin 1848, en septembre 1870, en mars 1871, ont eu lieu des émeutes, des soulèvemens populaires, que nous n'essayons pas de justifier, mais dont rendrait compte peut-être le passé historique de Marseille.

La ville est belle, bien tracée, bien arrosée. Dans ces dernières années, le marteau du démolisseur l'a dégagée à l'instar de Paris, et l'architecte s'est plu à l'embellir. On a, par de longues et savantes percées, éventré enfin les vieux quartiers, où grouille, depuis tant de siècles, sur une éminence au nord de l'ancien port, une population mêlée et sordide. Il faudra longtemps encore pour faire disparaître cette sorte de cour des miracles, qu'on ne retrouve plus nulle part à Paris, et dont les plus hideux recoins de Gênes, de Rome ou de Naples, peuvent à peine donner une idée. Là, hier encore toutes les immondices roulaient avec l'eau dans le ruisseau au milieu de la rue; là quelques rues portaient des noms qu'aucune langue honnête ne saurait répéter, et qui n'avaient point effarouché cependant les naïfs édiles du moyen âge ni ceux que nos pères ont connus. Comme dans les vieilles cités de la péninsule italique, le linge s'étale effrontément au dehors et sèche aux fenêtres, ou sur une corde qui court dans l'air, d'une maison à l'autre vis-à-vis. Sur le pas des portes, les commères rassemblées bavardent en tricotant, interpellent le passant dans leur grossier patois, souvent l'injurient, hardies, impudentes, fortes en gueule. Elles se rendent les unes aux autres, en visitant tour à tour leur chevelure, de ces services mutuels que les touristes qui ont visité l'Italie vous expliqueront au besoin. Là s'entassent le matelot étranger, l'émigrant dénué de ressources, le musicien ambulant, le recéleur, le voleur, le souteneur de filles et toutes celles qu'il défend. Bref, c'est une population et un quartier à part, comme on n'en trouve plus dans aucune autre ville de France, qui fait tache dans la moderne Marseille, et qui fort heureusement disparaît davantage chaque jour.

Ce quartier du vieux port est tout ce que Marseille a gardé des anciens âges. Alors que Gênes, Venise, Pise, ces petites républiques qui furent les émules de la cité provençale, nous ont légué de ces

temps-là des souvenirs impérissables, et ont régné par les beaux-arts comme par les affaires, Marseille s'est contentée de trafiquer et de jouir. Il en fut de même pendant toute l'antiquité, dont elle n'a rien ou presque rien conservé, pas plus du reste que ses sœurs d'alors, Tyr, Carthage ou Alexandrie. En somme, très peu de monumens dignes d'être rappelés, presque aucun souvenir du passé, tel est le bilan de Marseille, et l'on a dit avec raison que « c'est une ville antique sans antiquités. » Elle est d'allures toutes modernes malgré une origine qui remonte aux temps héroïques, et se contente d'étaler quelques maisons somptueuses, quelques jolis boulevards plantés d'arbres, et quelques promenades extérieures que l'on parcourt avec plaisir. Celle de la Corniche, faisant suite à celle du Prado, offre un magnifique coup d'œil. La mer bleue, parsemée d'îles pittoresques, baigne un des côtés de la route, et les montagnes à l'horizon rappellent, par leur relief et les tons dont les brûle le soleil, celles de Naples ou de l'Attique. Par ses habitans, comme par son commerce, la ville est cosmopolite, et les colonies d'Espagnols, d'Italiens, de Suisses, d'Allemands, de Grecs, d'Anglais, qui se mêlent à la population indigène sans se fondre avec elle, donnent à Marseille un cachet spécial. Cette ville, par la diversité de ses aspects, plaît singulièrement aux voyageurs, et tous ils emportent d'elle une impression qui ne s'efface plus.

II. — LE LITTORAL.

Sur la portion du rivage méditerranéen qui s'étend de Menton à Port-Vendres, Marseille est reine et l'a été de tout temps. Tout ce rivage a été colonisé par elle. Les noms de la plupart des stations qu'elle y établit sont restés grecs. Nice, c'est la ville de la victoire, fondée à la suite d'une bataille gagnée par les Phocéens sur l'une des tribus ligures de ces parages; Antibes, c'est la ville en face de Nice; Agde, c'est la bonne ville, l'heureux mouillage; Leucate, c'est le cap blanc. Les Phéniciens, explorateurs de ces rivages avant les marins de l'Ionie, y avaient eux-mêmes consacré plus d'un temple aux divinités qu'ils adoraient. Le souvenir de ces temples, la plupart dédiés à Melkarth, l'Hercule solitaire de Sidon, se retrouve entre autres à Monaco, *Herculis Monœci portus*, et dans l'antique ville d'Héraclée, citée par Ptolémée et Pline, dont Saint-Gilles, sur le canal qui va de Beaucaire à Aigues-Mortes, semble marquer l'emplacement. Port-Vendres, *portus Veneris*, dut être aussi à l'origine un sanctuaire d'Astarté, la Vénus impudique de Tyr.

Toute cette côte a été de tout temps soumise à des actions géologiques permanentes, qui d'une part éloignent, de l'autre rapprochent la mer. De l'étang de Berre à Nice, le phénomène a lieu dans

les deux sens; de l'étang de Berre à Port-Vendres, la mer s'éloigne toujours davantage. A Marseille, le parvis du temple de Diane, la déesse protectrice de la ville grecque, occupé plus tard par l'église de la Major ou de Sainte-Marie-Majeure, s'est trouvé un jour entamé par l'eau. Depuis l'époque de César, la mer a gagné là 250 mètres sur la terre. Plus loin, un sentier massaliète, qui suivait sans discontinuité le bord du littoral, est aujourd'hui coupé par parties, et le long de la plage on retrouve les débris d'antiques villas romaines, peu à peu descendues dans la mer. Dans le golfe de La Ciotat, la ville de Taurentum, créée par les Phocéens, a tout à fait disparu sous les eaux. Les vagues, de temps en temps, rejettent sur le rivage des débris de mosaïques, et mêlent aux galets qu'elles roulent de petits cubes de marbre, quelquefois encore cimentés entre eux. Ailleurs ce sont au contraire les eaux qui s'éloignent, ou plutôt le rivage qui se soulève et émerge, puisque l'ancien port de Fréjus, *forum Julii*, où mouilla la flotte d'Octave, est aujourd'hui éloigné de 2 kilomètres de la mer.

Du port de Bouc aux Pyrénées, le rivage va de même s'avançant de plus en plus, et ici le phénomène est dû principalement aux apports du Rhône et à la direction dominante des vents. Le canal naturel de Caronte, par lequel l'étang de Berre communique à la mer, serait depuis longtemps comblé sans les draguages incessans que les pêcheurs sont obligés d'y faire pour étendre leurs filets ou *bourdigues*. Le delta qui forme les embouchures du Rhône empiète sans cesse sur la mer. Le fleuve, capricieux, indomptable, le « fleuve incorrigible, » comme l'appelait Vauban, ne supporte aucun endiguement. Les sables qu'il rejette à la mer en masses si formidables troublent insensiblement l'économie de ces rivages, et des ports tels que celui d'Aigues-Mortes ne sont plus accessibles aux navires. La côte s'est barrée peu peu. Le mélange des eaux douces aux eaux salées, comme dans la maremme toscane ou les marais pontins, a formé çà et là des étangs, des lagunes, dont les émanations empestées donnent naissance à des fièvres paludéennes, souvent pernicieuses, et ces rivages, autrefois très peuplés, ont été presque partout transformés en mornes déserts. Les Saintes-Maries, Saint-Gilles, Aigues-Mortes, Frontignan, Agde, Narbonne, La Nouvelle, ont eu un passé glorieux, et maintenant sont devenues pour la plupart des villes qu'on pourrait dire fossiles. C'est aux Saintes-Maries que la légende pieuse place l'arrivée de Marie de Magdala, de Marie Jacobé, sœur de la Vierge, et de Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean. Elles étaient accompagnées de Marthe, de Lazare, de Maximin et de quelques autres, et le peuple de Provence a conservé pour tous ces saints une vénération particulière.

Le port de l'étang de Tau, Cette, de fondation récente, puisque

c'est à l'ouverture du canal du Languedoc que ce port doit son origine, est le seul, sur tout ce rivage, qui soit en progrès aujourd'hui. C'est un des premiers ports marchands de la France, et son tonnage, pour la grande navigation seulement, c'est-à-dire sans tenir compte du cabotage, dépasse 500,000 tonneaux. Tous les vins de l'Hérault et de l'Aude, nos deux premiers départemens vinicoles, les vins d'Espagne, du Roussillon, tous largement travaillés dans les chais de la place, sont ensuite réexpédiés dans le monde entier. Cette ne doute de rien et reproduit à la fois tous les crus, même les plus célèbres, même ceux qui ont disparu. Voulez-vous du bordeaux, du bourgogne, du champagne, des vins rouges ou des vins blancs renommés, préférez-vous des vins de liqueur, du madère, du xérès, du chypre ou du malvoisie? En voici, vous êtes servi à l'instant. Quel que soit le nom, quelle que soit la marque, Cette reproduit tout, scientifiquement, naïvement, et les enseignes des chais vous l'annoncent : fabrique de tel vin. Au moins tout cela vient-il du raisin, et ces innocentes manipulations chimiques laissent-elles le plus souvent l'estomac en repos : d'autres fabricateurs à l'étranger sont plus coupables, qui font des vins de toute pièce avec de l'eau, des matières colorantes et des alcools de mauvais goût.

L'expédition des vins ne suffit pas à Cette, elle exporte aussi une partie des houilles du Gard, et c'est là encore qu'abordent de préférence les minerais de fer d'Afrique, d'Italie ou d'Espagne destinés aux grandes forges du bassin du Rhône, et une partie des animaux de boucherie adressés à la France des divers points de la Méditerranée. On a voulu enfin établir à Cette des chantiers de construction maritime, mais ce projet n'a pas réussi. En somme, ce port est bien loin d'avoir l'importance de celui de Marseille, soit comme place de commerce, soit comme centre industriel. Les abords en sont d'ailleurs redoutables aux marins. La mer y est souvent furieuse, démontée, comme ils disent, elle roule d'énormes vagues, et soulève les sables du fond qu'elle rejette avec impétuosité sur la plage. On dirait un fleuve en démence, emportant les terres de ses rives avec ses eaux. C'est la mer du lion, *mare leonis*, disait le vieux chroniqueur Guillaume de Nangis, contemporain de saint Louis. On a essayé d'expliquer à l'aide de cette figure de rhétorique le nom donné par quelques géographes à ce golfe, aux eaux si souvent déchaînées. D'autres écrivent *golfe de Lyon*, non point à cause de la ville assise au confluent de la Saône et du Rhône et qui est beaucoup trop distante pour avoir concouru à ce baptême, mais parce qu'ils voient là la mer des Ligures, Λιγύων, dont on aurait fait par contraction Lyon (1). Cette orthographe, la plus vieille, puisqu'on la

(1) *Les Villes mortes du golfe de Lyon*, par Charles Lenthéric, Paris 1876.

retrouve déjà sur des cartes du XVIIe siècle (autrefois c'était le golfe gaulois, *Sinus gallicus*), est d'ailleurs celle qui a prévalu.

Il existe contre les tempêtes de la mer des Ligures plus d'un refuge et d'un abri assuré, et de tout temps on s'est plu à vanter la disposition topographique de la plupart de ces havres. Nous venons de dire à quel état les forces aveugles et inconscientes de la nature en avaient réduit quelques-uns. S'il suffisait, pour décréter la naissance ou la résurrection d'une ville et d'un port de mer, de la volonté des hommes, les rivages qui s'étendent de l'étang de Berre à Port-Vendres seraient aujourd'hui dans une situation plus florissante. Des ports autrefois célèbres verraient les navires de nouveau accourir. Le Rhône, comme jadis au temps de César ou de Constantin recevrait une flotte de bateaux jusqu'à Arles; la tour Saint-Louis, aux embouchures du fleuve, détrônerait peut-être Marseille, et la rade de l'étang de Berre, comme l'entendait le premier consul dans un jour de caprice, deviendrait un grand port militaire et marchand. Défendu par un étroit et long goulet, ce port d'un nouveau genre l'emporterait à la fois sur Toulon et sur Marseille, et serait une des curiosités de la France. Les défenseurs de ce projet, car il en est encore et il en surgit de nouveaux tous les jours, ajoutent que les meilleurs ports sont les ports intérieurs, surtout depuis les inventions récentes de l'artillerie, et qu'aucun pays ne présente une rade fermée comme celle de l'étang de Berre, qui couvre une superficie de 20,000 hectares, avec des profondeurs qui atteignent 8 et 10 mètres. Tout cela est vrai, mais les villes, les ports de mer, ne se fondent pas par décret, et l'on oublie que le port de Bouc, à l'entrée du canal de Caronte qui mène à l'étang de Berre, le port de Bouc, qui devait, d'après Bonaparte lui-même, remplacer un jour Marseille, est toujours la ville aux maisons sans rues et aux rues sans maisons, comme ces embryons de cités que les pionniers américains jettent au milieu des prairies ou sur les fleuves du Far-West. Quelques-unes de ces cités, nées bien des jours après le port de Bouc, ont aujourd'hui 600,000 habitans, tandis que Bouc attend toujours les siens, et ne présente aux regards étonnés du voyageur que quelques douaniers mélancoliques, minés par la fièvre, qui se promènent tristement sur cette plage aride et déserte, et veillent à la fabrication, à la mise en tas et à l'embarquement du sel. Des salines, une fabrique de soude, quelques cabanes et bateaux de pêcheurs, voilà tout ce qu'on trouve au port de Bouc, voilà ce qu'on y trouvera peut-être toujours.

Les villes, comme les sociétés, comme tous les êtres, naissent, se développent et meurent, et il y a à cela des raisons le plus souvent fatales. Telle ville, dès le début, est enrayée dans son déve-

loppement, parce que les hommes n'ont tenu aucun compte des conditions nécessaires à son existence; elle meurt, comme Bouc, pour ainsi dire avant d'être née. Quelques-unes ont au contraire une vie tenace, dont les hommes ne verront pas de longtemps la fin : Marseille, Alexandrie, sont dans ce cas. D'autres, apres une lente évolution, meurent comme de mort naturelle : le courant du progrès, la civilisation les emporte. Un port qui autrefois avec 3 mètres de profondeur, comme celui d'Agde ou d'Aigues-Mortes, admettait les plus forts navires, ne peut plus aujourd'hui les abriter, car le tirant d'eau de ceux-ci atteint maintenant et dépasse même 6 mètres. Que l'on entreprenne quelques draguages, quelques travaux particuliers, et certaines de ces villes éteintes pourront renaître. C'est ce qu'on tente en Italie à Brindisi, qui fut un port si affairé du temps des Romains, qui depuis s'est ensablé et qu'on voudrait rendre à la vie, car c'est le port de la péninsule le plus voisin du canal de Suez. Ne nous dissimulons pas que ces sortes de résurrections seront toujours bien chanceuses. La vapeur est venue qui, sur terre comme sur mer, a changé toutes les conditions des transports et des relations internationales, puis l'électricité, qui a si étonnamment rapproché les distances. Mille autres causes ont influé sur le développement, sur l'évolution commerciale ou industrielle des nations, et des villes sont mortes par l'effet spontané de ces circonstances extérieures, et sans qu'il soit même besoin d'invoquer des phénomènes physiques tels que le retrait ou l'avancement des bords de la mer.

Ceux qui rêvent la formation d'une grande ville de commerce, desservie par un canal, aux embouchures mêmes du Rhône, à la tour Saint-Louis, par la seule volonté de l'état, sous le coup de je ne sais quelle baguette magique, et qui voient déjà les bords de l'étang de Berre couronnés de jetées et d'arsenaux, semés de cités florissantes, font des rêves de géographes de cabinet. Sans doute ils écrivent avec la carte sous les yeux, mais sans se donner la peine de descendre sur le terrain, sans se préoccuper des exigences économiques de leur temps. Auraient-ils le pouvoir de faire décréter la dépense de millions par centaines, il y a encore en cela la volonté, la convenance des intéressés qu'il faudrait consulter avant tout. Il faudrait principalement tenir compte des conditions normales qui règlent le mouvement, l'entrepôt et le transit des marchandises. Un jour que l'on exposait, devant un négociant de Marseille qui affinait les plombs argentifères que ce port reçoit en si grande quantité de l'Espagne, les conditions plus favorables du port de Cette pour cette élaboration, — proximité plus grande du lieu de production et partant moindre prix du fret, sortie moins coûteuse par la mer et

le canal du Midi, moindre cherté du charbon, à cause du voisinage immédiat des mines de la Grand'Combe, moindre prix de la main-d'œuvre, enfin mille autres bonnes raisons : — Tout cela est vrai, répondit le négociant, mais mes bureaux sont à Marseille et non à Cette. — La réponse est péremptoire, et l'on aurait pu ajouter que Marseille, plus que Cette, a des relations avec l'Espagne, et que, si l'Espagne envoie ses plombs à Marseille, ce n'est qu'en retour des produits que ce port lui adresse, sinon il n'y aurait aucun échange.

Montesquieu a dit que « les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et que dans ce sens tous les êtres ont leurs lois. » Ici une loi économique a réglé, depuis les commencemens de l'histoire, la suprématie de Marseille sur tous les autres ports environnans. Cette loi a un caractère non moins fatal que toute autre loi de géographie physique, et il est du devoir de tous de s'incliner devant ce qui semble être la volonté de la nature. Politiques, hommes d'état, malgré toute leur puissance et tout leur esprit, ne peuvent rien contre cela. Le port de Marseille vivra encore longtemps dans les conditions où il se trouve, et tous les autres ports français de ce littoral, sauf Cette, iront peut-être en décroissant toujours.

Que si l'on veut faire à tout prix la fortune de ces parages, l'exemple donné par la compagnie des forges de Châtillon et Commentry nous paraît être le seul à suivre. Non contente des usines qu'elle possède dans le centre de la France, elle vient de jeter près de Beaucaire les fondations d'un vaste établissement, qui comprendra des hauts-fourneaux et des aciéries. On y recevra une notable partie, 100,000 tonnes au moins, de l'excellent minerai de fer que l'Algérie produit en si grande abondance, on y fabriquera directement, avec la fonte obtenue de ce minerai, de grandes masses d'acier. Ce dernier métal est devenu aujourd'hui indispensable aux besoins quotidiens de l'industrie et de la guerre, et il a, pour de nombreux usages, remplacé la fonte et le fer. Par ce moyen, non-seulement on fera vivre des centaines d'ouvriers, non-seulement on apportera les millions, le mouvement et la vie dans une région naguère délaissée, somnolente, mais encore on donnera au port de Cette et aux canaux qu'il alimente un nouvel élément de trafic et des plus importans. Les navires qui s'en iront chercher le minerai ne partiront pas à vide; ils apporteront à l'Algérie de la houille, des métaux ouvrés, des vins, et avec le minerai rapporteront aussi du bétail, des grains, de l'alfa, des fruits. Nous possédons en Algérie 250 lieues ou 1,000 kilomètres de côtes et une étendue de terres considérable; il faut enfin tirer profit de tout cela, et ce n'est pas trop de Cette et de Marseille pour exploiter cette colonie qui est à nos portes, qui ne demande qu'à nous céder contre les

nôtres la plus grande partie de ses richesses, que nous avons trop longtemps dédaignées.

La question de prépondérance n'est pas entre Marseille et les ports français qui l'avoisinent, et que Marseille dépassera toujours; elle est entre cette place et les ports de Gênes et de Trieste, d'où est partie, surtout depuis l'affranchissement de l'Italie, une sorte de rivalité commune, de ligue contre Marseille. C'est là le nœud de la question, et ce qu'il nous reste à définir, ce sont les mesures à prendre pour assurer à Marseille sa prééminence dans la Méditerranée, pour faire qu'elle ne déchoie pas et qu'elle continue à l'emporter sur ses rivales étrangères. Naples, Brindisi, Livourne, Venise, ne seront jamais à craindre; Gênes, Trieste, Odessa, le sont déjà, et peuvent être encore plus redoutables demain. Assurément les hommes ne peuvent rien contre l'inflexible destinée, contre les lois inéluctables de la nature; mais ils ne doivent non plus rien faire pour en accélérer les effets quand ces lois leur sont contraires, et l'on ne saurait nier que les malheureuses mesures économiques d'une nation n'aient souvent contribué à sa ruine. C'est là ce qu'il faut à tout prix empêcher, car la France, sur ce point, n'est pas tout à fait sans reproches.

III. — LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES.

Les conditions économiques dont dépend aujourd'hui l'avenir de Marseille sont de plusieurs genres. Les unes sont du ressort des Marseillais, les autres du ressort de l'état; les dernières enfin, les plus difficiles à changer, sont créées par la marche des choses, mais il est peut-être encore temps de lutter contre elles.

Les Marseillais ont-ils tout fait pour assurer le développement normal de leur commerce? Ils ont fait beaucoup sans doute. A côté de leur chambre de commerce, une des premières instituées en France et l'une des mieux dotées, ils ont créé une société libre « pour la défense et le développement du commerce et de l'industrie, » une sorte de *board of trade* local, à l'instar des chambres de commerce anglaises ou américaines. Cette société, qui compte environ 400 membres, a été fondée en 1869 pour défendre activement les principes du libre échange, alors battus en brèche par le gouvernement, et que Marseille a toujours vaillamment soutenus. La Société de développement publie des mémoires sur des sujets spéciaux, les adresse aux ministres compétens. On peut dire qu'elle prend en main l'élaboration de toutes les grandes questions pendantes; elle suit et quelquefois même précède la chambre de commerce officielle, — qui vit en bonne harmonie avec elle, — dans le débat de tous les intérêts. Elle fait paraître un prix courant hebdo-

madaire justement remarqué, qui donne le cours de toutes les marchandises sur la place de Marseille, est répandu au loin et fait loi en beaucoup de cas. Du sein de cette société sont sortis bon nombre de juges élus au tribunal consulaire et des membres de la chambre de commerce. Marseille aura l'honneur d'avoir la première en France établi ce *board* à l'anglaise, et elle a été imitée par Bordeaux, Le Havre et d'autres places. On demande souvent aux Français de traiter leurs affaires eux-mêmes, d'avoir un peu plus de spontanéité, d'initiative dans le débat de leurs intérêts économiques. Voilà un exemple de ce qui est à faire dans cette voie, et plus d'un ne se serait pas attendu peut-être que l'élan viendrait du midi. Cependant ce n'est encore là qu'une première création; parlons de deux autres qui n'ont pas moins d'importance.

Marseille a institué en 1872 une école supérieure de commerce, pépinière de futurs négocians instruits et exercés. Elle a pris modèle sur les écoles pratiques d'Anvers et de Mulhouse, et Le Havre, Rouen, Lyon, n'ont pas tardé à suivre cet exemple. Dans ces écoles, la connaissance des langues étrangères, les usages du commerce, les produits dont il trafique, tout cela est enseigné à fond. Cette éducation technique est complétée par des excursions fréquentes et, à la fin des études, par un voyage à l'étranger, sur lequel l'élève rédige un mémoire. Tout récemment, Marseille a fondé aussi une Société de géographie, non point théorique comme tant de sociétés savantes de même ordre, mais d'application. Un musée ethnologique et maritime, un musée de matières premières, une bibliothèque spéciale, des cours populaires de géographie commerciale et industrielle, c'est là ce qui a été créé tout d'abord et mis à la portée de tous. Quelle ville, mieux que Marseille, pouvait entreprendre des fondations aussi utiles et leur donner la vie? Le commerce en profitera, en a déjà profité amplement. On accuse nos négocians de ne pas connaître assez l'étranger, d'ignorer les besoins, les usages des places lointaines, les produits que fournissent les différentes régions du globe, de ne parler aucune autre langue que la leur. Sans examiner si tous ces reproches sont fondés, il est évident qu'avec des institutions du genre de celles qui viennent d'être indiquées, ce sera la faute de la jeune génération qui arrive aux affaires, si elle ne s'y présente pas armée de toutes pièces et savamment préparée.

Tout ce qu'on vient de dire, tout ce que Marseille a déjà entrepris pour développer utilement son commerce, ne suffit pas. Pourquoi Marseille hésite-t-elle encore dans la construction de ce parc à bestiaux qui aurait fait depuis longtemps sa fortune? Toute la Méditerranée, nous l'avons vu, lui envoie son bétail. La Corse, l'Italie péninsulaire, la Sardaigne, la Sicile, l'Espagne, le Maroc, l'Al-

gérie, la Tunisie, l'Asie-Mineure elle-même, lui expédient des bœufs, des moutons, des porcs. Le département des Bouches-du-Rhône, une partie des départemens voisins, adressent également à Marseille le surplus de leurs animaux de boucherie. Ce bétail, surtout celui qui arrive par mer, est fatigué, exténué, souvent malade, mourant de faim et de soif. Il lui faudrait peu de jours pour se reposer, se refaire, s'engraisser. On n'a qu'un parc misérable pour le recevoir, trop étroit, sans abris; rien de grand, de large, d'aéré, rien de préparé, ni d'aménagé. Paris, par son marché de La Villette, Chicago, Saint-Louis, Buffalo, pour ne pas citer d'autres exemples, offrent à Marseille des modèles de parcs à bestiaux très convenablement établis, et où des milliers d'animaux peuvent à l'instant être reçus, nourris, abreuvés, soignés. Pourquoi hésiter plus longtemps à fonder un établissement de ce genre, pourquoi laisser à Cette, qui vient de s'en emparer, une partie de cet important trafic? Marseille, en 1872, en 1873, a reçu, par mer seulement, au-delà de 600,000 têtes de bétail, elle n'en reçoit plus que la moitié, et ce chiffre diminuera encore si l'on n'y prend garde, et si l'on ne se décide enfin à établir ce parc à bestiaux, ce marché, cet entrepôt, qu'on l'appelle comme on voudra, depuis si longtemps indispensable. Depuis dix ans, tous les conseils municipaux, et Dieu sait si Marseille en a changé souvent, se sont religieusement transmis le dossier de cette affaire. Chaque fois un nouveau projet, un nouveau rapport, modifiant le précédent, s'en est suivi, puis tout est rentré dans les cartons, et l'on n'a rien fait; il est temps que cette comédie finisse. Que serait-ce si l'on ajoutait à ce parc quelques-unes de ces immenses boucheries mécaniques, « de ces maisons de massacre et d'encaquement » comme on en voit en tant de villes d'Amérique, et qui furent pour la première fois établies à Cincinnati, il y a quarante ans! Là, chaque année, des millions de porcs sont à la fois dépecés, salés, mis en barriques, expédiés dans le monde entier. Le bœuf est conservé comme le porc. Quelle fortune pour Marseille si elle pouvait traiter ainsi une portion du bétail étranger qu'on lui adresse, quelle ressource pour ses navires! Le transport de la viande salée est devenu l'un des premiers élémens de fret de la marine des États-Unis, et cette viande est aussi l'une des provisions les plus recherchées à bord des navires de guerre et de commerce.

Les Marseillais viennent enfin d'introduire chez eux des tramways à l'américaine : c'est bien, il faut raccourcir partout les distances, et le temps, c'est de l'argent; mais pourquoi ne pas construire aussi de ces élévateurs mécaniques pour décharger, nettoyer, vanner, peser et recharger automatiquement les grains, comme on en voit tant à Chicago? Toute la manutention se fait là rapidement, éco-

nomiquement. Le navire, le wagon, qui apportent le grain ou le remportent, accostent l'élévateur. L'expéditeur ne voit plus son blé. On lui donne un acquit, une sorte de *warrant*, indiquant la quantité et la qualité reçues, il le négocie, et tout est dit. Pourquoi le Marseillais s'obstine-t-il à faire les mêmes opérations par des procédés lents et antiques, qui n'ont pas changé depuis le temps des Phéniciens? Sur les quais du vieux port, le classique portefaix, coiffé du *tarbouch* rouge et portant la veste de toile bleue, péniblement, sur une planche branlante, décharge les sacs de blé. D'autres les pèsent gravement à la romaine au long levier, et ceux-là enfin agitent le grain sur le sol avec une pelle de bois, ou le vannent sur un large tamis suspendu à trois pieux assemblés par un bout. Ce travail se fait machinalement, en fumant la pipe. Il faut secouer le grain de certaine façon, les contrats en font foi, et cela se faisait ainsi quand Simos et Protis abordèrent à Massilie. Sainte routine, et des plus respectables! Chassez bien vite tout cela pour adopter les élévateurs, si vous ne voulez pas que le flot montant du progrès vous emporte. Pourquoi là-bas le travail mécanique, ici le travail à bras? Un seul élévateur peut recevoir le chargement de tout un navire, si fort soit-il, et le manipuler en un jour. On me dit qu'à Marseille ce ne sont pas les mêmes natures de blé, c'est possible; mais le travail par la vapeur est applicable à toutes les opérations de l'industrie, et incomparablement plus rapide et meilleur marché que le travail à bras. L'opposition viendrait-elle de la puissante corporation des portefaix, qui, de temps immémorial, a le monopole de ces opérations? On peut avoir raison des portefaix comme naguère on a eu raison des maîtres de poste et des entrepreneurs de diligences, qui ne voulaient pas des chemins de fer. Il faut marcher en avant ou mourir. Or Marseille est le port des blés, et elle doit manipuler les blés d'après les lois et les inventions de la mécanique moderne.

Telle est la part qui incombe aux citoyens. Sans se refuser à louer ce qu'ils ont fait de bien, il faut leur demander sur quelques points un peu plus d'initiative et de volonté, et une attention plus soutenue à ce qui se fait hors de chez eux. Aujourd'hui il n'est plus permis d'ignorer les inventions nouvelles, et, quand elles concernent le métier qu'on exerce, de ne pas en profiter. Les Anglais ont appelé le commerce international la concurrence universelle, et le mot est vrai, car la concurrence est partout, et chacun doit s'étudier à faire mieux que son voisin. Le perfectionnement est une des conditions de l'existence, et dans la lutte pour la vie, à laquelle les nations, les villes, sont sujettes comme les individus, celui qui triomphe est celui qui s'améliore; celui qui déchoit ou reste même stationnaire succombe.

La part de responsabilité qui incombe à l'état dans les développemens et les transformations que réclame le port de Marseille est plus grande que celle qui incombe aux citoyens, et d'une nature plus grave. Ici la critique a beau jeu. Pourquoi l'état marchande-t-il à Marseille le prolongement de ses quais, de ses bassins? Pourquoi ne faire les choses qu'à demi et ne pas les faire plus vite? Pourquoi ne point doter les nouveaux ports de tous les perfectionnemens, de tous les mécanismes rapides de chargement et de déchargement en usage dans la plupart des ports anglais? C'est là ce qu'on peut demander, en réclamant encore des bureaux une plus grande promptitude dans les décisions, et une meilleure entente des véritables besoins de cette place, la première de France, une des premières du globe.

On croit avoir fait beaucoup quand on a donné à tous les ports réunis une surface totale de 152 hectares (le vieux port n'en avait que 28), pouvant abriter 1,000 navires d'un port moyen de 300 tonneaux, et un développement linéaire de quais d'environ 12 kilomètres, dont 7 seulement peuvent être utilisés. Comme on compte, en Angleterre, qu'il faut à peu près 1 kilomètre de quai pour 280,000 tonneaux entrés et sortis, et que le tonnage général du port de Marseille dépasse aujourd'hui 5 millions de tonneaux, il en résulte qu'on est de beaucoup au-dessous des besoins de la place. Aussi les navires ne peuvent-ils décharger bord à quai, c'est-à-dire alignés suivant leur axe le long du quai, ce qui est la position la plus favorable. Ils sont disposés perpendiculairement aux quais, et, dans le vieux port, alignés souvent sur deux rangs. Les seconds ne peuvent alors décharger leurs marchandises qu'à flot, sur des bateaux plats ou chalands, d'où résulte une grande perte de temps, d'argent et souvent de matière.

Ce ne sont là que les moindres parmi tous les inconvéniens que nous avons à signaler. Pourquoi, depuis si longtemps que Marseille réclame une véritable gare maritime et un chemin de fer le long du littoral, lui refuser cette gare, cette voie? Tout le dégagement de la gare de Paris-Lyon-Méditerranée se fait par le tunnel de la Nerthe, un souterrain de 6 kilomètres! Qu'une partie de la voûte s'éboule, et le souterrain est bouché, et il n'y a plus de communication par voie ferrée entre Marseille, Lyon et Paris! Aucune autre voie n'existe. A la suite de la guerre franco-allemande, la gare unique de Marseille s'est trouvée un jour tellement encombrée de marchandises à expédier qu'elle n'y pouvait suffire. Elle en a remisé ainsi jusqu'à 50,000 tonnes à la fois, qui pouvaient devenir en un instant la proie de l'incendie, sans compter tout le préjudice que de longs délais d'expédition causaient aux négocians. Est-ce bien, est-ce juste, alors que les ports de Londres, Liverpool, New-York,

comptent par douzaines les lignes ferrées qui y aboutissent et qu'ils alimentent? Il y a là un état de choses affligeant, contre lequel les intéressés n'ont cessé de protester et qu'il serait grand temps de faire disparaître. Il serait temps aussi qu'un chemin de fer direct reliât Marseille à Turin par les Alpes, le littoral du midi de la France à l'intérieur du Piémont et à la Lombardie. Ce chemin de fer, on l'a maintes fois étudié, projeté, piqueté même sur le terrain: quand le fera-t-on?

Que dire maintenant des nouvelles lois qui régissent nos transactions? L'impôt de 5 pour 100 sur les transports par petite vitesse détruit notre commerce intérieur. Il faut abolir ce désastreux impôt. Nous payons plus cher qu'aucun autre peuple les transports par chemin de fer, par la poste et les dépêches télégraphiques. C'est encore un mal, car tout ce qui gêne les transports, de quelque nature qu'ils soient, est vicieux. On peut dire que la civilisation et le progrès sont tout entiers engagés dans une question de transport, soit terrestre, soit maritime, et que les peuples qui ont le mieux résolu cette question par les voies les plus économiques, les plus rapides, ont été en tête des autres. Voyez dans l'antiquité les Phéniciens, les Assyriens, les Grecs, les Romains; plus tard les Arabes, les Italiens, qui allaient par terre jusqu'en Chine; puis, dans les temps modernes, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français, les Américains des États-Unis. Les peuples qui n'ont pas perfectionné leurs voies de transport sont restés stationnaires et comme cloués sur place, immobiles dans leur premier élan. Tels sont les Hindous et les Chinois, pour lesquels les siècles ont marché sans qu'ils aient marché eux-mêmes, sans qu'ils aient fait, sauf le premier jour, aucun progrès notable.

La France, on ne saurait trop le faire remarquer, est comme un isthme à l'occident de l'Europe. Sur la Méditerranée, Marseille occupe la tête de cet isthme; sur la Manche, c'est Calais, Boulogne, Le Havre. L'isthme français évite aux voyageurs et aux marchandises qui se rendent dans la Grande-Bretagne, ce centre commercial vers lequel tout converge, le détour par Gibraltar ou par l'Europe orientale ou centrale, par le Danube ou par les Alpes helvétiques. Il faut donc percer en quelque sorte notre isthme par la voie la plus courte, la plus accélérée, la moins coûteuse, par un chemin de fer direct de Marseille à Calais. Ce chemin deviendra même indispensable le jour où un tunnel sera ouvert sous la Manche entre Calais et Douvres; mais alors il sera peut-être trop tard, car le commerce aura pris des voies nouvelles, celles précisément qu'on lui prépare en éventrant les Alpes centrales, en ouvrant la vallée du Danube. En 1872, une compagnie française très sérieuse, en tête de laquelle

on distinguait les noms de quelques-uns de nos premiers financiers, s'offrait à construire le chemin de fer de Calais-Marseille, — on l'appelait déjà ainsi, — sans aucune subvention de l'état. Le projet que cette compagnie présentait avait été étudié très mûrement. L'administration a passé outre, comme elle l'avait déjà fait dix ans auparavant à propos d'un projet de chemin de fer non moins bien conçu le long de la rive gauche du Rhône. Pourquoi ces refus répétés? Parce que, paraît-il, tous ces projets dérangent les combinaisons des grandes compagnies de chemins de fer actuellement existantes. Sans doute les droits de ces compagnies sont hors de cause et ne doivent nullement être sacrifiés à ceux des compagnies nouvelles; mais il est un point où l'intérêt général devrait primer l'intérêt privé. D'ailleurs ces grandes compagnies elles-mêmes seraient les premières à bénéficier de l'établissement des lignes proposées le jour où celles-ci seraient exécutées. Autour de chaque ligne nouvelle s'établissent comme des affluens allant vers elle et les anciennes lignes; tout renaît, tout progresse sur le parcours et dans un rayon qui va de plus en plus grandissant. C'est là un phénomène que depuis quarante ans la construction des chemins de fer a rendu familier à tous, en tous pays.

Pour percer enfin l'isthme français, attend-on que le Saint-Gothard soit lui-même percé, que la vallée du Danube soit entièrement ouverte? N'est-ce point assez déjà du percement du Mont-Cenis, qui détourne une partie des marchandises de Marseille et seconde le port de Gênes et non celui-là, — du percement du Brenner, qui ouvre l'Allemagne tout entière à Venise et à Trieste? N'est-ce point assez de l'ouverture du canal de Suez, qui est décidément plus favorable à l'Italie qu'à la France? Si un jour les voyageurs et les marchandises abandonnent l'isthme français, il sera trop tard pour les rappeler, et dès lors la partie sera irrévocablement perdue, quoi que l'on essaie, quoi que l'on fasse. Le commerce met longtemps à adopter des voies nouvelles, parce que son intérêt à cela ne lui apparaît pas toujours clairement; mais, quand il s'est une fois décidé, il ne revient plus sur ses pas. Déjà une partie des passagers et des colis qui vont de l'extrême Orient en Angleterre ne prennent plus la voie de Marseille. Depuis plusieurs années, la malle des Indes va de Brindisi à Londres par le littoral de l'Adriatique et par l'Allemagne du centre : elle gagne ainsi quelques heures. C'est pourquoi il faut dès à présent ouvrir non-seulement une voie ferrée directe de Marseille à Calais, du golfe de Lyon à la Manche, mais encore une voie d'eau, en endiguant ou mieux en canalisant le Rhône, en approfondissant la rivière supérieure et les canaux qui y aboutissent, ensuite en unissant le fleuve à Marseille

par un canal littoral, puisque les embouchures du Rhône sont décidément innavigables. Sur la Seine, les canaux et les rivières qui en dépendent, on exécutera des travaux de même ordre et l'on donnera à toutes les écluses la même largeur et la même longueur, à toutes les voies la même profondeur d'eau, de manière que, sans transbordement, sans rompre charge, le même navire puisse aller de Marseille à Paris par eau, voire à Rouen, au Havre, comme y va déjà le même wagon.

Les marchandises lourdes, encombrantes, de peu de prix, qui ne peuvent payer qu'un fret très modéré, que l'on n'attend pas à jour et à heure fixes, prendront le canal, où le fret est incomparablement moins élevé que sur la voie ferrée. Ces marchandises n'en sont pas moins précieuses pour le trafic et le transit national. En abordant nos ports, elles contribueront à donner à notre marine une partie du fret de sortie qui lui manque : ce sont les houilles, les pierres de taille, les ardoises, les moellons, les briques, les engrais, les bois, les vins, les huiles, le sel, les fers, les machines. Les autres denrées, moins volumineuses et plus chères, prendront la voie de fer. Le canal ne fera pas concurrence au rail, tout au contraire les deux voies s'aideront, se donneront un mutuel concours. Quand le tunnel sous-marin sera ouvert de Calais à Douvres, on ira sur le rail de Marseille jusqu'à Londres. Par toutes ces mesures, on assurera définitivement à la France le transit qu'elle retient encore, mais qu'elle perdrait inévitablement si une seule de ces mesures était différée.

Il est urgent de faire disparaître toutes les causes d'infériorité qui agissent contre nous; tout cela enraie et suspend les affaires. On a retiré à temps l'impôt qu'on avait si mal à propos remis sur les matières premières et rétabli la liberté des pavillons, aboli les surtaxes sur les navires étrangers; mais les droits de timbre, qu'on a si fort élevés sur les effets de commerce, il serait bon aussi de les diminuer. Et les droits sur les sucres, qui intéressent à un si haut degré notre agriculture indigène et coloniale, notre marine, notre industrie, notre commerce et principalement celui de Marseille, ne serait-il pas temps de les régler au mieux des convenances de tous? Cette question des sucres, toujours pendante, est toujours plus embrouillée à mesure que les commissions et les enquêtes s'en occupent davantage. Il faut la résoudre enfin, soit au moyen d'un droit unique comme pour d'autres produits, soit au moyen de la richesse saccharine qui serait proportionnellement imposée. Tout ce qui gêne le commerce et l'industrie est vicieux et va contre l'effet qu'on en attend; toutes les entraves fiscales sont mauvaises, et doivent être irrévocablement condamnées. Il est fâcheux que les chambres, dans la plupart des cas, en votant si promptement ces sortes d'impôts, n'obéissent qu'à une

impulsion étrangère à toute idée commerciale, et se laissent égarer nous ne savons par quelles considérations purement politiques. Elles ne devraient pas cependant tuer la poule aux œufs d'or, on le leur a dit bien des fois. Sous le prétexte de remplir les caisses du trésor, elles ne devraient pas agir comme si elles voulaient les vider. Puis tout impôt établi sur des matières de fabrication ou de consommation est la source d'une immense fraude, et pervertit le sens moral de la nation : « Voler l'état, se dit-on, n'est pas voler, » et c'est à qui dupera le fisc.

L'impôt sur les huiles et les savons, si malencontreusement voté par l'assemblée nationale en 1871, et point encore retiré malgré les réclamations incessantes de tous les fabricans de la France, offre à l'appui de ce que nous venons de dire un exemple frappant, que nous ne pouvons passer sous silence. Cet impôt, qui pèse sur le commerce et l'industrie de Marseille plus désastreusement encore que sur les autres places, ne rapporte à l'état qu'une somme moitié moindre de celle qu'il devrait lui rapporter, et ne donne en tout que 9 millions. C'est la fraude qui bénéficie du reste, et la fraude se pratique sur une très grande échelle. On a ainsi créé au négociant déloyal une situation exceptionnelle, on lui a ouvert une source de bénéfices scandaleux; on a ruiné du même coup le négociant honnête, qui ne sait pas voler le fisc. Ne nous demandons pas si l'on a bien fait d'imposer l'huile qui forme l'éclairage des maisons, le savon qui est le premier élément de la propreté corporelle : on nous répondra que l'on peut critiquer ainsi tous les impôts, et qu'il ne saurait y avoir de bons impôts; allons plus loin. Si Marseille reçoit aujourd'hui au-delà de 220,000 tonnes de graines oléagineuses venues de tous les points de l'univers, de l'Inde, du Levant, de la côte orientale et occidentale d'Afrique, c'est que le droit sur ces graines a été successivement abaissé, puis aboli. Il y a cinquante ans, il n'y avait à Marseille aucune fabrique d'huile de graines; il y en a aujourd'hui quarante qui occupent 4,000 ouvriers, et il s'est créé là une industrie prospère dont on avait pris l'idée aux Anglais, et qui a été depuis imitée par l'Italie et par l'Espagne. Avec l'huile extraite des graines, on fait surtout du savon; le résidu comprimé des graines forme ce qu'on nomme les tourteaux, qui sont utilement employés par l'agriculture, soit comme engrais du sol, soit comme nourriture du bétail. De là tout un mouvement, tout un échange commercial.

Les graines, l'huile, le savon, les tourteaux, ne sont pas seuls en jeu. Pour faire le savon, il faut de la soude; pour obtenir la soude, de la chaux, du charbon, du sel marin, de l'acide sulfurique. Il faut extraire, produire, manipuler, transporter, expédier tout cela. Ce ne sont plus 4,000 ouvriers, ce sont 15,000 au

moins qui sont en action, qui vivent de toutes ces industries, et c'est ce monde intéressant que vous allez frapper, ce sont ces industries multiples, dont la plupart font la gloire du pays, l'honneur et la fortune de ce littoral, que vous allez réduire à néant! Ce que vous voyez, c'est le fisc qui gagne péniblement quelques millions, ce que vous ne voyez pas, c'est la fraude qui lui enlève la moitié de son gain, car la fraude sera toujours plus ingénieuse que le fisc; puis c'est le pays qui perd, lui, des centaines de millions; ce sont des industries, hier encore si prospères, qui subitement s'éteignent ou émigrent vers l'étranger. Cela est déjà arrivé en partie pour la fabrication des huiles de graines et du savon. Nous avons vu dès 1872 Savone et Gênes se poser sur ce point en rivales heureuses de Marseille, les gares de leurs chemins de fer encombrées de graines oléagineuses et de soudes. Savone s'est enfin ressouvenue que cette industrie de la saponification faisait sa fortune il y a deux siècles, quand Marseille lui en ravit les secrets qu'elle semblait elle-même avoir perdus. Savone va maintenant rivaliser avec Marseille, comme Marseille rivalisa jadis avec elle. Qui aura fait naître cette lutte, à laquelle l'Italie sans doute ne songeait pas? Un impôt malheureusement voté en France contre l'industrie savonnière. Est-ce tout? Non point. Voici Turin qui enlève à son tour à Marseille l'ingénieuse fabrication des allumettes en cire; Marseille avait le monopole de cette fabrication, qui depuis trente ans donnait un fret très lucratif à sa marine et du pain à de nombreux ouvriers, quand vint le triste impôt voté si légèrement sur les allumettes par l'assemblée nationale française en 1872. Cet impôt a ruiné tout à coup cette industrie, ou plutôt l'a fait passer aux mains de l'état, on sait comment, et l'on sait aussi quelles allumettes nous livre l'état, si inopinément devenu fabricant et chargé de nous approvisionner.

Tout se tient, et, selon le mot si vrai de Jean-Baptiste Say, le fondateur de la science économique en France, « les produits s'échangent contre des produits. » Le commerce n'est qu'un échange. Il ne faut donc toucher que d'une main très délicate à tout ce qui regarde le commerce, surtout lorsqu'il s'agit d'impôts nouveaux. Les choses, dans le monde économique, sont liées les unes aux autres par des fils souvent invisibles, et ces fils cassent subitement quand l'harmonie vient tout à coup à être rompue. Naguère, au moyen de ce qu'on est convenu de nommer les acquits-à-caution ou les admissions temporaires, Marseille pouvait recevoir des blés en franchise, et ces blés, sans qu'aucun transport fût nécessaire, sortir à l'état de farine par les autres ports de France. Il suffisait pour cela d'un endos à l'acquit visé par la douane et que les parties négociaient.

Chacun y trouvait son compte. Aujourd'hui la sortie n'est plus possible que par les ports de la même circonscription, de la même zone douanière. Plus de fiction, mais la réalité. La fiction consistait à supprimer heureusement le transport d'une balle de farine à travers toute la France, et à permettre au blé entré à Marseille de sortir, par exemple, par Dunkerque, précisément au moyen de l'acquit-à-caution transféré par le négociant provençal au minotier du nord. Désormais cela ne se peut plus. Le fisc croyait y gagner, il s'est trompé. Qu'est-il en effet arrivé? C'est que Marseille, par suite même de la gêne introduite dans ses opérations, a reçu en moins la quantité de blé correspondante à ces sortes d'admissions, et que les minotiers ont trituré en moins cette quantité de blé. Bordeaux, Nantes, Brest, Le Havre, Lille, Dunkerque, Nice, Toulon, Cette, tous ces ports ont perdu là un avantage dont ils jouissaient, celui de faire sortir en farines la quantité correspondante représentée par les blés reçus en franchise à Marseille. Tous ont à l'envi réclamé, et ce n'est pas tout. Dans quelques départemens du centre, les pauvres femmes qui l'hiver faisaient des sacs pour l'exportation de ces farines ont vu tout à coup se tarir pour elles cette source de travail. Ces farines allaient surtout en Angleterre, en Suisse, en Belgique, en retour ces pays nous adressaient d'autres produits. Sous le prétexte de favoriser nous ne savons quels intérêts agricoles, et de satisfaire de prétendues réclamations des minotiers de la Belgique, on a tout à coup, en 1871, par décret, sans consulter personne, supprimé les acquits de mouture, comme encore ils s'appellent, et jeté le trouble dans mille industries. Dans un chargement de blé, il y a le marin qui l'apporte, l'ouvrier qui le reçoit, le minotier qui le triture, et c'est tout cela qu'il faut voir. Qu'y faire? L'inertie des bureaux est telle que les intéressés réclament en vain, et cependant il suffirait d'un décret pour rétablir ce qu'un décret a si mal à propos détruit, ce qui depuis 1861, depuis l'abolition de la trop fameuse échelle mobile, fonctionnait en France à la satisfaction de tous, commerçans, minotiers, agriculteurs. Il est temps qu'on y prenne garde, car ce cas n'est malheureusement point le seul qu'on pourrait citer. Désormais que nos législateurs ne touchent à ces sortes de choses que d'une main experte, désintéressée, impartiale; là est le salut économique du pays.

La question des tarifs de transport mériterait une étude spéciale, car rien n'influe sur le développement du commerce et rien n'est de nature à l'arrêter comme la baisse ou la hausse des prix de transport, et nous entendons parler ici aussi bien du transport des voyageurs que de celui des marchandises, aussi bien du transport des lettres que de celui des dépêches télégraphiques. En matière

d'impôt, et les tarifs de transport sont à vrai dire un impôt, il est reconnu qu'il y a toujours un point précis où l'impôt produit le maximum. Au-delà, l'augmentation de l'impôt ne couvre pas la diminution de la consommation; en-deçà, la diminution de l'impôt n'est pas couverte par l'augmentation de la consommation. Ce point particulier, qu'il faut découvrir dans chaque cas, l'expérience de toutes les nations l'indique pour le port des lettres postales à l'intérieur aux environs de 15 centimes. Or la France est le seul pays du monde où les lettres à l'intérieur circulent encore au prix de 25 centimes. Elle est aussi le pays qui paie le plus cher le port des imprimés, des cartes postales, des dépêches télégraphiques. Il y a là des réformes urgentes à opérer, qui seront l'éternel honneur du ministre des finances qui les prendra une bonne fois en mains et les fera adopter par le parlement; mais ce ministre sera surtout béni du commerce, parce que le commerce sait bien quel avantage il rencontre dans le bas prix de la correspondance, du port des lettres et des imprimés. Il le sait si bien qu'il envoie aujourd'hui en paquets une partie de ses imprimés au dehors, pour de là les faire rentrer séparément et distribuer en France par la poste, parce que de la sorte cela lui coûte moins. En vérité, quand de telles anomalies existent, n'est-il pas temps qu'elles disparaissent? Il y a mieux; quand on abaissera le prix du port des correspondances, il se produira ce phénomène bien connu, c'est que les caisses du fisc se rempliront d'autant plus qu'on diminuera jusqu'au point minimum voulu le prix du port, soit des lettres, soit des dépêches; mais ce qu'il faut abaisser surtout, si l'on veut que le commerce et l'industrie de la France prennent tout leur essor, ce sont les tarifs de transport sur toutes nos voies ferrées. Quel que soit aussi l'avantage pour les compagnies de ce qu'on nomme les tarifs différentiels, il faut enfin faire en sorte que ces injustices criantes disparaissent en vertu desquelles une balle de coton, transportée du Havre à Bâle et de là à Épinal, coûte moins que si elle allait directement du Havre à Épinal. Si de tels faits devaient trop longtemps se produire, on arrêterait totalement le commerce et l'industrie nationale, qui peu à peu céderaient la place au commerce et à l'industrie de l'étranger. Ce n'est pas là probablement le résultat auquel on veut arriver.

Depuis la guerre franco-allemande, les conditions économiques de l'Europe sont changées au détriment de la France, et il ne faut pas s'ingénier à les faire changer encore davantage. Pourquoi n'abaisserait-on pas résolûment les tarifs de transport sur toutes nos voies ferrées, — dût-on pour cela voter, dans une loi de salut public, le rachat de tous les chemins de fer par l'état, — quand un char-

gement de blé ou de farine de Venise ou de Trieste à Bâle coûte moins cher que de Marseille à Bâle? Il en sera de Gênes comme de Venise et Trieste, une fois le Saint-Gothard percé. La même cause d'infériorité existe pour Le Havre vis-à-vis d'Anvers ou d'Amsterdam. Avant que le mal s'étende, pourquoi ne pas adopter tout de suite, résolûment, virilement, les mesures qui doivent conserver à notre pays tout le transit de l'Europe occidentale, et à Marseille, car c'est là qu'il faut en venir, l'importance commerciale qu'elle a acquise et qu'elle pourrait bien perdre avant peu?

Un des plus grands inconvéniens du port de Marseille est de ne pas être aux embouchures mêmes du Rhône, et cela parce que le Rhône, de son côté, a le défaut de n'être pas un fleuve aux eaux endiguées et profondes, et naturellement navigables. A ce point de vue, Marseille est de beaucoup inférieure à d'autres ports. Anvers est sur l'Escaut, Londres sur la Tamise, Liverpool sur la Mersey, New-York sur l'Hudson, et les bassins de ces ports peuvent s'étendre à perte de vue, le long même du fleuve qui les baigne et les alimente. Ils ont, de plus, l'avantage d'être tout à fait intérieurs. Il y a là bien des causes de supériorité dues à des conditions topographiques que Marseille ne possède pas. C'est pourquoi il ne faut point faire en sorte que les conditions économiques, nullement libérales, imposées à son commerce, viennent encore s'ajouter à des inconvéniens naturels. En somme, Marseille peut garder sa prééminence dans la Méditerranée et ne la perdre ni contre Gênes ou Trieste, reines du golfe génois et de l'Adriatique, ni contre Odessa, cette métropole de la Mer-Noire, encore moins contre Alexandrie ou Port-Saïd, qui commandent le canal de Suez; mais pour cela il faut que Marseille et la France tout entière se liguent, luttent ensemble d'énergie et de volonté. Il faut en un mot empêcher à tout prix que l'évolution déjà provoquée et favorisée par la dernière guerre ait un cours fatal et s'achève au détriment de notre pays. Cette évolution, dont on trouverait si facilement des analogies dans l'histoire, tend aujourd'hui à détourner le commerce méditerranéen de la voie de Marseille et de l'isthme français pour le reporter vers le centre de l'Europe, le déplacer même à l'Orient. *Caveant consules!* C'est ici que nos hommes d'état doivent ouvrir les yeux et prendre garde. Les faits sont éclatans, on pourrait au besoin les appuyer sur des chiffres. Il est donc temps d'aviser et de ne pas remettre à demain la solution d'un problème aussi grave.

L. Simonin.

LA CONQUÊTE

DE

TROIS MILLE LIEUES CARRÉES

SOUVENIRS ET RÉCITS DE LA FRONTIÈRE ARGENTINE.

Les peuples jeunes sont comme les enfans. Ils ont des maladies subites, des convalescences surprenantes. En un instant, ils sont accablés, sans souffle, on les croit perdus; cette crise de croissance passée, on s'aperçoit qu'ils en sortent grandis. Grandis? c'est plutôt allongés, étirés, qu'il faudrait dire. La secousse les laisse débiles; mais ils ont une faculté d'assimilation admirable pour attirer à eux les élémens destinés à réparer leurs forces, et à rétablir, comme dirait un physiologiste, l'équilibre de leurs fonctions.

La république argentine vient de passer par une de ces alternatives de progrès fiévreux et de chutes profondes à travers lesquelles jusqu'à présent s'est déroulée son histoire. Pour avoir voulu marcher trop vite, faire étalage de vigueur, d'activité et de crédit, elle est un beau matin tombée épuisée, succombant à la fois sous le poids des dettes et du découragement. Après une prostration de trois années, elle essaie aujourd'hui quelques pas languissans. Elle se tâte pour savoir si elle en reviendra. Il se trouve que les sources de sa prospérité n'ont pas été profondément atteintes, et qu'elle a gagné sans s'en apercevoir durant cette période néfaste une étendue de terre suffisante pour occuper l'énergie et assurer la richesse d'un million d'hommes. C'est la un phénomène dont ne peut donner

aucune idée ce qui passe parmi les peuples de l'Europe, entassés sur d'étroits territoires. La manière dont il s'est produit mérite d'autant plus d'être racontée, que ce récit nous transportera dans des contrées vierges encore, il y a quelques mois à peine, du contact des civilisés, à travers les péripéties d'une guerre où les militaires ne trouveront sans doute pas grand'chose à apprendre, mais où les amateurs de couleur locale rencontreront peut-être de quoi se satisfaire.

I.

Rarement expédition fut entreprise avec aussi peu de ressources que celle qui s'ébranla, au mois de mars 1876, contre les Indiens. Le plan en avait été conçu dans des temps meilleurs; il a été exécuté au milieu des circonstances critiques contre lesquelles luttait le gouvernement argentin. C'est là une belle démonstration de cette maxime consolante : on peut ce qu'on veut.

L'argent manquait. Le plus considérable, presque le seul revenu de l'état est dû à la douane, aux droits énormes qui pèsent sur les produits étrangers. Pendant les années antérieures, l'engouement des grands travaux publics, le développement subit du luxe, des *tramways* et des bâtisses, avaient outre mesure enflé l'importation, par conséquent le budget des recettes. Comment discuter avec rigueur l'origine d'une fortune qui tombe du ciel? L'état n'y regarda point de trop près. Il crut que cela durerait toujours. Il s'imagina même que le meilleur moyen de s'enrichir vite était de jeter l'argent par les fenêtres. Des gens habiles lui démontraient par des argumens sans réplique que la prospérité de la confédération argentine était liée aux grands achats faits au dehors, n'eût-on pas de quoi les payer. Le gouvernement y comptait si bien, qu'il s'empressa d'escompter par des emprunts cette prospérité future et que le budget des dépenses grossit aussi rapidement, plus rapidement même que son voisin le budget des recettes. Nous n'avons guère le droit en France de railler ces illusions. Le temps n'est pas loin où l'administration de la ville de Paris et de presque toutes nos grandes villes était dirigée par les mêmes principes. Le président Sarmiento les appliqua dans leur fraîcheur, au moment où ils venaient de passer la mer. Il avait pour complice dans son optimisme financier la nation tout entière, ravie de l'affluence de l'argent anglais et de la facilité du crédit, si séduisante quand l'échéance est loin. Il légua à son successeur les conséquences de ce système, qui, aigries par une secousse révolutionnaire, ne tardèrent point à se développer avec une logique inexorable. L'état et les particuliers

en ressentirent également les effets. Les particuliers s'en tirèrent par des liquidations désastreuses, l'état subit une telle diminution des recettes que, pour faire face aux services indispensables, il se trouva réduit aux expédiens. L'importation avait cessé, la douane ne donnait plus rien.

Quand sonna l'heure arrêtée depuis un an pour entreprendre l'expédition au désert, le désarroi des finances était au comble. On ne savait pas si l'on pourrait payer à jour fixe les intérêts de la dette, on devait à l'armée quatorze mois de solde, et ses fournisseurs de vivres refusaient de continuer à lui en fournir. Devant des difficultés aussi graves, il se manifesta dans l'opinion, et jusque dans les conseils du gouvernement, beaucoup d'hésitation à aller de l'avant. Il fut question, même à la Maison-Rose où siége le pouvoir exécutif, d'ajourner l'espérance de battre les Indiens chez eux. Ce n'eût guère été que le cinquième ou sixième projet du même genre dont on aurait, au moment décisif, remis la réalisation aux calendes grecques.

Ce n'est pas ainsi que l'entendait le docteur don Adolfo Alsina. Il avait promis d'assurer la sécurité de la frontière. Il eût trouvé peu honorable et peu politique que le ministre de la guerre éludât les engagemens pris par le candidat à la présidence. Le docteur Alsina n'est pas un ministre ordinaire, c'est-à-dire en définitive peu de chose dans un pays où les ministres ne sont que les auxiliaires et, pour ainsi parler, les commis du président de la république. En dépit des habitudes parlementaires en vigueur, on se serait difficilement habitué, chez ses amis aussi bien que parmi ses adversaires, à le considérer comme le docile exécuteur des volontés d'autrui et à le tenir quitte de toute initiative. Son importance comme chef de parti, l'influence décisive qu'il avait eue sur l'élection du président et la prompte répression de la révolte mitriste lui imposaient l'obligation d'apporter au ministère un programme personnel; elles n'augmentaient pas cependant les attributions restreintes de sa charge et ne lui fournissaient pas les moyens de le réaliser : conjoncture délicate dont triomphaient ses ennemis, qui alarmait ses partisans, et, au dire des moins endurans d'entre eux, ne laissait pas de provoquer chez ses collègues un sentiment de curiosité maligne en présence de ces embarras de la popularité. Le docteur Alsina ne pouvait sortir de ce mauvais pas qu'à force de volonté. Il décida que l'expédition se ferait quand même. Ce n'était pas témérité, c'était hardiesse réfléchie. On manquait de bien des choses; mais cette pénurie était rachetée par de précieuses compensations.

D'abord les opérations militaires qu'il s'agissait d'accomplir avaient été conçues dans un esprit sage et pratique. Elles pouvaient être exécutées par les troupes de ligne qui formaient la dé-

fense ordinaire de la frontière. Dans leur marche en avant, bien des privations les attendaient sans doute; mais, au milieu des privations les plus dures, le soldat argentin est dans son élément. Il est habitué dès l'enfance à manquer de tout, excepté de chevaux. Le *recado* qui lui sert de selle, grâce aux pièces variées qui le composent, devient au besoin mieux qu'un lit, presque une maison, une carapace imperméable et saine comme celle de la tortue. Avec son *recado*, le paysan argentin est chez lui où la nuit le prend, quelque temps qu'il fasse. Cette installation en plein champ lui paraît si confortable qu'il étouffe dans des maisons. Sa misérable chaumière, sans porte et ouverte à tout vent, est encore trop renfermée pour lui; il s'y croit en cage. On le voit, par des nuits inclémentes, l'abandonner pour aller dormir dehors, sous le givre et les étoiles, par goût, par sauvage instinct d'espace et de liberté.

Il n'est pas plus gênant pour sa nourriture que pour son gîte. Son régime ordinaire est la viande rôtie, sans pain, sans riz, sans légumes. En voyage, il amène ses vivres sur pied et les chasse devant lui. Naturellement il apporte dans la vie militaire la même insouciance de tout bien-être qui le distingue comme simple paysan. Le service des approvisionnemens et des équipages est étonnamment simplifié avec ces rudes hommes primitifs. Leur estomac est du reste large, mais complaisant comme celui des carnivores. Ils sont de force à digérer un mouton entier et capables de se passer tout un jour de nourriture, non-seulement sans se plaindre, — jamais ils ne se plaignent, — mais sans s'en apercevoir. Beaucoup plus que des alimens, ils font cas de ce qu'ils appellent, dans leur langue incorrecte et pittoresque, *los vicios de entretenimiento*, les vices pour se distraire. Ils entendent par là le *mate* et le tabac. Pouvoir fumer, pouvoir aspirer à la ronde autour du feu de bivouac, dans une courge naïvement sculptée où plonge un petit tube de métal, l'infusion brûlante de la *yerba mate*, c'est là pour eux une plus grave affaire que de dîner. Il n'y a pas dans de pareils vices de quoi donner beaucoup de soucis à une intendance, et on pouvait avec ces élémens réaliser une expédition à bon marché.

Ces troupes étaient commandées par de jeunes chefs, dont l'ardeur répondait à celle du ministre, qui ne se tenaient pas d'aise à la pensée de voir la guerre lourde et insipide qu'ils faisaient aux Indiens dans leurs anciens cantonnemens changer d'allure et prendre un tour plus vif. Un peu de politique ne manquait pas de venir échauffer cette satisfaction toute militaire. Alsinistes dévoués, ils sentaient bien que c'était une partie politique qui allait se jouer au fond de la *pampa*. Ils voulaient la jouer vite, et, coûte que coûte, étaient résolus à la jouer bien.

Restait enfin le dernier motif d'incertitude, les amers résultats

des expéditions antérieures, organisées pourtant avec un certain luxe et à force d'argent; mais, pour qui étudiait avec soin la guerre indienne, il était facile de mettre le doigt sur les fautes qui avaient produit ces revers et d'indiquer les moyens de s'en préserver. Sans doute le désert est toujours le désert. Il a ses périls propres, et quand une main malhabile veut en soulever les voiles, il se défend et se venge. On le savait, on ne l'abordait plus cavalièrement; pour diminuer la part de l'inconnu, on avait puisé à toutes les sources. Vieux récits de voyages gisant dans les bibliothèques, renseignemens des Indiens soumis, des missionnaires, des espions, tout avait été consulté. Ces documens étaient souvent contradictoires; en les triant avec soin, en les soumettant à une critique sévère, on en avait fait jaillir des lumières inattendues. On savait plus que ses devanciers, si l'on n'avait pas autant de charrettes, de soldats et de canons. C'était moins encombrant et plus utile. Contre vents et marée, le jour de l'expédition fut donc arrêté. On trouva au fond des coffres de quoi donner aux troupes trois mois de solde arriérée, un peu de *mate* et de tabac; quelques milliers de bœufs et de moutons furent achetés à crédit, et les colonnes attendirent avec recueillement et anxiété l'ordre de se mettre en marche.

Le but de l'expédition était d'arracher aux Indiens une zone d'une trentaine de lieues de largeur moyenne sur une longueur de près de 100 lieues, c'est-à-dire sur tout le front que présente au désert la province de Buenos-Ayres et une partie de celle de Santa-Fé. Nous avons indiqué dans une autre étude (1) les principaux résultats qu'on attendait de cette opération; ils étaient multiples. On redressait la frontière et on raccourcissait la ligne à couvrir en même temps que l'on profitait de barrières naturelles qui devaient en faciliter la défense. On enlevait aux Indiens leurs meilleurs pâturages, et on y installait les campemens, en ce moment situés dans des champs peu fertiles. On obligeait les sauvages, dans leurs incursions, à courir sans débrider durant 60 ou 70 lieues de plus, 30 ou 35 pour l'aller, autant pour le retour. Autrefois ils avaient tout le loisir, avant d'entrer en *razzia*, et en en revenant, de refaire leurs montures presqu'en vue de l'ancienne ligne de frontière. Maintenant ils ne pourraient les reposer qu'aux *toldos*. C'était imposer à leurs chevaux un surcroît de fatigue qui devait en avoir raison en peu de temps. Enfin, et là était le point essentiel, il arrivait de deux choses l'une : ou les Indiens se décidaient à se replier sur l'autre rive du Rio-Colorado, et une nouvelle étape de l'armée argentine vers le Rio-Negro, objectif définitif de cette

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1876.

guerre, se trouvait préparée par l'ennemi lui-même; ou ils ne bougeaient point, et les troupes pouvaient fondre à tout instant sur eux, leur donner *mâlon* à leur tour, pour employer une expression indienne. Ceci réalisait sûrement le même objet, leur retraite derrière le Rio-Colorado d'abord, le Rio-Negro ensuite.

Cinq colonnes, opérant simultanément et à une vingtaine de lieues les unes des autres, allaient, pour avancer la frontière, s'enfoncer dans le désert en marchant parallèlement vers le sud-ouest. Parvenues aux postes qui leur avaient été désignés, elles devaient s'y fortifier et relier entre eux les campemens principaux par des fortins intermédiaires et des garnisons. C'était la première phase de l'opération. Les mesures destinées à consolider la nouvelle ligne et à la rendre aussi efficace pour l'attaque et la défense que l'ancienne l'était peu formaient la seconde.

A chacune des colonnes, on avait attaché un ingénieur, renforçant pour cette circonstance par des ingénieurs civils les cadres un peu maigres du génie militaire. C'était là une surprenante nouveauté qui inspirait aux officiers de vieille roche force plaisanteries dont heureusement on ne tint pas compte. Ils ne tarissaient pas de bons mots sur l'emploi du théodolite à la guerre. Ils oubliaient que, dans une guerre de ce genre, l'essentiel n'est pas de sabrer, c'est de prendre possession du sol. J'étais l'un de ces ingénieurs, et je devais accompagner la colonne de l'ouest, ou, comme disent les Argentins, qui se laissent aller volontiers à une certaine emphase castillane dans leur langue militaire, à la division ouest. Cette division se composait d'un peu moins de 800 hommes, 600 soldats de ligne et quelque 200 auxiliaires, gardes nationales récemment mobilisées et Indiens soumis. Elle était campée quand je vins la rejoindre sur les bords d'un joli lac circulaire, au pied du fortin San-Carlos, à la lisière même du désert. Les gardes nationaux et les Indiens étaient séparés de nous par le lac. Avec leurs haillons et leurs lances de roseau fichées en terre, certes ils avaient moins l'air de l'avant-garde d'une armée régulière que d'une horde de bandits. Sur l'autre rive, la belle ordonnance des tentes, la régularité des luisans faisceaux d'armes, la bonne mine de deux pièces de campagne en batterie, corrigeaient cette fâcheuse impression.

Nous occupions le centre de la ligne de frontière. A notre droite se trouvaient les divisions nord, de Buenos-Ayres, et sud, de Santa-Fé. On supposait, d'après la disposition des tribus indiennes, que l'installation de ces deux divisions serait peu inquiétée. C'est ce qui arriva. A notre gauche, les divisions sud et côte sud devaient se rendre par des routes différentes vers le lac de Carhué, opérer leur jonction à peu de distance de ce point et déloger les Indiens qui

l'occupaient. Carhué était considéré par ces derniers comme un lieu sacré et comme la clé du désert. Le vieux cacique Calfucurá, le Nestor de la *pampa*, avait au moment de sa mort fait jurer à son fils Namuncurá que jamais les chrétiens ne s'établiraient à Carhué tant qu'il resterait un homme valide dans la tribu. Il était probable que c'était là que se concentrerait tout l'effort de la résistance. Nous formions par conséquent l'aile droite des corps qui avaient chance d'être engagés. La division sud, sous la direction immédiate du ministre de la guerre, en formait le centre, et la division côte sud l'aile gauche. Notre objectif était le lac de Guamini, sur lequel s'appuyait la gauche des Indiens. Il était important de combiner nos mouvemens avec ceux des deux autres divisions, et ce n'était pas chose aisée. Il s'agissait d'établir la concordance entre les haltes et les marches des trois corps dans un pays dont la topographie était peu connue, et de les faire parvenir en même temps à des points dont la distance était fort incertaine. On avait imaginé plusieurs expédiens à cet effet, arrangé notamment, au moyen de fusées diversement colorées, un système de signaux nocturnes qui devait, même à de grandes distances, donner de bons résultats dans ces plaines indéfinies, et les donna en réalité aux deux autres divisions. Un incident désagréable enleva à la division ouest ce souci. Elle dut partir en avant-garde et agir seule.

Au moment où nous attendions l'arme au pied près du petit lac de San-Carlos, au moment où, au sud, s'achevaient les derniers préparatifs, les Indiens tentèrent un grand coup. Ils savaient par les journaux, car ils les lisent, les projets du gouvernement argentin. Ils crurent pouvoir les déjouer en les devançant. Tous les cavaliers du désert firent irruption sur la frontière sud, la franchirent et se mirent à ravager le pays; il fallut leur donner la chasse. Ils furent atteints et battus. Il est même digne de remarque qu'ils furent plus battus qu'à l'ordinaire, car ils ne se dispersèrent point à l'arrivée des corps de ligne; ils déployèrent quelques tirailleurs qui tiraient fort mal et présentèrent une sorte de bataille rangée. Était-ce la présence des Indiens récemment soulevés de Catriel, familiarisés avec le spectacle des grandes manœuvres et pourvus de quelques armes à feu, qui leur donnait cette audace? s'étaient-ils liés par quelque héroïque serment pour cette lutte décisive? ou faut-il admettre l'explication plus prosaïque d'officiers qui les avaient vus de près, en ayant sabré plusieurs, et qui pensaient qu'ils étaient parfaitement ivres? Toujours est-il qu'ils fournirent à l'infanterie du colonel Levalle l'occasion de les aborder à la baïonnette et au commandant Maldonado, chef de la frontière côte sud, l'ineffable satisfaction de les charger en personne à la tête du 1er de cavalerie, son régiment, et le plus impétueux de la république.

La bataille que l'on comptait donner à Carhué s'était livrée à Parahuil. Cela valait mieux à beaucoup d'égards. Pourtant cette invasion, vigoureusement châtiée, ne laissait pas d'être gênante, et le but que les Indiens s'étaient proposé était atteint en partie. On avait dû surmener, pour les joindre, les maigres chevaux de deux frontières, encore mal remis des fatigues de l'invasion précédente, marquée par le soulèvement de Catriel; ils étaient hors de service et ne pouvaient faire campagne. C'est le cas de dire deux mots de la manière dont les Argentins soignent leurs chevaux de cavalerie; ils y emploient des procédés dont la routine barbare répond mal aux progrès que leur armée régulière a réalisés dans d'autres sens. En ce pays de bons cavaliers et d'excellens chevaux, on voit fréquemment les corps de cavalerie montés sur des squelettes, dans l'impossibilité de fournir une longue traite ou une belle charge. L'infanterie, qui fait la guerre indienne à cheval, est plutôt paralysée qu'aidée dans ses mouvemens par ses étiques montures.

Ce ne sont pas les chevaux qui manquent; les corps sont pourvus en général de deux et même trois chevaux par homme. Ce n'est pas non plus la qualité qui fait défaut : le cheval argentin est doué d'une résistance surprenante; mais le peu de soins, un régime débilitant, la brutalité des soldats, mettent promptement les meilleurs chevaux dans un état pitoyable. On les exténue à plaisir. D'abord ils ne sont pas nourris : ils ignorent ce que c'est que les fourrages secs, le maïs ou l'orge; ils l'ignorent si bien qu'ils les refusent quand on leur en présente, et qu'il faut une éducation spéciale pour les y habituer. On les traite comme des ruminans lâchés en liberté dans la prairie. Comme ils ne sont pas des ruminans et qu'ils ne sont guère en liberté, neuf jours sur dix ils ne mangent pas à leur faim. Leur estomac, qui assimile plus mal que celui du bœuf les sucs nutritifs de l'herbe verte, exige beaucoup de temps pour se garnir convenablement. Il leur faudrait huit ou dix heures par jour de tranquillité dans un pâturage fertile pour ne pas dépérir. Ils ne les ont presque jamais. Enfermés la nuit, à l'intempérie, dans des parcs étroits et mal tenus, dévorés des taons en été, rebutés par un gazon sans force en hiver, à la moindre alerte entassés auprès du campement dans des espaces pelés, comment ne dépériraient-ils point? Ce qui est plus fâcheux pour eux, c'est qu'ils sont à tous et à personne. Le soldat n'a pas, comme dans les autres armées, son cheval, qu'il monte et soigne seul, dont il répond, auquel il s'attache. Quand un ordre de marche est donné, les chevaux sont poussés pêle-mêle dans le *corral*. Chaque homme arrive, sa bride en main, et attrape celui qu'il peut. Pourquoi le ménagerait-il? Il ne le remontera plus. Si une pauvre bête, n'en pouvant plus, refuse absolument d'avan-

cer, son cavalier se replie sur la réserve et change de monture, en envoyant pour adieu à celle qu'il abandonne un solide coup de nerf de bœuf. Si son *recado*, trop dur ou accommodé avec trop de précipitation, a entamé l'échine de l'animal, il n'en prend nul souci; les officiers, qui ne peuvent pas toujours assister à ces fréquens changemens de chevaux, s'habituent à ne pas prendre garde eux-mêmes à un accident si commun. On comprend que la *caballada* la mieux choisie offre en peu de temps une lamentable collection de côtes en saillie, de boulets engorgés, de dos écorchés à vif. Le mauvais état des chevaux est plus ou moins criant, selon les frontières. A la côte sud, on s'épuisait en efforts souvent heureux pour les tenir en haleine sans les excéder. Dans la division nord, une agréable surprise attendait le visiteur : il n'apercevait point un seul cheval blessé par la selle. L'officier qui avait obtenu un pareil résultat avec l'ancienne organisation de la cavalerie argentine mérite que l'on cite son nom : c'est le colonel don Conrado Villegas. Ce que ce simple détail révèle de vigilance et de volonté, il faut avoir fait campagne au désert avec une armée argentine pour le comprendre. — Bah! nous avons tant de chevaux, ont le courage de vous dire quelques officiers. — Pauvre richesse en vérité! ou plutôt gaspillage insensé et cruel qui jusqu'ici a eu pour premier résultat de mettre les troupeaux des plus riches provinces à la merci de quelques sauvages. Nous aurons à revenir sur ce sujet et sur les modifications apportées aujourd'hui à ce régime.

Pour le moment, qu'allait-on faire? Deux divisions étaient à pied, et l'argent manquait pour les remonter. Heureusement le gouvernement de la province de Buenos-Ayres, moins pauvre que le gouvernement national, était animé de la meilleure volonté envers cette expédition, dont tous les bénéfices, du reste, devaient lui revenir. C'était pour lui que l'on travaillait en définitive : ces terres qu'on allait conquérir, il en prendrait possession et y exercerait ses droits de souveraineté le lendemain même de la conquête. Il mit à la disposition du docteur Alsina 500,000 francs. Cela représentait, au bas mot, 4,000 bons chevaux. Pendant qu'on les réunissait, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche sur Guamini. On supposait que les Indiens, fraîchement étrillés, ne nous tiendraient pas tête. S'ils s'en avisaient, eh bien! nous tâcherions de les étriller à notre tour. Au fond, nous ne les étrillâmes guère; mais nous ne sommes pas encore arrivés.

Quelle charmante chose qu'une entrée en campagne! Il n'y a peut-être qu'un moment plus délicieux, c'est celui du retour. Le soleil brillait, un soleil d'automne dans un pays sans brumes, — clair et doux. Nous marchions vers l'inconnu comme des conqué-

rans des vieux âges. Tout le monde était épanoui. Ma bonne fortune m'avait ménagé le plus inappréciable des biens dans une marche militaire, un bon compagnon de route. C'était le commandant don Eliseo Acevedo, qui était alors à la tête du 7e bataillon de chasseurs. Jamais *Porteño* ne fut plus Français, et les *Porteños* distingués se piquent avant tout de l'être. Il avait respiré la séve de l'esprit français dans l'enseignement d'un homme excellent et d'un éminent esprit, le philosophe Amédée Jacques.

Le nom de Jacques est encore prononcé avec respect sur les bords de la Plata, bien qu'il y soit mort découragé et pauvre il y a une dizaine d'années. C'est, de tous nos compatriotes, celui qui, dans l'Amérique du Sud, a fait le plus d'honneur à la France par l'élévation de son talent et le désintéressement de sa vie. C'est aussi l'étranger qui a rendu à sa patrie d'adoption le plus grand service; il l'a dotée d'un programme d'enseignement secondaire remarquable, où les illustres directeurs de notre éducation universitaire, anciens camarades de Jacques, trouveraient eux-mêmes matière à réflexion. On retrouve encore, solidement empreint sur deux ou trois générations d'étudians, — ceux qui ont aujourd'hui trente ans et commandent leur premier bataillon ou font leur premier discours aux chambres, — le sceau que leur avait imprimé cette libre et robuste intelligence.

Nous parlâmes donc d'abord de Jacques, puis de Paris, et vraiment c'était une chose piquante que ces perpétuelles évocations de Paris au fond du désert inexploré, dans ces vertes solitudes, où notre colonne, comme un navire en mer, devait chaque jour observer le soleil et consulter les étoiles afin de ne pas s'égarer. Nous étions amis à la première halte, inséparables à la première étape. Ma tente fut la sienne; ses chevaux furent les miens. On ne me vit plus que sur le front du 7e, et quand, par une nuit noire, perdu au beau milieu du camp comme un conscrit, j'allais m'égarer dans la garde nationale ou la cavalerie : — Vous cherchez *votre* bataillon? Il est par là, me disait le premier soldat venu.

Notre voyage se fit sans encombre. Nous n'eûmes à supporter aucune des épreuves dont les imaginations frappées par la majesté du désert et les mirages de l'inconnu nous avaient menacés au départ. Les Indiens n'inquiétèrent pas notre marche. L'herbe et la viande ne manquèrent point. Quant à l'eau, nous disposions d'assez de bras et nous étions munis de pompes assez puissantes pour la faire jaillir du sol quand elle ne se montrait pas à la surface. Pourtant, dans cette disette d'émotions guerrières, que de détails pleins de saveur pour les yeux d'un Européen! Il était impossible d'éprouver un moment d'ennui.

Le pays que nous traversions était fertile et plat, à peine coupé çà et là par des collines de sable couvertes de végétation, mais réjoui vers le sud par les cimes bleuâtres d'une petite chaîne granitique, la sierra de Curumalan. Nous y trouvions à chaque pas les traces des innombrables séjours des Indiens, les vestiges de leurs foyers, les ossemens des chevaux et des bœufs qu'ils avaient dévorés à moitié crus. Leurs haltes favorites au retour d'une expédition, les emplacemens où ils s'arrêtaient quelques jours pour reposer leurs bêtes, partager le butin, et se livrer, après un coup de main heureux, à la joie du succès et aux délices de l'ivrognerie, étaient d'ailleurs reconnaissables de loin par l'aspect des plantes qui y poussaient. C'étaient les riches graminées de l'intérieur, dont les semences, apportées dans l'estomac même des bœufs, s'étaient développées à souhait sur ce sol bas et humide, fumé par les troupeaux volés. Les pâturages de la *pampa* vierge sont en général durs et amers. Il faut du temps à l'animal pour s'y faire; ils ne l'engraissent point, bien qu'ils lui donnent beaucoup de vigueur une fois que la période d'acclimatation est franchie. Si ces campagnes ne deviennent qu'au bout de deux ou trois ans précieuses pour l'éleveur, la grâce et le charme de la flore qui les peuple n'y perdent rien aux yeux du simple voyageur, plus riche d'imagination que de bêtes à cornes. L'héliotrope sauvage les embaume, et les verveines à fleurs rouges recouvrent des lieues entières d'un délicat tapis écarlate. Dans les bas-fonds, les géraniums entrelacent et recourbent leurs longues feuilles filiformes, surmontées d'un panache soyeux et armées sur les bords d'une petite scie très aiguisée qui leur a valu le nom de coupantes (*cortaderas*). Que de fois leurs touffes épaisses m'ont servi de couche, et combien d'autres services ne m'ont-ils pas rendus! Ils indiquent au voyageur altéré que l'eau souterraine est à une faible profondeur. Sur les dunes abondent diverses variétés de cactus nains dont les pousses ligneuses, annuelles, émergeant d'une collerette verte, sont, avec les tiges sèches du fenouil et de la carotte sauvage, le plus précieux combustible du désert. Le *gaucho*, frappé de leur élégance et de leurs épines, les appelle des « femelles de chardons. » Enfin les pois de senteur, avides de grimper et ne pouvant s'accrocher à rien, rampent dans les hautes herbes, les escaladent de leur mieux, et les font ployer sous le poids de leurs fleurs. Je ne suis jamais revenu de mes expéditions sans rapporter des pieds de toutes ces jolies plantes rustiques pour les mettre dans mon jardin. Elles s'y sont civilisées et gâtées, y ont pris un air maniéré. C'est pourtant le seul herbier que je comprenne.

La faune ne le cède point à la flore en abondance et en variété.

C'est d'abord le lion de l'Amérique du Sud, le *puma*, un lion sans crinière, assez timide, parent éloigné du lion de l'Atlas. La chasse en est peu dangereuse. Il n'y a pas d'exemple qu'un *puma* ait tenu tête au chasseur. Blessé, il fuit, et on l'achève par derrière à bout portant. Le commandant Acevedo, dont le cheval s'abattit dans une chasse au moment même où il abordait le lion, et qui laissa échapper sa carabine dans la chute, put attendre, debout et désarmé, que son ordonnance lui apportât au galop un revolver, avec lequel il dépêcha la bête, dont il m'a offert la peau. Peut-être les choses se seraient-elles moins bien passées, s'il s'était baissé pour ramasser son arme ou s'il eût reculé. En tout cas, pour un fauve, c'était y mettre de la complaisance. Il est probable qu'il faut chercher dans un vice de conformation l'explication de ce manque de férocité, et ce vice pourrait bien être une certaine faiblesse de l'épine dorsale. J'ai remarqué que les lionceaux sont très difficiles à élever, parce que, dans leurs jeux avec de jeunes chiens, plus turbulens qu'eux, ils finissent régulièrement par se faire casser les reins. Rien n'égale du reste leur gentillesse et leur bon caractère. Ils portent sur leur pelage fauve jusqu'à un certain âge des taches transversales plus sombres, livrée caractéristique de l'espèce féline, qu'ils perdent en grandissant. Vient ensuite un jaguar de grande taille qu'on décore dans la *pampa* du nom de tigre. C'est un adversaire plus acariâtre et plus redoutable que le lion. Les Indiens et les *gauchos* l'attaquent néanmoins et généralement le tuent, mais non sans peine, à la lance et au couteau. C'est là une prouesse dont les Européens de passage feront sagement de leur laisser le monopole.

Le gros gibier de poil et de plume n'est point rare. C'est le chevreuil, c'est une variété peu précieuse d'autruche, le *ñandu*, c'est un lama fauve, le *guanaco*. Les chasses que leur font les Indiens sont fort belles. Des centaines de cavaliers, formant un cercle de plusieurs lieues, sont chargés de rabattre sur un point central les hôtes effarés de la *pampa*. On voit ceux-ci accourir en bandes de tous les points de l'horizon, suivis des chasseurs, qui poussent de grands cris et dont les rangs se resserrent de manière à former un *corral* vivant. Les boules et le couteau font alors leur office. C'est une scène de confusion et de tuerie saisissante. Les boules ne quittent jamais la ceinture de l'Indien; elles sont son arme de chasse préférée; elles deviennent au besoin une arme de guerre dangereuse. Qu'on imagine trois petites sphères de densité différente, deux en plomb ou en pierre, une en bois, fixées aux bout de lanières qui sont réunies entre elles par l'autre bout. L'Indien, tenant à la main la boule de bois, fait tournoyer les deux autres autour de sa tête comme une fronde et lance le tout aux pattes de derrière de

l'animal qu'il veut atteindre. La légèreté de l'une des boules imprime un mouvement de giration à ce projectile à trois branches et les courroies s'ouvrent en forme d'étoile. Si l'une d'elles rencontre un obstacle, elles s'enroulent autour de lui si vite et si serrées qu'un cheval courant à toute vitesse doit s'arrêter net quand il est de la sorte saisi aux jambes. Ses efforts pour se dépétrer ne font que resserrer ses liens. De près, et dans un combat à l'arme blanche, les boules protégent leur propriétaire par un moulinet fort efficace. De loin, et comme arme de jet, elles ont l'avantage de pouvoir être maniées à cheval et au grand galop. La rapidité de l'allure aide au contraire à la force et à la sûreté du coup. Tout Indien lance les boules avec une précision infaillible à 100 ou 120 mètres. Sans elles, on n'attraperait jamais un cheval sauvage, car le vrai cheval sauvage, qui du reste est rare, ne se laisse pas aborder à longueur de *lazo*. La plupart des chevaux libres du désert sont d'anciens chevaux domestiques émancipés, des animaux d'*estancia* qui connaissent l'homme et même la bride. Le *bagual*, fils et petit-fils d'aïeux indomptés, est peu fréquent et généralement plus médiocre que les autres. Il est toujours ombrageux et presque toujours mou.

Toutes les espèces d'oiseaux aquatiques sont représentées à profusion. Les cygnes blancs à col noir, les oies sauvages, vingt variétés de canards peuplent les lacs, dont l'eau disparaît quelquefois sous des volées de flamans roses. Les oiseaux de terre sont plus clair-semés : des faucons, des éperviers, des chouettes, — qui sont devenues diurnes et se terrent, n'ayant ni murailles ni arbres où nicher, — une grosse perdrix très savoureuse, qui vit par couples et qu'on nomme *martineta*, un autre oiseau insipide qu'on appelle aussi perdrix en raison de quelque ressemblance de plumage et qui paraît mise au monde tout exprès pour défrayer les festins des renards argentés, des chats sauvages et des fouines, qui pullulent, c'est là tout ou à peu près. Les petits oiseaux, les mignons chanteurs, sont très rares. Il n'y a pas assez de graines pour eux, et il leur faut des rochers ou des arbres. Ils ne sont pas comme le *gaucho*, ils n'aiment pas coucher en plein vent. Ce n'est qu'en se rapprochant de la sierra Curumalan qu'on les retrouve, mêlés à des cohortes de perruches criardes. Au bord des lacs joue un petit quadrupède que les *gauchos* du sud appellent lièvre, ceux du nord lapin, les savans *dolichotis*, et dont aucune collection sans doute ne possède un exemplaire vivant, car il a été longtemps regardé comme impossible de l'élever en captivité. Les soldats ont résolu le problème par un procédé qui donnera une idée de leur ingénieuse patience. Ils prennent une femelle près de mettre bas et, avec une

habileté de chirurgien, retirent les petits de ses entrailles, comme cet empereur de la légende,

> . . . . . Othon, dit le Non-Né,
> Parce qu'on l'arracha vers l'an douze cent trente
> Du ventre de sa mère Honorate, expirante.

Les jeunes sont ensuite nourris au biberon. Ils deviennent alors familiers comme des chiens. J'ai vu à Trenque-Lauquen, dans la frontière nord, deux de ces lièvres de Patagonie qui, toute la matinée jusqu'à l'heure de la distribution de lait, sautillaient sur les talons du soldat chargé de les soigner. Le mâle savait déjà prendre son lait tout seul; la femelle avait encore besoin du biberon, et il fallait voir ses colères contre son gardien, contre le mâle et contre tout le monde, lorsqu'on le lui faisait attendre pendant que son compagnon buvait déjà. Les animaux les plus curieux de ces plaines sont trois ou quatre variétés de tatous, la *mulita*, le *mataco*, le *peludo*. Représentans dégénérés des antiques glyptodons, dont quelques-uns mesuraient trois mètres de longueur, ils en ont, dans leur petite taille, gardé la forme et l'allure, qui ne ressemblent à la forme et à l'allure d'aucun autre animal de nos jours; ils tiennent du hérisson, du porc, du rat et de la tortue. C'est une bête de l'âge tertiaire trottant menu devant vous. Il faut s'empresser de les étudier; ils vont bientôt disparaître. Inoffensifs et succulens, ils sont rudement pourchassés par les soldats, qui en font une consommation effrayante.

Voilà la nature au milieu de laquelle notre colonne, précédée et flanquée de nombreux éclaireurs, avançait lentement sur deux lignes parallèles, le bataillon d'infanterie d'un côté, le régiment de cavalerie de l'autre. Ils représentaient le même effectif, un peu moins de 300 hommes chacun. Tout le monde était à cheval, bien entendu. A la frontière, l'expression : du temps où l'on allait à pied, correspond à notre : quand la reine Berthe filait, et désigne des âges préhistoriques. Derrière nous marchaient les bœufs, les moutons, la *caballada*, les chevaux particuliers des officiers, le tout disposé de manière à être immédiatement enfermé entre deux haies de soldats en cas de surprise. Les étapes étaient longues. On se mettait en selle à l'aube, on marchait jusqu'au soir pour faire une trentaine de kilomètres. C'est qu'il fallait ménager les chevaux, les laisser souvent souffler, leur retirer parfois la bride pour qu'ils pussent paître sans rompre les rangs. La frontière ouest était mal montée. Malgré ces précautions, nous laissâmes beaucoup de chevaux en route, et ceux qui arrivèrent étaient harassés. Nous ne chassions guère. Il se présentait pourtant des occasions bien ten-

tantes. Sans parler des troupes de chevreuils qui nous regardaient passer de loin avec une curiosité insolente, l'avant-garde faisait lever parfois une autruche de si près que notre meute partait comme l'éclair. Les chiens soutenaient un moment la poursuite, puis revenaient, ne se sentant pas encouragés, et sachant d'ailleurs par expérience combien il est facile dans la *pampa* de ne pouvoir retrouver même un petit corps d'armée.

Nous avions en effet une meute, nous en avions même deux, celle du bataillon et celle du régiment; elles n'avaient pas été difficiles à former. Tous les chiens errans aboutissent, conduits par des affinités mystérieuses, aux campemens des soldats. Cette règle générale se confirme dans la prairie, où les chiens errans abondent, de beaux chiens à coupe de lévrier que les Indiens dressent à la chasse à courre. Quand un chien perdu a fait son entrée dans un bivouac, ses nouveaux camarades, après une initiation à coups de dents, l'affilient aux chiens du corps, confrérie compacte et jalouse, qui a sa franc-maçonnerie et des règlemens très hargneux. Il devient dès lors l'ardent adversaire des chiens voisins, de la meute rivale. Les chiens du régiment et ceux du bataillon formaient deux troupes ennemies. Chacune cheminait en tête du corps auquel elle appartenait. Si quelque étourdi se hasardait trop loin sur l'espace neutre qui les séparait, on fondait sur l'intrus en colonne serrée; mais les siens ne l'abandonnaient pas, et couvraient sa retraite par un déploiement menaçant : après quoi, chacun reprenait son poste. La chasse même ne les rapprochait point. Les pièces qui se levaient sur la gauche étaient dédaignées par les chiens du régiment qui marchait à droite, et réciproquement. S'il s'en levait entre les deux, nos meutes se battaient au lieu de les poursuivre. Bien qu'il y ait dans le désert beaucoup de chiens nés en liberté et vivant à l'état sauvage, parfois en bandes, le chien de prairie, tel que l'ont décrit les explorateurs des savanes du nord, n'y existe point. La race n'a pas eu le temps de se former, et ils n'ont pas perdu l'aboiement. Il est digne de remarque pourtant que les chiens indiens aboient peu, et jamais avant de mordre. J'en ai un, pris tout jeune, très caressant et très fidèle, mais à qui l'éducation n'a pu enlever tout à fait cette habitude. Il a deux sortes de cris: l'aboiement des chiens ordinaires et un glapissement semblable à celui du renard. Quant à la direction oblique et farouche de leurs regards, c'est un effet de la défiance. Le mien, dont les prunelles sont de la couleur de son poil fauve, a les yeux les plus francs du monde, et justifie en cela beaucoup mieux que son louche homonyme son nom de *Catriel*, qui signifie œil-de-faucon.

Graves et bien alignés sur leurs haridelles, comme il convient à

des vétérans sous les armes, les soldats ne perdaient pas, malgré leur air distrait, un détail des incidens du voyage, ni une seule des ondulations de la plaine, qu'ils auraient été capables de reconnaître au bout de dix ans. Ils ne perdaient pas non plus, on peut le croire, une occasion de cueillir habilement au passage quelque tige sèche de cactus ou de fenouil et d'en former de gros fagots. Aussi à peine avait-on mis pied à terre que l'eau était chaude et que le *mate* circulait. Ces volumineux tas de combustibles, sous lesquels disparaissaient les chevaux, gâtaient un peu l'effet de notre martiale ordonnance. La tenue militaire en souffrait, mais non pas l'effet pittoresque. Il fallait les voir, ces soldats péniblement juchés sur un amoncellement d'objets hétéroclites, car il n'y avait pas de fourgons pour faire le déménagement définitif de l'ancienne frontière à la nouvelle, et chacun portait ses pénates sur son *recado*. Dans leurs physionomies étonnamment variées, sous une patine de poussière et de hâle qu'adoucissaient les contrastes, on reconnaissait les teintes et les profils de toutes les races du globe, depuis les Irlandais jusqu'aux Cafres, et des Cafres aux Patagons.

L'armée argentine est aussi mal recrutée que possible. Une bonne moitié des soldats qui la composent est formée par des *destinados*, des gens qui ont embrassé le métier des armes à la suite d'une condamnation judiciaire. Quand un *gaucho*, selon l'euphémisme consacré, « n'a pu retenir sa main, » et qu'il « lui est arrivé un malheur, » c'est-à-dire qu'il a tué un homme, la loi lui dit sans colère: Puisque tu as le goût du sang, verse-le du moins pour la gloire de la patrie, et elle l'envoie au régiment au lieu de l'envoyer aux galères. Qu'on ne croie pas pourtant que parmi ces *destinados* il n'y a que des chenapans. Ce serait attribuer aux autorités argentines, surtout aux autorités subalternes, des scrupules de légalité qui commencent à leur venir grâce à la diffusion des lumières, mais qui ont été longtemps leur moindre souci. J'ai eu un ordonnance brave, dévoué, infatigable, un type de bon soldat et d'honnête homme. Il s'appelait Lino Llanès. « Lino, lui dis-je un jour au moment où il venait de me présenter le *mate* et se tenait debout devant moi avec sa bonne laideur cordiale, son œil vairon, sa face d'un jaune terreux trouée comme une écumoire, ses jambes torses dans de grandes bottes décousues et son uniforme en haillons, mais d'une minutieuse propreté, — Lino, à propos de quoi t'es-tu fait soldat? — J'ai été *destinado*, répondit-il sans sourciller,—et comme je lui marquais ma surprise : — Oh! c'est tout simple, ajouta-t-il. J'étais dans mon *rancho*, près de Corrientes, bien tranquille avec ma femme, quand une escouade de police vint me prendre pour m'enrôler. Le gouverneur voulait faire une révolution et levait la

garde nationale. Mon cheval était au piquet, tout sellé, à quatre pas. Je n'eus pas le temps de sauter dessus. Ils me garrottèrent. Ah! si j'avais pu l'enfourcher! c'était un fameux cheval! Deux jours après, nous nous battions contre la ligne. C'était la bataille de Naembé, que nous perdîmes. Je fus fait prisonnier et condamné comme rebelle au service des armes pour quatre ans. »

Ce bon Llanès trouvait cela tout simple. Ce n'est pas encore là la manière la plus extra-légale de recruter les régimens. Après tout, Llanès avait été jugé par un conseil guerre, et c'est le propre des conseils de guerre d'écouter les excellentes raisons par lesquelles des gens pris les armes à la main essaient d'établir la pureté de leurs intentions; on peut invoquer la raison d'état à propos de son affaire, et, bien que ce soit là en général une mauvaise raison, c'en est au moins une. Ce qui était plus révoltant, c'était de voir il y a quelques années les vengeances de proconsuls de village jeter de pauvres diables, les fers aux pieds, dans une caserne. Une fois revêtu de la casaque, il n'y avait plus à y revenir : tout regret trop vivement exprimé devenait de l'insubordination. Ce fut une mesure d'une grande portée, prise par le président Sarmiento, que celle qui défendit aux chefs de corps de recevoir des *destinados* d'autres mains que de l'autorité compétente, c'est-à-dire des juges criminels et après une condamnation en forme; mais cette défense même montre à quel point en étaient venues les choses. Elle a beaucoup fait diminuer le nombre des recrues involontaires qui remontaient l'effectif des bataillons. On a essayé de combattre le déficit au moyen de l'*enganche*, de l'engagement moyennant finances : il a donné lieu à beaucoup d'abus et de filouteries, comme autrefois chez nous la presse. Il a revêtu de l'uniforme un certain nombre d'étrangers, égarés par des racoleurs en un moment de découragement ou d'ivresse, qui entrent dans l'infanterie parce qu'ils ne savent pas monter à cheval, et dont la surprise est grande quand on leur démontre à coups de plat de sabre qu'un fantassin doit être bon cavalier.

Qu'on ne s'étonne pas trop du moyen de persuasion employé envers eux. Pour tenir en bride et réunir en faisceau des élémens aussi hétérogènes, la discipline était autrefois cruelle; elle est encore brutale. Il y a peu d'années encore, les peines corporelles étaient fréquentes et accompagnées de raffinemens odieux. Mille, deux mille coups de baguette, ce n'était rien, quoique le patient en mourût parfois. On avait mieux : on avait conservé des supplices étranges qui rappelaient la roue et le chevalet du moyen âge. Des gens doux, des officiers éclairés, les appliquaient avec sang-froid; en ai trouvé qui en regrettaient la suppression, tant est grande la

force des usages. Quant aux officiers bornés et violens, et il s'en rencontrait plus d'un, ils devenaient de véritables fléaux. On a aujourd'hui supprimé ces horreurs. Il est défendu de torturer le soldat; il a paru prématuré d'interdire de le frapper. L'autorité militaire craint de trop se désarmer en lâchant son bâton. Un officier peut encore battre ses hommes; mais il est puni s'il les bat autrement qu'avec le plat de son sabre. Par une subtilité d'interprétation du code de l'honneur militaire, on admet que rien d'avilissant ne peut venir de l'épée.

Nous sommes dans un pays dont les lois sont égalitaires et le tempérament aristocratique. Les mœurs y jurent avec les institutions, qui sont les plus libérales de la terre; mais cette constitution, vénérée de ceux-là même qui la violent, réagit à son tour sur les mœurs, les transforme et les achemine vers l'application sincère et pratique des principes qu'elle proclame. On est souvent surpris dans la république argentine de trouver tant d'arbitraire servant de correctif à tant de liberté. Quand on réfléchit aux origines de cette société et à son histoire, on ne s'étonne plus. On reconnaît que, si ce peuple naissant a mis son idéal politique au-dessus de ce que son organisation sociale semblait permettre, il tend du moins, d'un effort constant et ferme, à s'en rapprocher sans cesse. En ce qui concerne l'armée, le seul palliatif à un état de choses certainement fâcheux est aujourd'hui la distinction d'esprit d'officiers instruits et libéraux. Ces officiers-là se multiplient tous les jours dans ses rangs. Le remède radical, ce serait un mode de recrutement démocratique, confondant dans les corps de ligne toutes les classes de la société; mais on en est encore loin. Revenons à la *pampa*.

Le coucher du soleil avait dans ces plaines une incomparable majesté. L'immensité de l'horizon, la pureté de l'atmosphère sous ces latitudes, les lents accords de la prière du soir devant le front des troupes rangées en bataille, tout contribuait à donner à ce moment du jour une solennité mélancolique. L'air que l'on jouait était la romance de *la Rose* dans l'opéra de *Martha*. Le choix peut paraître un peu profane, eh bien! il eût été facile d'en faire de plus maladroit. Cette mélodie d'une poétique simplicité résumait bien les impressions qu'éveille dans l'âme l'aspect de ces océans de verdure lentement envahis par la nuit. Nous éprouvâmes un jour, le commandant Acevedo et moi, le désir de féliciter de cette inspiration heureuse le chef de musique du bataillon, un nègre de belle venue. Il savoura nos éloges et parut goûter nos divagations sur le charme pénétrant du crépuscule au désert. Il nous promit même de tâcher de les exprimer dans une composition musicale qu'il allait se mettre à écrire en souvenir de cette soirée. Il l'a écrite en effet,

je crois même qu'il nous l'a quelque peu dédiée. C'était une polka.

Une autre heure digne d'intérêt pour divers motifs était celle de la *carneada*, de l'abatage des animaux destinés à notre consommation. C'est une manière de course de taureaux qui se renouvelle sept fois par semaine. Une vingtaine de cavaliers et naturellement tous nos chiens, qui connaissaient cette sonnerie à merveille, y prenaient part. On sait déjà que le soldat argentin, les jours où il n'est pas d'une sobriété surprenante, est gros mangeur. Sa ration réglementaire, quand il est nourri exclusivement à la viande, est de six livres par jour; elle se réduit à trois quand on lui donne du biscuit, du riz et des légumes secs. Comme notre ordinaire ne comportait pas ces alimens encombrans, nous dévorions journellement quinze ou seize animaux. Les séparer du troupeau, lancer autour de leurs cornes le nœud coulant d'un *lazo*, dont l'autre extrémité était fixée à la sangle du *recado*, c'était l'affaire d'un instant, mais d'un instant plein d'animation et de belles attitudes. Il faut un cavalier adroit et un cheval habitué à ce périlleux exercice pour amortir les secousses et empêcher cheval et cavalier d'être renversés. Cette opération est familière à tous les paysans argentins, il n'arrive jamais d'accident. Bientôt le jeune bœuf s'avoue vaincu; il reste immobile, le front baissé et pesant sur son attache. C'est le moment de s'approcher de lui à pied et de lui couper la gorge. Souvent, pour prévenir un retour offensif, on lui tranche d'abord les deux jarrets. Il se traîne alors sur ses moignons, et la douleur lui arrache des cris lamentables. C'est un spectacle cruel; mais cette besogne plaît aux soldats, chez qui elle ne contribue pas peu à développer les goûts sanguinaires qu'ils révèlent trop souvent dans les batailles. Les étrangers eux-mêmes enrôlés dans l'armée, ces mauvais cavaliers dont la manœuvre du *lazo* dépasse, bien entendu, la compétence, vont par goût à la *carneada* et se disputent le plaisir de saigner l'animal. Il n'est pas rare, quand ils s'y prennent maladroitement, que le vieux *gaucho* qui maintient la bête feigne d'être entraîné, et la laisse courir sur eux, ce qui provoque une hilarité bruyante. Quand ses cornes effleurent les basques du plus imprudent, un coup de bride bien donné rend au *lazo* sa tension, fait faire au bœuf une pirouette, et il est déjà abattu que celui qu'il poursuivait court encore. Ce sont là les petits jeux du régiment.

II.

Le 31 mars, après onze jours de marche, nous entamions joyeusement au lever du soleil la dernière étape qui nous séparait de notre but. Guamini était, d'après nos estimations, à six ou sept

lieues. Nous allions donc voir ce lac fameux, tant vanté par les Indiens, et que notre imagination avait paré de si riantes couleurs. Le cœur nous battait un peu de curiosité et d'impatience. L'homme est ainsi fait : l'inconnu l'attire, et il faut qu'il y mêle toujours quelque parcelle de merveilleux. J'étais de plus dominé, en abandonnant ce campement, par un autre sentiment puéril. Nous avions passé la nuit auprès de deux lacs d'eau douce, d'un contour gracieux, et que la proximité de Guamini, qui nous montrait tout en rose, nous avait fait trouver remarquables. Il avait été décidé qu'on leur donnerait mon nom. C'était une aimable gâterie que me valait mon costume civil. Cela m'avait inspiré pour ce coin du désert un intérêt extrême. Il me semblait devenu mien, et je me retournai plusieurs fois au départ pour admirer ce domaine imaginaire. Repassant par là plusieurs mois après, je l'ai orné avec sollicitude. J'ai garni de peupliers les bords d'une petite île qui émerge de l'un de mes lacs. J'ai placé au centre un gros saule, que l'on avait emporté comme bois de chauffage, et qui, ayant bourgeonné en route, reçut immédiatement cette destination dans ma pensée, et fut soigné en conséquence. J'en ai eu depuis des nouvelles : préservé par le lac des incendies de prairie et de la dent des animaux sauvages, il est devenu superbe et a donné au parage une certaine notoriété. Dans ces plaines nues, il sert de point de repère. Cela m'a rendu tout fier. Il est inutile de dire que les deux lacs ont été marqués avec scrupule sur les cartes de la *pampa* auxquelles j'ai eu à mettre la main; je crains même d'avoir cédé parfois à la tentation d'en exagérer l'importance. Nos campemens antérieurs, baptisés par les Indiens, avaient des noms baroques : la Tête de bœuf, le Cheval gris, les Puits de Truful. Quelle joie de partager avec des quadrupèdes morts depuis longtemps et avec un ancien ambassadeur de Calfucurá l'honneur de servir à désigner une flaque d'eau!

A l'heure où l'on déjeune d'ordinaire dans les pays civilisés, nous pouvions contempler du haut d'une dune élevée le lac de Guamini, étendant à perte de vue sa nappe immense. Il a plus de trois lieues de long. Malheureusement ses eaux sont chargées de salpêtre, comme celles de la plupart des lacs du désert, et ne servent qu'à charmer les yeux. Au milieu des flots se dressait une île d'une demi-lieue carrée, et qui nous semblait alors plus grande, couverte de beaux arbres. C'étaient les premiers que nous apercevions depuis notre départ. Aussi ont-ils frappé vivement les anciens voyageurs, qui ont appelé Guamini *la Laguna del monte*, le lac du bois. Ce spectacle nous tint lieu de repas. On avait hâte d'arriver. On prit un peu de *mate* en s'absorbant dans une muette rêverie. Vus à distance et dans la première ferveur de la prise de possession, ce bois touffu,

ce vaste lac ensoleillé, encadré de collines fuyantes, avaient de quoi contenter les plus difficiles. C'était une conquête digne de nous. Nous n'étions pas las d'admirer quand la trompette transmit cette série d'ordres familiers à notre oreille : Serrez la sangle ; — bridez ; — en selle ! — en route !

Les abords du lac, à mesure que nous en approchions, ne répondaient point à sa belle mine de loin. Nous ne tardâmes guère à tomber dans des frondrières inextricables. On y pataugea tout le jour. Les chevaux y entraient jusqu'au ventre, n'avançaient que par bonds et par saccades, s'abattaient souvent, ou, découragés, se couchaient. Les terres basses du désert réservent de ces désagréables surprises. Formées des détritus d'une végétation exubérante, elles n'ont encore subi aucun tassement et sont comme soufflées. Le passage fréquent d'animaux suffit à les comprimer et à les raffermir ; elles ne se gorgent plus d'eau à la moindre pluie. On passait au galop trois mois plus tard sur la route même que nous avions si péniblement tracée ce jour-là. Nous dûmes faire halte de bonne heure sur la rive orientale de Guamini sans avoir parcouru le trajet que nous nous étions fixé. Il nous restait à longer le lac jusqu'à rencontrer un ruisseau d'eau douce qui s'y jette et dont les bords nous avaient été désignés pour y établir le quartier-général de la section ouest de la nouvelle frontière.

Ce fut ce soir-là que nos vedettes signalèrent pour la première fois le voisinage des Indiens. Elles distinguaient des troupeaux dans un bas-fond à environ deux lieues. C'étaient des sujets de Catriel qui avaient établi là leur domicile. Le reste de la tribu s'étendait de Guamini à Carhué. Ces sauvages si méfians nous avaient laissé arriver pour ainsi dire sur eux sans soupçonner notre marche, imminente pourtant depuis quelques jours, ils le savaient. Décidément il n'y a que les armées régulières qui soient vigilantes. L'occasion était belle pour les surprendre. Les chevaux de troupe étaient sur les dents ; mais c'est l'usage en pareil cas de mettre en réquisition les chevaux des officiers. Ceux-ci profitent même de ce prétexte pour s'adjuger en toute occasion le plus de chevaux qu'ils peuvent. Il n'y a guère de chef de corps qui n'en ait une cinquantaine affectés uniquement à son service, et jusqu'au dernier sous-lieutenant tout le monde prend exemple sur le chef de corps. — Je les soigne bien, disent-ils, je les monte peu ; on sera heureux de les retrouver vigoureux et dispos un jour de bataille. — Ce raisonnement n'est pas absolument faux ; mais c'est une singulière manière de faire preuve de prévoyance. En tout cas, on avait de la sorte en ce moment assez de bons chevaux, et il restait assez de jour pour qu'on pût lancer une solide colonne d'attaque. On ne

profita point de l'aubaine. Le chef de l'expédition, que des démissions imprévues avaient placé prématurément à la tête d'une frontière, et qui semblait surpris lui-même de s'y voir, était loin d'être un mauvais officier. Il avait la plupart des qualités qui conviennent au second rang : il était exact, travailleur, minutieux ; mais il manquait encore de la plupart de celles qui conviennent au premier, la sûreté de coup d'œil, la décision, les heureuses hardiesses. Il passa la nuit à se bien garder, au lieu de profiter de ce que l'ennemi se gardait mal. Le lendemain, nouvelles hésitations, nouvelles pertes de temps. Les troupeaux se voyaient encore à notre grande surprise. Même les soldats affirmaient qu'ils paissaient paisiblement, que l'alarme n'était pas encore donnée. Ils devaient le voir comme ils le disaient. Pour nous, nous distinguions à peine à la lunette quelques taches confuses. On juge si le régiment de cavalerie, qui avait une réserve de chevaux passables, dévorait des yeux ces troupeaux lointains. Il reçut enfin l'ordre d'aller les reconnaître. Le commandant Godoy ne se le fit pas dire deux fois. Il avait son idée, et entendait en cette circonstance le mot « reconnaître » à sa façon. Il prit le galop en nous quittant, et soutint cette allure jusqu'à venir tomber au beau milieu des *toldos*. Les Indiens, qui nous avaient enfin aperçus un peu avant qu'il ne se mît en route, les abandonnaient précipitamment, poussant leur bétail devant eux. Le régiment arriva juste à temps pour en capturer une demi-douzaine, faire captives deux Indiennes et prendre trois enfans qui furent élevés incontinent à la dignité de trompettes de cavalerie. Ils ont fait de rapides progrès ; l'Indien est naturellement musicien ; l'un d'eux est trombone à l'heure qu'il est. Les deux femmes, — une jeune et une vieille, la jeune aussi jolie et la vieille aussi laide que des Indiennes puissent l'être, — furent réclamées, en qualité de proches parentes, par le *capitanejo* qui commandait notre peloton d'éclaireurs irréguliers. Il s'installa le soir même avec ses prétendues parentes sous une tente de peaux de bœufs si petite qu'on ne comprenait pas comment tous trois y pouvaient contenir. La plus jeune, étant devenue enceinte, fut faite peu après épouse en titre. Ce qui était plus intéressant, on s'empara de 1,200 bêtes à cornes et de 300 chevaux. Les Indiens nous avaient volé, c'est le mot dont nous nous servions, trois ou quatre fois autant d'animaux, qu'ils avaient mis hors d'atteinte. Nous ne nous plaignîmes pourtant pas trop, nous avions de la viande sur la planche. De pain, il n'en était pas question depuis longtemps. Dût notre isolement à l'avant-garde se prolonger, dussions-nous être cernés par l'ennemi au sein de notre nouvelle conquête, nous étions sûrs au moins que la faim ne nous forcerait point à déguerpir. Le joli ruisseau qui coulait à nos pieds

nous mettait à l'abri de la soif. Il ne s'agissait plus que de s'installer. On s'en occupa dès le lendemain à la diane. Les instructions à cet égard étaient formelles.

On établit un camp retranché, couvert par un bon fossé et garni aux quatre angles de tourelles de gazon. Ce fut l'affaire de trois jours. Il est vrai que ce camp n'était pas très vaste; c'était un carré de 120 mètres de côté. Cela suffisait pour les hommes sans les animaux, ou pour les animaux sans les hommes. Or les uns étaient aussi précieux à garder que les autres; on entreprit donc sans désemparer des travaux plus considérables. On traça et on commença à retrancher de même les futurs logemens des deux corps et ceux de leurs chevaux. On réserva entre eux une place carrée destinée à devenir le centre d'une ville, dont l'ordonnance régulière et les rues à angle droit avaient été soigneusement respectées dans ces premières dispositions d'établissement. C'était la seconde ville dont j'avais eu à poser les jalons. Ce n'était pas la dernière; mais, plus heureux désormais que dans mon coup d'essai, je devais voir éclore en peu de mois mes villes embryonnaires et quelques timides maisons en marquer le dessin sur le sol. Je me souviens en admirant leurs progrès de l'état où je les ai prises, et je fais toute sorte de rêves sur leur avenir.

Les Indiens ne nous laissèrent pas compléter nos préparatifs de défense. Ils nous avaient accordé quelque répit pour mettre en sûreté leurs familles et leur bétail à une trentaine de lieues de nous. Il fallut encore le temps nécessaire pour que la grande nouvelle circulât de tribu en tribu et que la *indiada* se mît en branle. Tout cela ne leur prit pas plus d'une semaine. Il s'agissait pourtant de mobiliser 3,000 hommes disséminés sur 1,000 lieues carrées. Nous ne fûmes pas surpris de leur diligence : nous nous attendions à les voir arriver plus tôt; ils s'étaient attardés sans doute en conférences et en discussions sur ces graves événemens. Du reste, ils n'avaient pas un instant cessé de nous surveiller. On distinguait parfois sur le sommet de quelque dune éloignée un oiseau étrange qui battait des ailes en se posant sans qu'on l'eût vu planer dans le ciel. C'était un Indien qui, parvenu en rampant sur la crête du monticule au pied duquel il avait laissé son cheval, remuait les bras pour imiter un vautour qui s'abat, et demeurait ensuite accroupi et immobile à nous observer. D'autres fois un buisson isolé, que les soldats, observateurs aussi sagaces que les Indiens, avaient remarqué dès le premier jour, ne se retrouvait pas le matin à la place exacte qu'il occupait la veille. On surveillait le buisson; au bout de deux jours on avait la certitude que c'était un buisson marchant, immobile seulement du lever au coucher du soleil. Il était

beaucoup trop loin pour lui envoyer une balle. Un beau matin, il avait disparu.

J'étais ce matin-là dans la nouvelle ville, fort attentif à mes travaux de tranchée, quand pétilla de tous côtés la fusillade. Les Indiens étaient sur nous. C'était à croire à de la magie. Personne ne les avait vus venir. Ils ont l'art de se dissimuler dans les plis du terrain jusqu'au moment de fondre sur l'ennemi. La vitesse de leurs montures fait le reste. Ils sortent littéralement de dessous terre. Le but de cette charge soudaine était d'enlever nos chevaux. Ils manquèrent leur coup; les chevaux étaient bien gardés. Ils disparurent comme ils étaient venus, subitement. On se compta, il manquait deux hommes, un garde national et un Indien soumis, qui parvint à s'évader au bout de peu de jours, et nous revint. Sa fuite fut la condamnation à mort de son compagnon de captivité, dont nous avons retrouvé plus tard le cadavre.

Alors commença une période bien propre à mettre à une rude épreuve les nerfs des gens bouillans qui ne rêvaient que batailles, et l'estomac de nos pauvres chevaux, déjà exténués, et que la tactique de nos adversaires était de réduire à une complète famine. On avait entassé tous les troupeaux dans une vallée facile à défendre, mais parfaitement aride, entre le campement et le lac. Ils y dépérissaient à vue d'œil. Comme malgré cela nous nous tenions strictement sur la défensive, notre inaction rendit les Indiens insolens. Ils venaient à deux ou trois, sur leurs plus brillans chevaux de guerre, se pavaner à un kilomètre de nous de l'autre côté du ruisseau. Il eût peut-être été bon ou de dédaigner tout à fait ces bravades, ou de les châtier efficacement. Le chef de l'expédition ne faisait ni l'un ni l'autre. Il leur dépêchait quelques Indiens soumis qui se contentaient d'échanger de loin, avec leurs compatriotes, des provocations bruyantes et des gestes menaçans. D'autres fois deux ou trois soldats, auxquels on recommandait bien de ne point passer le ruisseau, leur envoyaient, sans mettre pied à terre, quelques balles sacrifiées d'avance. C'eût été un miracle si une seule eût porté. Les mouvemens du cheval, déviant sans cesse le long fusil de munition, empêchaient le tireur de viser, et l'Indien qui servait de point de mire, caracolant d'un air détaché, se donnait de garde de rester deux secondes en place. Aussi pas une ne porta. Ce n'était pas le moyen d'inspirer aux sauvages le respect de nos armes. Ceux-ci nous écrivirent aussi des lettres, qu'on trouvait le matin à deux cents pas des avant-postes, fichées en terre au bout d'un bâton. Elles étaient rédigées en assez bon espagnol, par un parent du cacique Namuncurá, élevé en d'autres temps à Buenos-Ayres aux frais du gouvernement argentin. C'étaient de curieux

documens de diplomatie indienne. Ils s'y livraient à des considérations de politique extérieure et intérieure, nous menaçant du Chili, du Brésil, des généraux Mitre et Rivas, et nous représentant combien le moment était mal choisi pour se brouiller avec les caciques. Ils nous engageaient à nous en aller, s'obligeant par les sermens les plus sacrés à ne pas inquiéter notre retraite. Cela était entremêlé de théories sur le droit des gens, sur l'iniquité de nos prétentions, et de mensonges effroyables sur l'état des autres frontières, qu'ils connaissaient, prétendaient-ils, par des courriers récemment interceptés. Il y avait aussi d'éloquens défis : « Sortez demain de vos retranchemens, et vous verrez si nous sommes des hommes. C'est à midi que nous vous attendrons. » Nous en sortîmes dès six heures du matin. Ce n'était pas dans l'intention de répondre à une fanfaronnade par une autre; mais il devenait urgent de donner à nos chevaux quelque chose à mettre sous la dent, et on n'avait imaginé rien de mieux, pour protéger leur repas, que de faire prendre les armes à toute la division : c'était, pour des Indiens, beaucoup d'honneur, et ils nous rendirent la politesse. Ils se déployèrent en face de nous, mais hors de portée de fusil. Quand nous avancions d'un pas, ils reculaient de deux. Cela avait tout à fait l'air d'une bataille de théâtre, où les figurans ont grand soin de ne pas se faire de mal. Il faut convenir pourtant que la mise en scène était belle.

Leur ligne irrégulière de cavaliers occupait un front de près de deux lieues. Ils se tiennent en effet à distance les uns des autres et caracolent sans cesse pour ne pas offrir de prise aux projectiles. Une seule fois nous vîmes se former un groupe de quatre personnes. Ce devaient être les aides-de-camp de quelque chef venant prendre des ordres. On se hâta de leur envoyer un coup de canon; mais ils avaient remarqué des allées et venues autour de la pièce. Quand le coup partit, la place qu'ils occupaient était nette. Les causeurs s'étaient dispersés au galop. Ils hurlaient tous à qui mieux mieux. Ces longues modulations, moitié féroces, moitié plaintives, car il y a même dans le cri de guerre du sauvage quelque chose de plaintif, roulaient de vallée en vallée, puis cessaient subitement. Alors leurs trompettes entonnaient, avec une remarquable pureté, quelque fanfare haut sonnante; un cavalier, comme entraîné par l'enthousiasme, s'élançait vers nous à toute bride, tirait en l'air un coup de feu, et, tournant court son cheval à demi cabré, s'en retournait du même train. Pendant ce temps, nos chevaux se dédommageaient avec précipitation de leurs abstinences antérieures. On avait mis pied à terre, retiré les mors, en faisant de la bride un licol. Les chevaux sellés paissaient en rang, tenus en main par le cavalier;

beaucoup trop loin pour lui envoyer une balle. Un beau matin, il avait disparu.

J'étais ce matin-là dans la nouvelle ville, fort attentif à mes travaux de tranchée, quand pétilla de tous côtés la fusillade. Les Indiens étaient sur nous. C'était à croire à de la magie. Personne ne les avait vus venir. Ils ont l'art de se dissimuler dans les plis du terrain jusqu'au moment de fondre sur l'ennemi. La vitesse de leurs montures fait le reste. Ils sortent littéralement de dessous terre. Le but de cette charge soudaine était d'enlever nos chevaux. Ils manquèrent leur coup; les chevaux étaient bien gardés. Ils disparurent comme ils étaient venus, subitement. On se compta, il manquait deux hommes, un garde national et un Indien soumis, qui parvint à s'évader au bout de peu de jours, et nous revint. Sa fuite fut la condamnation à mort de son compagnon de captivité, dont nous avons retrouvé plus tard le cadavre.

Alors commença une période bien propre à mettre à une rude épreuve les nerfs des gens bouillans qui ne rêvaient que batailles, et l'estomac de nos pauvres chevaux, déjà exténués, et que la tactique de nos adversaires était de réduire à une complète famine. On avait entassé tous les troupeaux dans une vallée facile à défendre, mais parfaitement aride, entre le campement et le lac. Ils y dépérissaient à vue d'œil. Comme malgré cela nous nous tenions strictement sur la défensive, notre inaction rendit les Indiens insolens. Ils venaient à deux ou trois, sur leurs plus brillans chevaux de guerre, se pavaner à un kilomètre de nous de l'autre côté du ruisseau. Il eût peut-être été bon ou de dédaigner tout à fait ces bravades, ou de les châtier efficacement. Le chef de l'expédition ne faisait ni l'un ni l'autre. Il leur dépêchait quelques Indiens soumis qui se contentaient d'échanger de loin, avec leurs compatriotes, des provocations bruyantes et des gestes menaçans. D'autres fois deux ou trois soldats, auxquels on recommandait bien de ne point passer le ruisseau, leur envoyaient, sans mettre pied à terre, quelques balles sacrifiées d'avance. C'eût été un miracle si une seule eût porté. Les mouvemens du cheval, déviant sans cesse le long fusil de munition, empêchaient le tireur de viser, et l'Indien qui servait de point de mire, caracolant d'un air détaché, se donnait de garde de rester deux secondes en place. Aussi pas une ne porta. Ce n'était pas le moyen d'inspirer aux sauvages le respect de nos armes. Ceux-ci nous écrivirent aussi des lettres, qu'on trouvait le matin à deux cents pas des avant-postes, fichées en terre au bout d'un bâton. Elles étaient rédigées en assez bon espagnol, par un parent du cacique Namuncurá, élevé en d'autres temps à Buenos-Ayres aux frais du gouvernement argentin. C'étaient de curieux

documens de diplomatie indienne. Ils s'y livraient à des considérations de politique extérieure et intérieure, nous menaçant du Chili, du Brésil, des généraux Mitre et Rivas, et nous représentant combien le moment était mal choisi pour se brouiller avec les caciques. Ils nous engageaient à nous en aller, s'obligeant par les sermens les plus sacrés à ne pas inquiéter notre retraite. Cela était entremêlé de théories sur le droit des gens, sur l'iniquité de nos prétentions, et de mensonges effroyables sur l'état des autres frontières, qu'ils connaissaient, prétendaient-ils, par des courriers récemment interceptés. Il y avait aussi d'éloquens défis : « Sortez demain de vos retranchemens, et vous verrez si nous sommes des hommes. C'est à midi que nous vous attendrons. » Nous en sortîmes dès six heures du matin. Ce n'était pas dans l'intention de répondre à une fanfaronnade par une autre; mais il devenait urgent de donner à nos chevaux quelque chose à mettre sous la dent, et on n'avait imaginé rien de mieux, pour protéger leur repas, que de faire prendre les armes à toute la division : c'était, pour des Indiens, beaucoup d'honneur, et ils nous rendirent la politesse. Ils se déployèrent en face de nous, mais hors de portée de fusil. Quand nous avancions d'un pas, ils reculaient de deux. Cela avait tout à fait l'air d'une bataille de théâtre, où les figurans ont grand soin de ne pas se faire de mal. Il faut convenir pourtant que la mise en scène était belle.

Leur ligne irrégulière de cavaliers occupait un front de près de deux lieues. Ils se tiennent en effet à distance les uns des autres et caracolent sans cesse pour ne pas offrir de prise aux projectiles. Une seule fois nous vîmes se former un groupe de quatre personnes. Ce devaient être les aides-de-camp de quelque chef venant prendre des ordres. On se hâta de leur envoyer un coup de canon; mais ils avaient remarqué des allées et venues autour de la pièce. Quand le coup partit, la place qu'ils occupaient était nette. Les causeurs s'étaient dispersés au galop. Ils hurlaient tous à qui mieux mieux. Ces longues modulations, moitié féroces, moitié plaintives, car il y a même dans le cri de guerre du sauvage quelque chose de plaintif, roulaient de vallée en vallée, puis cessaient subitement. Alors leurs trompettes entonnaient, avec une remarquable pureté, quelque fanfare haut sonnante; un cavalier, comme entraîné par l'enthousiasme, s'élançait vers nous à toute bride, tirait en l'air un coup de feu, et, tournant court son cheval à demi cabré, s'en retournait du même train. Pendant ce temps, nos chevaux se dédommageaient avec précipitation de leurs abstinences antérieures. On avait mis pied à terre, retiré les mors, en faisant de la bride un licol. Les chevaux sellés paissaient en rang, tenus en main par le cavalier;

les chevaux libres s'étendaient derrière nous. Quand un morceau de prairie avait été bien pelé par nos bêtes, on allait un peu plus loin. Notre colonne, plus trapue que celle des Indiens, plus pesante, n'avait pas si bon air. En dépit ou peut-être à cause du luxe de précautions dont nous étions entourés, les sauvages, impertinens et insaisissables, avaient en vérité le beau rôle dans ce moment-là.

De toutes les impertinences qu'ils nous firent, celle qui nous humilia le plus fut de leur voir un beau jour installer leurs chevaux, cinq ou six mille superbes bêtes, à une petite lieue du campement, dans une presqu'île formée par le confluent de deux ruisseaux, et du reste assez bien défendue contre de la cavalerie par des rives escarpées. Elle était pourtant abordable, nous le savions, et cette riche proie faisait trotter toutes les cervelles. Que de beaux plans de surprises nocturnes! Dût l'infanterie marcher cette fois à pied, et c'est de la sorte d'ailleurs qu'elle est le plus redoutable, un coup de main qui ne présentait aucun côté périlleux pour nous pouvait mettre les Indiens à notre merci. L'idée avait d'abord paru bonne au chef de l'expédition, avec qui nous mettions tous beaucoup d'insistance à la discuter; mais il en différa de jour en jour l'exécution. Elle devait être bonne en effet, car les sauvages, dont il faut reconnaître la compétence en ces sortes d'affaires, l'avaient eue de leur côté à l'égard de nos propres chevaux. C'est dans l'esprit de quelques maraudeurs indiens qu'elle avait germé. N'y voyant qu'un bon coup à faire et quelques bêtes à s'approprier pour leur compte personnel, ils n'en avaient soufflé mot à personne; néanmoins leur tentative, conçue et poursuivie à la diable, avec des élémens insuffisans, faillit réussir.

Par une nuit fort noire, un soldat de garde autour de la *caballada*, près du lac, entendit une voix sortir d'un groupe de chevaux, en apparence sans cavaliers. « Par ici, enfans! » disait-elle en espagnol. Il fit feu. Ce fut le signal d'une belle scène de confusion. Bœufs et chevaux s'affolèrent. Dans cette étroite vallée, quatre ou cinq mille animaux couraient, s'entre-choquaient, beuglaient au milieu d'épaisses ténèbres. Leurs gardiens, courant en cercle à toute bride autour d'eux, eurent une peine infinie à les maintenir. Si dans cette masse effarée, sillonnée par mille courans divers, un courant plus violent, absorbant les remous secondaires, était parvenu à se former, il n'y avait pas de force au monde capable de retenir les troupeaux. Nous nous serions trouvés réduits le lendemain aux chevaux qui passaient la nuit au piquet. Les qualités remarquables du soldat argentin pour gouverner, apaiser, rassurer des animaux demi-sauvages nous préservèrent de ce malheur. On dut néanmoins s'avouer, quand l'alarme fut passée, que cela serait

arrivé infailliblement, si les cavaliers suspects, au lieu de perdre la tête quand ils furent découverts et de s'enfuir par où ils étaient venus, avaient poussé une pointe hardie au milieu de la *caballada* et avaient essayé d'imprimer une direction commune aux élans désordonnés des chevaux. Cette réflexion, les Indiens qui avaient été les héros de l'aventure ne manquèrent pas de la faire quand ils eurent échappé, non sans peine, à la poursuite dont ils furent l'objet. Ils avaient à leurs trousses le régiment tout entier. En une minute, il avait été en ligne, monté à cru sur les chevaux de réserve, dont le galop furieux, mais régulier, sonnant sur le sol, formait comme l'accompagnement soutenu de vacarmes variés qui ébranlaient l'air. Les fuyards durent s'apercevoir en détalant devant lui qu'un peu plus de hardiesse eût assuré le succès de leur entreprise et leur eût fait courir en tout cas moins de dangers. Ils voulurent réparer leur maladresse le lendemain. Il en vint non plus une douzaine, mais cinquante ou soixante, et ils s'étaient munis de casseroles fêlées et de vieilles boîtes de fer-blanc pour les attacher à la queue de leurs chevaux de main au moment de les lâcher au milieu des nôtres. C'était ce qu'il aurait fallu faire la veille, avant que la mine ne fût éventée. Ces ingénieux engins de guerre furent laissés sur le champ de bataille comme pièces de conviction. Pendant la journée, on avait pris des mesures pour enfermer dorénavant, la nuit, tous les animaux dans l'enceinte du camp. On en avait fait déménager les hommes, qui, dormant vêtus et le *rifle* au poing, n'avaient pas besoin de remparts pour repousser une attaque. On avait de plus mis en embuscade sur la route probable des maraudeurs des pelotons d'infanterie cachés dans les herbes. Le premier sur lequel ils vinrent donner sans défiance les fit rétrograder par une décharge à bout portant. Ils essayèrent d'un détour qui les rejeta vers un autre. Comme à l'ordinaire, on ne retrouva pas de cadavre; mais cinq ou six lances tombées prouvèrent que l'action avait été meurtrière. Un Indien qui lâche sa lance est bien malade. Pour qu'il tombe de cheval, il faut qu'il soit tué raide. Un prisonnier qu'on leur fit et qu'on fusilla cette nuit même nous apprit comment avait été organisée cette chasse aux chevaux, qui avait pour lui un dénoûment fatal.

Il fallait pourtant prendre un parti. Chaque jour diminuait nos moyens d'action, et nous allions bientôt nous trouver à pied, c'est-à-dire réduits à une parfaite impuissance. Les chevaux qui se couchaient dans le *corral* n'avaient plus la force de se relever. On en trouvait chaque matin sept ou huit en train d'expirer. On les traînait au dehors, en un point où les exhalaisons de tous ces corps en décomposition fussent moins gênantes. Il en mourut tellement que

leurs ossemens, transformés en combustible, ont suffi plus tard à cuire toutes les briques destinées aux casernes. Nous en étions là, quand les Indiens commencèrent à rassembler et à éloigner les chevaux qu'ils avaient placés dans la presqu'île. Nous devînmes attentifs. Une heure après, tout était parti. On ne voyait plus à l'horizon que les incendies qu'ils allumaient en se retirant. Il était évident que la division sud était en marche. La nuit suivante, nous apercevions ses fusées de signal, et nous y répondions avec une satisfaction bien naturelle. Un détail à relever, c'est que les forces qui nous tenaient bloqués n'avaient eu que par hasard connaissance de ses mouvemens; elles ne se gardaient pas de ce côté : c'était un Indien en quête d'un cheval égaré qui l'avait aperçue. Le docteur Alsina avait poussé fiévreusement les derniers préparatifs afin de ne pas nous laisser dans l'embarras. Ne recevant plus de courriers de nous depuis l'occupation de Guamini, il devinait bien que nous avions sur les bras le ban et l'arrière-ban du désert. La route de Carhué ne passe pas à plus de trois lieues de Guamini. Je ne manquai pas d'aller visiter au passage la division sud, ne fût-ce que pour me dégourdir et pour me réjouir les yeux à la vue de chevaux gras et brillans. Il me semblait qu'il n'en existait plus au monde. Le colonel Levalle était campé au point même où devait s'opérer sa jonction avec la division côte sud, et, comme je mettais pied à terre, une marche militaire, éclatant au loin, annonça que cette dernière arrivait.

La veille, un courrier venu du nord nous avait appris que de ce côté on avait solidement occupé les points stratégiques, et que la construction des fortins était commencée. Le plan si laborieusement poursuivi, et dont le succès avait été un moment remis en question par la brusque agression des Indiens, se développait avec régularité. La fameuse expédition au désert, si longtemps traitée de folie, était réalisée. Aussi tout le monde était-il d'une humeur charmante, depuis le ministre de la guerre, qui voyait s'accomplir un de ses rêves favoris, jusqu'au plus humble de ses collaborateurs. Ces gens triomphans et bien montés s'apitoyaient, non sans une pointe d'ironie, sur nos épreuves. Je profitai de ces dispositions pour me faire donner de droite et de gauche quatre bons chevaux. On en avait, on en faisait largesse. C'est tout le caractère argentin.

La joie éclatait bien mieux encore sur toutes les physionomies à Carhué, où je fus mandé le surlendemain, et qui, sous le rapport des eaux et des pâturages, était à la hauteur de sa réputation. Je retrouvai là une seconde édition de nos enthousiasmes à la prise de possession de Guamini. Je m'étais rendu à Carhué à travers champs sous la conduite d'un Indien, qui m'égara. Nous errâmes longtemps

à travers les *toldos* abandonnés qui couvraient toute cette plaine. Des amas de cuirs, des troupes de chiens farouches qui hurlaient sur les débris du logis de leurs maîtres, enfin une puanteur caractéristique, en signalaient l'emplacement. La nuit nous surprit au milieu de ces tableaux désolés. De lointains incendies nous éclairaient faiblement. Derrière moi, le fidèle Llanès, médiocrement ému de ce spectacle, chantait, la carabine au poing. Ce n'étaient pas ces témoignages irrécusables de notre victoire qui le rendaient si joyeux. Il montait un de mes nouveaux chevaux, en menait deux autres en main, et venait de recevoir son congé définitif au moment même où nous nous mettions en selle. On n'a jamais su ce qui, du bonheur de se sentir libre ou de la satisfaction d'enfourcher une bête vigoureuse, épanouissait le mieux en ce moment le digne et inoffensif rebelle.

Je m'étais promis de ne plus m'égarer au retour. Au lieu de demander un guide, je déterminai avec soin la direction que je devrais prendre pour couper droit vers Guamini. C'est ce qu'à la frontière on appelle *rumbear*. Les *gauchos* et les Indiens, par une faculté spéciale, savent se diriger de la sorte avec une grande sûreté. Pour moi, apprenti, il me fallait le secours d'une boussole. Je n'eus pas à m'en servir cette fois. A l'extrémité de la ligne que je devais suivre, on voyait une épaisse fumée. Cette fumée m'intriguait. J'avais beau galoper, je ne m'en rapprochais point; l'incendie était donc bien loin, par suite bien considérable. Quand, à l'entrée de la nuit, je débouchai sur les collines qui dominent Guamini, je poussai un cri de surprise. C'était notre île qui brûlait. L'imprudence des soldats lui avait été plus funeste que le voisinage des Indiens. Cette pauvre île! elle était si charmante, et je m'y étais tant attaché! Elle avait des retraites si touffues, des lianes si capricieuses, les biches nous y regardaient avec un air si confiant, et les oiseaux y voltigeaient presque sur nos épaules! C'était un coin de terre non foulée à deux pas des *toldos* des sauvages. Elle était en effet presque inabordable. A cheval, la traversée du lac était impossible; les animaux restaient engagés dans le sable vaseux qui en formait le fond. Un de nos bœufs, au moment de la grande disette, tenta l'aventure, alléché par les beaux pâturages qu'il apercevait, il resta à moitié chemin. On le vit pendant deux jours, découragé de se débattre, tâcher seulement de maintenir la tête hors des flots. Elle s'affaissa lentement; son dos, comme un écueil insolite, apparut très longtemps encore. Moins lourds, les piétons passaient, non sans peine, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Cela ne pouvait être du goût des Indiens; le passage dans l'île paraissait avoir été pour eux une prouesse ou un pèlerinage. Nous y trouvâmes un

arbre chargé d'amulettes et d'ex-voto. Toutes les superstitions se ressemblent. Nous y trouvâmes aussi les vestiges d'une maison en briques. Les jésuites avaient passé par là, nous devions-nous y attendre. Il n'y a pas, dans les parties les plus inexplorées du continent sud-américain, un point remarquable, un site gracieux, où ils n'aient laissé des traces. A quoi tant d'activité, d'audace et d'intelligence ont-elles pourtant abouti? Les Missions, leur œuvre de prédilection et où ils avaient fait des prodiges, sont désertes depuis longtemps. Elles retournèrent d'un coup après leur départ à la barbarie primitive. Ici, après deux générations, pas même une tradition vague n'est restée de leurs prédications et de leurs exemples. Au pied de l'arbre où les Indiens venaient faire des évocations au diable, car c'est au génie du mal, au *gualichu*, qu'ils rendent leurs plus fervens hommages, il fallait que quelques briques couvertes de mousse vinssent nous parler de leurs missionnaires, pour que nous soupçonnions que leur parole avait retenti jusque-là.

Le reste de la campagne ne fut marqué que par un retour offensif des Indiens sur Massallé, où se trouvait en ce moment le commandant Maldonado. Ils essayèrent de l'entourer, comme ils avaient fait pour nous; mais le commandant Maldonado avait beaucoup de chevaux et peu de patience. Il leur courut dessus. Quand on arriva pour le dégager, les Indiens étaient déjà loin. Ils prirent alors une autre tactique, car ils entendent parfaitement cette guerre et la font avec beaucoup d'intelligence. Ils comprirent qu'ils devaient se hâter de mettre à profit les momens où la ligne de frontière n'était pas encore assise et où les fortins n'étaient pas construits. Ils pénétrèrent de tous les côtés. Une invasion n'attendait pas l'autre. Cette manœuvre ne nous prenait pas au dépourvu; c'était une épreuve attendue et décisive d'après laquelle on pourrait juger la valeur des dispositions, encore incomplètes, qui avaient été adoptées. L'ancienne frontière, devenue notre arrière-garde, avait été garnie d'un bon cordon de troupes. Ces corps avaient ordre de poursuivre les Indiens à outrance, et de les empêcher de prendre nul repos dans l'espace compris entre les deux lignes. Ce fut fait ponctuellement. Aussi les envahisseurs, quand au retour ils arrivaient à la hauteur de nos positions, ne possédaient-ils plus une seule tête de gros bétail. Tout était resté en chemin. On ne peut pas faire soutenir une pareille allure à des bœufs durant une quarantaine de lieues. Quant aux chevaux, qui supportent mieux une marche rapide, ils arrivaient affamés. C'est alors que les soldats de la ligne avancée entraient en chasse. Les Indiens avaient beau se fractionner en petits groupes, se faufiler de nuit de bas-fonds en bas-fonds, se rendre invisibles, ils laissaient toujours dans la traversée quelques-

uns des leurs et une partie de leurs montures. Je pris souvent part, dans les trois premiers mois de l'installation, à ces chasses à l'homme, du reste assez monotones, et signalées quelquefois par des épisodes repoussans. Un jour un Indien auxiliaire nous rapporta, pendue à l'arçon de la selle, la tête d'un sauvage qui, fait prisonnier, avait essayé de poignarder le soldat qui l'amenait en croupe. « Cela m'a *presque* mis en colère, ajoutait l'Indien, et voilà! » Du plus beau sang-froid du monde, il jetait la tête à nos pieds. L'acte de désespoir de l'Indien pris était bien naturel; il savait qu'en arrivant il serait passé par les armes.

Dans la *pampa*, on ne fait pas de prisonniers. On applique aux Indiens dans toute leur rigueur les vieilles lois militaires des Espagnols sur les bandits et les coupeurs de routes. C'est déjà un trait d'humanité d'en fusiller un au lieu de lui infliger l'affreuse mort à coups de lance. Chaque parti accuse l'autre d'avoir imprimé à la guerre ce caractère impitoyable, et il est pénible d'ajouter que, d'après des témoignages impartiaux, ce seraient les chrétiens qui, au nom des antiques ordonnances de Castille, auraient donné d'abord ces tristes exemples. Sans juger ces exécutions sommaires au point de vue moral, on peut affirmer qu'au point de vue pratique elles sont une maladresse. Les guerres sans quartier, les guerres d'extermination, ne sont pas seulement les plus barbares, elles sont les plus tenaces et les plus dangereuses.

L'hiver me ramena à Buenos-Ayres. J'y suivais avec un intérêt profond, car la conquête du désert passionne, les tentatives désespérées des Indiens contre cette ligne maudite. Pendant six mois, aucun échec ne les rebuta, ou plutôt la famine, qui commençait à se faire sentir chez eux, les poussait en avant quand même. Ils varièrent de mille façons leurs attaques; ils décidèrent à se soulever et à venir grossir leurs rangs toutes les tribus « apprivoisées » installées en dedans de l'ancienne frontière, ils ne purent jamais faire franchir à des troupeaux la double ligne de défense qu'on leur avait opposée. Ce départ des tribus soumises, qui ne laissa pas d'être signalé par des ravages et des excès cruels, fut en définitive un grand débarras.

Lorsqu'il arriva, j'étais de nouveau en route vers le désert, et à quelques lieues des points que leurs bandes parcouraient. Je conduisais un convoi de terrassiers, et j'allais prendre la direction des travaux de défense et d'organisation dont on avait mûri les plans durant cet intervalle. Tout ce qu'on avait fait jusqu'à présent n'était qu'une entrée en matière. On s'était mis dans des conditions un peu meilleures que les devanciers pour tenir en échec les Indiens. On était provisoirement resté fidèle, dans les traits généraux,

au système adopté par eux. Or ce système était défectueux. Pour en finir une bonne fois avec les sauvages, il ne fallait pas se contenter de les surveiller et de les attendre, il fallait aller les chercher. C'était déjà possible. Le colonel Levalle, au mois d'octobre 1876, avait poussé une pointe jusqu'aux premiers *toldos* de Namuncurá. Le commandant Dónovan, au mois d'avril suivant, surprenait chez eux un groupe d'Indiens de Catriel. Néanmoins ces expéditions d'essai n'auraient pas pu devenir, en l'état présent de la frontière, une opération de guerre courante et d'un succès certain. On y perdait beaucoup de chevaux, qu'on était obligé d'abandonner en route, et on laissait, pendant qu'on les exécutait, les campemens mal garnis.

Couvrir la nouvelle ligne d'une fortification assez sérieuse pour qu'un troupeau de bœufs ne pût point la franchir et pour qu'une poignée d'hommes pût la défendre, nourrir les chevaux de frontière au maïs et aux fourrages secs, tels étaient les deux termes principaux du programme à remplir. Il fut résolu que toute la ligne serait garnie d'un fossé, défendu de lieue en lieue par un fortin, et qu'elle serait longée par un fil télégraphique. Le télégraphe relie déjà Buenos-Ayres aux têtes de lignes des divisions. Les Indiens ne se firent pas faute, au début, de renverser les poteaux et de rompre le fil; mais, comme l'interruption même du courant signalait immédiatement à droite et à gauche le point et le moment précis de leur passage, ils ne tardèrent pas à concevoir un grand respect pour cet engin mystérieux, qui était sorcier et allait se plaindre quand on lui faisait du mal. Ils n'y touchèrent plus. Le fossé se creuse, et on est en train d'établir dans chaque campement principal et dans certains forts secondaires de grandes cultures de maïs et de luzerne, en même temps qu'on installe à côté des casernes, désormais bâties en briques, des magasins pour engranger les récoltes. Tout cela représente une véritable révolution dans la guerre de frontière, une révolution opérée au moyen de travaux assez simples, mais que le but à atteindre et le milieu où ils s'exécutent rendent curieux. C'est peu de chose qu'un fossé; mais, quand il a 80 lieues de long, il devient respectable. Il prend presque un intérêt dramatique, si l'on songe qu'il marque la limite visible entre la civilisation et la barbarie. Le parapet de gazon qui le borde est, en petit, une muraille de Chine. C'est la même solution, exhumée et rafraîchie, d'un problème aussi vieux que le monde, — la lutte des sédentaires contre les nomades.

ALFRED ÉBELOT.

LES FINANCES

DE

LA VILLE DE PARIS

A la suite des cruels événemens de 1870 et 1871, M. Léon Say, préfet de la Seine, avait présenté dès le 4 août 1871 un mémoire sur la situation financière de notre capitale, assurément fait, par l'exposé sincère des embarras existans comme par l'importance des charges nouvelles à demander au public, pour inspirer sinon un doute sérieux sur l'avenir, au moins d'amères réflexions sur les crimes et les malheurs d'un passé trop récent. Ce n'était pas seulement aux pertes résultant de la guerre étrangère et de la guerre civile qu'il fallait pourvoir; c'était encore aux dépenses de la réfection de la ville elle-même, arrêtée en plein essor et dont le développement trop hâté, selon quelques-uns, mais splendide et bienfaisant selon la plupart, nécessitait à la veille même de la guerre un emprunt très considérable. Cet emprunt s'était ensuite trouvé absorbé pour d'autres objets que ceux auxquels il avait été destiné et ne suffisait pas même aux besoins du moment et au déficit de l'année. Sur l'emprunt de 301 millions, émis avec un grand succès et au taux de 4,49 pour 100 en mai 1869, destiné à l'amortissement d'avances faites à la ville par le Crédit foncier, une partie seulement (150 millions) avait été réservée à cet emploi; le reste avait dû solder des dépenses ordinaires. Il en était de même des bons que la caisse municipale devait émettre pour liquider la caisse des travaux, et qui avaient eu une toute autre destination : il fallait cependant procéder à cette liquidation et à celle de la caisse de la boulangerie, ainsi qu'au paiement des 200 millions avancés par la

Banque de France pour racheter Paris aux Allemands. Ce n'est pas tout : des réclamations privées s'élevaient contre la ville pour la réparation des pertes occasionnées par les deux siéges; elles méritaient bien d'être prises en considération; enfin et surtout, l'écart entre les recettes et les dépenses ordinaires atteignait d'énormes proportions. Pour l'année 1870, tous les documens ayant été brûlés, on ne pouvait établir le déficit; mais pour 1871 on l'évaluait à 46 millions, les recettes étant estimées à 90 millions et les dépenses à 136; pour 1872 on pressentait un résultat analogue, et encore se livrait-on à des calculs optimistes, puisque les comptes réglés depuis ont porté le déficit de 1871 à 66 millions et celui de l'année suivante à 50.

Le nouveau préfet, chargé d'une tâche qui n'était point au-dessus de son expérience et de sa résolution, proposa : 1° la désaffectation de 100 millions des ressources de l'emprunt de 1869 pour régulariser l'emploi de pareille somme affectée à d'autres objets que l'emploi légal; 2° l'émission d'un emprunt de 350 millions de francs; 3° la création d'une nouvelle dette flottante de 60 millions ajoutée à l'ancienne. C'était plus d'un demi-milliard de dettes contractées à nouveau pour les dépenses d'une seule année, sans avoir encore rien soldé de celles dont l'emprunt de 1869 avait été la conséquence, et le budget de la ville laissait prévoir un déficit de plus de 40 pour 100 dans les recettes ordinaires.

A côté de cette situation financière, qu'il a fallu résumer en quelques chiffres dont l'aridité n'a que trop d'éloquence, rappellerons-nous la situation politique et les appréhensions que pouvait faire naître dans les esprits les moins pessimistes la nomination de ces 80 membres du conseil municipal sortis directement du suffrage universel, sans notoriété pour la plupart, sans expérience des affaires, sans influence personnelle, même locale, chargés d'inaugurer un système entièrement nouveau et de résoudre le problème singulièrement difficile d'imposer de lourds sacrifices à une population malheureuse et irritée?

Entre cette année 1871 et celle où nous sommes, entre le budget de M. Léon Say et celui qu'a fait adopter pour 1877 M. Ferdinand Duval, quelles variations devons-nous signaler? Comment ont été restaurées les finances de la ville de Paris? Quelles sont les recettes et les dépenses? Quelles sont les charges du présent et celles de l'avenir? Il est assurément curieux et instructif de le dire, et ce n'est point seulement une étude financière bonne à suivre en ses détails, un tableau de chiffres à dresser, mais on peut y voir le résumé, ou, pour mieux dire, l'image fidèle de la situation de notre pays tout entier, tant au point de vue de nos ressources ma-

térielles, que de notre état politique et moral, car, effet heureux ou non des temps et des traditions historiques, Paris est toujours et sera plus que jamais la France.

I.

Le budget de la ville de Paris avait été fixé pour 1876 à 204 millions de recettes ordinaires, plus 104 millions de recettes extraordinaires, et à pareille somme à peu près de dépenses des deux natures avec un faible excédant de 300,000 francs de recettes. Entre les propositions du préfet et les décisions du conseil municipal, une modeste différence de 1,500,000 francs mériterait à peine d'être signalée, si, à côté d'une augmentation de 300,000 francs pour les dépenses de l'instruction publique, la majorité du conseil municipal n'avait tenu à affirmer ses sentimens en réduisant de moitié l'allocation aux cultes et concédé 93,000 francs tandis que le préfet en réclamait 184,000.

Pour 1877, le budget présenté par le préfet et approuvé par le conseil s'élève en équilibre à 271 millions, dont plus de 211 millions pour les recettes et les dépenses ordinaires et 59 millions 1/2 pour les recettes et les dépenses extraordinaires. Dans les dépenses du culte, le conseil a encore témoigné son dissentiment, et là où le pouvoir préfectoral prévoyait 178,000 francs de dépenses, il n'en a inscrit que 78,000.

Ce qui frappe à première vue dans le résultat des deux dernières années, c'est la persistance de l'équilibre, qu'on peut considérer comme définitivement acquis à moins d'événemens nouveaux et funestes, et ensuite c'est l'énormité de ces chiffres de dépenses et surtout de recettes supérieures de beaucoup aux recettes des plus prospères années du régime précédent, puisqu'en regard des recettes ordinaires de 204 millions en 1876 et de 214 en 1877 les comptes arrêtés pour 1867, 1868 et 1869 n'ont donné que 170, 162 et 168 millions.

Comment, après cinq années, alors qu'en 1871 la situation était si difficile, l'équilibre a-t-il été rétabli? Assurément par de grands sacrifices, et en première ligne par les émissions d'emprunts nouveaux dont il sera intéressant de donner au moins la nomenclature. Mais ces emprunts, dont le service incombe aux ressources annuelles et permanentes, ont coïncidé encore avec des accroissemens dans la plupart des services municipaux autres que ceux de la dette, et pour les solder tous, la progression constante des revenus ordinaires n'aurait certainement pas suffi, si la ville n'avait singulièrement accru le taux de ses impôts directs et indirects, et si la population

n'avait pas trouvé dans un travail soutenu, dans une consommation sans cesse croissante, les moyens de supporter un tel fardeau.

De l'année 1871 à l'année courante, Paris a eu recours quatre fois à l'emprunt : en 1871, pour 350 millions effectifs qui exigeront un remboursement final de 518 millions; en 1872, pour 19 millions 1/2; en 1875, pour 210 millions qui représentent un capital nominal de 250, et en 1876 pour 120 millions qui en représentent 129. Le service des intérêts et de l'amortissement des nouveaux emprunts ajouté à celui des cinq emprunts antérieurs, dont le plus ancien date de 1855, les annuités de la dette immobilière contractée à divers titres, celles de la dette flottante enfin, se soldent dans le budget de dépenses de 1877 par une allocation de plus de 106 millions dont 94 pour la dette consolidée.

Le capital de cette dette à rembourser au 1er janvier de cette année s'élevait à 1,904 millions en chiffres ronds. La dette du royaume de Prusse, qui compte 24 millions d'habitans, ne monte pas à plus de 1,150 millions de francs, et encore, à côté de l'intérêt de 46 millions, consacre-t-on 20 millions par an à l'amortissement. En 1860, l'intérêt et l'amortissement des dettes consolidée et flottante de la ville de Paris exigeaient une somme annuelle de 15 millions environ, et de moins de 33 en 1869, auxquels il fallait ajouter, il est vrai, plus de 21 millions pour la dette nouvellement contractée envers le Crédit foncier; nous avons, comme on le voit, bien dépassé ces chiffres. S'il est nécessaire de récapituler les sommes empruntées, il est instructif de connaître les conditions du prêt : l'emprunt de 1869, avant la guerre, ressortait à 4,49 pour 100; celui de 1871 en a coûté 5,26; en 1872 un prêt temporaire de 19 millions qui va prendre fin a été contracté au taux de 6 pour 100, mais dès 1875 on retombe à 5,06 pour 100, et l'intérêt de l'emprunt de 1876 ne dépasse pas 4,78 pour 100. C'est, on en conviendra, une grande amélioration dans le crédit de la ville.

En même temps que le budget faisait face à cet accroissement des charges de la dette et soldait les dépenses de la guerre, il augmentait aussi les allocations de divers services; enfin il reprenait les grands travaux d'amélioration dont la population parisienne a toujours eu le goût, on pourrait dire même la passion. Prenons pour exemple dans les dépenses d'un caractère spécial celles qui se rapportent aux établissemens de bienfaisance, aux besoins de la sécurité, de la salubrité et de l'instruction publique. En 1869, les allocations pour la garde municipale et les sapeurs-pompiers s'élevaient à 3,800,000 francs, pour l'instruction primaire à 6 millions 1/2, pour les établissemens de bienfaisance à 12 millions 1/2. La préfecture de police réclamait pour la part de la ville près de 16 mil-

lions. Dans les budgets de 1876 et de 1877, la contribution pour la garde républicaine et les dépenses des sapeurs-pompiers sont inscrites pour le même chiffre qu'en 1869; mais celles de la garde nationale, qui figuraient avec elles dans le budget de 1869, ont été supprimées; les dépenses de l'instruction primaire s'élèvent à plus de 10 millions, auxquels il faut ajouter encore 800,000 francs pour des institutions spéciales.

Depuis 1871, la ville a donné 26 millions et en ajoutera encore 5 pour les dépenses matérielles de l'instruction primaire. Elle a achevé les écoles Turgot et Colbert, créé l'école Lavoisier et l'école Jean-Baptiste Say, elle va en ouvrir deux autres au quartier du Trône et au quartier Monceau; elle a acheté l'école des apprentis de La Villette. Elle a déjà, avec les sommes dépensées, augmenté de 56,000 le nombre des places des enfans dans les écoles. Il faudrait rapprocher de ces sacrifices ceux que la charité religieuse ou laïque multiplie pour l'ouverture d'internats et d'externats où sont appliquées les méthodes les plus ingénieuses d'enseignement, pour se faire une idée sommaire de tous les progrès réalisés à Paris en vue de l'instruction publique. Un sujet aussi important mériterait une étude spéciale et approfondie et ferait bien ressortir l'injustice des récriminations de nos radicaux contre ce qu'ils appellent les menées cléricales. Le conseil municipal, qui n'a pas craint d'afficher des opinions détestables en retranchant une grande part du chapitre relatif aux cultes, en supprimant quelques allocations à des œuvres de bienfaisance religieuse, n'en arrêtera point le développement et n'a fait tort qu'à lui-même. Dans le budget de 1877, les établissemens de bienfaisance réclament encore près de 13 millions. La préfecture de police en absorbe 20 : partout il y a progression. Cependant, quand on revoit les comptes réglés pour les exercices antérieurs à 1870, on serait tenté de croire que les dépenses actuelles sont dans leur ensemble en décroissance, le service de la dette excepté; mais il ne faut pas oublier que dans les dépenses ordinaires on a toujours fait figurer, de 1860 à 1869, les grands travaux, dont le coût moyen a varié de 56 à 136 millions, et qui en nécessitaient encore plus de 99 la dernière année, tandis que les travaux d'entretien sont seuls inscrits dans le budget ordinaire actuel. Le total de 204 et de 214 millions en 1876 et 1877, mis en regard des 212 et 241 millions de 1868 et de 1869, présente donc une réelle augmentation. Grâce à cette absorption des grands travaux, dans l'ensemble des dépenses ordinaires, tandis qu'il aurait fallu comme on le fait aujourd'hui, en composer un budget extraordinaire, tout le service d'entretien et d'amélioration de ce qu'on pourrait appeler l'existence physique et matérielle de Paris,

c'est-à-dire les édifices communaux, la voie publique, les eaux, les promenades, ne donnait lieu en 1869 qu'à des allocations trop modiques; la plus forte dépense était portée au compte des travaux neufs : au contraire, dans les budgets actuels, ceux-ci font l'objet de comptes tout à fait spéciaux dont on a soin d'éliminer ce qui n'est pas entreprise nouvelle. Aussi voit-on en 1869 les dépenses de ces travaux d'entretien annuels et permanens s'élever à moins de 27 millions 1/2, tandis qu'en 1877 ils atteignent 38 millions (1). La différence à coup sûr mérite d'être signalée.

Mais c'est surtout par l'importance des entreprises nouvelles recommencées à si peu de distance des graves événemens qui les avaient arrêtées qu'on peut mesurer la prospérité croissante de la ville. Le déficit du budget ordinaire depuis 1871 avait successivement baissé de 66 à 50, 23 et 19 millions, lorsque le dernier compte arrêté, celui de 1875, montra au contraire un excédant de recettes ordinaires sur les dépenses, 215 millions contre 196. Le budget arrêté de 1876, celui de 1877, prévoient également un équilibre que les comptes modifieront sans doute en excédant de recettes; dès lors se justifient les entreprises par lesquelles dans ces deux dernières années s'est signalée l'administration de la ville de Paris.

Si l'on compare la période actuelle de 1870 à 1877 avec celle de 1860 à 1869, on remarque que dans celle-ci, soit pour couvrir des déficits, soit pour exécuter de grands travaux, la ville avait eu à sa disposition, en dehors des ressources budgétaires, une somme d'environ 1,170 millions (émission d'emprunts, vente d'immeubles), c'est-à-dire 115 à 120 millions par an; plus de la moitié, il est vrai, dut couvrir des déficits annuels ainsi que l'établissent les comptes arrêtés chaque année; mais en dehors des sommes restant disponibles, les avances assez peu régulièrement faites par le Crédit

(1)

1869.

Entretien des édifices communaux	1,966,367 fr.
Direction de la voirie	732,621
Voie publique, eaux et égouts, promenades et plantations	24,708,482
Total	27,407,470 fr.

1877.

Travaux de Paris, direction	576,840 fr.
Architecture et beaux-arts	4,214,850
Voirie de Paris	4,239,700
Voie publique	14,486,020
Promenades et plantations	7,541,365
Eaux et égouts	6,844,622
Total	37,803,397 fr.

foncier sous forme de bons de délégation, dont le règlement en capital s'éleva à 465 millions et dont le service annuel grèvera de 19 millions le budget de la ville jusqu'en 1908, enfin les bons émis directement par la caisse des travaux fournirent un aliment de plus d'un milliard aux grandes et utiles entreprises de l'administration préfectorale, en laissant, il est vrai, lorsqu'elle prit fin, un reste à payer de plus de 600 millions. De 1870 à 1877, la marche est inverse : les ressources extraordinaires ont dû, comme nous l'avons dit, solder les entreprises du passé, acquitter les obligations d'un présent difficile, et cependant on n'a pas été sans continuer les améliorations projetées pour l'avenir, tout en ne laissant subsister aucun découvert. Dans les comptes réglés de 1873, on note déjà en fait de travaux extraordinaires 12 millions pour les eaux de la Vanne; ceux des années suivantes sont encore plus intéressans à étudier, parce qu'il n'y existe plus de confusion entre les chiffres propres à chaque exercice et la liquidation des exercices antérieurs : en 1874, si l'excédant d'un emprunt antérieur est encore consacré seulement au déficit de l'année, en 1875, sur l'emprunt de 220 millions, la moitié est réservée pour des travaux dans lesquels la reconstruction de l'Hôtel de Ville entre pour 13 millions, la construction de maisons d'écoles pour 12, les travaux d'architecture pour 11 1/2, le cimetière de Méry-sur-Oise pour 12 et les opérations diverses de voirie pour 31 1/2, etc. Enfin sur l'emprunt de 120 millions de 1876 on consacre 45 millions au nivellement de la Butte des Moulins et à l'avenue de l'Opéra, 25 millions au prolongement du boulevard Saint-Germain, 40 millions à l'entrepôt de Bercy; 5 millions sont encore destinés pour les bâtimens scolaires. Sans contester que d'autres percemens ou d'autres entreprises ne doivent aussi attirer l'attention de l'administration municipale, et nous lui indiquons spécialement la réfection de plusieurs ponts sur la Seine, on ne peut donc mettre en doute son activité ou son empressement à profiter d'une meilleure situation financière pour reprendre l'œuvre du progrès parisien. Ce rapide coup d'œil sur les dépenses municipales atteste la vigilance de ceux qui depuis M. Say ont été appelés à les régler. Sauf en un seul point où de parti-pris, plus encore, il faudrait peut-être le dire, par une complaisance puérile pour de prétendus préjugés populaires que par une conviction bien arrêtée, la majorité du conseil a réduit les propositions du préfet de la Seine, les services municipaux ont été largement dotés, de grandes améliorations matérielles et morales ont été obtenues; nous avons cité les dépenses de l'instruction primaire, il faudrait aussi mentionner celles qui ont pour objet l'assainissement de la ville et la distribution des eaux salubres. Une impulsion féconde a été donnée aux importans services que dirigent deux éminens ingénieurs,

MM. Belgrand et Alphand; les questions difficiles de l'emplacement des cimetières, de l'utilisation des matières et des liquides insalubres, étudiées avec ardeur, seront sans doute résolues dans un avenir prochain. Il n'est donc que juste de faire une notable part à l'éloge dans tout ce qui concerne les dépenses de la ville.

II.

S'il est intéressant de voir à l'aide de quelques chiffres et de quelques exemples comment une ville telle que la capitale de la France reprend le cours de sa vie laborieuse un moment suspendu, si un tel spectacle donne les leçons les plus profitables, ce qui n'excite pas moins la curiosité et ce qui doit faire passer par-dessus les détails les plus techniques, c'est de savoir comment, par quelles ressources, un si grand corps si cruellement frappé a pu suffire à ses besoins journaliers et restaurer ses forces. La nature et la quotité des recettes ont donc plus de signification encore que celles des dépenses. Et il ne s'agit plus ici de récapituler les recettes extrabudgétaires, les emprunts à long ou court terme, les expédiens financiers temporaires suivis de consolidations à taux plus ou moins onéreux : ce sont les ressources permanentes qu'il faut mettre en lumière, c'est le montant des charges demandées aux contribuables en faveur de la ville pour acquitter toutes les dépenses dont nous venons de constater l'utilité et que sont encore venus grossir l'intérêt et l'amortissement des emprunts. Rien de plus intéressant à coup sûr que de comparer ces charges actuelles avec celles du passé, et de reconnaître si l'accroissement du produit est dû à l'augmentation des taxes elles-mêmes ou à l'augmentation des quantités d'objets imposés.

Le budget des recettes ordinaires de la ville de Paris est divisé en vingt-sept chapitres, qu'on peut réunir sous quatre groupes différens : les impôts directs, les impôts indirects, le produit des propriétés municipales ou des droits accordés par la ville dans l'usage de ses propriétés, enfin la part qui lui revient dans des concessions importantes faites à des sociétés privées, et la contribution de l'état à certains grands services.

Le premier groupe se compose de ce que sur les quatre impositions directes la ville est autorisée à prélever comme centimes communaux et de quelques impositions spéciales. Dans le second groupe, on devrait ne comprendre à la rigueur que le produit de l'octroi; mais les revenus des halles et marchés, des abattoirs, des entrepôts, peuvent y être ajoutés comme s'élevant et s'abaissant, de même que les impôts indirects, en proportion de la consommation individuelle.

Au troisième groupe appartiennent les revenus des propriétés communales, les locations sur la voie publique, les redevances des voitures, les droits de voirie, etc. Enfin dans le quatrième nous comprendrons la part de l'état et du département de la Seine dans les frais du pavé de Paris, l'annuité payée par la Compagnie du gaz, les établissemens hydrauliques, enfin la contribution de l'état pour la police municipale. Chacun de ces groupes peut donner lieu à des remarques dont l'intérêt compensera l'aridité.

La première source des recettes municipales est alimentée par des impôts directs dont les uns forment, sous le nom de centimes communaux, une part attribuée à la ville dans les impôts payés à l'état, dont les autres se composent d'impositions spéciales à la ville de Paris elle-même. La loi du 15 mai 1818 l'avait autorisée, pour subvenir à ses besoins, à ajouter au principal des contributions foncière, personnelle, mobilière, payées à l'état, 5 centimes additionnels ordinaires, que la loi du 25 avril 1832 compléta par une adjonction de 8 centimes sur le principal des patentes. En vertu de la loi de 1850, 3 centimes spéciaux additionnels étaient en outre réservés, comme dans toutes les communes, aux dépenses de l'instruction primaire, et en 1867 4 nouveaux centimes recevaient la même destination, à raison de la gratuité de l'enseignement primaire donné dans Paris. Depuis 1869, on voit le produit des centimes additionnels s'accroître, 1° par l'adjonction de 10 centimes extraordinaires additionnels au principal des contributions foncière, personnelle, mobilière, des portes et fenêtres, et de 5 centimes extraordinaires additionnels au principal des patentes (lois de 1872 et de 1876); 2° par une nouvelle imposition de 17 centimes extraordinaires au principal des quatre premières contributions spécifiées ci-dessus et de 5 centimes au principal des patentes (loi du 7 avril 1873); 3° enfin par une semblable adjonction de 17 centimes extraordinaires en 1874 sur les contributions directes et de 12 nouveaux centimes sur les patentes. Ainsi, avant 1869, quand 12 centimes seulement étaient ajoutés au principal des quatre contributions directes et 8 au principal des patentes, ces dernières ont subi depuis 1871 une surcharge de 22 centimes en plus, et les quatre autres contributions ont été surélevées de 44. Au produit des centimes ordinaires et extraordinaires, il faut ajouter la taxe spéciale sur les chiens, qui date de 1850, et l'attribution à la ville d'un vingtième sur l'impôt des chevaux et voitures établi par les lois de 1871 et de 1872. L'ensemble du premier chapitre du revenu municipal s'élève, dans le budget de 1877, à plus de 24 millions de francs. Avant 1870, le maximum ne dépassait pas 5 millions 1/2 : l'augmentation est de plus de 400 pour 100.

La seconde source de revenu et la plus productive est l'octroi. Les droits que les objets de consommations diverses paient pour entrer dans Paris atteignaient en 1869 107 millions 1/2 en chiffres ronds; l'exercice 1871 les voit tomber à 60 et se relever à 103 dès 1872; les comptes de 1875 portent à plus de 118 les recettes effectuées : c'est le chiffre adopté dans le règlement du budget de 1877. La cause principale de ces variations si brusques se présente naturellement à l'esprit : avec l'inquiétude, les désordres, le chiffre de la population s'abaisse, la consommation diminue rapidement; l'effet contraire se produit non moins vite dès que renaît le calme. Une seconde cause de l'augmentation de l'octroi parisien, c'est l'augmentation des taxes. Paris a fait ce qu'a fait le pays entier. Dès le 31 décembre 1870, le gouvernement décrétait pour l'année suivante le maintien du double décime sur toutes les taxes de l'octroi de Paris, décrété en 1848 et en 1851. Douze mois plus tard, on prorogeait jusqu'en 1876 les surtaxes imposées sur les vins et on établissait à l'octroi de la ville de Paris une surtaxe sur l'alcool, dont le principal était porté à 66 fr. 50 cent. l'hectolitre. En 1872, les verres à vitres, les glaces et les bouteilles étaient également imposés. Enfin la loi du 12 avril 1873 frappa le vin en cercles et en bouteilles, les alcools dénaturés, les huiles, etc., de nouvelles taxes surélevées, comme toujours, du double décime, qui seront perçues jusqu'en 1879 et dont le produit est applicable aux dépenses municipales ordinaires.

Il serait assurément très instructif de suivre, par exemple, dans les comptes de 1875 le détail des objets divers de la consommation parisienne, d'en comparer le total avec la taxe payée et de voir ce que celle-ci impose de sacrifices aux habitans riches ou pauvres pour leur alimentation. C'est dans les élémens multiples de cette étude que l'économiste trouverait ample matière à des considérations morales d'une haute portée sur la proportionnalité et l'équité des impôts indirects, si, dans certaines éventualités et quand il s'agit, par exemple, de pourvoir à la principale de toutes les obligations, c'est-à-dire au rétablissement de l'ordre financier, le premier mérite d'un impôt n'était pas la facilité avec laquelle il se perçoit, et, sous ce rapport l'octroi, qui donne lieu à certains embarras administratifs et à des lenteurs matérielles, n'en est pas moins encore l'impôt dont l'habitant consommateur s'aperçoit le moins. Pour les boissons, dont la quantité s'élevait à près de 4,250,000 hectolitres, l'octroi de Paris a fourni dans les comptes de 1875 plus de 57 millions de francs, et plus de 11 pour les liquides d'autre nature, huiles, vinaigres, vernis, etc.; les comestibles ont produit 22 millions pour 187 millions de kilogrammes entrés dans

Paris; les fourrages près de 4; les combustibles 10 1/2; les matériaux et bois à ouvrer près de 8; enfin les objets divers forment le complément de cet énorme total de 118 millions.

Avec une population de 2,200,000 habitans, c'est un droit par tête de 53 francs. Un tableau très instructif donné dans les mêmes comptes de 1875 montre que les produits qui, par suite de l'augmentation de tarifs promulguée depuis 1871, ont atteint ce chiffre de 118 millions ne se seraient élevés pour les mêmes quantités et avec les anciens tarifs qu'à 95 millions : la surtaxe qui a causé cette différence de 23 millions représente un quart en plus de surcharge; pour les boissons, l'augmentation est de près de 10 millions; sur les autres liquides, de plus de 7; sur les comestibles, de 5. Ajoutons que pour les boissons l'état perçoit encore dans toutes les villes de plus de 4,000 âmes un droit d'entrée spécial qui représente à Paris 18 francs par habitant, ce qui élève à 71 francs par tête le coût de l'octroi.

A côté des ressources fournies par l'octroi figurent celles dont l'origine est analogue à beaucoup d'égards et qui leur sont presque connexes, celles des halles et marchés, des abattoirs, des entrepôts, etc., dont le revenu dépend du progrès de la consommation en général : ces divers articles du budget des recettes fournissaient déjà en 1869 plus de 15 millions; dans les comptes de 1875, le chiffre est encore plus élevé. Par contre, le produit des propriétés communales, les taxes funéraires, les concessions dans les cimetières, les locations sur la voie publique, ne donnent aujourd'hui que 4,600,000 francs contre près de 10 millions; mais, si l'on récapitule le produit des voitures publiques qui monte à 3,700,000 fr., la redevance de la Compagnie du gaz de 8 millions 1/2, le revenu hydraulique de plus de 9, c'est un revenu bien supérieur à celui de 1869, qui atteignait à peine 12 millions; il faut enfin ajouter comme ressource nouvelle la contribution de l'état et du département dans les frais du pavé de Paris et le produit de la taxe du balayage, ensemble 6 millions en chiffres ronds. L'extension des produits du gaz et des concessions hydrauliques mérite surtout d'être signalée comme indiquant un progrès très satisfaisant dans les habitudes générales, et il y a là une source abondante de prospérité pour l'avenir. Des économistes expérimentés calculent ce que le progrès de ces revenus spéciaux permettrait de diminuer dans le chiffre de l'octroi, qui frappe la masse des habitans, et qui pour un ménage de quatre personnes, mari, femme et deux enfans, coûte la somme assurément élevée de 284 francs.

Le projet de budget de 1878 a été présenté dans les derniers jours de juin par M. le préfet de la Seine au conseil municipal, qui n'en a

pas encore achevé l'examen. Sans doute, comme dans les dernières années, il ne sera l'objet que de modifications peu importantes. On doit s'attendre bien certainement à voir renaître le regrettable dissentiment qui s'est élevé plusieurs fois entre le préfet et la majorité radicale du conseil au sujet de la dépense relative aux cultes, que M. Ferdinand Duval porte encore à 170,000 francs et qui sera peut-être réduite de moitié. Sur tout le reste, les appréciations différeront peu. Les recettes ordinaires de 1878 sont évaluées par l'honorable préfet à 218 millions, avec un accroissement de 4 millions sur 1877, dont 3 millions fournis par l'octroi, qui doit produire plus de 121 millions. Les recettes extraordinaires s'élèvent à 37 millions à prendre sur le solde de l'emprunt de 1876 applicable aux grands travaux, et l'ensemble des recettes atteint près de 255 millions contre 271 en 1877, mais les recettes extraordinaires de 1877 dépassent de 20 millions 1/2 celles de 1878. Les dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, sont estimées pour 1878 au même chiffre que les recettes. Ce sont les grands travaux seuls sur lesquels porte la diminution; en dépense spéciale, le préfet ne mentionne guère en effet que la reconstruction de l'entrepôt de Bercy pour 33 millions; mais dans les dépenses ordinaires il y a partout augmentation, non-seulement pour la dette, mais pour l'architecture, la voirie, la voie publique, les promenades, les égouts, les lycées, l'instruction primaire et l'assistance publique. Enfin un fonds de réserve de plus de 2 millions de francs est constitué pour des cas imprévus.

Certes on doit reconnaître que la marche progressive s'accentue de plus en plus, et que chaque exercice en porte l'éclatant témoignage.

III.

De cet exposé des recettes et des dépenses de la ville ressortent plusieurs faits intéressans : avant tout l'accroissement des charges, la résolution virile avec laquelle a été envisagée la nécessité des sacrifices et l'aisance générale qui a permis de les supporter. Ce n'est pas seulement l'augmentation de la population qui en a fourni le moyen (le dernier recensement donne un chiffre de 2,200,000 habitans au 1er janvier 1877 contre 1,794,000 en 1872), c'est celle de la consommation bien certainement. Malheureusement celle-ci a crû non-seulement en quantité, mais surtout en valeur des objets, et les prix de vente se sont élevés bien au-dessus de la surtaxe des impôts, qui en aurait justifié l'accroissement : toutes les conditions de la vie se sont amplifiées, et plus que toutes celles du logement : pour les loyers, la hausse a frappé principa-

lement les plus chers. Dans ce que l'on appelle les quartiers de luxe, par exemple de la Madeleine à l'Arc-de-Triomphe, jamais l'on n'a vu moins d'appartemens vacans, et il n'y a plus de limites à leurs prix : la *demande* est telle que l'*offre* peut surenchérir comme il lui plaît. A côté de ce mouvement et comme pour y répondre, les constructions de grand luxe ont été reprises sur la plus vaste échelle. Que l'on parcoure les nouvelles voies qui environnent, entre autres, le parc de Monceau, et qui s'étendent de l'autre côté de l'ancien boulevard extérieur, on sera émerveillé de ce qui a été bâti de demeures élégantes, capricieuses, à l'usage d'une seule famille ou d'un seul habitant. On nous citait sur un très petit espace le chiffre de près de 100 hôtels, demeures d'artistes principalement; rien ne peut donner l'idée de la diversité des goûts, de la grâce des ornemens intérieurs et extérieurs, du confort de ces habitations élevées dans les deux dernières années surtout. Ce n'est pas seulement dans ce quartier de l'ouest, le plus recherché en raison de l'aération plus salubre, ni dans la multiplication des hôtels particuliers, qu'il faut signaler cette recrudescence des travaux; sur d'autres points très éloignés assurément, aux deux extrémités du boulevard Saint-Germain, sur le quai Henri IV, aux environs même du parc des buttes Chaumont, on remarque encore la construction de maisons moins hautes et par conséquent d'une location plus chère que les anciennes demeures à l'usage d'un grand nombre d'occupans. Les faubourgs annexés dans l'enceinte de la ville voient aussi leurs derniers terrains se bâtir en villas élégantes et, à peine séparés par les fortifications, de nouveaux faubourgs deviennent d'importantes villes de plusieurs milliers d'habitans dont les échanges forcés avec la capitale accroissent de beaucoup le commerce parisien. L'élévation du prix des loyers n'a pas encore coïncidé avec une augmentation correspondante de la valeur vénale des immeubles, mais elle a permis au revenu foncier de dépasser les chiffres d'avant la guerre et de se dépenser largement. Le luxe de l'ameublement, de l'habillement, les progrès de l'alimentation, ont marché de pair, et les salaires se sont accrus notablement aussi. Qu'on en prenne pour preuve irréfutable les séries de prix admises par la ville dans l'industrie du bâtiment, ce critérium de toutes les autres industries. Le coût de la construction est supérieur d'un cinquième environ à ce qu'il était aux temps les plus affairés des grands percemens. L'activité dans toutes les branches de l'industrie, à laquelle le chômage forcé de 1870 et de 1871 avait tout d'abord donné un élan nécessaire pour reconstituer les stocks épuisés, n'a fait que s'accroître de plus en plus, et l'on peut ajouter que les changemens survenus dans les habitudes commerciales ont apporté aussi de

vraies améliorations dans le sort des plus humbles producteurs. Il n'est pas douteux que la création de ces grands établissemens, véritables bazars universels où les produits les plus divers se vendent côte à côte, dont il serait intéressant à coup sûr de faire la monographie, comme les maisons du Bon-Marché, du Louvre, de la Belle-Jardinière, etc., ont réalisé des avantages inappréciables pour le consommateur en rassemblant pour lui dans le même local des objets qui, pris isolément, ne lui coûtent pas moins peut-être qu'auparavant lorsqu'ils sont de la même qualité, mais dont la juxtaposition constitue une véritable économie de temps et par conséquent d'argent. Le profit n'est pas moins réel encore pour le producteur ouvrier, en ce qu'il trouve un acheteur toujours prêt, disposé en quelque temps que ce soit à s'approvisionner d'avance, substituant à une multitude d'intermédiaires et de petits commerçans vivant de reventes successives un entrepreneur unique à qui la multiplicité des opérations permet de se contenter d'un minime gain sur chacune et de rémunérer davantage l'ouvrier qui fabrique chez lui sans crainte de morte-saison. Tous ces changemens dans les mœurs commerciales et industrielles de Paris ont favorisé ainsi les progrès de l'aisance générale; mais surtout l'affluence de plus en plus grande des étrangers venus pour y payer sans compter les jouissances que la capitale de la France peut seule leur offrir se présente comme la principale cause de ce rapide épanouissement.

Sommes-nous toutefois arrivés à une prospérité telle qu'il soit possible de compter avec sécurité sur l'avenir? — La situation de la ville de Paris est-elle absolument satisfaisante? Nous n'oserions l'affirmer encore. Et d'abord rappelons que pour l'année 1877 et pour l'année 1878, à côté du budget ordinaire de la ville figure un budget extraordinaire de 57 et de 37 millions, dont la presque totalité comme recettes provient de l'emprunt. — A coup sûr, la nécessité de recourir à cette source de revenu, si elle se justifie par l'emploi auquel on l'applique, n'en révèle pas moins un embarras financier qui doit avoir un terme : il ne saurait être admis qu'on emprunte toujours et dans chaque exercice; mais on peut répondre qu'on n'aura pas toujours de dépenses extraordinaires à solder, et qu'en diminuant celles-ci le revenu ordinaire et normal suffira. Or, dans les dépenses extraordinaires de 1877, on voit d'abord figurer l'ouverture de l'avenue de l'Opéra, inscrite, il est vrai, seulement pour mémoire, attendu que la ville espérait, et le fait a prouvé qu'elle avait calculé juste, payer toutes les dépenses de l'entreprise, expropriations, indemnités, voie publique, par la revente des terrains eux-mêmes, c'est-à-dire sans qu'il lui en coûtât rien; vient ensuite le prolongement du boulevard Saint-Germain, avec une

prévision de 30,800,000 francs, la reconstruction de l'entrepôt de Bercy pour un à-compte de 9 millions en chiffres ronds, la création de bâtimens scolaires pour près de 5, auxquels il faut ajouter le remboursement de l'emprunt de la Vanne, soit plus de 4 millions, la subvention de 2 millions dans les dépenses de l'exposition universelle, le paiement de l'ancienne dette immobilière de 2,100,000 francs, enfin la reconstitution de l'École de médecine, et d'autres opérations de voirie et de pavage. — Que tous ces travaux ne rentrent pas dans la catégorie des dépenses ordinaires, nous n'y contredirons pas; mais pour quelques-uns la dépense de 1877 ne sera qu'un à-compte, il faudra les continuer, et le préfet, pour l'entrepôt de Bercy, demande 33 millions en 1878; enfin, ne s'en présentera-t-il pas de nouveaux, non moins utiles, non moins urgens? On a réclamé, et avec raison, le prolongement du boulevard Haussmann, dont le tort aux yeux du conseil municipal est de porter le nom d'un préfet que la ville de Paris ne peut sans injustice oublier; on veut doter la capitale d'un réseau de voies souterraines comme le métropolitain de Londres, objet d'une coûteuse visite des délégués de la municipalité. Chaque jour révèle des œuvres importantes à accomplir. M. le vicomte Othenin d'Haussonville a montré ici même ce qu'au point de vue de la charité vis-à-vis des enfans seulement la ville de Paris pourrait et devrait entreprendre. L'étude approfondie que M. Maxime Du Camp a faite depuis quelques années de notre capitale sous tous ses aspects lui a permis de signaler à chaque pas des créations urgentes; en réalité, l'ère de toutes les améliorations matérielles et morales, loin d'être close, s'ouvre, pour ainsi dire, à peine, puisque c'est depuis moins d'un quart de siècle qu'on s'occupe de nettoyer, de purifier les villes, de leur procurer l'air, la lumière et l'eau, et d'accroître dans toutes les limites du possible les moyens de guérir et d'instruire les habitans, nous voudrions ajouter ceux de leur donner toutes les consolations de la religion et de la foi. Avec de telles perspectives, on voit bien que la liste des dépenses extraordinaires peut se développer encore longuement. Comment donc y pourvoir? Si c'est à force d'emprunts, le moment serait peut-être mal choisi après l'augmentation si rapide de la dette municipale, et lorsque l'annuité qu'elle exige représente à peu près la moitié du budget normal. Existe-t-il un moyen d'atténuer ce chiffre et de diminuer une charge si lourde? Peut-on, par un remaniement de la dette, par l'unification des divers types qui la composent, ou bien en reculant les limites de l'amortissement, obtenir un notable amoindrissement du chiffre actuel et par conséquent se procurer un excédant de recettes ordinaires applicables à de nouveaux besoins,

où trouver un gage pour d'autres emprunts? Des hommes compétens l'affirment, des financiers hardis l'entreprendraient peut-être : toujours est-il que sans un moyen de ce genre il serait difficile de poursuivre l'œuvre commencée si hardiment, à moins que le revenu ordinaire, en continuant de s'accroître, ne permît, comme il y a un an, de contracter encore de nouvelles obligations. C'est là où le chiffre de l'octroi, la principale source du revenu municipal, s'impose plus particulièrement à l'attention. Doit-on maintenir les bases sur lesquelles il est perçu? Bien des récriminations se sont élevées à ce sujet, auxquelles il a déjà fallu faire droit en partie, notamment sur l'impôt des patentes, dont le principal a dû être réduit. Non-seulement les taxes qui frappent la consommation donnent lieu en effet à des plaintes sérieuses, mais théoriquement on leur reproche de continuer les habitudes féodales, d'imposer des entraves barbares; on en présente l'abrogation comme une nécessité sociale, une satisfaction indispensable à concéder aux masses qui rêvent maintenant l'abolition des octrois intérieurs après avoir accueilli la restauration de la branche aînée des Bourbons aux cris de : Plus de droits réunis! Populaire ou non, pesant ou léger, l'octroi n'en constitue pas moins une ressource précaire, mobile et capricieuse à l'excès, sur laquelle il serait peut-être téméraire d'asseoir non-seulement le fragile édifice d'un équilibre stable, mais surtout l'obligation stricte de l'amortissement à court terme d'une trop grosse dette. Or le produit de l'octroi tient une si large place dans les ressources municipales, qu'on ne peut s'empêcher de regarder l'avenir avec quelque appréhension, et de considérer l'œuvre actuelle comme encore imparfaite, en ce sens surtout que, plus elle a été rapidement accomplie, plus de nouvelles complications lui porteraient une cruelle atteinte.

IV.

La situation financière de la ville de Paris, semblable à tant d'égards à ce qu'elle était à la fin de l'empire, qui se résume en deux chiffres principaux, celui de la dette et celui de l'octroi, que domine une préoccupation identique, la poursuite des grands travaux, que menacent des dangers de même nature, la rupture de l'équilibre et des discordes intestines, ce spectacle d'une mobilité apparente alors que le fond ne change pas, peut et doit faire naître un singulier scepticisme sur l'utilité en général des modifications politiques. Que n'a-t-on pas dit, que n'avons-nous pas dit nous-même sur l'ancienne organisation municipale de la ville, sur l'origine de ces commissions émanées directement de l'autorité supé-

rieure, et la docilité aveugle avec laquelle elles lui obéissaient! Combien de fois n'avons-nous pas présenté au lecteur des systèmes variés sur une représentation libérale des contribuables, en demandant par exemple aux grandes corporations commerciales, industrielles, scientifiques, judiciaires, etc., la désignation du conseil municipal. Nous déclinions l'élection directe par le nombre, nous refusions à la puissance brutale et désintéressée de la multitude le choix délicat et difficile des représentants d'intérêts locaux et tout particuliers, nous lui refusions l'aptitude à remplir des devoirs qui exigent une compétence spéciale; nous disions qu'avec un tel système on devait craindre les entraînemens, les prodigalités, les violences et le désordre. Dès que l'élection du conseil municipal de Paris fut, comme partout ailleurs, confiée au suffrage universel, les noms sortis de l'urne populaire semblèrent justifier tout d'abord ces appréhensions, et certes on ne nous a pas accusé d'hostilité systématique et préconçue pour avoir fait alors ressortir le peu de notoriété et de compétence, le caractère passionné des élus. Qu'est-il arrivé cependant? A part quelques démonstrations coupables assurément, mais vaines, comme les vœux d'amnistie, les prétentions à l'affranchissement de toute tutelle administrative, après des injonctions peu sérieuses adressées aux préfets et même aux ministres, et sauf les votes éminemment regrettables d'une allocation aux familles des condamnés des conseils de guerre, et les suppressions budgétaires dans les subsides du clergé et des œuvres de charité religieuse, si l'on compare les budgets actuels avec les budgets précédens, on n'y trouvera aucune modification essentielle : l'économie est restée la même, les services publics n'ont pas été modifiés, les ressources suffisantes sont appliquées aux nécessités qui ne varient point. Serait-ce, comme on le dit souvent qu'après, tant de secousses intérieures, alors que toutes les forces gouvernementales ont été détruites ou diminuées, quand les barrières construites par les mœurs, les traditions et l'organisation des classes contre les tendances au désordre qui gisent au fond de toutes les sociétés ont été enlevées, le mécanisme administratif créé par le premier empire, subsistant à tous les expédiens politiques successivement employés, suffit encore par sa fermeté et l'agencement logique de tous ses rouages, comme les cadres des vieux régimens pour les jeunes recrues, à maintenir la discipline sociale et assurer le bon fonctionnement des organes de la vie publique? Il y a du vrai dans cette explication et l'on peut bien dire que de toutes nos constitutions celle de l'an VIII est encore la plus vivace et reste la base la plus solide de notre organisation sociale. Certes, si l'on veut soustraire la meilleure partie de la nation à la pire tyrannie,

celle des localités, ou conserver ce qui nous reste d'esprit public et de sentimens généraux, il faut préserver avec tout le soin possible notre unité administrative et judiciaire. Mais à côté de cette observation satisfaisante sur une partie de nos mœurs publiques, une autre et d'une nature contraire se présente naturellement à l'esprit.

Jamais les dissentimens politiques n'ont été plus vifs, les passions plus excitées; sont-elles bien sincères? et dans le fond trouve-t-on les incompatibilités que présentent les apparences? On s'aperçoit du contraire au moindre contact qui sur un terrain neutre, hors de la mise en scène et en l'absence de témoins, rapproche les hommes qui se font gloire d'appartenir aux camps les plus hostiles. Le libéralisme éclairé et profond des chefs les plus éminens de ce qu'on nomme improprement les hommes de la résistance outrée n'est contesté par aucun de leurs adversaires; d'un autre côté, quand on voit le *lèader* reconnu des *gauches* accepter le régime des concordats, voter les budgets dans leur forme actuelle après de vagues promesses de réformes renvoyées à un avenir indéfini, on se demande s'il y a lieu de beaucoup s'inquiéter des opportunistes, voire des intransigeans. Sur tous les grands principes sociaux dont le respect importe plus encore que la forme gouvernementale, une réelle entente existe entre tous; sans aucun doute il n'y a pas un monarchiste qui ne fût satisfait de vivre dans une république où les bienfaits de l'ordre seraient sauvegardés, comme il n'est pas un républicain qui ne se contentât d'une monarchie qui lui assurerait tous les biens de la liberté. Notre pays, on ne peut vraiment le nier, réalise l'accord théorique des idées fondamentales, bases des sociétés modernes. Il y a plus, et sur le terrain de la pratique même, la divergence est encore plus apparente que réelle.

Un honorable sénateur, dont les travaux ont laissé à nos lecteurs de chers souvenirs, disait en parlant des *gauches*, avec lesquelles il vit en bonnes relations : « Pourquoi s'inquiéter d'elles, de leurs promesses un peu hardies, de leurs engagemens aventurés? Elles ne pourront ni ne voudront les tenir, elles feront toujours banqueroute à leurs électeurs. » Le mot, pour être malin et vrai, n'en donne pas moins à penser. Oui, à part quelques utopies dont la réalisation est impossible et invraisemblable, il n'y a pas dans notre société moderne un seul intérêt sérieux lésé, un seul droit compromis, par conséquent une seule grande réforme urgente à accomplir, par conséquent aussi aucun parti ne peut entraîner les masses à la poursuite d'un but certain et défini, justifiant une véritable révolution dans le gouvernement des affaires publiques. Demain à coup sûr ressemblera à hier. Comment donc expliquer nos divisions intestines, ce flux et reflux en sens contraire des masses populaires,

ces menées électorales et ces menaces du suffrage universel? Avouons-le avec tristesse et reconnaissons au moins le mal dont nous souffrons. Ce ne sont pas les idées qui nous séparent, ce sont les ambitions qui nous égarent; en France, il y a plus de *prétentions* que d'*opinions*. En vain dit-on que la surface seule est agitée, que ce sont affaires de coteries, tempêtes de salons; il y a bien autre chose : dans les moindres localités, les coteries existent, les prétentions personnelles s'agitent, chacun veut la place, l'importance, le rang d'autrui, et pour l'obtenir il n'y a qu'un moyen efficace, victorieux, celui de soulever la foule, de trouver le préjugé qui l'irritera le plus vite, l'accusation ayant aisément cours, et de charger l'adversaire ou le compétiteur de crimes imaginaires d'où résultera sa défaite, mais dont la revanche ne manquera pas de se produire plus tard.

Ainsi le choc des prétentions et non la lutte des opinions, voilà d'une part ce qui explique comment on innove si peu, et comment le pays s'administre en somme de la même manière à Paris et partout ailleurs; mais d'autre part, c'est ce qui fait craindre que notre pays ne soit longtemps à la recherche d'un gouvernement stable et régulier. Nous sommes *administrés* avec méthode, avec soin même, les besoins du jour sont satisfaits, l'étude de l'administration municipale de Paris en particulier le démontre avec évidence; mais sommes-nous *gouvernés*, avons-nous la sécurité du lendemain, les perspectives de l'avenir, le sentiment profond qu'une constitution quelle qu'elle soit, qu'une forme politique quelconque préservera les intérêts vitaux du travail, de la liberté sage, du progrès matériel, intellectuel et moral contre les surprises révolutionnaires du suffrage universel égaré par de coupables ambitions? Sans être divisés par des principes, nous sommes séparés par des incompatibilités d'humeur, ce qui est moins grave peut-être, mais bien autrement difficile à vaincre; au lieu d'intérêts généraux qui passionnent le suffrage universel, ce sont des intérêts particuliers, des convenances personnelles qui l'enrégimentent sous des drapeaux sans devises, ou plutôt avec des devises mensongères. A ces agitations stériles qui compromettraient la grandeur et la prospérité de notre pays à jamais, le seul remède ne peut venir que de la revanche du bon sens public contre les agissemens de ceux qu'on appelle aux États-Unis les *politicians* et dont la race semble s'implanter chez nous-mêmes. Si les *affaires* se séparent de plus en plus de la politique, et nous avons plus d'une fois constaté cet heureux symptôme dans l'étude des mœurs financières de la France, si cette quasi-indifférence des intérêts matériels à l'endroit des discussions stériles et des votes parlementaires, dont la solidité de

nos fonds publics porte encore aujourd'hui le témoignage, prévaut de plus en plus, si le sentiment consciencieux que le bien finira toujours par prévaloir et que les bases sociales ne pourront jamais être atteintes pénètre davantage dans les couches profondes des citoyens qui produisent et qui consomment, nous arriverons à souffrir plus patiemment les oscillations inhérentes à notre état politique et à les envisager sinon avec scepticisme, au moins avec résignation, ce qui nous conduirait à coup sûr à les régler!

Nulle part plus qu'à Paris ce divorce entre la politique des ambitieux et celle des véritables intérêts populaires n'est urgent. Nous sommes en effet à la veille d'élections politiques et municipales, et une exposition universelle de l'industrie s'ouvrira à Paris dans quelques mois. Par cela même que notre capitale prend de plus en plus une physionomie cosmopolite, il serait nécessaire que ses représentans spéciaux, les membres de son conseil municipal principalement, indiquassent bien aux yeux du monde le vrai caractère, l'esprit particulier, les mérites de toute nature et la supériorité dans toutes les branches de l'activité humaine de notre cher Paris. On a pu s'y tromper souvent.

Lorsque l'heure de la capitulation avait sonné et que le gouvernement de la défense nationale en réglait les conditions à Versailles, M. de Bismarck disait à un de nos principaux fonctionnaires : « Vous cherchez à notre lutte des motifs politiques ou autres qui n'existent pas : ceci n'est pas une guerre, mais une invasion. L'Allemagne, trop à l'étroit chez elle, déborde et se répand où elle peut, où elle doit le faire, partout où l'appellent les efforts heureux de ses fils émigrés. Voyez Paris : les capitaux allemands y abondent, les ouvriers allemands y pullulent ; notre langue s'y naturalise; Paris est la troisième ville allemande de l'Europe. » Pour montrer à tous qu'elle est bien française, n'est-il pas à souhaiter que notre capitale ne se distingue pas seulement par le luxe de ses habitations, par la reprise de ses grands travaux, même par les sacrifices qu'elle fait en vue de l'exposition à laquelle l'Europe est conviée pour 1878, mais que dans ses manifestations politiques elle s'inspire d'un sentiment véritable de concorde et de paix? Alors que les hôtes les plus illustres afflueront dans nos murs, ne serait-ce pas la condamnation la plus dure des institutions actuelles, un défi porté au bon sens, une atteinte à la renommée du pays que de confier la représentation de Paris à d'autres que ceux dont les noms personnifient dans le monde entier le savoir, le caractère et le talent? Sous peine de forfaiture, cette preuve de patriotisme, Paris doit la donner.

BAILLEUX DE MARISY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1877.

La crise singulière, malheureusement fort dangereuse, qui a éclaté il y a deux mois et qui doit se dénouer dans les élections prochaines, n'est point sans doute arrivée à la période la plus aiguë. L'heure où le scrutin s'ouvrira dans la France entière n'est même pas encore fixée. Déjà cependant on peut bien dire que la lutte est engagée de toutes parts et sous toutes les formes.

L'acte du 16 mai a été le brusque et retentissant préliminaire, les hostilités ont été officiellement déclarées par le décret de dissolution de la chambre, la guerre ne s'interrompra plus maintenant jusqu'au jour où le pays, invoqué comme arbitre, aura prononcé souverainement sur un des plus graves conflits de notre histoire parlementaire. Pour tout le monde, pour le gouvernement comme pour les partis, c'est désormais la grande et unique question. Le ministère, cela va sans dire, n'en est point à se préparer au combat; il n'a pas d'autre préoccupation depuis sa naissance. Chacun de ses actes a une signification électorale, et M. le président de la république lui-même, en passant l'autre jour en revue au bois de Boulogne les troupes stationnées à Paris, a jugé nécessaire d'entretenir l'armée de sa politique. Le ministre de l'intérieur, M. de Fourtou, a fait sa circulaire d'apparat et probablement ses circulaires confidentielles; il a donné ses instructions de guerre, et M. le ministre des travaux publics, lui aussi, a découvert dans l'arsenal de l'empire un vieux décret de 1852 attribuant au gouvernement le droit de réclamer la révocation des agens des chemins de fer qui seraient tentés d'être les complices des propagandes hostiles. Quant aux préfets et aux sous-préfets, à peine débarqués ils sont déjà en campagne; ils passent la revue des colporteurs, ils interdisent la vente des journaux ou ils ferment les cercles. De toute façon, le ministère est visiblement décidé à tout épuiser, même à faire refleurir la candidature

officielle. L'ancienne majorité parlementaire, devenue opposition, ne reste point évidemment inactive de son côté; elle multiplie ses propagandes, elle forme des comités de jurisconsultes pour diriger la résistance légale à l'arbitraire des préfets, elle s'efforce de déjouer les tentatives d'intimidation et de maintenir son armée. L'ancienne majorité parlementaire a un plan de campagne tout simple : elle propose sans distinction d'aucune sorte la réélection des 363 députés qui ont voté l'ordre du jour contre le ministère du 17 mai. En un mot, sur tous les points la bataille se dessine et se prépare, les troupes se forment, toutes les armes vont sortir du fourreau, sans parler des invectives, des violences accusatrices et des menaces qui sont le prélude bruyant et confus du choc définitif. Il ne faut pas s'y tromper, c'est une lutte bien autrement grave que celle du 20 février 1876, parce que cette fois elle remet tout en question, parce qu'elle rallume les animosités implacables et les ambitions impatientes des partis autour d'une fragile stabilité péniblement conquise, parce que le gouvernement lui-même s'est engagé presqu'au hasard dans une redoutable partie dont il n'est plus maître, ignorant complétement ce qui peut sortir de sa défaite ou de sa victoire. Allons au fond des choses.

Toutes les situations, tous les régimes ont une politique qui découle naturellement des institutions, de l'état du pays, des nécessités ou des possibilités du moment. Ce qu'il y a d'étrange, et on pourrait presque dire de poignant dans cette situation créée le 16 mai, c'est qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir une politique saisissable, c'est qu'avec des intentions que nous ne suspectons pas, pour des intérêts dignes d'être sauvegardés s'ils étaient réellement en péril, on s'est jeté tête baissée dans une aventure dont les suites échappent à toute direction comme à toute prévision. Assurément dans d'autres circonstances ou dans d'autres conditions ce qui se passe depuis deux mois n'aurait rien d'extraordinaire. Un conflit éclate entre les pouvoirs publics. Le gouvernement, armé d'un droit de dissolution qu'il ne peut exercer que d'accord avec le sénat, obtient l'assentiment qui lui est nécessaire, et il dissout la chambre des députés. Le conflit est porté devant le pays, qui seul, par son vote, peut trancher le différend. Jusque-là il n'y a rien que de simple, tout est régulier, il ne reste plus qu'à attendre le vote qui sera le dénoûment légal d'une crise momentanée. Oui, c'est assez simple, à la condition toutefois que la vérité reste dans la situation comme elle est dans les intentions, nous n'en doutons pas, à la condition que tout ne soit pas confondu, dénaturé, poussé à bout, et que dans une épreuve de ce genre il n'y ait que le jeu naturel et libre des institutions qui sont après tout la loi du pays. Qu'arrive-t-il au contraire lorsque du premier coup tout est obscurci et faussé, lorsqu'une crise née d'une impatience de pouvoir se déroule à travers les réticences et les perfides subter-

fuges des partis, lorsque le gouvernement lui-même a l'air d'être la représentation vivante de toutes les opinions qui méditent la ruine des institutions? C'est fatalement l'équivoque en permanence. Le malheur de la politique du 16 mai est d'être le règne de l'équivoque, de laisser tout redouter ou tout espérer, et, sous prétexte de sauvegarder les intérêts conservateurs, d'avoir compromis peut-être ces intérêts avec l'autorité morale du gouvernement dans cette carrière d'agitation ouverte depuis deux mois à toutes les passions, aux compétitions les plus opposées. C'est là précisément ce qui fait que tous ces événemens récens, cette crise trop peu motivée, cette dissolution conquise sur les perplexités du sénat, ces élections préparées dans des termes mal définis, laissent partout une sorte de malaise et d'inquiétude. La confiance ne va qu'à ce qui est clair, elle ne va pas à l'équivoque. Si la confiance manque aujourd'hui, c'est qu'on ne voit pas où l'on va, c'est qu'on ne sait pas même au juste ce que poursuit le gouvernement, et peut-être quelques-uns des ministres sont-ils les premiers à sentir ce qu'il y a de redoutable dans une situation dont l'issue, quelle qu'elle soit, peut créer de nouveaux périls.

Il faut parler avec franchise. La faute du gouvernement n'est point d'avoir eu la pensée de fortifier des garanties conservatrices dont la France a certes toujours besoin; elle n'eût même pas été, après une expérience plus complète et plus décisive toutefois, de faire appel à la raison du pays pour avoir une chambre plus modérée. La faute ou le malheur du gouvernement est d'avoir conduit toute cette affaire comme une sorte de coup d'état, de s'être lancé aventureusement, au risque de tout ébranler, et de se trouver aujourd'hui dans des conditions telles qu'il est perdu s'il échoue aux élections, et qu'il n'est pas beaucoup plus en sûreté s'il réussit avec les alliés qu'il a choisis ou qu'il a subis. Le gouvernement croit être conservateur; il a même la prétention de résumer toute sa politique dans ce seul mot, par lequel il pense répondre à tout et tout pallier. Ce qu'il y a de certain, ce qui est précisément le grief de bien des esprits modérés contre lui, c'est qu'au lieu de servir avec prévoyance les intérêts conservateurs, il les a plutôt gravement exposés, il les a mis en péril depuis le premier jour, et par la manière dont il a ouvert cette crise, et par les procédés plus compromettans qu'efficaces auxquels il se sent obligé d'avoir recours, et par les connivences sur lesquelles il s'appuie, et par les confusions qu'il a créées.

Certes, s'il y avait une garantie conservatrice dans l'organisation constitutionnelle donnée à la France, c'était cette présidence inviolable, cette quasi-royauté qui a été créée en 1873, confirmée en 1875, et qui, d'un commun accord, est restée jusqu'ici en dehors, au-dessus des luttes de partis. M. le maréchal de Mac-Mahon était, comme tous les souve-

rains constitutionnels, un chef d'état couvert par la responsabilité ministérielle. Quelle a été la conséquence de la politique du 16 mai? Le résultat instantané et irrésistible de cette crise inattendue a été d'engager directement M. le président de la république dans les luttes de tous les jours, de réveiller le vieux fantôme du gouvernement personnel, et, pour la première fois, un pouvoir que personne ne contestait s'est trouvé mis en question. Il semblait lui-même laisser prévoir que l'échéance de 1880 pouvait être devancée, c'est-à-dire qu'une crise de gouvernement des plus graves pouvait éclater tout à coup, si sa volonté déclarée avec éclat ne trouvait pas satisfaction. On a beau s'en défendre, les actes ont leur logique. Le jour où M. le maréchal de Mac-Mahon s'est jeté si impétueusement dans la mêlée, il a pris son parti d'être discuté dans ses actions comme dans ses paroles, il s'est exposé à toutes les chances de la lutte qu'il engageait à découvert, et si, par la menace d'une retraite anticipée, il exerçait de l'influence sur les uns, il pouvait aussi être pris au mot par d'autres; c'était une arme à deux tranchans.

Le gouvernement ne l'entendait pas ainsi sans doute, ou du moins lorsqu'il a vu ce qu'il y avait d'inconvéniens à laisser les esprits s'accoutumer à ces perspectives, il s'est ravisé. Il ne veut plus qu'on parle de la possibilité d'une abdication de M. le maréchal de Mac-Mahon. M. le président de la république lui-même, dans son dernier ordre du jour après la revue du bois de Boulogne, a pris soin de rappeler qu'il remplirait sa mission « jusqu'au bout. » — Jusqu'au bout, soit; ceux qui ont l'habitude et qui aujourd'hui plus que jamais se font un devoir de respecter les lois, toutes les lois, ne peuvent se plaindre que la première de ces lois, la constitution, soit maintenue dans son intégrité. C'est entendu; mais si ces questions délicates ont pu être agitées, qui a pris l'initiative ou qui a donné un prétexte? Qui s'est plu à répéter que le pays aurait à choisir entre le maréchal et M. Gambetta? Qui s'est servi du nom du chef de l'état, de l'éventualité d'une abdication pour assurer à la dissolution le vote d'un certain nombre de sénateurs très perplexes? Aujourd'hui encore que fait-on? Que se prépare-t-on à faire avec ces candidatures officielles mystérieusement élaborées par M. le ministre de l'intérieur? C'est le nom du maréchal qu'on semble vouloir mettre en avant. Il y aura les candidats du maréchal, et comme dans notre bon pays de France la comédie se mêle à tout, on a émis l'idée que tous les prétendans à la députation devraient mettre leur signature, en guise d'adhésion, au bas du manifeste que publiera M. le président de la république! Dans tous les cas ceux qui auront la recommandation officielle, — et il paraît qu'elle est très recherchée, même très disputée aujourd'hui, — ceux-là jouiront seuls du privilége d'invoquer le nom du duc de Magenta. Aux autres il sera probablement inter-

dit de parler du chef de l'état, fût-ce pour témoigner de leur déférence ou pour décliner tout sentiment d'hostilité.

Tout ceci se discute sérieusement, couramment, et en vérité, on nous permettra de le dire, il est assez humiliant de songer que, dix ans après l'empire, des hommes qui ont eux-mêmes protesté plus d'une fois contre la candidature officielle se disposent à reprendre les pratiques de l'empire, — en les exagérant, en faisant mieux! On ne voit pas que, si ce système de prépotence personnelle, d'intervention directe du chef de l'état, est tout ce qu'il y a de moins constitutionnel, de moins parlementaire, c'est en même temps aussi peu prévoyant, aussi peu conservateur que possible, car enfin, si les 363 de la chambre des députés étaient malgré tout réélus, si, sans être réélus jusqu'au dernier, ils revenaient en assez grand nombre pour rester une majorité, à quoi serait-on arrivé? Qu'en serait-il? Nous ne le recherchons pas. La situation serait probablement délicate, difficile entre M. le président de la république sortant de la lutte avec une autorité à demi ébranlée et une chambre élue en majorité comme une protestation populaire contre la dissolution. Plus l'effort du gouvernement pour conjurer un tel résultat aurait été violent, plus la défaite serait sensible et plus la tension entre les pouvoirs deviendrait périlleuse; mais qui l'aurait voulu? Qui aurait préparé cette épreuve, rouvert cette ère inévitable de nouveaux conflits?

C'est là ce que nous appelons user sans prévoyance une force précieuse, jouer sans nécessité le crédit de M. le président de la république dans des mêlées de partis et compromettre par des abus crians l'influence légitime qu'aucun gouvernement sérieux ne peut abdiquer dans les élections. Il y a une autre institution qui n'est pas moins utile, qui n'est pas moins conservatrice que la présidence et qu'on a peut-être également exposée, c'est le sénat. Le sénat n'a pas été créé pour être une assemblée de combat. Son rôle n'est pas de soutenir des conflits, bien qu'il soit appelé quelquefois à résister. C'est un modérateur, et cette mission de modération, il la remplira avec d'autant plus d'efficacité qu'il restera dans une sphère plus calme, plus impartiale. Il a été, il est vrai, investi de ce droit nouveau et dangereux de concourir par un « avis conforme » à la dissolution de la chambre des députés, et lorsque récemment on lui a demandé cet avis, il ne l'a pas refusé. Au fond, malgré le chiffre relativement assez important de la majorité, le sénat semble avoir voté la dissolution sans enthousiasme. S'il eût été libre, s'il s'était trouvé en présence d'une situation intacte, peut-être aurait-il imité volontiers ces anciens magistrats espagnols qui, en recevant un ordre du roi, répondaient parfois avec un mélange de soumission et d'indépendance : « Reçu avec respect et non exécuté pour le service de votre majesté! » C'était du moins la disposition intime d'un certain

nombre de sénateurs qui ont grossi la majorité sans aucune espèce d'entraînement, qui même encore aujourd'hui ne sont nullement rassurés sur les conséquences de leur vote et qui en réalité n'ont accordé la dissolution que pour ne pas infliger un échec à M. le président de la république, pour ne point prendre l'initiative ou la responsabilité d'une crise d'un autre genre. Le sénat a cédé à cette pression de la force des choses sous laquelle il s'est trouvé placé, c'était tout ce qu'on lui demandait. On l'a engagé dans la politique du 16 mai, oui sans doute; croit-on cependant avoir fortifié son autorité dans l'ordre de ses vraies fonctions parlementaires? Quelle serait sa position, si la majorité de la chambre qu'il a aidé à dissoudre revenait triomphante, retrempée dans un nouveau scrutin? La lutte et la confusion seraient partout. Le sénat resterait toujours sans doute une institution nécessaire; il n'aurait pas moins essuyé un échec moral qui l'aurait affaibli. Le sénat et M. le président de la république seraient des vaincus. Pour avoir voulu forcer deux des ressorts principaux de l'organisation constitutionnelle, on aurait risqué de les faire éclater. Qu'est-ce donc que cette politique conservatrice qui compromet tout ce qu'elle touche, l'assemblée modératrice aussi bien que l'autorité du chef de l'état, qui ne se sert des forces les plus précieuses que pour les ruiner, et qui est réduite à se débattre dans une situation où le pays déconcerté finit par ne plus savoir si le gouvernement est le gardien ou l'ennemi des institutions au nom desquelles il est censé exister?

Le gouvernement veut rester dans la légalité, il le dit, nous le croyons sur parole. Il n'a aucun mauvais dessein contre les institutions, contre la république, bien qu'il ose à peine les appeler par leur nom; il ne médite aucun coup d'état. Il ne combat que le radicalisme; mais, si tout le monde ne le croit pas autant que nous voulons le croire, si l'équivoque est partout et ne fait que s'aggraver, c'est sa faute, il recueille ce qu'il a semé! C'est la faute de ses actes, de son attitude générale, de ses interprétations arbitraires de ce qu'il appelle les intérêts conservateurs, de ses réticences obligées, de ses amis et partisans. C'est surtout la conséquence fatale de cette coalition prétendue conservatrice sur laquelle il s'appuie, qui est son unique moyen de vivre, et qui est en même temps sa faiblesse. Là est le nœud de la situation. Que les légitimistes, les bonapartistes, les cléricaux, les orléanistes, qui sont entrés dans l'alliance se brouillent un instant et se séparent, le ministère disparaît, il n'a plus ni raison d'être, ni appuis visibles, ni auxiliaires. Comment cependant faire vivre ensemble des partis si violemment, si profondément divisés par leurs souvenirs et par leurs espérances, par leurs traditions et par leurs opinions? Il paraît que ce n'est pas facile. M. le président du conseil doit le savoir, il doit avoir besoin de toutes les ressources de sa diplomatie pour rajuster les fils de né-

gociations embrouillées. M. le ministre de l'intérieur, qui a dans les mains la feuille des bénéfices électoraux, en sait aussi quelque chose.

Tant qu'il ne s'est agi que d'aller au combat contre ce qu'on appelait le radicalisme, contre le dernier ministère républicain, contre la chambre qu'on voulait dissoudre, tout a marché assez bien; la coalition, victorieuse moins par elle-même que par l'intervention du chef de l'état, n'a pas eu l'occasion de se diviser. On a pu s'entendre encore dans la distribution des préfectures, des sous-préfectures, des justices de paix, bien que les prétentions contraires, les chocs d'influences aient commencé à se dessiner dans ce premier partage du butin. Aujourd'hui il s'agit d'une chose bien autrement grave, de la répartition des candidatures officielles que M. le ministre de l'intérieur est occupé à manipuler, et visiblement l'œuvre ne marche pas toute seule. Les récriminations éclatent, les notes amères sont échangées chaque jour entre les alliés. Bien entendu, ce ne sont point les scrupules constitutionnels qui sont une difficulté : là-dessus il y a une édifiante unanimité, il n'y a qu'une voix pour faire bon marché de la république constitutionnelle ou non constitutionnelle, conservatrice ou non conservatrice. Combien chacun des partis coalisés aura-t-il de candidatures, voilà la question! Les légitimistes, toujours persuadés qu'ils sont prédestinés au salut de la France en 1880 ou avant, et que le 16 mai n'a été fait que pour faciliter la restauration de M. le comte de Chambord, les légitimistes trouvent que les bonapartistes sont de grands accapareurs avides et gênans, qu'ils veulent tout avoir; ils portent aigrement et bruyamment la guerre dans le camp de l'empire. Les bonapartistes à leur tour rabrouent vertement les légitimistes, qu'ils renvoient à la sainte ampoule, en leur rappelant qu'ils sont profondément impopulaires, qu'ils n'ont aucune chance, qu'ils ne font que gâter les affaires du parti conservateur par leurs prétentions surannées. Au milieu de ces querelles intestines surviennent les orléanistes ralliés qui disent leur fait aux uns et aux autres, demandant la paix au moins jusqu'aux élections et se croyant assez habiles pour passer à travers les combattans. Il est vrai qu'ils sont parfois exposés à voir bonapartistes et légitimistes suspendre un moment leurs querelles pour se tourner contre l'orléanisme, accusé de faire son chemin à la sourdine. Le gouvernement ne dit mot encore, et il est probablement assez embarrassé, car dès qu'il aura fait la distribution de candidatures officielles, dès qu'il aura déclaré ses préférences, les mécontentemens sont inévitables. Légitimistes, cléricaux, bonapartistes, se tiendront infailliblement pour lésés; on aura méconnu leurs titres, on n'aura pas assez fait pour eux, et, à entendre certaines menaces publiquement échangées, les scissions ne sont point impossibles. Si c'est ainsi avant la lutte, que serait-ce au lendemain d'une victoire? Il n'y a en vérité qu'une défaite commune pour remettre d'accord ces étranges

coalisés dont l'unique lien est la haine des institutions que chacun d'eux aspire à supprimer à son profit sous l'œil paternel et même sans la garantie du gouvernement.

Ce qu'il y a d'étrange et de comique ou de triste, si l'on veut, c'est la naïveté avec laquelle les légitimistes et la fraction de ceux qui s'appellent constitutionnels, après avoir concouru à tout ce qui s'est fait depuis deux mois, s'étonnent des résultats et se plaignent de leurs alliés du bonapartisme. Est-ce qu'ils se sont figuré que les bonapartistes, en multipliant les efforts pour déconsidérer la dernière chambre et la république, en se prêtant ardemment à la dissolution, travaillaient pour eux, pour la réalisation de leurs espérances, pour la monarchie traditionnelle ou constitutionnelle? Les bonapartistes profitent de tout depuis quelques années pour reconquérir un ascendant perdu dans des désastres que la France doit à l'empire et que les habiles s'efforcent de rejeter sur d'autres. Ils ont profité une première fois du 24 mai 1873, ils viennent de profiter du 16 mai 1877, et ils comptent bien, eux aussi, aller jusqu'au bout. On leur livre la république, les institutions, ils ne sont occupés qu'à discréditer le régime légal sous lequel ils vivent, qu'on a la faiblesse de ne pas défendre contre eux. On parle d'union conservatrice, ils se présentent comme les grands restaurateurs de l'ordre, ils ont toutes les armes répressives de l'empire à offrir au ministère. On fait briller la dissolution de la chambre des députés, c'est leur affaire, ils ne demandent pas mieux que d'agiter, de montrer que la république est impossible. Ne voit-on pas que, dans la situation qui nous a été faite par une série de circonstances étranges et souvent par la connivence aveugle des gouvernemens, les bonapartistes, à demi relevés de leur déchéance de 1871, sont encore ceux qui ont le plus de chances de capter le suffrage universel? Est-ce qu'on ne sait pas que l'empire, malgré les effroyables ruines dont il a légué l'héritage à la France, a trouvé le moyen d'avoir plus de nominations que les autres partis monarchistes dans les dernières élections? Les bonapartistes sont après tout logiques dans leur âpreté; ils savent ce qu'ils veulent, et ils ne craignent pas de se prêter à toutes les coalitions parce qu'ils se croient en mesure d'en recueillir le bénéfice. Les ingénus et les imprévoyans sont ceux qui, après avoir fait les affaires de l'empire, s'étonnent de ne pas rester les maîtres, d'avoir à compter avec les demeurans de 1852 et de 1870; ce sont ceux qui, au risque d'être des dupes, par une antipathie presque puérile pour le nom de république, préfèrent l'alliance césarienne à une alliance avec cette foule d'hommes modérés qui ne demanderaient pas mieux que de faire la république sensée, régulière, conservatrice. Ils s'exposent à expier cruellement leur méprise et le plaisir passager qu'ils ont eu de contribuer à favoriser une politique dont il est douteux qu'ils recueillent quelque avantage pour leur propre cause.

Que parmi les constitutionnels, ceux qui ont des illusions et l'héroïsme des oublis opportuns ou qui se croient assez habiles pour dominer les dangers qu'ils auront créés courent les chances de ces coalitions plus qu'imprévues, soit, ils le peuvent, ils ont probablement tout pesé! Il restera certainement toujours des esprits libéraux, aussi libéraux que conservateurs, disposés à ne point s'engager en compagnie si mêlée dans une aventure qui, réussît-elle pour le moment, ne laisserait pas de rester périlleuse. Sans doute, entre des partis relevant des divers régimes qui ont gouverné la France il peut y avoir, à une heure donnée, un accord sur certains points d'ordre public, de sécurité sociale; mais ici où est l'accord possible sur les conditions mêmes de cette sécurité et de cet ordre? Les moyens familiers à l'empire, les coups d'état, les décrets dictatoriaux, les répressions arbitraires, les mesures d'autocratie, tout cela, les libéraux ne l'admettent pas évidemment. En ce moment même, les bonapartistes, après avoir aidé à la dissolution de la dernière chambre, ne parlent que de renvoyer la chambre nouvelle si elle ressemble à l'ancienne, et « ainsi jusqu'à la fin! » On peut compter qu'avec eux la liberté des assemblées aurait bientôt disparu; les constitutionnels ne font point apparemment aussi bon marché du régime parlementaire. Les libéraux peuvent accepter des lois sévères sur la presse, ils n'admettent pas le régime administratif de l'empire, et, à vrai dire, ils ont bien pu trouver étrange la faveur nouvelle que vient de retrouver le décret dictatorial de 1852. Tout est incompatibilité entre les deux partis. Fût-on d'accord pour considérer le radicalisme comme un danger, on ne s'entendrait pas pour le combattre ou le réprimer. Et voilà pourquoi cette coalition, sur laquelle s'appuie la politique du 16 mai, n'est qu'une combinaison qui ne peut être ni sincère ni efficace, une équivoque vainement déguisée sous le nom d'union conservatrice. Voilà pourquoi ce qu'il y a de mieux, de plus politique, c'est de s'en tenir à ce qu'on a, à la république, puisque la république existe, aux institutions qui peuvent lui assurer un caractère conservateur, au lieu d'aller plus loin dans une aventure qui remet tout en question sous prétexte de tout sauver, qui commence par une trêve menteuse entre des partis inconciliables, pour finir par un violent et inévitable déchirement, par une vraie guerre civile au camp des coalisés.

Cela dit, il faut évidemment garder quelque sang-froid en présence de cette lutte qui est déjà engagée, qui va devenir chaque jour plus vive, plus passionnée entre la majorité des 363 de l'ancienne chambre et la coalition qui, sous la bannière du gouvernement, va tenter de devenir la majorité dans la chambre nouvelle. Certes cette lutte semble bien tranchée, bien implacable, surtout décisive, et les partis eux-mêmes ne négligent rien pour émouvoir le pays, pour l'effrayer des consé-

quences du vote qu'il va émettre. — A entendre les coalisés du 16 mai, si les 363 reviennent, tout est perdu; le radicalisme triomphe, et va commencer son œuvre de destruction. La France est menacée dans son repos, dans ses intérêts, dans son crédit extérieur. C'est, comme on le dit, la désorganisation sociale, religieuse, administrative, judiciaire, militaire! A entendre les représentans de l'ancienne majorité des 363, si la coalition patronnée par le ministère l'emporte, c'est la réaction à outrance, le règne des influences cléricales, le gouvernement personnel, le despotisme administratif, la guerre! Nous n'avons en définitive que le choix des fléaux dont on nous menace, qui vont se déchaîner sur nous, sortant du terrible scrutin comme de l'outre aux tempêtes. Nous ne contestons pas les dangers ou les difficultés qui peuvent naître d'une victoire trop complète de l'un ou de l'autre parti. Il est certain que dans les deux cas la situation serait critique. Heureusement entre les partis il y a le pays, ce bon pays laborieux, calme, sensé, qui est tout à son œuvre de chaque jour pendant qu'on s'agite à la surface, qui a vu passer ces derniers événemens, non avec indifférence, mais sans se laisser troubler, avec une certaine surprise inquiète et circonspecte, avec une émotion contenue, silencieuse. C'est de ce peuple paisible, laborieux que tout dépend, et, autant qu'on puisse saisir l'instinct profond qui anime la masse de la population française, il est évident que le pays, tel qu'il est aujourd'hui, n'entend se livrer à aucun parti extrême. Ce qu'il désire visiblement, ce qui est son intérêt aussi bien que son sentiment intime, c'est qu'on maintienne les institutions qui existent, qui, pratiquées avec loyauté, avec une prudente intelligence, peuvent le défendre de ces révolutions ou de ces réactions outrées dont on le menace. Que le ministère se hâte donc d'en finir avec la crise qu'il a ouverte; qu'il se hâte de consulter ce pays sage et adonné au travail, qui pourra bien ne pas répondre par une sanction éclatante du 16 mai, mais qui certainement ne donnera pour mission à ceux qu'il va élire que de lui épargner des convulsions nouvelles. Au point où nous en sommes, serait-ce vraiment sensé de subtiliser avec des textes législatifs, de chercher à gagner du temps avec des distinctions dignes de Beaumarchais? C'est là en effet ce qui se passe aujourd'hui. La constitution dit qu'en cas de dissolution les colléges électoraux doivent être convoqués dans un délai de trois mois. N'est-ce pas suffisamment clair? Ne faut-il pas vraiment avoir la passion des subtilités pour chercher si la constitution a voulu dire que les élections auraient lieu dans les trois mois, ou que le décret de convocation seulement devait paraître dans ce délai, avec faculté de fixer un jour ultérieur pour les élections elles-mêmes? Tout cela, on en conviendra, est assez puéril, et si le résultat du scrutin devait tenir à ce grave débat, à quelques jours de plus ou de moins, il vaudrait autant charger le hasard de tirer les bul-

letins des urnes. Que les journaux discutent compendieusement tant qu'ils voudront en invoquant au besoin les textes, les autorités, c'est l'affaire des jurisconsultes, ce n'est pas l'affaire des vrais politiques. Le ministère, quant à lui, ne s'arrêtera pas, nous le supposons, à ces détails mesquins. S'il y a deux interprétations possibles, il choisira celle qui est le plus évidemment dans l'esprit de la constitution, et, s'il n'a pas la victoire dans les élections qui se préparent, il aura du moins le mérite de n'avoir pas paru ruser avec les obligations, d'avoir replacé sans de nouveaux retards la France dans une situation telle qu'elle puisse faire face régulièrement à tous les devoirs, à toutes les nécessités de sa situation intérieure aussi bien que de sa politique extérieure.

C'est surtout l'état de l'Europe qui doit déterminer le gouvernement à hâter les élections. A un moment comme celui-ci, la direction de notre politique extérieure a plus que jamais besoin de l'appui de tous les pouvoirs. Ce n'est point que les affaires de l'Europe se soient aggravées depuis quelques jours; la diplomatie de toutes les puissances n'a pour le moment d'autre préoccupation sérieuse que cette guerre d'Orient qui se poursuit avec des chances diverses. Évidemment la Russie n'est pas complétement heureuse sur tous les points où elle est engagée. Il devient très clair qu'en Asie ses généraux n'ont pas réussi pour avoir trop étendu leurs opérations; ils ont même éprouvé des échecs, et le résultat désormais avéré est l'abandon du siége de Kars par les troupes du tsar. C'est une campagne à reprendre. Dans la vallée du Danube, les Russes ont eu plus de succès; ils ont franchi complétement le fleuve, ils se sont établis fortement sur la rive droite, et ils ont commencé à s'étendre dans la Bulgarie, dont ils ont enlevé l'ancienne capitale, Tirnova; mais jusqu'ici il n'y a rien de décisif, il n'y a que les difficultés qui se révèlent chaque jour, et qui ralentissent nécessairement les opérations. L'armée ottomane semble devoir attendre les Russes dans le quadrilatère et dans les défilés des Balkans. C'est là que la question pourra se décider ou entrer dans une phase nouvelle. Jusque-là l'Europe attend, les yeux fixés sur le Danube, sur ces contrées de l'Orient, où la diplomatie trouvera sûrement des occasions nouvelles de déployer une utile influence.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Histoire générale du Languedoc, par dom Cl. Devic et dom J. Vaissete, nouvelle édition. Toulouse, Privat.

Les honorables érudits qui ont entrepris de nous donner une édition nouvelle de l'*Histoire générale du Languedoc* des bénédictins dom

Devic et dom Vaissete poursuivent sans fléchir leur longue et laborieuse entreprise. Par l'abondance des documens et des pièces justificatives, surtout par l'étendue et la nouveauté des annotations où tous les résultats acquis de l'érudition et de la critique historique depuis les bons religieux ont été condensés, c'est mieux qu'une édition nouvelle qui est offerte au public, c'est en quelque sorte une seconde histoire du Languedoc qui s'ajoute à la première non-seulement pour en rectifier les erreurs, mais pour en combler les lacunes et pour en compléter la trame générale. On ne saurait donner trop d'éloges à cette partie de l'œuvre où les nouveaux éditeurs, avec une abnégation véritable, ont consenti à déposer les trésors du savoir le plus sérieux au bas de pages où leurs confrères en érudition seront trop souvent seuls à aller les chercher. Quelques-unes de ces notes, et très particulièrement celles de M. Edward Barry, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, sur l'époque gallo-romaine et les révolutions insensibles du paganisme pendant les siècles de l'empire, et celles de M. Édouard Dulaurier, membre de l'Institut, sur les dates et la succession des premières prédications chrétiennes dans le midi de la France, sont de vrais chefs-d'œuvre qui valent des chapitres d'histoire et pourraient se présenter à ce titre devant le public sans excès d'ambition. Le treizième volume, qui vient de paraître, est consacré tout entier à la continuation de l'œuvre restée inachevée des deux savans bénédictins; c'est donc un travail entièrement nouveau d'une étendue considérable, où l'auteur, M. Ernest Roschach, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, a poussé les annales du Languedoc depuis la mort de Louis XIII, époque où les bénédictins les avaient abandonnées, jusqu'à la convocation des états-généraux, date suprême où toute histoire provinciale a pris fin pour toujours. Dans ces quinze cents pages bien remplies, écrites d'une plume à la fois simple et ferme, l'auteur semble avoir fait effort pour se tenir aussi près que possible du genre de composition dont les bons religieux lui offraient le modèle, c'est-à-dire pour rester modestement dans l'histoire locale, et pour ne se servir de l'histoire générale que comme de lien; mais les habitudes et les méthodes modernes ont malgré lui trompé sa modestie, et c'est dans le vaste tableau de la vie politique, religieuse et littéraire de la France pendant les deux derniers siècles que se présentent encadrés les épisodes successifs et les événemens plus anecdotiques de l'existence particulière du Languedoc pendant cette période. Nous nous contenterons pour aujourd'hui d'annoncer ce travail remarquable, qui continue et complète dignement une des publications qui ont fait dans ces dernières années le plus d'honneur à l'érudition provinciale.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

PARIS. — IMPR. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.